



**La route  
de mes souvenirs**

**Charles Bouchard**



# **La route de mes souvenirs**

**Charles Bouchard**

Première édition  
ISBN 2-9808331-0-X

Dépôt légal  
Bibliothèque nationale du Québec, 2004  
Bibliothèque nationale du Canada, 2004

© 2004 Charles Bouchard

Photo de la page couverture : la route du Portage

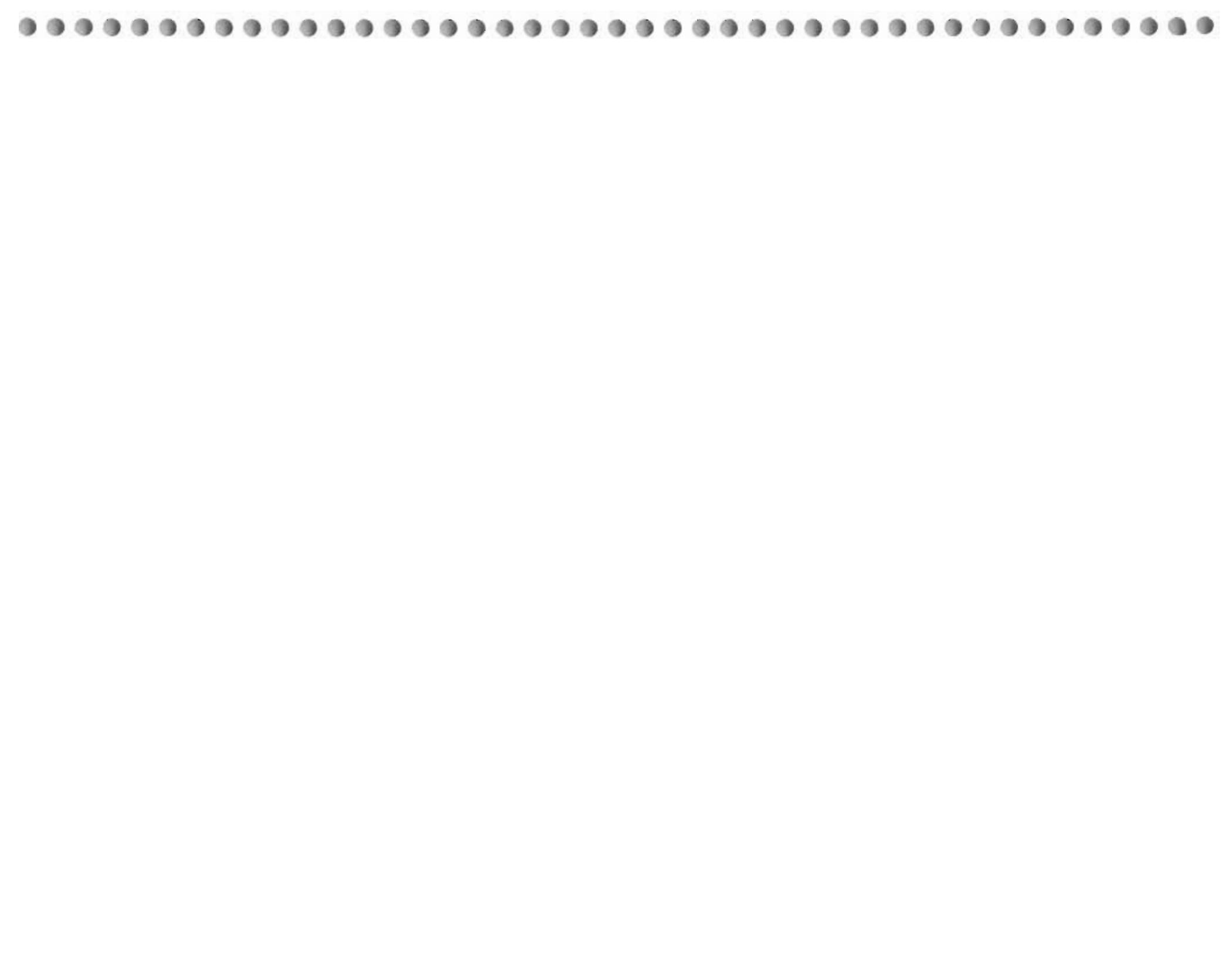
*À mon petit-fils Maxim pour qu'il sache.  
À Liliane qui a eu la bonté de m'endurer.  
À mes enfants et aux autres membres de ma famille,  
tout simplement par amour.  
À mon père et à ma mère qui ont tant fait pour moi.  
À mes camarades anciens combattants  
pour que l'on se souviennne d'eux.*

*Mes remerciements à ma nièce, Johanne Fournier,  
pour son dévouement et son travail de correction, de  
saisie des textes et de mise en page de ce document.*

*Mes remerciements également à Monsieur Élie  
Lavoie pour son encouragement et ses bons conseils.*

# Table des matières

Avant-propos	7
Titre d'ascendance de Charles Bouchard	9
Mes origines	11
Mon grand-père Téléspore Bouchard	13
Ma grand-mère Exarie Chrétien	17
Mon grand-père Arthur Blanchette	19
Ma grand-mère Archange L'Abbé	23
Ma mère Alice Blanchette	25
Mon père Édouard « Eddy » Bouchard	35
Ma naissance à Cloridorme et mon enfance dans le Portage de l'Anse-au-Griffon	85
La ferme Morin	91
Mes soeurs et mes frères	105
Les personnages qui ont marqué mon enfance	115
Nos voisins, les Philips	121
La mort d'un ermite	129
Mes débuts comme débardeur et draveur	135
La guerre, mon enrôlement volontaire	143
Mon départ de l'Angleterre pour la guerre en Italie	159
Le départ de l'Italie pour la France, la Belgique et la Hollande	205
L'occupation de l'Allemagne	217
Mon retour en Angleterre par la mer du Nord	227
Mon retour au Canada	233
Comment je suis devenu bûcheron et débardeur	245
Après la guerre, une dernière drave	251
Ma rencontre avec Liliane et mon départ pour Montréal et Hamilton	261
Mes activités syndicales	281
La rançon de mon zèle : la maladie et l'expatriation	315
Mon retour aux études et mes débuts dans l'enseignement à 45 ans	323
La retraite	337
Épilogue	353
Les annexes	357



# *Avant-propos*

**I**l y a quelques années, en me promenant avec mon petit-fils Maxim sur la route du Portage de l'Anse-au-Griffon, lieu de mon enfance, celui-ci me posa la question suivante : “ *Grand-père, pourquoi n'écris-tu pas ce que tu m'as raconté sur ton enfance, sur cette route du Portage et sur la guerre que tu as vécue en Europe?...* ” Cette question inattendue était probablement aussi une suggestion. J'ai réfléchi un instant avant de lui répondre que j'allais y penser.

Je dois préciser que la route du Portage de l'Anse-au-Griffon traverse, en son centre, l'actuel parc national Forillon. La question de Maxim ressemblait à ce conseil, souvent déguisé sous forme de question, que m'avaient aussi donné des parents et amis, mais aussi des gens des médias qui avaient entendu parler du parcours de ma vie.

Étant à ma retraite depuis quelques années, j'avais moins de raisons de me défilier. Donc, par amour pour mon petit-fils Maxim et aussi par considération pour ceux qui connaissent mon intérêt pour la connaissance de notre passé, j'ai décidé de leur faire partager ces tranches de ma vie désormais en allées. Pour ce faire, j'ai dû enlever beaucoup de ces feuilles d'automne tombées sur ma route.

Tout en marchant sur cette route où j'avais fait mes premiers pas d'écolier, plus de soixante-dix ans auparavant, je me demandais combien de feuilles étaient tombées depuis ce temps, sur la route du Portage de mon enfance et donc, sur mes souvenirs. Je vous demande donc d'être indulgent pour celui qui a dû enlever tant de feuilles tombées sur ses souvenirs.

En relisant de vieux documents et de vieilles lettres pour réaliser ce manuscrit, en fouillant dans les vieux tiroirs et en regardant des photos d'une autre époque, j'ai glissé lentement dans mon passé comme dans une autre vie. Alors, j'ai pleinement réalisé que cette autre vie, je devais la partager avec Maxim et vous tous.

À mesure que je plongeais dans mes souvenirs et que j'avancerais sur cette route, je revivais des moments heureux, mais aussi, vous l'aurez deviné, de grands moments de tristesse.

Même si ma vie fut parsemée d'événements assez spectaculaires, je ne voudrais pas laisser ici l'impression qu'elle ne fut qu'une longue suite de malheurs et d'épreuves. Au contraire, de longues périodes se sont écoulées sans histoires. J'étais animé d'une envie folle de vouloir changer le monde et j'en ai souvent payé le prix.

Je veux surtout faire connaître à ceux qui n'ont pas connu la vie du début du siècle passé, comment des gens ont traversé les événements et surmonté la misère, tout en améliorant la société. Pour ceux qui se demandent ce qu'était la guerre, pour ceux qui sont morts et pour ceux qui en sont revenus, dont je suis, j'essaie de leur rendre témoignage. Pour plusieurs parents et amis qui savent que j'ai été l'un des derniers, d'une certaine époque, à avoir connu la drave, les camps en bois rond des bûcherons de l'île d'Anticosti, de Gaspé et de la Côte-Nord, c'est avec plaisir que j'essaie de leur raconter comment j'ai vécu cela.

Pour terminer, je vous raconte mon retour aux études à 45 ans, pour ensuite devenir enseignant dans une polyvalente. Je vous raconte aussi ma vie de syndicaliste qui m'a amené, à un certain moment, à fonder un syndicat, qui existe toujours, d'ailleurs.

Si, après avoir lu *La route de mes souvenirs*, vous en connaissez un peu plus sur ceux qui ont marché en ces lieux avant vous, si vous en savez un peu plus sur les luttes qu'ils ont menées et les sacrifices auxquels ils ont consenti pour rendre notre société meilleure, alors ce document aura atteint le but visé.

L'une des raisons qui me fit tarder d'écrire ma vie, c'était pour prendre plus de recul, en plus d'une meilleure objectivité. Je souhaite que Maxim et tous ceux qui liront ces pages auront autant de plaisir et de satisfaction que j'ai mis d'efforts à me souvenir et d'amour à les écrire.

*Charles M. Bouchard*

# *Titre d'ascendance de Charles Bouchard*

## **Première génération**

Nicolas Bouchard

Anne LeRoy

30 septembre 1670, Sainte-Anne-de-Beaupré

## **Seconde génération**

Pierre Bouchard

Catherine Fournier

27 mai 1709, Montmagny

## **Troisième génération**

Joseph Bouchard

Marguerite Côté

18 août 1749, Montmagny

## **Quatrième génération**

Jean-Baptiste Bouchard

Françoise Brousseau

20 janvier 1801, Montmagny

## **Cinquième génération**

Alexis Bouchard

Sophie Destroismaisons dit Picard

## **Sixième génération**

Louis Bouchard

Henriette Gaumond

18 novembre 1851, Montmagny

## **Septième génération**

Télesphore Bouchard

Exarie Chrétien

18 octobre 1877, Rivière-au-Renard

## **Huitième génération**

Édouard Bouchard

Alice Blanchette

24 avril 1923, Montréal

## **Neuvième génération**

Charles Bouchard

Liliane Samson

11 octobre 1952, Valleyfield

*Réalisé par Sylvie Tremblay, m.g.a., le 31 mars 1995*



## *Mes origines*



*Mon arrière-grand-père, Louis Bouchard, est né et s'est marié à Saint-Thomas-de-Montmagny en 1851. Il était le fils d'Alexis Bouchard et de Sophie Picard. Il a marié Henriette Gaumont à Saint-Thomas-de-Montmagny.*

**J**e n'entreprendrai pas ici de faire la généalogie de ma famille au complet, mais tout simplement de situer mes origines pour mieux vous faire comprendre la profondeur de mes racines en sol québécois.

Du côté paternel, mes origines remontent jusqu'en France. En effet, Nicolas Bouchard quitta son village natal d'Andilly-Les-Marans, près de La Rochelle, en 1657. D'ailleurs, je possède une photocopie de son engagement ou de servitude, comme on disait à l'époque, pour une durée de trois ans en Nouvelle-France. Après l'expiration de son contrat, Nicolas Bouchard se maria à Anne LeRoy et s'installa sur une terre à Petite-Rivière-Saint-François, sur la Côte de Beaupré. Quelques années plus tard, Nicolas Bouchard traversa le fleuve et s'installa à Cap-Saint-Ignace.

Son fils Pierre, qui avait épousé Catherine Fournier, vint s'installer à Saint-Thomas-de-Montmagny, d'où partit mon grand-père Téléphore, pour venir faire la pêche avec son père Louis et demeurer définitivement à Cloridorme en Gaspésie.

C'est à cet endroit que sommes né mon père et moi. C'est de Cloridorme également que mon père partit, avec sa femme et ses trois enfants, dont moi, pour venir demeurer sur la ferme Morin, au centre de ce qui devait devenir le parc national Forillon.

Nous sommes donc arrivés en 1927 sur cette grande ferme abandonnée. Isolée au milieu des montagnes et à environ 3 kilomètres du plus proche voisin, cette grande ferme n'avait rien pour attirer les cœurs fragiles de ceux qui n'avaient pas du sang de pionnier. C'est aussi de là qu'est venu nous rejoindre, à l'été 1928, mon grand-père Bouchard, dont il sera question dans le prochain chapitre.

# *Mon grand-père Télesphore Bouchard*



*Mon grand-père, Télesphore Bouchard, est le fils de Louis Bouchard. Comme son père Louis, il est né à Saint-Thomas-de-Montmagny. Il avait six ans quand il vint, avec son père, s'établir à Cloridorme. Il épousa Exarie Chrétien à Rivière-au-Renard le 18 octobre 1877.*

**S**i je devais décrire physiquement mon grand-père, Téléspore Bouchard, je dirais qu'il était un homme plutôt de petite taille, aux yeux bleus et à l'allure décidée. À l'époque où je l'ai connu, il avait environ 80 ans. Un peu courbé par les durs travaux de la pêche et de la terre, son visage ressemblait étrangement au Docteur Schweitzer (voir la photo). Après sa seule visite sur notre nouvelle propriété, alors que j'avais environ 4 ans, je l'ai revu deux ou trois fois chez mon oncle Jules à Cloridorme. Mais mes plus beaux souvenirs de lui remontent à sa première visite.

Pendant que mon père s'affairait aux divers travaux de la ferme, mon grand-père nous prenait par la main, ma sœur Madeleine et moi, pour nous amener faire de longues promenades dans les champs et les sous-bois. Assez loin derrière les champs et à l'orée du bois, il y avait un vieux caveau abandonné. Tout près, sous les bouleaux, coulait un ruisseau, dont j'entends encore le clapotis et le gargouillement.

Chaque fois que j'ai eu l'occasion de revoir ce petit ruisseau et ces sous-bois, j'ai revu mon grand-père. Ce qui est étrange, c'est qu'à travers l'image et le souvenir de mon grand-père, surgissent des sons et des senteurs du printemps, comme par enchantement. Comment oublier la senteur des fleurs sauvages que mon grand-père nous faisait découvrir, tout en herborisant à sa manière? Comment oublier les feuilles frémissantes des bouleaux et la senteur des sapins baumiers de ce mois de mai 1928? Comment oublier mon grand-père qui nous faisait découvrir toutes ces merveilles de la nature en éveil? Comment ne pas aimer, pour toujours, les mois de mai et les chants de la nature au printemps?

Mon grand-père avait toujours, sur lui, un petit canif qu'on appelle aussi un couteau de poche. Avec ce petit canif et des écorces de bouleaux, il nous fabriquait des micoines. Ce mot (micoine ou miquoine), dont les origines seraient micmaques, désigne de petites louches dont nous nous servions pour boire de l'eau que nous puisions dans le ruisseau. Cette eau puisée avec ces petites micoines nous semblait tellement bonne que nous ne parvenions pas à éteindre notre soif. C'était magique.

Toujours avec son petit canif et un petit morceau de cèdre, il me fabriquait, en moins de temps qu'il ne le faut pour le dire, un petit voilier qui me permettait de traverser l'océan, des marres d'eau dans les champs, et de naviguer sur le petit ruisseau devenu un grand fleuve. Bien sûr, le moyen de propulsion de ce petit bateau était la grande voile de misaine, en écorce de bouleau.

À cette époque, nous n'avions pas de jouets fabriqués en usine et en série. Chaque jouet fabriqué par mon grand-père était unique. De plus, nous avons le bonheur de le voir prendre forme dans les mains de mon grand-père artisan sous son canif magique. C'était vraiment un moment de pure magie que de le voir fabriquer, sous nos yeux d'enfant, des petits sifflets avec un bout de branche de tremble (peuplier faux tremble). Cette opération s'accompagnait toujours d'un petit rituel mystérieux. Après avoir fait quelques encoches sur une tige de deux centimètres de diamètre et de dix de longueur, il tapait légèrement, avec le manche du canif, sur le petit bout de tremble, tout en le tournant de l'autre main sur son genou. Cette opération avait pour effet de décoller l'écorce, qui pouvait ensuite se retirer comme un manchon. Une fois l'écorce retirée, il pratiquait d'autres petites coches et remettait l'écorce en place. En fait, le petit rituel consistait aussi à chanter, à voix basse, des mots magiques, tels : “ *Décolle, décolle, mon petit sifflet...* ”. *De facto*, l'effet désiré se produisait.

Je me souviens encore qu'il aimait bien chanter quelques chansonnettes anciennes. Voici quelques couplets de l'une dont je me souviens :

*Tu n'auras plus ma gamelle, gamelle (bis)*

*Tu n'auras plus ma gamelle de bois...*

Cette courte période de notre vie, pour mes sœurs et moi, représente des moments inoubliables. Comme la distance était grande entre la maison de mon grand-père et le Portage-de-l'Anse-au-Griffon, où était située notre ferme, d'autant plus que le trajet se faisait en voiture à cheval ou à pied, ce fut sa première et dernière visite.

Plus tard, lorsque j'avais 7 ou 8 ans et, une autre fois vers l'âge de 10 ou 11 ans, nous avons eu, ma sœur Madeleine et moi, l'occasion de le revoir à Cloridorme, chez mon oncle Jules. Même si les routes s'étaient améliorées et que certaines personnes possédaient une automobile, c'était tout de même un voyage qu'on n'entreprenait pas sans avoir de bonnes raisons. La bonne raison, pour mon père et ma mère, c'était que nous puissions rendre visite à notre grand-père pour mieux le connaître avant qu'il ne quitte ce monde. C'était, pour nous, une grande joie de nous faire raconter des histoires et de nous faire gâter. Je me souviens de sa petite cruche de vin maison qu'il concoctait. Quand il me le faisait goûter, je le trouvais délicieux.

Un jour glacial de l'automne de 1938, mon père reçut un télégramme qui avait mis trois jours à lui parvenir. Mon grand-père était mort. Mon père partit immédiatement, malgré la tempête. Il voyagea toute la nuit, sur une route de neige et de glace. Il atteignit Cloridorme dans la matinée pour rencontrer les paroissiens qui venaient de porter en terre mon grand-père. Mon père eut beaucoup de peine de n'avoir pu, malgré ses efforts, assister aux funérailles de son père.

À chaque printemps, au mois de mai, je revois le petit ruisseau, les micoines, et j'entends grand-père me chanter : “ *Tu n'auras plus ma gamelle de bois...* ”. Ça me rend alors un peu triste.

# *Ma grand-mère Exarie Chrétien*



*Ma grand-mère, Exarie Chrétien, mère de mon père Édouard « Eddy »  
Bouchard et épouse de mon grand-père Téléphore.*

**C**oncernant ma grand-mère du côté paternel, je ne peux en dire beaucoup de choses, car mon père lui-même ne l'a pas connue, puisqu'il n'avait qu'un an quand elle est décédée. Son prénom était Exarie et son nom Chrétien. Son père avait pour nom Georges Chrétien et sa mère, Virginie Ouellette.

Exarie était originaire de Saint-Maurice-de-l'Échourie en Gaspésie et fut le premier enfant baptisé dans la nouvelle paroisse de l'époque, Rivière-au-Renard. Elle avait donné naissance à sept garçons, dont mon père qui était le plus jeune.

Mon grand-père Téléphore et ma grand-mère Exarie Chrétien se marièrent à Rivière-au-Renard, puisque c'était, à l'époque, la seule église dans un rayon de 50 kilomètres. De mes grands-parents, elle est la seule que je n'ai pas connue, malheureusement pour nous, ses petits-enfants. Mais plus triste encore, mon père n'a presque pas connu le bonheur d'être bercé et cajolé par sa mère.

# *Mon grand-père Arthur Blanchette*



*Mon grand-père, Arthur Blanchette, père de ma mère, est né à Cap-des-Rosiers. Il était le fils de France Blanchette de Saint-Thomas-de-Montmagny. Il s'est marié à Cap-des-Rosiers en 1902 à Archange (Angèle) L'Abbé, ma grand-mère.*

**L**e père de ma mère avait pour nom Blanchette et pour prénom Arthur. Concernant ce grand-père, je peux en parler à mon aise, car j'ai eu la chance de le connaître amplement, puisqu'il est décédé quand j'avais environ 15 ans.

Il était le fils de François (France) Blanchette (Blanchet) de Saint-Thomas-de-Montmagny. Son ancêtre, Pierre Blanchet, était originaire du Perche et s'était établi à Montmagny, dans la paroisse Saint-Pierre, ainsi nommée en son honneur, étant un pionnier arrivé au XVII<sup>e</sup> siècle.

Mon grand-père Arthur Blanchette a épousé Archange (Angèle) L'Abbé à Cap-des-Rosiers en 1902. Ce grand-père était un homme élégant, de taille moyenne. Quoiqu'il fût doté d'une force physique remarquable, il avait un tempérament plutôt doux, ce qui faisait dire à mon père que “ *le Bon Dieu avait distribué la force aux doux et l'agressivité aux faibles* ”. Il avait des talents pour soigner les animaux malades, telles les vaches ou les juments qui avaient de la difficulté à mettre bas. Comme il était toujours prêt à rendre service aux gens de la paroisse, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il a passé bien des nuits dans des étables humides et froides pour aider les vaches et les juments à vêler et à pouliner, tout cela gratuitement, le plus souvent.

Il avait aussi, paraît-il, des dons de sourcier. Plusieurs fois, je l'ai vu, arpentant un terrain, en tenant entre ses mains une hart de coudrier (branche de noisetier), dont une pointe devait tourner d'elle-même vers le sol à l'endroit où l'eau était le plus près de la surface. Dans ses jeunes années, il avait été pêcheur, mais il avait abandonné le métier pour aller défricher un lot du deuxième rang de Cap-des-Rosiers. Cette petite colonie, appelée le rang Saint-Martin, avait été défrichée et labourée par mon grand-père et bien d'autres, à la sueur de leur front et aux grands efforts des bœufs. Maintenant retournée en friche, elle fait partie du parc national Forillon. Il n'y a pratiquement plus de traces du pénible labeur des hommes et c'est triste.

Ma mère m'a souvent raconté comment elle avait aidé son père à fabriquer des bardeaux de cèdre qu'ils appelaient « *le grand bardeau* » et des boucaux pour mettre la morue séchée destinée à l'expédition en Italie et aux Antilles. Un boucau était une sorte de gros baril.

Mon grand-père fabriquait ces bardeaux et ces boucaux dans la cuisine, le soir, après sa journée de travail régulière. Comme vous le devinez, il fallait avoir du cœur au ventre et connaître beaucoup de métiers pour faire vivre, au début du siècle passé en Gaspésie, une famille nombreuse. Il faut préciser que mon grand-père n'était pas le seul à trimer dur, à cette époque, en Gaspésie.

Quelquefois durant l'année, mon grand-père venait nous visiter. C'était la fête pour nous, les enfants. Il était d'une douceur et d'une patience angéliques. Parfois, il venait donner un coup de main à mon père pour engranger le foin. Il nous épatait beaucoup par sa grande force physique. Avec lui, nous nous sentions en confiance et n'hésitions pas à lui faire toutes nos confidences et à lui raconter nos malheurs.

Les hommes forts de son village aimaient bien se mesurer à lui au tir du poignet, mais leurs espoirs de le renverser s'envolaient bien vite, et il mourut invaincu dans ce domaine. Mon grand-père n'a pas vécu très vieux. En effet, il fut emporté par le cancer à l'âge de 66 ans.

En ce temps-là, les soins aux malades étaient donnés à la maison, car il n'y avait pas de médecin dans le village. Ma tante Annette, la plus jeune sœur de ma mère, eut soin de lui jusqu'à la dernière minute de sa vie. Cette tante, qui doit avoir environ 85 ans, vit toujours, habitant aujourd'hui Pointe-aux-Trembles. À l'image de mon grand-père et de son père à elle, elle fut un modèle de dévouement et de courage. Elle a élevé un grande famille et se porte très bien.

Un jour, quelqu'un de Cap-des-Rosiers vint dire à ma mère que mon grand-père était très souffrant et qu'il désirait nous voir le plus tôt possible. Tout de suite, ma mère me demanda de me rendre chez mon grand-père à Cap-des-Rosiers afin de lui laisser savoir qu'elle et mon père allaient être là dans la veillée. Je ne mis pas de temps à me rendre chez mon grand-père. Au bout de quatre heures, j'avais parcouru les vingt kilomètres qui séparaient les deux endroits.

J'y suis arrivé un peu après le souper. Mon grand-père était assis au bout de la table de la cuisine. Ça paraissait qu'il était content de me voir. Ça paraissait aussi, à le voir, qu'il n'en avait plus pour bien longtemps. Il essaya de me parler par signes, mais je ne comprenais pas.

C'était sa seule façon de communiquer, car il souffrait d'un cancer de la bouche et ne pouvait plus parler. Sa tête et une grande partie de son visage étaient enrobées de bandelettes. Ma tante Annette me fit savoir qu'il me demandait si j'avais soupé et si ma mère allait venir bientôt. Il parut content quand je répondis qu'elle viendrait dans la soirée.

Vers 23 heures, tout le monde alla se coucher, sauf mon oncle Ovila qui veillait près de mon grand-père, en alternance avec ma tante Annette. Vers minuit, mon oncle Ovila nous demanda de nous lever, car mon grand-père était en hémorragie. En effet, il saignait abondamment. Le sang coulait dans un plat que mon oncle Ovila tenait près de son menton. Comme il pâlisait à vue d'œil, mon oncle le prit par le bras pour le conduire à son lit. Ensuite, ma tante Annette comprit qu'il désirait nous voir tous, près de son lit. Il voulut son chapelet et mon oncle le lui donna. Fait étonnant, il trouva la force de lever un peu la main droite et de nous bénir tous. Sa main retomba sur sa poitrine et il ne bougea plus. Il était à peine dépassé minuit.

Ma mère et mon père, qui avaient fait le voyage de nuit en voiture à cheval, arrivèrent vers quatre heures du matin. Ils furent bien peinés de n'avoir pas pu arriver avant. Ma mère pleurait. Jamais je n'ai oublié ce triste événement, pas plus que la grande leçon de bonté et de courage dont faisaient preuve les vieux de cette époque devant la souffrance et la mort. Je revois encore ces gestes simples de croyant, comme celui de bénir ceux qu'ils allaient quitter.

Le curé Cassivi, qui était un fils de pêcheur de Cap-des-Rosiers et qui avait une certaine admiration pour la force physique, arriva au début de la matinée. Il paraissait ému, car il avait souvent tiré du poignet avec mon grand-père, histoire de se taquiner et de s'amuser. Après avoir éteint sa grosse pipe sur le tablier du poêle, le curé Cassivi s'approcha du lit où reposait mon grand-père. Il mit son étole et récita des prières qui se terminèrent par un grand geste de bénédiction du corps. Ensuite, il murmura tout bas, comme à lui-même : *“ Je ne tirerai plus du poignet avec toi, Arthur... C'est bien fini, maintenant. ”*

# *Ma grand-mère Archange L'Abbé*



*Mon grand-père, Arthur Blanchette, et ma grand-mère, Archange (Angèle) L'Abbé, quelques années avant leur décès, à Cap-des-Rosiers.*

**S**elon les uns, ma grand-mère maternelle avait pour prénom Archange, ou Angèle selon les autres. Elle était la fille de Charles Labbé. Ce dernier était un colosse d'une force herculéenne, selon la tradition paroissiale. Il était métissé, avec des origines irlandaises par sa mère et sa grand-mère, qui étaient toutes les deux des Synnott. Ma grand-mère était une femme assez grande et d'allure autoritaire.

C'est elle qui administrait les affaires de la famille et qui prenait les décisions. Son vocabulaire était farci de mots anciens de la marine. Par exemple, elle disait " *en amont de la clôture* ", pour dire "contre la clôture "; " *ramassez vos hardes, les enfants* ", pour dire " rangez vos vêtements, les enfants ". Quand ma mère nous disait qu'il ne fallait pas dire les hardes, mais plutôt le linge ou les vêtements, ma grand-mère se fâchait et nous disait que ma mère " *parlait en termes* ", ce qui voulait dire qu'elle utilisait des expressions snobs qu'elle ne lui avait pas enseignées. Ma grand-mère habitait à environ 24 kilomètres de chez nous, ce qui veut dire que nous ne la voyions pas souvent. Malgré son caractère un peu sévère en apparence, elle nous aimait bien et était toujours très contente de nous recevoir.

Elle avait travaillé très dur pendant sa vie et avait vu mourir plusieurs de ses enfants, à l'adolescence, de la grippe dite espagnole. Le plus vieux de ses fils, mon oncle Octave, était parti de la maison à l'âge de 16 ans et elle ne l'avait jamais revu. Elle parlait de lui souvent à ma mère et avait beaucoup de peine.

Bref, ma pauvre grand-mère n'avait pas été gâtée par la vie, comme beaucoup de femmes de sa génération, dans la Gaspésie de l'époque. Toutes ces épreuves et le dur travail avaient eu raison de sa santé et elle mourut à l'âge de 68 ans, pendant mon service militaire outre-mer. Je n'ai appris sa mort qu'à mon retour.

## *Ma mère Alice Blanchette*



*Ma mère, Alice Blanchette, à l'âge de 19 ans. Elle était la fille d'Arthur Blanchette.*

**M**a mère, Alice Blanchette, naquit à Cap-des-Rosiers en 1905. Elle était la fille d'Arthur Blanchette et d'Archange (Angèle) Labbé, tel que mentionné précédemment. Elle s'est mariée à mon père, Édouard « Eddy » Bouchard le 25 avril 1923, dans la paroisse Saint-Vincent-de-Paul de Montréal.

Comme un grand nombre de Gaspésiennes et de Gaspétiens, elle avait dû s'expatrier à Montréal pour gagner sa vie. Elle travaillait comme "bonne" chez l'Honorable Sénateur Athanase David, père de l'ex-cardiologue et Sénateur Paul David, qui a fondé l'Institut de cardiologie de Montréal.

Physiquement, ma mère était de taille moyenne, svelte et avait les yeux bleus. Elle était jolie (voir la photo) et avait un caractère jovial et doux, comme son père Arthur. Elle aimait bien nous chanter de jolies berceuses pour nous endormir. Comme j'étais l'aîné des enfants, elle m'avait un peu gâté. Cela avait probablement exaspéré mon père, ce qui le portait à vouloir redresser mon caractère par une sévérité un peu excessive.

Jamais je n'ai entendu ma mère se disputer avec mon père. S'ils le firent, ce ne fut jamais devant nous, les enfants. Elle était catholique pratiquante. Elle nous faisait réciter nos prières chaque soir, avant d'aller au lit. Quand la maisonnée était bien tranquille et endormie, elle commençait alors une autre journée. Souvent, je l'ai surprise la nuit, filant, cardant la laine de nos moutons ou fabriquant une robe pour l'une de mes sœurs ou encore tricotant un gilet ou des mitaines pour moi ou l'un de mes frères.

Elle préférait les explications aux corrections, ce qui ne l'empêchait pas d'être ferme à l'occasion. Comme elle aimait bien rire et s'amuser, il lui arrivait parfois, les soirs de fins de semaine, de valser avec mon père ou de nous divertir en nous dansant le Charleston. Elle avait un grand courage et beaucoup de sang-froid. C'est peut-être ce petit côté un peu téméraire qui causa sa perte, comme vous le lirez ultérieurement.

Un jour, pendant la crise économique des années 1930, mon père avait pensé, un moment, déménager à Hartford, au Connecticut. Pourquoi Hartford? Précisément parce qu'il avait un cousin qui s'était exilé dans cette ville des États-Unis, quelques années auparavant. Ce cousin, qui s'appelait Jos Bouchard, lui avait écrit pour lui dire qu'il pourrait le faire embaucher à la Car Shop, où mon père avait déjà travaillé un certain temps, avant la guerre de 1914.

L'un de ces soirs, je me souviens que mon père en parla à ma mère, histoire de sonder le terrain. Ma mère, sans s'objecter formellement, fit valoir à mon père que ce ne serait pas une bonne chose pour les enfants, que nous perdriions notre langue française et peut-être même notre religion. Pour achever de convaincre mon père, elle ajouta qu'elle préférerait demeurer pauvre pour garder sa langue et sa religion. Il semble bien que mon père ne fut pas difficile à convaincre. Pour nous, les enfants, ce fut une déception qui fut vite oubliée. Quant à mon père, je pense qu'il n'était pas trop convaincu lui-même, car il n'en reparla plus jamais et les États-Unis tombèrent dans l'oubli.

Un jour, je suis allé avec ma mère chez des voisins; plusieurs kilomètres nous séparaient. En revenant, nous sommes passés sur le pont de la Grande Cavée. Parvenus à l'autre bout du pont, il y avait une pente raide. Le cheval, entraîné par le poids de la voiture et de sa charge, se mit à reculer. La voiture s'arrêta sur le garde-fou du pont. Si ce garde-fou pourri avait cédé, nous aurions fait un plongeon de douze à quinze mètres plus bas, dans le torrent. Alors, ma mère ne perdit pas son sang-froid et sauta sur le tablier du pont pour saisir le cheval par la bride. Bien des années plus tard, j'ai réalisé que, n'eut été du sang-froid de ma mère, c'en aurait été fait de nous deux et de tout notre attelage. Le cheval fut maîtrisé et nous avons continué notre route. En plus d'atteler le cheval, ma mère donnait à manger aux animaux l'hiver et allait puiser l'eau pour faire le ménage et la cuisine.

Je vais vous raconter une autre petite histoire cocasse concernant ma mère. Un jour d'hiver, alors qu'elle revenait vers la maison avec deux seaux remplis d'eau, deux orignaux surgirent devant elle, entre la maison et le puits. Les deux orignaux continuèrent leur route vers la forêt et ma mère continua son chemin vers la maison pour nous raconter l'événement qu'elle trouvait amusant.

Quand un gilet était usé ou que nous avions perdu nos mitaines ou un bonnet de laine (tuque), ce vêtement était remplacé le lendemain, ma mère l'ayant tricoté pendant la nuit. De plus, elle devait faire le beurre dans une baratte, filer la laine et la carder, en plus de faire le lavage, le repassage, ainsi que la cuisine sur feu de bois. Il faut se rappeler que, pendant les années 1930 et la crise économique, nous n'avions ni lessiveuse, ni cuisinière, ni réfrigérateur. De toutes façons, ces appareils auraient été bien inutiles sans électricité!

En saison, après l'école et les travaux plus urgents, elle nous amenait avec elle à la cueillette des fraises des champs, des framboises et de plusieurs fruits sauvages, tels la salsepareille, les noisettes et l'anis sauvage qui poussait en abondance le long des talus des routes.

Un jour, ma mère a accouché plus tôt que prévu et mon père fut pris au dépourvu : il était trop tard pour aller chercher la sage-femme qui demeurait à plusieurs kilomètres de chez nous. Mon père fut contraint, par les circonstances, d'assister ma mère dans son accouchement. Alors, il fit ce qu'il fallait faire et coupa le cordon ombilical. Le nouveau-né, le sixième de la famille, était mon frère Ralph. Il n'y eut aucune panique, ni complications, ni chez ma mère, ni chez mon père.

Cependant, au quatorzième enfant, il en fut tout autrement. Même après 58 ans, il m'est très pénible de raconter ce triste événement. C'était le 8 décembre 1942. Ma mère, qui ne s'était jamais trompée sur les dates de ses accouchements, selon mon père, me semblait inquiète. Selon la coutume du milieu, elle demanda à mon père d'aller mener les enfants chez des amis qui demeuraient à quelques kilomètres de chez nous. Je fus le dernier à quitter la maison, à la demande de mon père. À cause de coutumes difficiles à comprendre, mon père se privait ainsi d'une aide précieuse pour aller chercher la sage-femme ou du secours sans avoir à s'absenter lui-même. C'était là une coutume sociale teintée d'autoritarisme religieux complètement absurde qui privait les gens de secours qui auraient pu être déterminants dans pareil cas.

La veille, j'étais revenu d'un camp de bûcherons où j'avais passé quelques mois. J'avais trouvé ma mère un peu soucieuse et changée. Quelques semaines auparavant, elle m'avait écrit une lettre que j'avais toujours en poche, car elle m'avait beaucoup touchée. Elle contenait, bien sûr, les recommandations d'une mère qui s'inquiète de son fils, mais aussi un petit chapelet. Je n'ai plus la lettre, mais j'ai toujours le petit chapelet qui m'a suivi jusque sur les champs de batailles d'Europe et que je garde comme porte-bonheur.

Les propos et attitudes de ma mère m'inquiétaient. Elle qui était d'habitude joyeuse et enjouée, me semblait un peu triste et inquiète. Son discours et les rêves qu'elle me disait avoir faits m'inquiétaient, car cela me semblait prémonitoire. Elle s'était achetée une robe bleue par catalogue et elle me fit l'observation suivante : *“ Je ne sais pas si j'aurai le bonheur de la porter ”*. Cependant, elle était contente et me remercia, puisque je lui avais donné de l'argent pour payer cette robe. Le matin même, elle me fit part du rêve suivant qu'elle avait fait la nuit précédente : *“ Il me semblait que j'étais dans un trou devant la maison. Ton père et toi essayiez de me tirer de là, mais la terre s'affaissait constamment sur moi. ”* Vous avouerez que c'est quand même étrange!...

J'ai donc quitté la maison, en cette fin d'après-midi, sans penser que je serais le dernier de la famille, à part mon père, à voir ma mère vivante. Je me suis donc rendu chez un certain Monsieur English, où il y avait de jeunes garçons et filles de mon âge. Quant à mes frères et sœurs, mon père les emmena, les uns chez des voisins éloignés, les autres à la maison qui abritait l'école.

Vers la fin de la soirée, j'ai décidé de retourner vers la maison, en amenant avec moi certains de mes frères et sœurs. À mi-chemin, nous avons aperçu une silhouette qui se déplaçait très vite sur la blancheur de la neige et qui s'avançait vers nous. C'était mon père. Tout de suite, j'ai pensé que quelque chose de grave s'était passée, juste à voir son comportement. Il ne parlait pas. J'ai vite compris pourquoi : il ne pouvait pas parler, il pleurait.

Avant d'arriver à la maison, il commença par nous prévenir que nous n'allions peut-être plus retrouver notre mère vivante... Ce fut comme un coup de massue pour moi, comme pour mes frères et sœurs, car nous venions d'entendre que notre mère était morte.

Nous sommes entrés dans la maison pour apercevoir le corps de notre mère qui reposait sur les planches. Mon père et la sage-femme avaient déjà fait le nécessaire pour l'exposer dignement. Elle semblait dormir paisiblement. Elle portait la belle robe bleue qu'elle aimait tant et qu'elle avait cru, avec justesse, ne pas porter de son vivant. Pour mon père, mais aussi pour nous les enfants, c'était le drame. À certains moments, nous ne parvenions pas à y croire.

Mon père me demanda d'atteler le cheval et d'aller chercher la deuxième de mes sœurs, Yolande, qui travaillait chez Monsieur Austin Philips, à environ trois ou quatre kilomètres de chez nous. Avoir à annoncer la terrible nouvelle que je venais moi-même d'apprendre fut l'un des plus pénibles moments de ma vie. Plus les minutes passaient, plus chacun de nous se rendait compte que l'un des deux piliers de notre structure familiale venait de s'écrouler et que la vie, pour chacun de nous, ne serait jamais plus la même.

Voici la chronologie des événements. Mon père avait réquisitionné un véhicule à Penouille pour conduire le médecin chez nous, dès que celui-ci serait prêt. Malheureusement, le médecin, qui était occupé au camp militaire voisin, ne se présenta pas et le véhicule attendit en vain. En désespoir de cause, mon père alla chercher la sage-femme.

Pour comble de malheur, ma mère, qui avait accouché de ses treize enfants sans difficulté, ne pensait pas que les choses seraient différentes, cette fois-ci. Mais elles le furent. La sage-femme fit ce qu'elle put, mais elle ne parvint pas à maîtriser la situation. Le placenta ne s'étant pas expulsé, ma mère mourut empoisonnée avant l'arrivée du médecin.

L'enfant qui venait d'arriver en ce monde se retrouva orpheline quelques heures après sa naissance. Cette sœur, qui s'appelle Alice, comme ma mère, devint infirmière, se maria et éduqua une famille. Elle est toujours en bonne santé.

Ceux qui n'ont pas vécu à cette époque dans un tel lieu ne peuvent s'expliquer l'ampleur d'un tel drame. Imaginez le lieu : une maison dans un champ de neige, entourée de montagnes, aucun voisin à des kilomètres à la ronde. Au centre de ce décor de neige et de froid, un père seul avec quatorze enfants, dont un nouveau-né. Aucun organisme charitable pour lui venir en aide, aucune aide du gouvernement ou des voisins : c'est dans ces conditions d'extrême dénuement que se retrouvèrent mon père et sa famille, à deux semaines de Noël 1942.

Mon oncle, Albert Ouellette, fabriqua un cercueil de cèdre qu'il drapa de tissu noir, dans lequel on déposa le corps de ma pauvre mère. Le dernier service que je pus lui rendre fut de porter la croix de bois jusqu'au cimetière. En Gaspésie, selon la coutume de l'époque, le cercueil, placé sur un traîneau tiré par un cheval aux pas lents, précédait le défilé silencieux des parents et amis jusqu'à l'église.

Le retour à la maison fut des plus désolants. Le triste vide créé par la disparition soudaine de notre mère se manifesta dans toute son ampleur. Physiquement, ma mère n'y était plus, mais l'âme de la maison n'y était plus non plus.

Il fallait recommencer à survivre, mais comment?... Nous nous regardions les uns les autres, comme pétrifiés. Notre père regardait les plus jeunes d'entre nous et toute la tristesse du monde se lisait dans ses yeux. Lui qui n'avait pas eu le bonheur de connaître sa mère, se retrouvait, près de la cinquantaine, avec treize enfants sur les bras et un nouveau-né. De plus, la mère de ses enfants et la compagne fidèle de ses joies et peines n'y était plus. Trois jours plus tôt, ils avaient fait des projets : ils avaient planifié la célébration de Noël avec les enfants. Ma mère projetait de préparer des tourtières et des beignes, comme à chaque Noël, mais cette fois-ci, elle n'avait pas eu le temps.

Ce fut donc notre premier Noël sans la présence de notre mère. Mon père trouva quand même le courage de nous servir quelque chose qui ressemblait à un repas de réveillon. Il va sans dire que ce repas fut des plus frugales. Évidemment, aucun cadeau n'avait été prévu. Pendant ce réveillon, qui ressemblait davantage à la Dernière Cène, mon père se leva et disparut pour un moment dans sa chambre. Il en ressortit les yeux rougis. Il était allé pleurer seul, pour ne pas le faire devant ses enfants.

Nous nous comprenions sans nous parler. Même les plus jeunes semblaient avoir vieilli tout d'un coup. J'avais le sentiment que notre vie à tous venait de basculer dans l'inconnu et cet inconnu avait des couleurs de tristesse et de misère. La suite prouva que mon appréhension était juste. Au plus creux de notre malheur et de notre faim inassouvie, un événement aussi heureux qu'inattendu se produisit pendant que nous étions à table. Ce n'était pas un rêve, mais le témoignage d'un geste de charité inespéré de la part de soldats inconnus à l'égard de gens démunis, tout aussi inconnus.

À un moment donné, nous avons entendu un bruit de moteur et aperçu des phares d'automobile. C'était un camion militaire qui stoppait devant la maison. Des soldats en descendirent et nous livrèrent quelques boîtes de carton. Dans ces boîtes, il y avait de la dinde, du jambon et autres victuailles. Les soldats ne furent pas bavards et repartirent comme ils étaient venus. Nous avons deviné que cette nourriture venait de la cuisine du camp militaire, qui était à quelques kilomètres de notre maison. En fait, nous n'avons jamais su qui avait organisé ces secours inattendus, mais nous avons pensé que c'était des soldats qui étaient passés chez nous quelque temps auparavant et qui, ayant constaté le malheur et le dénuement de notre famille, avaient organisé, en toute discrétion pour ne pas blesser l'amour propre de notre père, cette démarche collective et gratuite, remplie d'amour et de charité. C'était peu, mais pour nous, en cette veille du Jour de l'An, c'était beaucoup. On mettait un peu de nourriture dans nos estomacs vides et un peu de chaleur dans la froidure de nos vies. Comment oublier la générosité dont l'humain est capable?

Les nuages noirs qui planaient au-dessus de nous tous n'annonçaient rien de bien réjouissant. Pendant que je partais à la poursuite de mon destin, mon père et ses filles aînées, soit Madeleine, Yolande, Cora et Gerty, durent faire des efforts héroïques afin de pourvoir aux besoins des plus jeunes, tout en maintenant la famille ensemble.

Avec le recul des années, c'est curieux de constater que ma mère ne nous avait pas quittés complètement. En tous cas, en ce qui me concerne, c'est ce que je crois. Nous avons tous bénéficié de l'héritage spirituel qu'elle nous a laissé. Pour tous ceux d'entre nous qui l'avons connue, sa bonté, son courage dans l'adversité, sa jovialité, son calme devant les événements heureux et malheureux, ont fait d'elle un modèle qui nous a profondément marqués et qui nous a servis toute notre vie. De plus, pour ma part, elle fut, pour moi, un ange gardien qui m'a toujours accompagné pendant les moments les plus sombres et les plus dangereux de ma vie. Croyez-moi, j'en ai eu bien besoin!



*Mon père*  
*Édouard "Eddy" Bouchard*



*Mon père, Édouard "Eddy" Bouchard, vers 1923.*

**M**on père, Édouard “ Eddy ” Bouchard, est né à Cloridorme, village situé sur la côte nord de Gaspé, en 1893. Comme beaucoup de gens de l’époque en Gaspésie, les habitants de Cloridorme devaient, pour subsister, faire la pêche l’été et travailler en forêt l’hiver. De plus, ils pratiquaient tous une petite agriculture de subsistance sur de petits lopins de terre peu favorables à l’agriculture. Il n’y avait, à cette époque, que de très petits bouts de routes entre les villages. L’essentiel des communications se faisait par la mer, avec des barges de pêcheurs.

Mon père, qui était le dernier de la famille, avait perdu sa mère à l’âge d’un an. Comme mon grand-père, c’est-à-dire son père, ne pouvait pas le garder à la maison et faire la pêche en même temps, il se vit contraint de le placer dans une famille charitable. Ensuite, ne pouvant plus supporter la séparation du plus jeune de ses enfants, mon grand-père retourna le chercher quand il avait environ trois ans. Mais écoutons cette vieille dame, Joséphine Caron, s’adressant à mon père, il y a plus de cinquante ans, pendant une courte visite chez elle à Cap-des-Rosiers :

*“ Quand ton père est revenu te chercher, tu avais froid et tu pleurais. Ton père te transportait sur ses épaules, les jambes de chaque côté de son cou. C’était tard à l’automne et tu étais très peu vêtu. Tu n’avais pas de mitaines aux mains. Pendant que vous buviez une tisane chaude, je t’ai trouvé des mitaines et un foulard pour te mettre au cou. ”* Cette bonne vieille pleurait en racontant cette histoire que j’entendais pour la première fois et dont mon père ne se souvenait plus, de toute évidence.

Après avoir entendu cette brave Madame Caron raconter cette histoire à mon père, cela m’incita à poser à celui-ci des questions sur son passé et sa jeunesse. J’ai vite constaté que son enfance et sa jeunesse n’avaient pas emprunté des sentiers de fleurs, mais beaucoup plus des chemins de pleurs. Il me raconta que, vers l’âge de 6 ou 7 ans, son père, n’osant pas le laisser seul à la maison, le réveillait vers 4 heures du matin pour l’amener avec lui à la pêche en mer. Il se souvenait qu’il avait tellement sommeil qu’aussitôt embarqué, il tombait endormi, de telle sorte que son père devait le réveiller arrivés au large, sur le lieu de pêche.

À un autre moment, il me raconta qu'un certain hiver de son enfance, la nourriture manquait dans certaines familles du village. Ainsi, mon grand-père fut mandaté pour se rendre à Gaspé, situé à 100 kilomètres, afin d'aller chercher la farine laissée là par la dernière goélette venue de Québec. Il me raconta que des denrées d'extrême nécessité comme de la farine, des épices et d'autres marchandises utilitaires arrivaient de Québec par caboteurs ou goélettes. Ces embarcations devaient jeter l'ancre près de chaque petit havre, d'où les barques de pêcheurs allaient à leur rencontre pour prendre à leur bord les marchandises du village. Mais les choses n'allaient pas toujours aussi bien quand la tempête soufflait, surtout lors des derniers jours de navigation à l'automne.

C'est précisément ce qui est arrivé cet automne-là, ce qui força la goélette à poursuivre son itinéraire jusqu'à Gaspé pour y décharger sa cargaison. Par conséquent, mon grand-père dut parcourir toute cette distance avec une paire de bœufs tirant un traîneau afin de remonter au village avec sa charge de farine. Imaginez un traîneau tiré par des bœufs, qui avance péniblement dans la neige d'automne, à travers les montagnes, sur des sentiers à peine praticables et sur le bord des grèves glacées. Pendant tout ce périple, mon grand-père devait marcher à côté des bœufs afin de les guider. De plus, il lui fallait laisser les bœufs se reposer et coucher chez l'habitant. Il lui fallait aussi marcher de nuit, car les endroits pour se reposer étaient assez distants les uns des autres. Pendant les quinze jours que dura ce voyage, les familles qui attendaient cette farine durent se contenter, pour survivre, de manger des patates et du poisson salé. Mon père ajouta qu'aussitôt la farine arrivée, ils se firent des galettes, sur le poêle à bois, qu'ils mangèrent telles quelles, comme si c'était du gâteau!

Malgré toutes ses misères, mon père avait trouvé le moyen d'aller à l'école deux ou trois mois par année, pendant trois ans. Il avait, malgré tout, appris à lire et à écrire d'une façon étonnante. Il connaissait aussi bien l'histoire du Canada que l'Histoire Sainte de l'époque. J'ai conservé certaines de ses lettres afin que le lecteur puisse juger par lui-même. Au cours de ses voyages, il avait appris à parler et lire l'anglais pour bien se débrouiller. Cette période de l'enfance de mon père fut très courte car, dès l'âge de 14 ans, il s'engagea sur un bateau-cargo, pour y naviguer au long cours.

Ces bateaux, les « tramps boats », comme disaient les Américains, n'avaient pas de trajets réguliers, c'est-à-dire qu'ils pouvaient transporter du bois aussi bien que de la morue séchée aux Antilles et rapporter une cargaison de mélasse ou de rhum à Québec, Halifax ou Saint-John au Nouveau-Brunswick. Les membres de l'équipage étaient recrutés dans différents ports, afin de combler les postes laissés vacants par les déserteurs et la maladie, choses fréquentes à cette époque, dû aux mauvaises conditions sanitaires et au travail exténuant. La promiscuité des marins de différentes nationalités n'aidait pas les choses.

Un jour que son bateau remontait le fleuve vers Québec, lors de son dernier voyage d'automne, mon père faisait son quart de travail sur le pont. Il faisait très froid et il neigeait. *« Le crachin froid du golfe me collait au visage et les cordages étaient gelés, raconte-t-il. Vers la fin de la soirée, nous sommes passés au large de Cloridorme, mon village natal. Je distinguais les lumières du village et je pensais aux miens qui étaient pauvres, mais qui étaient au chaud dans leur petite maison. J'ai pleuré... J'avais 14 ans, c'était mon premier voyage. »*

Il serait trop long de raconter la vie de mon père avant son mariage, mais disons qu'il a travaillé dans l'Ouest canadien entre autres, dans des mines de la Colombie-Britannique situées à Kimberly. Il a beaucoup navigué dans les mers du Sud avant d'être conscrit dans l'armée américaine. Finalement, il revint à Montréal, où il épousa ma mère en 1923. Il avait 30 ans.

Physiquement, mon père était plutôt petit : environ 5 pieds et demi, 135 livres. Il se tenait toujours droit et sa démarche était vive et déterminée. Il avait toujours les cheveux bien coupés et les chaussures cirées quand il se déplaçait pour les affaires ou les visites. Ses yeux étaient bleu gris. Ma mère disait qu'elle savait quand il était fâché, ses yeux devenant gris acier. Il était très agile et pouvait frapper le plafond de ses deux pieds facilement. D'ailleurs, il le faisait volontiers sur demande pour nous amuser. Mon père était également un très bon marcheur. Plusieurs fois, il a marché de Penouille à Cloridorme en une seule nuit. Très habile de ses mains, il avait fabriqué le berceau dans lequel je fus bercé ainsi que les autres membres de la famille. Il serait trop long d'énumérer tous les objets d'utilité courante qu'il a fabriqués.

Mais allons-y pour une courte liste : une huche à pain, une baratte à beurre, un moulin à crème glacée et des jouets tels des petits chevaux de bois de cèdre, des toupies, des moines dansants, des moulins à eau et à vent que nous faisons tourner au vent et dans les marres d'eau, sans compter les petits voiliers, dont les voiles étaient d'écorces de bouleau. Le soir, il fabriquait des manches de hache que j'allais vendre au magasin général pour le prix d'un dollar cinquante la douzaine. Quand il tuait un bœuf, il tannait la peau et nous confectionnait des mocassins sur des formes de cèdre qu'il avait fabriquées.

Je ne voudrais pas oublier les travaux d'envergure qu'il entreprenait le soir, surtout lors des longs soirs d'hiver, dans la cuisine. Ces travaux consistaient en la fabrication et la réparation de harnais, sangles, brides et colliers pour les chevaux. Mais encore plus ardue et exténuante était la fabrication de carrioles, charrettes et tombereaux.

L'outillage que possédait mon père pour accomplir tous ces travaux était plus que rudimentaire. Par exemple, il utilisait une scie, une hache pour couper et équarrir les pièces de bois qu'il avait coupées en forêt, une varlope qu'il avait aussi fabriquée lui-même, un vieux pied-de-roi, un vilebrequin et une tarière. Ah, j'oubliais! Il avait son éternel couteau de poche, un canif. Il ne faudrait pas non plus oublier le marteau de menuisier qui servait à marteler le fer ou tout ferrement qu'il faisait chauffer au rouge dans le poêle à bois. Voilà tout l'outillage que possédait mon père pour se tirer d'affaires sur cette ferme isolée où il ne fallait compter que sur soi.

J'aimerais vous faire part ici de quelques réflexions qui me traversaient l'esprit pendant que je l'assistais la nuit dans ses pénibles travaux. Quand il travaillait avec beaucoup d'efforts et d'attention, j'avais remarqué qu'il transpirait beaucoup et que les gouttes de sueur qui perlaient sur son front tombaient sur la pièce qu'il s'affairait à façonner. Je me disais alors qu'il devait nous aimer beaucoup pour se donner tant de mal afin de nous fabriquer une paire de mocassins, par exemple!

Par contre, je ne peux pas dire que j'aimais mon père tant que cela à cette époque. Je pensais parfois aux corrections physiques qu'il me donnait quand je commettais quelques méfaits anodins. Je n'y comprenais rien et je me demandais pourquoi... et je ne trouvais pas de réponse.

Étant l'aîné de la famille, j'avais, plus jeune, été choyé par mon père, mais surtout par ma mère. Tout à coup, on dirait que mon père avait décidé que je devais me conduire en adulte. Il était devenu sévère envers moi et je ne comprenais pas. Donc, j'étais partagé entre l'amour et l'admiration que j'avais pour lui, ainsi que la crainte et l'animosité que je ressentais envers lui. Quant à la discipline qu'il exerçait sur la famille, elle était assez ferme. Il n'admettait pas d'écarts de conduite à l'école. Quant à la politesse à l'égard des étrangers et des gens âgés, il ne faisait aucune concession.

Pour illustrer la sévérité de mon père à mon endroit, l'incident suivant est bien approprié. Parfois, les bêtes de certains voisins éloignés suivaient la route en broutant l'herbe jusqu'à notre ferme et nuisaient à notre jardinage. Très souvent, notre chien se chargeait de les faire fuir. C'était bien, jusqu'au jour où mon père s'aperçut que certaines de ces vaches étaient gestantes. Alors, il me défendit de laisser partir le chien à leur poursuite, sans m'expliquer la raison de ce changement d'attitude. Ainsi, ne comprenant pas la gravité de la situation, je laissai le chien les chasser de notre ferme. Pour ce malentendu et cette désobéissance, j'ai eu droit à une verte semonce et une bonne raclée.

Ce qui me rendait perplexe, c'est qu'il nous manifestait beaucoup d'amour et d'attention, malgré cette sévérité excessive. Le soir, après sa journée de travail, il aimait bien s'amuser et jouer avec nous. Il aimait surtout nous chanter de vieilles chansons et nous raconter des histoires et des contes (voir en annexe).

Il tenait beaucoup à notre éducation. Je peux dire que c'est lui qui m'a enseigné à compter et à lire, avec sa petite grammaire du XIX<sup>e</sup> siècle et de vieux livres de cow-boys de la même époque. C'est donc simultanément que j'ai appris à lire et compter en français et en anglais. Je ne sais pas si cette méthode pédagogique était la bonne, mais je sais qu'il m'a inculqué pour toujours le goût de la lecture.

Il faut dire que mon père n'avait pas de choix quant aux moyens pédagogiques, car nous n'avions pas d'école! Non seulement nous n'avions pas d'école, mais nous faisons partie d'une commission scolaire anglophone. Cette situation aberrante était due à trois facteurs principaux : la géographie, la démographie et les moyens de transport de l'époque. Même si elles étaient éloignées de nous, il y avait une dizaine de familles dans la même situation que nous, c'est-à-dire trop éloignées des autres villages, donc des écoles. Voilà pour la géographie. Concernant la démographie, le nombre d'élèves étant petit, le ministère ne voulait pas octroyer les sommes d'argent nécessaires à la construction d'une école de rang. Quant aux moyens de transport de l'époque, ils étaient inexistants dans notre cas. Les routes n'étaient pas déblayées et il était impensable de transporter des enfants sur des distances de huit à dix kilomètres, surtout l'hiver...

Pourtant, mon père ne baissa pas les bras. Cela démontre à quel point il tenait à notre éducation. Lisez ce qui suit, en essayant de vous placer dans le contexte de l'époque de mon père qui traversait, de surcroît, la crise économique des années 1930.

Malgré tous les efforts et les sacrifices que mon père dut s'imposer, il entreprit en effet de doter notre rang d'une petite école. D'abord, il fit la tournée des familles pour les convaincre de la nécessité de donner une éducation à leurs enfants en construisant une école. Les gens n'étaient pas contre le fait d'avoir une école, mais vous l'aurez deviné : ils n'avaient pas d'argent et ne croyaient pas, avec raison, à la générosité des gouvernements. Malgré tout, il fit signer une requête par les chefs de familles. Il se chargea aussi de faire signer les curés et les notables des paroisses voisines. Il envoya sa requête au gouvernement d'Alexandre Taschereau et au Département de l'instruction publique de l'époque. Ensuite, pour appuyer sa requête, il fit dessiner le plan de la petite école. Il s'engageait à fournir le bois de construction et le terrain de Monsieur Lucien Synnott qu'il avait obtenus gratuitement, en plus d'offrir ses services bénévoles à la mesure de ses moyens. On demandait 1 000 dollars pour construire cette école. Le gouvernement lui octroya 450 dollars. Malgré toutes les difficultés rencontrées, il engagea des hommes pour couper le bois sur la terre. Ensuite, il engagea Monsieur Jean-Baptiste Francoeur pour la construction. C'était magnifique!

Avec l'octroi de 450 dollars du gouvernement, il payait le menuisier 1 dollar 75 par jour et put acheter la brique de la cheminée et les autres matériaux nécessaires chez des marchands de Gaspé. Monsieur Francoeur, de Saint-Maurice-de-l'Échouerie, était un très bon menuisier artisan. En plus de son salaire, Monsieur Francoeur était logé et nourri par mon père. Il est vrai que cet homme ne comptait pas les heures de travail, allant jusqu'à faire des journées de neuf à dix heures!

Mon père m'avait assigné la tâche d'aider Monsieur Francoeur. Donc, il n'était pas question, pour moi, d'aller à l'école. Je dois préciser que j'avais commencé l'école à Cap-aux-Os et que, après un an de fréquentation, mon père avait négocié une entente non officielle avec les commissaires d'écoles de l'Anse-au-Griffon pour que je puisse, d'une façon temporaire, fréquenter l'une de leurs écoles. La raison, c'était que l'école de l'Anse-au-Griffon était plus près de chez nous : l'Anse-au-Griffon était située à cinq ou six kilomètres, tandis que Cap-aux-Os était distante de sept à huit. Pour moi, ce n'était pas un congé, puisque j'aimais l'école!

Monsieur Francoeur était un homme de taille moyenne, à la moustache blanche. Il parlait posément et n'élevait jamais la voix. Il était svelte et soigné de sa personne. En guise de chemise, il portait toujours un chandail à col roulé. Je le regardais travailler, voyant la beauté et comprenant l'importance du travail manuel bien fait.

Après cinq ou six mois de travail, de sacrifices et d'efforts, mon père voyait enfin la réalisation de son rêve. Les gens du Portage pouvaient enfin dire : "*Nous avons notre école!*" Elle n'était pas très grande, mais c'était NOTRE école. Je peux même affirmer aujourd'hui que, grâce à l'initiative et aux sacrifices de mon père, toute une génération d'enfants a pu apprendre à lire et à écrire. J'ajoute que nous sommes très peu de personnes à savoir ces choses. N'oublions pas que cela s'est passé au milieu des années 1930, en pleine crise économique, sous la gouverne d'Alexandre Taschereau.

Je pourrais décrire certaines causes dans lesquelles mon père s'engagea. Le plus souvent, c'était pour redresser des situations de discrimination sociale ou d'injustice. Il ne pouvait supporter que des forts et des puissants maltraitent des petits et des faibles. Il souhaitait tellement l'avancement de la société, qu'il n'hésitait jamais à s'impliquer sur les scènes municipale, provinciale et fédérale. Il faut aussi penser au fait que le petit groupe de francophones, soit environ dix familles dont la nôtre faisait partie, habitait une municipalité à 90 pour cent anglophone.

Tout se passait au conseil municipal. Comme si nous n'existions pas, nous n'étions pas représentés. Cette aberration était due au découpage territorial des paroisses. Vous pouvez vous imaginer les 90 pour cent d'anglophones ne parlant que l'anglais et les 10 pour cent de francophones ne parlant que le français?! Alors, pour que les 10 pour cent de francophones soient représentés, mon père décida de briguer un poste d'échevin. Il n'eut pas de difficulté à se faire élire, même si les contribuables, qu'ils fussent anglophones ou francophones, pouvaient se présenter comme candidats. C'était la démocratie du nombre, sans tenir compte du petit groupe linguistique. Quand même, les choses allèrent assez bien. Les anglophones avaient beaucoup de respect pour mon père qu'ils admiraient pour sa franchise et sa droiture, même s'il était un ardent défenseur de la nationalité canadienne-française.

La place occultée qu'occupaient les francophones engendrait parfois des situations cocasses et souvent injustes. Géographiquement, nous étions pris en sandwich entre la paroisse anglophone de Penouille, que les anglophones appelaient Peninsula, et la paroisse francophone de l'Anse-au-Griffon. Juridiquement et légalement, nous devons payer nos taxes à Penouille, mais la petite population, composée de dix familles, l'ignorait. Par conséquent, certains ignares ou profiteurs leur avaient fait croire qu'elles devaient payer leurs taxes à la municipalité de l'Anse-au-Griffon, puisqu'elles étaient francophones. Or, ceci était peut-être logique, mais illégal. Résultat de cet imbroglio : certains payaient des taxes auprès des deux municipalités.

Quand certains refusaient de payer, l'huissier saisissait les biens de ces pauvres gens. Ces familles, qui étaient déjà dans un état de pauvreté, se voyaient acculées à la misère. C'était la situation quand mon oncle et mon père sont arrivés sur les lieux, dans les années 1927-1928. Mais les choses allaient bientôt changer.

Mon père et mon oncle ont donc refusé de payer cette double taxe. Ils reçurent des avis de saisies. Mon père réalisa tout de suite qu'il s'agissait de menaces d'intimidation. Comme ces menaces avaient été efficaces dans le passé, leurs auteurs croyaient pouvoir continuer de la même façon pour faire rentrer dans leurs rangs ces nouveaux venus récalcitrants.

Les lettres de mises en demeure et les menaces larvées ont persisté pendant environ deux ans. Un beau matin, un *boggy* dans lequel prenaient place deux personnages, s'arrêta devant la maison. C'était le maire et un huissier. Très poliment, ils annoncèrent à ma mère qu'ils venaient exécuter un mandat de saisie. Ma mère leur répondit qu'ils n'avaient qu'à faire leur travail. Ils ajoutèrent qu'ils étaient peïnés de faire une telle saisie en l'absence du chef de famille. Ils ont également dit que c'était dommage pour les enfants que leur père n'ait pas voulu entendre raison...

Il faut dire ici que mon père avait bien expliqué la situation à ma mère, car il avait prévu cette manœuvre d'intimidation. Avant de partir pour son travail en forêt, mon père avait demandé à ma mère de ne pas s'objecter à la saisie. Constatant qu'ils ne rencontraient pas de résistance, les personnages dirent à ma mère qu'ils avaient le droit de saisir même les ustensiles de cuisine, mais que, pour cette fois-là, ils allaient accorder un sursis à mon père et qu'ils reviendraient plus tard, quand mon père serait à la maison. Ils s'en retournèrent comme ils étaient venus. Le seul qu'ils avaient réussi à impressionner, c'était moi. J'avais 5 ans.

Mon père ne broncha pas, en attendant la suite, qui fut une série de lettres plutôt confuses. Finalement, le maire, en la personne interposée du secrétaire, proposa divers accommodements à l'amiable. Mon père ne broncha pas plus. Quelques mois plus tard, au cours de l'été, mon père et mon oncle décidèrent de scier des billots qu'ils avaient halés près du quai de l'Anse-au-Griffon, l'hiver précédent. Ils me prirent avec eux pour la promenade. Pendant que mon père et mon oncle s'affairaient à équarrir les billots, le maire et l'huissier s'amènèrent. Je fus alors témoin d'une scène que je n'ai pas oubliée depuis...

La leçon d'honnêteté et la saine gestion des affaires municipales furent vraiment à l'ordre du jour, ce matin-là. Nos deux personnages tentaient d'arrêter et de prendre à témoins tous les passants afin qu'ils comparaissent en cour, l'un de ces jours. Mais ça semblait plutôt amuser ces derniers.

Au bout d'un certain temps, mon père et mon oncle reçurent chacun une lettre du conseil municipal les avisant que, suite à des négociations avec le ministère des Affaires municipales, une erreur avait été corrigée : ils n'auraient plus à payer de taxes à la municipalité de l'Anse-au-Griffon. Toutes ces présumées transactions et ces excuses acrobatiques ne tenaient pas debout. Elles furent considérées à leur juste valeur par mon père et mon oncle. Ainsi, l'escroquerie et l'intimidation venaient de plier les genoux devant deux hommes qui refusaient de se laisser manipuler, et l'un des deux hommes était mon père... Pour une dizaine de familles pauvres, c'était la fin d'une double taxation et d'une supercherie institutionnelle.

Je ne raconterai pas toutes les luttes pour la justice et le progrès social que mena mon père au cours de son existence, mais je parlerai d'une autre bagarre qu'il mena avec son autre frère, Jules, contre l'exploitation de l'homme par l'homme.

L'histoire que je vais vous raconter peut sembler un peu loufoque. Vers l'âge de 9 ou 10 ans, pendant nos vacances d'été, ma sœur Madeleine et moi allions chez notre oncle Jules et notre grand-père à Cloridorme, question de faire connaissance avec nos parents de l'endroit et de revoir notre grand-père.

À un certain moment, des voisins venus causer avec mon oncle et mon grand-père nous demandèrent comment allait notre père. Entre eux, ils se remémoraient certains événements du passé. Soudainement, un certain Monsieur Côté, que je ne connaissais pas, fit l'observation suivante : *“ C'est son père qui a refoulé toute une paroisse qui voulait passer sur son terrain! ”* Je n'avais pas très bien compris de quoi il s'agissait, mais cette remarque m'était restée en tête...

Quelque temps après mon retour à la maison, je demandai à mon père la signification de cette remarque et pourquoi les voisins avaient semblé s'amuser en se remémorant cet événement. Alors, mon père me raconta ce qui suit.

À une certaine époque, le ministère de la Voirie décida de changer le tracé de la route nationale pour qu'elle passe à travers les champs de mon père et de mon oncle. Ceux-ci ne se sont pas opposés au projet, mais demandèrent un délai afin de pouvoir récolter leur foin et leurs légumes. Il faut dire que le Ministère avait gagné l'appui de la paroisse voisine, soit Pointe-Frégate, parce que ses habitants devaient, de toutes façons, emprunter cette route pour se rendre à l'église. C'était une vieille tactique bien connue : diviser pour régner.

Alors, comme il arrive souvent dans pareil cas, les esprits s'échauffèrent et une coalition de paroissiens se forma contre les Bouchard. La coalition décida de former un cortège de paroissiens et de forcer le passage sur les terres ensemencées de mon père et de mon oncle. Comme il arrive aussi en pareil cas, quelques âmes charitables crurent bon d'informer mon père de ce qui se tramait. Mon père et mon oncle répondirent aux informateurs charitables qu'ils n'en croyaient pas un mot. De toutes façons, selon eux, si la coalition osait poser cette action, elle serait poursuivie en justice.

Aussitôt les informateurs retournés, mon père et mon oncle allèrent se couper des gaules, en attendant la caravane de pied ferme. Elle se pointa le jour suivant, un dimanche. Les organisateurs de cette épreuve de force se disaient que les Bouchard n'oseraient pas empêcher toute une paroisse d'aller à la messe! Ils avaient réuni plusieurs voitures, avec des femmes et des enfants qui précédaient le cortège. C'était une erreur de plus de leur part...

C'est vers 9 heures et demie que le cortège se pointa. Comme tous ceux qui ne sont pas convaincus de la justesse de leur cause, ils chantaient des slogans et poussaient des cris insultants contre mon père et mon oncle. Arrivé à la clôture qui séparait la terre de mon père de celle de son voisin, le cortège fit une halte. Quelques fiers-à-bras descendirent de leur voiture pour enlever la clôture.

C'est alors que mon père et mon oncle bondirent avec des bâtons hors du bosquet. Ils donnèrent quelques coups aux chevaux qui prirent peur et s'en retournèrent à file épouvante. Les femmes et les enfants se mirent à crier, créant ainsi une confusion et de la panique. Ce fut la débandade totale. Ce n'était plus la caravane tapageuse qui défiait mon père et mon oncle, quelques instants auparavant, mais toute une paroisse en déroute.

Plusieurs années plus tard, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec des vieux qui avaient vécu l'événement. Ils en parlaient maintenant avec émotion, mais sans rancœur. Plusieurs disaient ne pas avoir participé. C'est toujours comme cela... Ils disaient que ceux qui avaient agi ainsi l'avaient fait sans réfléchir. Je venais de redécouvrir mon père par l'autre bout de la lorgnette. Non pas que mon père n'admirait pas la force physique, mais il était un inconditionnel de la technique et de l'intelligence versus la force physique brute. En effet, il détestait les gens rustres et brutaux. Il ne pouvait supporter que des plus forts abusent des plus faibles, cela dans tous les domaines de l'activité humaine. Ses manières, bien que simples, étaient celles d'un homme poli et cultivé, ce qui lui donnait des airs d'aristocrate. Ses manières de petit gentleman contribuaient à le sous-estimer par ceux qui ne savaient pas jauger les hommes. Ceci le rendait doublement efficace contre ceux qui décidaient de l'affronter de quelque façon, car ils étaient loin de se douter qu'ils allaient ouvrir une boîte de surprises!

Comme il avait eu à lutter toute sa vie contre les éléments et souvent contre les hommes, il avait acquis tout un bagage de connaissances sur ceux-ci. Évidemment, il avait une très grande confiance en lui et un courage à toute épreuve. Je pourrais vous raconter plusieurs événements dans lesquels il fut impliqué durant sa vie de marin ou sa vie civile, mais laissez-moi plutôt vous décrire un incident où il eut à défendre sa personne dans des conditions assez particulières.

Si j'avais à intituler cet événement, je pourrais lui donner le titre suivant : “ *Un combat singulier au creux des montagnes la nuit.* ” Alors que le soleil se couchait et que nous étions à pêcher, lui et moi, sur le lac de Grand-Étang, j'en profitai pour lui demander des éclaircissements sur un incident qui s'était déroulé tout près de l'endroit où nous nous trouvions, environ 45 ans auparavant.

Pour vous situer l'endroit, c'est-à-dire Grand-Étang, je vous dirais que c'était un portage d'une vingtaine de kilomètres au creux des montagnes, entre Cloridorme et l'Anse-à-Valleau. Encore aujourd'hui, il n'y a aucune habitation sur le parcours de cette route. Cette dernière se poursuit et s'enroule autour des montagnes, tantôt en pentes vertigineuses, tantôt en longeant des lacs en contrebas des montagnes. Je peux vous assurer que la nuit, au fond de ces gorges, c'est comme au fond d'une mine à mille pieds sous terre. Cette route, aujourd'hui carrossable, n'était, à vrai dire, qu'un sentier de terre, au temps de la jeunesse de mon père.

Comme nous pêchions en silence et que la truite ne mordait pas tellement, j'offris une rasade à mon père, histoire de faciliter la conversation. Je lui demandai, sans préambule, de me raconter cette histoire qui le mettait en cause et qui s'était déroulée au fond de ce ravin, dans les années 1920. Alors, il me raconta cette histoire à laquelle j'étais loin de m'attendre et qui me révéla un peu plus ce qu'était mon père.

*“ Oh! C'est une drôle d'histoire, que cette rencontre inattendue, cette nuit-là, répondit-il. Cette journée-là, j'avais tué un bœuf et j'avais décidé de vendre la viande au détail de porte à porte. Comme il n'y avait aucun moyen de réfrigération à cette époque, j'avais pensé profiter de la fraîcheur de la nuit pour me rendre à Cloridorme afin de commencer ma vente, tôt le matin, en revenant vers mon point de départ. Vers minuit, j'avais atteint, à peu près, l'endroit où nous sommes maintenant. Mon cheval montrait des signes de fatigue. Je savais qu'il y avait, à mi-chemin de ce portage, une cabane qui servait au courrier, justement pour faire reposer les hommes et les chevaux. Mais eux, ils voyageaient de jour, ce qui n'était pas mon cas à ce moment-là. Aussitôt arrivé à la petite cabane, je détalai mon cheval et lui servit sa ration d'avoine. Pendant ce temps, je m'allongeai sur une espèce de grabat pour me reposer avant*

*d'entreprendre ma longue journée. Les gens des paroisses environnantes savaient que je devais passer ce jour-là, car c'était le premier samedi de chaque mois que j'entreprenais ma ronde de vente, de porte à porte.*

*La tâche de boucher ambulancier n'était pas facile. J'achetais un bœuf ou une vache que je gardais dans un enclos. Le vendredi après-midi, je tuais l'animal, le débitais et l'empaquetais. Je plaçais la viande dans un tombereau pour le voyage de nuit afin de ne pas endommager la viande par la chaleur. Dans certains villages de la côte, on savait où et quand je passais à tel endroit. Il était donc facile de m'attendre en certains lieux pour me voler.*

*Quelques minutes après m'être endormi, je fus réveillé par des cris et des coups dans la porte de la cabane. J'ai demandé qui c'était, mais on me répondit d'ouvrir et que je verrais bien. À un moment donné, j'ai cru entendre une deuxième voix et j'ai pensé qu'ils étaient au moins deux. J'ai essayé de parlementer avec eux, mais pour toute réponse, je n'ai entendu que des jurons et des coups dans la porte. C'est alors que j'ai pensé que ces gens devaient être assez peu sûrs d'eux, pour être deux à attaquer un homme seul. J'ai aussi pensé qu'ils avaient probablement bu pour se donner du courage. Malgré tout, j'essayai de gagner un peu de temps avant d'ouvrir la porte et de faire face à la musique. Je décidai donc d'ouvrir la porte d'un geste brusque. À la pâle lueur de la lune, j'aperçus deux silhouettes devant moi : un grand et un costaud qui reculèrent d'un pas sous l'effet de la surprise. Je crus alors que c'était maintenant le temps d'agir, mais vite. Je bondis aussitôt et frappai le plus grand sur la pointe du menton. Ébranlé, il trébucha et tomba. Aussitôt, son compagnon tourna les talons et disparut dans le sentier. Dans l'obscurité, comme je ne voyais pas où était passé le deuxième, je jetai un coup d'œil derrière moi, pendant que mon adversaire se relevait et prenait les jambes à son cou pour disparaître dans la noirceur comme son comparse. Je crois que mon attaque surprise l'avait décontenancé plus que mon coup de poing," ajouta-t-il.*

Comme je lui faisais la remarque qu'il s'en était bien tiré grâce à son sang-froid, il me répondit que ce n'était qu'en partie dû à cela, mais que c'était surtout à cause du manque de courage de celui qui s'était sauvé quand il a vu son compagnon tomber. “ *Le plus grand, s'étant senti abandonné par son compagnon, a décidé de fuir à son tour, précisa-t-il. S'il m'avait attaqué au lieu de fuir pendant que son compagnon tombait, le combat ne se serait pas terminé aussi rapidement. Le courage et la technique, Charles, c'est cela qui compte dans des situations semblables! Comme tu as pu le remarquer, je n'ai pas frappé le grand n'importe où ou n'importe comment, mais sur la pointe du menton; un coup sec, sans prévenir, avec de la confiance en soi.* ”

Je lui demandai s'il avait toujours pensé et agi comme cela. “ *Oh !, me dit-il, quand j'avais environ 10 ans, comme j'étais petit, les camarades plus costauds prenaient plaisir à me cogner dessus, voyant que je ne me défendais pas. Alors, mon oncle, Simon Clavet, qui était mon parrain, s'était aperçu de cela. Il entreprit, sur le champ, de faire mon éducation et de me prodiguer de bons conseils. Je devrais plutôt dire de sages conseils, car mon oncle Simon était un sage. Il m'assura qu'être petit n'était pas un handicap, mais qu'au contraire, si j'avais confiance en moi et que j'usais de techniques, cela devenait un atout considérable. En d'autres mots, me disait-il, il fallait porter des coups et éviter d'en recevoir. Comment? En frappant les endroits les plus sensibles de son adversaire, sans s'exposer à recevoir ses coups. Il faut être très mobile, ne jamais être une cible fixe, ne pas se fâcher ainsi qu'avoir du courage et de la confiance en soi. De plus, il m'enseigna quelques endroits précis de l'anatomie où je devais frapper pour être plus efficace. Les principes de la boxe, me diras-tu? Oui, avec, en prime, le réveil de la confiance en soi. À partir de ce moment-là, je suis devenu ce que je suis* ”, ajouta-t-il.

Il me confia qu'il avait pratiqué, pendant un certain temps, la boxe amateur. Un de ses amis, un boxeur irlandais, lui avait conseillé de s'entraîner professionnellement. Quand je lui ai demandé pourquoi il ne l'avait pas fait, il me répondit qu'il avait été obligé de gagner sa vie et de prendre soin de son vieux père, ce qui l'empêcha de s'entraîner à temps plein.

Sans être rancunier, il n'oubliait pas facilement les affronts ou les attaques dont il avait été victime. Pour prendre sa revanche, il attendait le temps qu'il fallait. Pour illustrer mon propos, laissez-moi vous raconter une histoire dont je fus témoin, bien malgré moi.

Lors d'une soirée de danse chez des gens de la paroisse de l'Anse-au-Griffon, deux jeunes hommes de l'endroit, voulant se bâtir une réputation de bagarreurs, le frappèrent par derrière et se sauvèrent.

Après avoir interrogé des témoins, mon père fit des pieds et des mains pour les rencontrer et prendre sa revanche, mais ceux-ci n'étaient pas intéressés à le rencontrer en face à face. La première rencontre avec l'un d'eux eut lieu chez le frère de celui-ci, dans la boutique de forge dont il était propriétaire. C'était un gros et grand gaillard dans la trentaine qui essayait d'en imposer aux autres par son gabarit. C'était donc l'adversaire idéal pour prouver les théories de mon père. Malgré les invectives et les invitations lancées par mon père pour régler le différend sur le champ devant son frère, celui-ci ne voulut jamais accepter le défi. Le gaillard s'excusa, prétextant qu'il avait été poussé par des amis, sous l'effet de l'alcool. Par conséquent, il en fut quitte par une bonne leçon de civisme, car mon père n'était pas homme à frapper un adversaire qui refusait le combat.

Le deuxième homme eut moins de chance. La rencontre eut lieu plusieurs mois plus tard. C'était encore lors d'une soirée de danse. Précisons que ces soirées n'étaient pas rares, à cette époque. Mon père avait décidé de se rendre à cette soirée, en espérant rencontrer l'autre agresseur. Ce dernier ne tarda pas arriver, accompagné de quelques amis. Cette fois-ci, les deux adversaires étaient à peu près de la même taille, mais pas du même âge. Mon père avait 55 ans et son adversaire en avait environ 23. En arrivant, il avait aperçu mon père, mais tout en le narguant, il s'était enfermé dans une pièce de la maison avec ses amis. Mon père, qui ne voulait pas perturber la soirée, surveilla les sorties et, patiemment, il attendit la fin de la danse, vers minuit, avant de se diriger vers la pièce où se tenait l'agresseur. La plupart des fêtards ayant quitté les lieux, mon père s'avança vers la pièce où étaient son assaillant et ses amis. Fidèle à ses théories et à lui-même, mon père surgit tout d'un coup face à son adversaire qui était assis sur le bord d'une table et qui blaguait avec ses amis. Mon père lui demanda s'il était aussi bon pour

affronter un homme face à face que par derrière... Se voyant pris comme dans une souricière, le jeune homme eut le courage de sauter debout devant mon père. Mais ce dernier ne perdit pas de temps et lui assena son fameux coup de poing au menton. L'homme chancela, mais se ressaisit et s'élança sur mon père. Il fut alors reçu de la même façon et s'écroula sur le plancher.

Après quelques mois, ils eurent l'occasion de se rencontrer, d'échanger une poignée de mains et de faire la paix. Mon père félicita cet ancien adversaire pour son courage et ils acceptèrent de mettre un point final à cette vieille dispute.

Quand une dispute ou un différend était réglé, mon père ne gardait pas de rancune. De plus, il se faisait un point d'honneur de ne jamais frapper un adversaire quand celui-ci était au plancher. Dans le cas que je viens de décrire, mon père reconnut que son adversaire avait été courageux.

À mon retour d'outre-mer en 1946, je retrouvai mon père en très mauvaise situation. Les médecins ne parvenaient pas à diagnostiquer le mal dont il souffrait. Il avait été opéré quatre fois au côté droit, au-dessus de l'aîne, à la hauteur du nombril. Il est difficile d'imaginer les souffrances physiques et mentales qu'il a dû endurer, car pendant ce temps, il savait que sa famille se retrouvait dans le besoin. Entre chacune des opérations, il retourna à la maison avec un drain dans la plaie. Il devait lui-même changer ses drains et appliquer des compresses que mes sœurs faisaient stériliser dans le fourneau du poêle à bois. Ses plaies le faisaient énormément souffrir. Ce qui n'aidait pas son moral, c'est qu'il se voyait dans l'impossibilité de pourvoir à ses besoins et ceux de sa famille.

Ma sœur Madeleine me raconta qu'à un certain moment, la santé de mon père déclina tellement qu'il n'avait même plus la force d'appuyer sur la sonnette pour demander une infirmière à son chevet. Alors, le médecin qui le soignait annonça à ma sœur que, pour lui sauver la vie, il aurait besoin d'un traitement à la pénicilline, qui n'était disponible qu'à Toronto, au coût très élevé de 25 dollars. Mais mon père n'avait pas cette somme d'argent. “ *Entre-temps*, me dit-elle, *arriva le chèque de 22 dollars 50* ”. C'était la moitié de mon salaire de soldat, auquel j'avais renoncé en sa faveur. Cette situation plaça ma sœur devant un dilemme insoutenable : soit qu'elle commandait le médicament pour sauver la vie de mon père, soit qu'elle achetait de la nourriture pour la famille qui n'avait plus rien à manger. Elle décida de commander le médicament, en

exposant à mon père la situation de la famille. N'ayant presque plus la force de parler, il lui demanda d'aller voir Monsieur Michael English pour lui demander s'il consentait à couper du bois sur sa terre et de le vendre, en gardant la moitié du prix de vente. Celui-ci accepta. Ainsi, un marchand consentit un crédit à mon père, car il avait le bois en garantie de paiement.

Imaginez le calvaire de mon pauvre père, à demi-mort sur son lit d'hôpital, sans revenu et sans secours d'aucune sorte et qui, en plus, se torturait l'esprit à la pensée que ses jeunes enfants étaient seuls, dans le dénuement le plus complet. Quand je pense à ce que mon père a enduré pendant cette période tragique de son existence, je ne peux que constater le courage et la force de caractère dont il était doué.

Quand les médecins de Gaspé ont constaté qu'il ne guérissait toujours pas et qu'il ne voulait pas mourir, ils décidèrent de l'envoyer à l'Hôpital général de Québec. Là, on décida de lui faire subir une dernière intervention chirurgicale, mais cette fois-ci, par le dos. Il y avait deux raisons qui motivaient cette décision. La première, c'est que l'on présumait que la prétendue tumeur était près des reins, donc plus accessible par le dos. La deuxième : il n'y avait plus assez de tissus pour opérer par le ventre. En effet, les trois interventions chirurgicales précédentes avaient laissé non seulement une cicatrice, mais aussi une énorme cavité dans laquelle on pouvait mettre son poing.

Je crois que le chirurgien qui opéra mon père s'appelait le Docteur Pelletier. Ce médecin tenta le tout pour le tout et réussit. Il enleva la tumeur ou je ne sais quoi et recommanda à mon père de s'en retourner chez lui, encore avec des drains, mais cette fois-ci, dans le côté. Le moral et les forces physiques de mon père étaient grandement affectés. Devant son impuissance à pouvoir s'occuper de sa famille comme il l'aurait souhaité, il était devenu songeur. Il se retirait souvent dans sa chambre et en ressortait les yeux rougis. Fréquemment, nous l'avons vu grimaçant de douleur. Je devinais qu'il se retirait dans sa chambre pour pleurer, ne voulant pas le faire devant ses enfants.

Un jour, en revenant à la maison vers midi, je fus surpris de constater qu'il n'y était pas. J'ai trouvé cela étrange. J'ai demandé à mes sœurs où il se trouvait. Elles me répondirent qu'elles ne le savaient pas, à l'exception d'une qui m'indiqua qu'il s'était dirigé vers la forêt, au bout du champ. Aussitôt, je me dirigeai en vitesse dans la direction indiquée par ma sœur. Je n'eus aucune difficulté à le trouver. Assis sur un billot, à l'orée du bois, la tête entre les deux mains, il pleurait. Je lui demandai quand même pourquoi il pleurait tant. Il me répondit qu'il avait de la peine de ne pouvoir rien faire pour sa famille. Il se disait que s'il était disparu et que la famille avait été complètement orpheline, les choses n'auraient pas été pires. Il ajouta que la vie aurait été plus facile pour la famille s'il était disparu à la place de ma mère.

J'essayais de trouver les mots pour l'encourager, mais c'était plutôt difficile. J'avoue quand même que je fus un peu soulagé lorsque je réussis à le convaincre de me suivre. Je le pris par le bras pour le ramener à la maison, en essayant de lui changer les idées. Je lui proposai une petite promenade à Cap-des-Rosiers, chez mon oncle Ovila, le frère de ma mère. Il monta avec moi dans la petite automobile d'occasion, pour ensuite filer chez mon oncle Ovila.

Voilà la situation dans laquelle je retrouvai mon père et ma famille à mon retour d'Europe, en mai 1946. Cependant, au fil des jours et des mois, la santé et le moral de mon père s'améliorèrent. Avec l'aide de chacun des membres de la famille, surtout des plus vieux, les choses allèrent un peu mieux et mon père reprit lentement le goût de se battre pour redresser la situation et faire face à la vie.

Mes frères et moi sommes allés travailler à l'île d'Anticosti et sur la Côte-Nord pour aider notre famille et notre père à s'en sortir. Mon beau-frère, Pierre Lebel et ma sœur Yolande, firent aussi leur part en intervenant de toutes les façons possibles. Loin de moi la pensée de comptabiliser les efforts et l'apport de chaque membre de la famille, car chacun a fait sa part, dans les circonstances, selon ses capacités et ses moyens...

Les diverses activités de chaque membre de la famille nous amenèrent à nous disperser un peu partout, y compris mon père, quand il fut complètement rétabli. Pourtant, malgré la bonne fortune de voir mon père complètement rétabli, ce ne fut pas la fin des malheurs de la famille, comme vous allez le constater en lisant la suite de mon récit...

Avant d'aller plus loin, laissez-moi vous dire que, pour des jeunes comme nous étions, à la recherche de travail après la guerre, c'était la grosse misère. " *Pourquoi?* ", me direz-vous. Bien, tout simplement parce que nous n'avions pas de métier et très peu de scolarité. De plus, comme des milliers de vétérans, que l'on appelle aussi anciens combattants, étaient arrivés en bloc sur le marché du travail et comme les usines et toute l'industrie de la guerre avaient cessé de produire, c'était, pour nous, la misère.

Donc, fatigué de chercher du travail et de ne pas en trouver, écoeuré de me faire dire que l'on n'avait pas de faveurs à me faire, que cela aurait été mieux si je n'étais pas revenu de la guerre; dégoûté de ma nouvelle vie de civil, je revins chez mon père pour lui proposer de faire le trappage des animaux à fourrure. Il accepta.

Un camion nous déposa en pleine forêt, à environ 60 milles de Gaspé. C'était en octobre 1949. Il y avait déjà de la neige. L'endroit où le camion nous laissa était à peu près l'emplacement de l'actuelle ville minière de Murdochville. Le camion nous laissa sur le bord de la route. Nous avons marché jusqu'à un petit camp en bois rond qui avait servi aux bûcherons, quelques années auparavant. Il n'était pas grand : environ 3 mètres par 4 mètres. La nuit tomba assez vite, soit vers 16 heures, au cœur de ces montagnes déjà recouvertes de neige. Nous savions qu'une fois le camion parti, nous ne reverrions plus personne avant le printemps.

Dans nos maigres bagages, nous avons deux vieux fusils, cinquante pièges, deux paires de raquettes, environ 25 kilos de farine, deux kilos de beurre, un gallon de mélasse, trois ou quatre kilos de lard, quelques kilos de sucre, du thé, un vieux fanal, un gallon de kérosène, quelques couvertures et le linge que nous portions. J'allais oublier que nous avons aussi quelques kilos de pois et de riz. Pour suppléer à nos maigres provisions, nous comptions sur les lièvres et perdrix que nous pourrions tuer au cours de l'hiver.

Il n'y avait pas tellement d'espace dans notre petite cabane. Nous avons tout de même réussi à nous fabriquer un lit de rondins d'environ un mètre de large et une petite table. Mais il nous fallait d'abord installer un petit poêle et couper un peu de bois pour la première nuit qui ne s'annonçait pas chaude. En effet, la température de cette première nuit passa à moins 10 degrés celsius. Ce n'était tout de même pas trop froid, à comparer à certaines autres nuits d'hiver, où le mercure descendit jusqu'aux environs de moins 35 degrés celsius.

Je peux vous assurer que cet hiver passé sans aucune communication avec l'extérieur ne fut pas facile, comme vous allez le constater en lisant les prochains paragraphes. Quant à la récolte d'animaux à fourrure, cela allait bien au début.

Mais ce que nous ne savions pas, c'est qu'entre-temps, le ministère de la Chasse avait interdit le trappage de la martre. Pour nous, ce fut un désastre, la plupart de nos prises étant justement constituée de martres.

Nous n'avions pas de radio, pas de téléphone et aucun moyen terrestre de communiquer avec le monde extérieur. Cela ne nous préoccupait pas tellement, tant que nous avions assez de vivres. Mais les choses devinrent plus inquiétantes quand la nourriture se mit à manquer.

Vers la fin de décembre, nous n'avions presque plus rien à manger, sauf quelques perdrix et lièvres. En relevant ma ligne de pièges dans la neige, je trouvai ce qui me semblait être un morceau de viande gelée. En effet, c'était le pis d'une femelle orignal, probablement tuée par un lynx ou des braconniers. Je l'ai apporté à la cabane et nous avons fait fondre le gras pour faire frire les perdrix et les lièvres et même faire une soupe aux pois. Le goût n'était pas si mal, mais cela n'avait rien d'appétissant.

Comme notre situation devenait de plus en plus difficile, je réussis à convaincre mon père de tenter une expédition de chasse de l'autre côté d'une montagne que l'on apercevait dans le lointain. Cette montagne était désignée sur la carte comme étant la montagne aux Caribous.

La possibilité de trouver du caribou ne disait rien à mon père, d'autant plus que c'était un dimanche et que mon père, par principe religieux, ne voulait pas chasser cette journée-là. Alors, plutôt que de me laisser aller seul, il consentit, malgré lui, à m'accompagner. Nous nous sommes donc mis en route tôt le dimanche matin. Nous n'avions avec nous ni carte, ni boussole et, comble de dénuement, pas de lunch. Il faisait beau et nous avançons très vite, croyant pouvoir être de retour vers la fin de la journée. Dans mon enthousiasme, j'avais dit à mon père que la montagne n'était pas très loin et qu'il n'avait qu'à me suivre, ce qui n'était pas tout à fait vrai.

Après quelques heures de marche en raquettes, la neige se mit à tomber. À mesure que nous avançons, la neige se faisait de plus en plus intense. C'était une grosse neige chargée d'eau, ce qui rendait notre marche de plus en plus pénible.

À mesure que les heures passaient et que la nuit approchait, la neige tombait si abondamment que je ne voyais plus devant moi. Plus j'avais avancé, plus le terrain devenait difficile : ravins, ruisseaux, petites montagnes et rochers abruptes. La neige, qui atteignait déjà 25 centimètres, fit en sorte qu'à un moment donné, je dus avouer à mon père que je ne savais plus où j'allais. Mon père s'en était rendu compte. Nous nous sommes arrêtés pour faire le point, le temps d'une semonce bien méritée.

J'avais battu la marche depuis le matin. La neige était lourde et chargeait les raquettes. J'étais très fatigué. La nuit, entre-temps, était tombée autour de nous comme un rideau. C'est toujours le cas l'hiver, au creux des montagnes.

La neige cessant, mais le froid et le vent l'avaient remplacée. Mon père prit donc les devants. Nous avançons de peine et misère à travers les précipices et le vent. Le bruit du vent dans les arbres et les branches qui cassaient par le froid ressemblaient à une grosse tempête en mer. J'avais de la difficulté à avancer et mon père devait m'attendre de plus en plus souvent. Ma fatigue était due au fait que j'avais marché en avant depuis le matin et que c'est beaucoup plus fatiguant de faire la première trace en raquettes, surtout dans la neige molle et lourde.

Tout à coup, mon père buta contre ce qui lui sembla être un fil de fer. En effet, en suivant ce fil, nous nous sommes vite rendu compte qu'il disparaissait sous la neige par endroit, pour ressortir plus loin et s'accrocher aux arbres : c'était une ligne téléphonique qui gravissait la montagne. Nous en avons immédiatement déduit que cette ligne devait conduire à une cabane de garde-feu, au sommet de la montagne. Nous avons décidé de la suivre.

Au début, ce ne fut pas facile de suivre ce fil. Mais après nous être assurés qu'il gravissait bel et bien la montagne, il nous restait qu'à faire de même jusqu'au sommet. À plusieurs reprises en escaladant cette montagne qui n'en finissait plus de monter, je me suis laissé tomber sur les raquettes, complètement épuisé. Mon père dut me pousser de ses raquettes pour empêcher l'engourdissement par le froid, ce qui aurait pu m'être fatal. Il savait que j'étais atteint d'une espèce d'euphorie causée par la fatigue et le froid. Cet état physique et mental est semblable à ce que peuvent ressentir les plongeurs : c'est l'euphorie des profondeurs.

Donc, péniblement, nous avons gravi cette montagne très haute, dont la pente était raide. Plus nous montions, plus c'était difficile. Plusieurs centaines de pieds avant le sommet, la montagne était complètement dénudée. C'était comme un paysage lunaire. Le vent hurlait et le froid était intense. Rendus au sommet, nous avons aperçu une tour en bois d'environ sept à huit mètres de hauteur. Au pied de la tour, il y avait, comme nous l'avions pensé, une petite cabane, dont la porte était ouverte. Avec nos raquettes, nous avons réussi à dégager la porte. Cette petite cabane de bois rond avait servi au garde-feu pendant les mois d'été.

Aussitôt entré, je me laissai tomber sur le petit lit de rondins et de branches de sapin séché. Il était temps, puisque je n'en pouvais plus... Ce qui n'arrangeait pas notre misère, nous n'avions pas apporté de lunch, croyant être de retour dans l'après-midi. Je m'endormais, épuisé par la fatigue et la faim. C'est à ce moment qu'une fois de plus, j'ai découvert le courage et les étonnantes ressources de mon père. Dès notre entrée dans la cabane, il s'était affairé à chercher, à la lueur de son briquet, une hache ou une scie. Il trouva une lame de godendart à une seule poignée. Après m'être fait secouer et sermonner, je le suivis sur la pente de la montagne afin de l'aider à couper un arbre sec.

N'ayant pas mangé depuis le matin et comme nous avons marché très vite sur une neige mouillée, il est inutile d'ajouter que nous étions très fatigués. Après avoir été trempés par la neige mouillée du matin, nos habits et nos chaussures étaient maintenant gelés par le froid. Le vent soufflait maintenant en rafales intenses. Comme si ce n'était pas assez, la neige soulevée par les rafales nous aveuglait et rendait nos déplacements encore plus difficiles. Contrairement au flanc et au pied de la montagne, le dessus, où nous nous trouvions, était complètement dénudé, constamment balayé par le vent. Il n'y avait aucun arbre, ni végétation. Seul le lichen y poussait l'été. Voilà qui explique pourquoi ces dessus de montagnes dénudés de la Gaspésie sont fréquentés par les caribous l'été. Comme le but de mon déplacement était de faire la chasse au caribou, j'aurais dû tenir compte de ce facteur. Maintenant, je payais et faisais payer mon père par mon manque d'expérience.

Heureusement, mon père avait avec lui sa petite hache qui le suivait partout. Nous avons réussi à abattre un arbre sec et à le haler au haut de la montagne, près de la cabane. Après avoir coupé un peu de bois d'allumage et enlevé la neige sur le plancher en nous servant de nos raquettes en guise de pelles, mon père alluma le petit poêle. Pendant qu'il chauffait, nous avons scié des bûches sur le tronc d'arbre que nous avons traîné jusqu'à la cabane. Pour ce faire, nous avons laissé la porte de la cabane ouverte. Cela nous permettait de tirer le tronc à l'intérieur, au fur et à mesure que nous coupions les bûches. De même, nous pouvions nous servir de la lueur du poêle pour nous éclairer et nous réchauffer. Cette corvée terminée, je me laissai tomber sur le lit en rondins et m'endormis. Pendant mon sommeil, mon père n'arrêta pas. Il calfeutra quelques trous et crevasses dans les murs. Il avait fouillé la cabane de fond en comble pour dénicher quelque chose à se mettre sous la dent. Il ne voulait pas que je dorme dans mes habits trempés. C'est pourquoi il ne me laissa pas dormir longtemps. Il me réveilla en m'annonçant que le réveillon était prêt. En regardant ma montre, je me rendis compte qu'en effet, il était presque minuit.

Il avait trouvé une vieille boîte de conserve vide et toute rouillée. Il avait aussi déniché, sous le lit sur lequel je dormais, un vieux sac de coton dans lequel il y avait environ un kilo de farine. En enlevant les crottes de souris et de mulots, peut-être restait-il un demi-kilo de farine à demi moisie? Elle n'était pas arrivée là d'hier!

Comme nous n'avions pas d'eau sur la montagne, mon père fit fondre de la neige dans la vieille boîte de conserve, après l'avoir lavée du mieux qu'il pouvait. Avec l'eau de la neige fondue, il détrempa la farine, après avoir enlevé le plus de crottes de souris possible. Évidemment, il n'avait pas réussi à enlever la totalité des crottes, car il n'était éclairé que par la lueur du petit poêle. Avec la farine détremmée, il avait fait quelques crêpes sur le petit poêle. Il me tendit l'une de ces crêpes et s'en prit une.

Il avait gardé de l'eau de la neige fondue dans la canette sur le poêle. À mesure que je mordais dans la crêpe, je sentais de petites granules sous mes dents. Cela me faisait l'effet de graines d'anis, mais c'était plutôt les crottes de mulots. J'en fis la remarque à mon père qui n'apprécia pas du tout une telle critique négative de sa cuisine. Étant donné les circonstances, j'ai vite réalisé que j'avais perdu une belle occasion de retenir mes remarques. Nous avons convenu qu'il était très difficile, à la lueur vacillante du petit poêle, de déceler ces petites granules...

Après avoir mangé et bu l'eau de la neige, nous nous sommes sentis ragaillardis, surtout moi. Notre linge trempé par notre marche forcée du matin avait dégelé et séché. Nous avons dormi par moments, en attendant la levée du jour. Même si nous pouvions voir les étoiles à travers les espaces entre les rondins, pour nous, c'était notre hôtel cinq étoiles!

La nuit très froide nous imposait de nous lever chacun notre tour, selon des intervalles aux trois quarts d'heure, pour faire chauffer le poêle et sortir dehors pour couper d'autres morceaux de bois. La nuit était très étoilée et le vent sifflait d'une façon continue dans la tour, au-dessus de nous, comme pour nous rappeler que nous étions vraiment isolés et à la merci des éléments de la nature.

Vous n'aurez pas de difficulté à me croire si je vous dis que nous n'avons pas traîné au lit. Mais avant toute chose, nous avons monté en haut de la tour pour nous orienter, étant privés de boussole. Le coup d'œil était splendide. À nos pieds, s'étendaient les chaînes de montagnes et les lacs à l'infini. C'était comme regarder par le hublot d'un avion. Les nuages nous enveloppaient par moments, passant à notre hauteur, poussés par un fort vent. Nous nous

rendions compte que nous étions au sommet de l'une des plus hautes montagnes de la Gaspésie et de l'Est du Québec. Par la suite, nous avons appris que cette montagne s'appelait le mont de l'Aiguille. Parmi les lacs, nous avons très vite reconnu, à sa configuration, le lac York. Il était assez loin de notre position, ayant marché plus loin que nous l'avions d'abord cru. Cependant, ce lac n'était pas loin de notre cabane de trappeur. En nous orientant par le soleil, nous avons décidé de mettre le cap sur le lac York. Le temps était clair et froid, pour ne pas dire très froid. Nous étions reposés. La galette de farine moisie assaisonnée aux crottes de mulots nous avait tout de même restaurés. La vie était belle à nouveau. Nous avons donc dévalé la montagne rapidement.

Après quatre ou cinq heures de marche, nous avons trouvé le lac York, sans beaucoup de difficulté, et ensuite notre campement. Nous étions contents et affamés. Il nous restait un peu de pois et quelques perdrix gelées suspendues à une corde, près de la cabane. Quelques heures plus tard, nous avons avalé notre soupe et nos perdrix.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, je vais vous raconter un incident qui aurait pu nous coûter la vie. Pour chauffer notre cabane, nous avons un petit baril en tôle, sur lequel nous avons pratiqué un trou pour y installer un petit tuyau en guise de cheminée. Or, lors d'une nuit particulièrement froide, nous avons chauffé le petit poêle un peu plus que d'habitude, car il y avait de la glace sur les murs intérieurs de la cabane.

Nous nous sommes couchés tout habillés et sommes tombés endormis. Quelques heures plus tard, au beau milieu de la nuit, mon père me réveilla brusquement, me criant de sortir dehors. Je me réveillai en toussant, car la cabane était remplie de fumée. Nous avons bondi dehors pour pouvoir respirer. Nous nous sommes servis de nos raquettes comme pelles pour lancer de la neige à l'intérieur de la cabane afin d'éteindre le feu. Assez rapidement, nous avons réussi à maîtriser le début d'incendie. Il était temps, car nous n'avions que des bas aux pieds, nos bottes étant à l'intérieur de la cabane. Heureusement que nous nous étions couchés tout habillés! Imaginez notre situation : plus de feu dans la cabane, presque pas de linge sur nous, de la neige et de l'eau sur le plancher, tout ceci par un froid de moins 20 degrés environ!

Nous n'avions pas le temps de lésiner. Il nous fallait faire vite pour ne pas geler debout. Nous avons donc nettoyé le plancher en enlevant la neige et en asséchant l'eau le plus possible. Nous avons réussi à rallumer le petit poêle qui était à demi enseveli sous la neige après l'extinction de l'incendie. Je peux vous dire que ce fut une longue et froide nuit. Nous venions de l'échapper de justesse. Le plancher de notre cabane était fait de rondins. Entre les rondins, il y avait des herbes et des copeaux secs. Une étincelle était alors tombée entre les rondins, causant le feu.

Nous étions vraiment réduits à la dernière limite quant à la nourriture. Alors, il nous a fallu nous résigner à sauter sur nos raquettes encore une fois pour nous rendre à une assez bonne distance de notre campement afin de demander de l'assistance. À un moment donné, le destin ou la Providence se pencha sur notre sort.

Nous savions qu'un groupe de prospecteurs campait à plusieurs kilomètres en haut de la rivière, à un endroit qui allait devenir Murdochville. Nous avons donc décidé de nous rendre à leur campement et de leur demander de nous venir en aide de quelque façon, c'est-à-dire en nous donnant un peu d'épices et de lard salé et, si possible, des pois et du riz. Quant à la viande, nous avions de la perdrix et du lièvre. Notre demande n'était pas exagérée et elle fut bien accueillie. Leur cuisinier nous donna à chacun un sac de ces choses essentielles.

Ce petit groupe, composé d'une vingtaine de mineurs, était venu de Noranda pour faire du forage, cherchant à connaître la teneur en cuivre de l'endroit, en prévision de l'ouverture de la mine de Murdochville. Ces gens nous apprirent une bonne nouvelle, qui nous réconforta grandement. Une autoneige, que l'on appelait *snowmobile*, soit l'ancêtre de la motoneige, devait descendre à Gaspé pour Noël. Nous leur avons alors demandé s'ils pouvaient nous prendre à leur bord en temps et lieu. Ils répondirent que oui. Nous étions comblés!

Avec ces épices, ces céréales et un bon morceau de lard, il nous était facile de faire toutes sortes de soupes et de ragoûts avec le gibier que nous prenions en forêt. Cependant, ce qui était démoralisant, c'était le peu de renards et autres animaux à fourrure que comptait le territoire où nous trappions. Si la martre n'avait pas été frappée d'interdiction, cela nous aurait permis de gagner quelques dollars, mais ce ne fut pas le cas.

Un bon matin, quelques jours après notre retour au campement et comme je parcourais la ligne de pièges, je remarquai des pistes d'orignal toutes fraîches. J'entrepris de les suivre et elles me conduisirent au pied d'une petite colline où coulait un ruisseau. Tout à coup, j'entendis un bruit de glace cassée. Me retournant pour regarder dans la direction d'où venait le bruit, j'aperçus l'orignal dans le ruisseau, à environ dix mètres de moi. Aussitôt, j'épaulai mon fusil et tirai. L'orignal s'élança au trot vers la colline qu'il attaqua de front.

La pente était très abrupte et couverte de petits conifères, ce qui le fit disparaître rapidement de ma vue. Après avoir traversé le ruisseau à gué, j'entrepris la poursuite de l'orignal, en suivant sa piste vers le sommet de la montagne.

Comme je progressais difficilement vers le sommet, j'entendis un grand bruit dans les buissons, devant moi. Relevant la tête, j'aperçus l'orignal qui fonçait droit sur moi, à quelques mètres devant. Je n'eus que le temps d'enlever une mitaine pour pouvoir tirer. Il reçut la balle en plein front. L'orignal se retourna à 180 degrés et remonta à nouveau la colline, comme si je ne l'avais pas touché. Je continuai péniblement mon ascension, en me demandant si mes deux coups de fusil n'avaient pas tout simplement raté leur cible. Je fus rassuré aussitôt en voyant de larges taches rouges sur la neige. Je vous explique ce qui s'était passé : le vieux fusil de calibre 16 était tout simplement en mauvais état! De plus, les cartouches étaient vieilles et de fabrication artisanale. La poudre, qui avait été conservée dans un pot, était éventée. Au bout d'une dizaine de minutes de poursuite, j'aperçus l'orignal qui avançait lentement et qui regardait souvent derrière lui. Je fus rassuré. Ce n'était plus qu'une question de temps avant qu'il ne soit à moi. Je n'avais plus qu'une cartouche et je la tirai. L'animal retraversa le ruisseau et s'affaissa sur l'autre berge. Quand je dis « s'affaïsser », ce n'est pas tout à fait exact, car il était plutôt assis sur son arrière-train, les deux pattes avant bien droites. Il faisait très froid et la vapeur de sa chaleur corporelle montait tout droit vers le ciel, comme la fumée d'une cheminée. Je m'approchai tout près de lui, mais je ne pouvais l'achever, n'ayant plus de cartouches.

J'ai tout de suite compris que mes balles de plomb l'avaient frappé, mais que celles-ci n'avaient pas assez de puissance pour l'atteindre mortellement. L'animal blessé me regardait comme pour me défier. Il transpirait et tremblait, mais gardait toujours la tête bien haute. Ce grand cervidé était majestueux dans son agonie et, en même temps, effroyablement impressionnant. J'aurais aimé l'abattre pour mettre fin à ses souffrances et à cette lutte inutile pour sa vie... Je n'eus d'autres recours que de retourner à la cabane chercher la seule carabine que nous avions, une petite de calibre 22. Celle-ci n'était pas non plus une arme efficace pour la chasse au gros gibier, mais nous n'avions pas d'autre arme et nous avons besoin de viande. Mon père et moi y sommes retournés. En m'approchant tout près de la tête de l'orignal, je lui tirai une balle dans la tête et mis ainsi fin à sa lutte pour la vie. Cela nous procura quelques centaines de kilos de viande fraîche.

C'était maintenant la nuit et elle était très froide : aux environs de moins 25 ou moins 30 degrés. Heureusement, il y avait un beau clair de lune. Nous avons constaté les dommages causés par mes trois premiers projectiles. Un seul de mes trois coups de fusil avait été mortel pour l'orignal: le premier. Il avait transpercé les reins et quelques artères. C'est pour cette raison que, pendant la poursuite, il s'arrêtait souvent pour uriner et se reposer. Cet orignal avait chèrement vendu sa peau. Quant à moi, si j'avais manqué mon deuxième coup de fusil, il est certain que je me serais retrouvé sous les pattes de l'orignal et ça aurait été la mort pour moi et l'orignal.

Toute la nuit, nous avons travaillé à transporter toute cette viande près de notre campement, soit un kilomètre plus loin. Nous avons creusé deux ou trois grands trous dans la neige, pour ensuite couper des rondins de bouleaux, afin de faire une espèce de carrelage au fond des trous, dans le but de séparer les pièces de viande et de les congeler individuellement. Nous nous sommes couchés au lever du jour, fatigués, mais contents. Nous l'étions parce que nous avons de la viande pour nous, mais aussi pour apporter à la famille pour les fêtes de Noël et du Jour de l'An.

Comme entendu, quelques jours avant Noël, en fin de journée, nous sommes donc montés dans le *snowmobile* de Monsieur Miller. La nuit tombait lorsque nous sommes arrivés à la maison. Je mis dans une poche de jute plusieurs morceaux de viande d'orignal gelée. Mais je n'avais pas pensé qu'au contact de la chaleur de mon dos, cette viande allait dégeler. J'arrivai à la maison tout trempé par le sang de la viande qui m'avait coulé le long du dos.

Nous avons passé les Fêtes avec la famille. Il fut convenu que mon frère Conrad, qui n'avait qu'environ 15 ans, viendrait nous reconduire à notre campement avec la petite jument attelée à un traîneau.

Après le Jour de l'An, nous nous sommes mis en route par un dimanche après-midi, très beau et très froid comme toujours en cette période de l'année en Gaspésie. Nous avons traversé la baie sur la glace, traversé la ville de Gaspé pour emprunter la route qui longe la rivière York, et finalement arriver à notre campement, à 100 kilomètres plus loin. Nous courrions derrière le traîneau pour nous réchauffer et pour alléger la jument. Nous avançons très vite, car la route était durcie et belle. Pour mon père et moi, c'était 120 kilomètres pour aller seulement, en partant du Portage. Mais pour Conrad, c'était 240 kilomètres.

Nous avons voyagé toute la nuit et sommes arrivés à notre campement tôt le matin, très fatigués. Nous sommes entrés dans la cabane. Quand je dis " nous ", cela veut dire la jument aussi. Nous avons allumé le petit poêle. Comme la jument avait eu très chaud, il aurait été dangereux de la laisser dehors sous un froid glacial. De plus, je dois dire que ce n'était pas très chaud dans la cabane, que la présence de la jument contribuait à réchauffer. Nous avions du foin dans le traîneau. La jument se mit à manger aussitôt et moi, à dormir. Mon père et Conrad firent de même, mais pas pour longtemps, comme vous le verrez...

Avant de me coucher, nous avons chargé la viande dans le traîneau. Après avoir mangé un peu, nous nous sommes couchés. Nous avons dormi quelques heures, pendant lesquelles la jument avait mangé. À mon réveil, Conrad et la jument étaient disparus. Pourquoi Conrad avait-il décidé de partir si vite? C'était pour profiter de la nuit pour voyager, afin de ne pas rencontrer de gens sur son chemin. S'il avait peur d'y rencontrer quelqu'un, c'est que nous pensions, à cette

époque, que nous avions braconné et qu'il aurait pu rencontrer des agents de la faune. Nous ignorions que quiconque, en forêt depuis 24 heures, avait le droit d'abattre n'importe quel gibier pour s'alimenter. Conrad et la jument entreprenaient, sans beaucoup de repos, un autre périple de 120 kilomètres. Au sujet de Conrad et de la jument, nous étions un peu inquiets, car s'il avait eu une malchance, il ne pouvait compter que sur lui. La petite jument était une magnifique bête. Elle était de la race des petits chevaux canadiens qui furent nos compagnons de vie sur cette terre québécoise ainsi que les témoins de nos joies et de nos peines pendant plus de trois siècles. Comme je l'ai mentionné précédemment, il n'y avait aucune possibilité de savoir s'il avait fait un bon voyage ou non, car nous n'avions pas de téléphone.

Ce que nous ne savions pas, c'est que Conrad avait eu un petit accident en arrivant à Gaspé. Il s'était arrêté à une petite cabane, le long de la route, à une trentaine de kilomètres de Gaspé, pour laisser manger et reposer la jument, attendant la nuit pour entrer dans Gaspé. Pour éviter l'achalandage et de possibles rencontres de curieux dans les rues de Gaspé, il avait choisi de passer sur la glace du bassin et ainsi déboucher sur la baie de Gaspé, ce qui lui permettait de contourner la ville. C'était le soir et tout allait bien quand tout à coup la glace céda et la jument se retrouva à l'eau. Conrad essaya de la dételer pour lui permettre de remonter sur la glace. Le traîneau et son contenu demeurèrent sur la glace. Pendant ce temps, Monsieur Tony Ahern, qui regardait la baie par sa fenêtre, vit que quelqu'un avait des problèmes sur la baie. Il s'amena rapidement. En passant une corde autour du cou de la jument et en tirant, ils l'aidèrent à sauter sur la glace.

Conrad fut contraint d'aller coucher chez un oncle à Gaspé et de trouver une étable pour que la jument soit au chaud, étant donné le danger de pleurésie pour la pauvre bête qui avait chaud au moment de son bain forcé. Le lendemain, Conrad put se rendre à la maison, en dépit de cette avarie qui aurait pu être bien plus grave. Mon père et moi avons appris cette nouvelle quelques mois plus tard.

Notre aventure de trappage devait prendre fin d'une façon tout aussi inattendue que les activités auxquelles nous n'avions pas songé et qui allaient débiter. Du jour au lendemain, les événements se succédèrent à un rythme que nous n'avions pas prévu du tout, comme vous le constaterez dans le prochain chapitre.

Quelque temps après ces péripéties, je partis tôt le matin pour parcourir la ligne de pièges. La journée était froide et neigeuse, ce qui est fréquent dans ces montagnes de l'arrière-pays. Il était environ 14 heures quand je décidai de retourner vers la cabane, hors du sentier habituel. Tout à coup, je débouchai sur un paysage assez étrange et sorti de nulle part. Je m'arrêtai brusquement devant ce spectacle inattendu en un tel lieu. J'avais devant moi une tour métallique au pied de laquelle il y avait trois ou quatre bâtisses et, un peu en retrait, une grande cabane d'où une cheminée émergeait de la neige. À part la tour, tout cet ensemble paraissait englouti sous plus de deux mètres de neige.

En m'approchant de plus près, je m'aperçus que de la cheminée sortait un mince filet de fumée. Je décidai d'aller frapper à la porte de l'unique cabane qui avait une cheminée qui fumait. Alors que mon père et moi nous croyions les seuls habitants de cette forêt enneigée, voilà que je découvrais que nous avions un voisin sorti de nulle part. Il résidait à sept ou huit kilomètres de nous. Mais tout de même, c'était un voisin!

Celui qui m'ouvrit la porte était un énorme vieillard, accompagné d'un chien Saint-Bernard presque aussi gros que lui. C'était le gardien des lieux pour l'hiver. Il me sauta au cou en me disant, en anglais, que c'était la Providence qui m'avait emmené vers lui.

Le nom de ce colosse était Jack White. Il avait été déposé à cet endroit au mois d'octobre et, depuis les quatre derniers mois, il n'avait pas vu un seul être vivant, à part son chien. Il était gardien des bâtiments, de la tour du puits d'huile, de l'outillage et d'une grande quantité de barils d'essence enfouis dans la neige, au pied de la tour. Il n'avait pas de téléphone, ni de radio. À vrai dire, il avait une radio, mais elle était inopérante par manque de piles.

Je me rendis vite compte que cet homme était malade, seulement à l'entendre respirer. Il me raconta qu'il avait eu un malaise qu'il croyait être une crise d'angine. Il n'avait presque plus de bois pour se chauffer et le peu qu'il lui restait, il l'avait coupé, assis par terre. Il me montra son journal qu'il écrivait à chaque jour et dans lequel il avait rédigé ses dernières volontés, au cas où on le retrouverait mort. La seule chose qui était bien, c'est qu'il avait de la nourriture en abondance. En jetant un coup d'œil autour de moi, je me rendis vite à l'évidence qu'il n'avait pas inventé les règles de l'hygiène. Il m'offrit des galettes d'avoine et du thé que j'acceptai. Après tout, je me suis dit que ces galettes ne pouvaient pas être pires que celles aux crottes de mulots de la tour du garde-feu.

Monsieur Jack me supplia tellement de ne pas le laisser seul sans bois de chauffage que je ne savais quelle décision prendre. Devant moi, j'avais un homme très malade qui n'avait presque plus de bois pour se chauffer et aucun moyen de communiquer avec l'extérieur. Derrière moi, à 7 ou 8 kilomètres, il y avait mon père qui devait s'inquiéter de mon absence prolongée. J'ai pris la décision de passer la nuit avec Monsieur Jack.

Après avoir mangé, je sortis dehors pour couper du bois de chauffage et apporter quelques seaux d'eau que je puisai dans un ruisseau, à une certaine distance de la cabane de Monsieur Jack. Encore aujourd'hui, je ne suis pas certain d'avoir pris la bonne décision. Imaginez mon père seul dans sa petite cabane pour la nuit, sans nouvelles de moi et aucun moyen d'en avoir. Normalement, j'aurais dû être de retour vers midi. Imaginez son inquiétude, voyant la nuit venir, sans avoir aucune nouvelle de moi. La possibilité d'un accident de chasse lui rongea l'esprit et le tortura. J'ai toujours regretté cette décision, car j'aurais pu être blessé ou égaré en forêt. Mon père avait passé la nuit éveillé. De temps à autre, il était sorti de la cabane durant la nuit et avait tiré de nombreux coups de fusil pour m'indiquer le chemin, au cas où j'aurais été égaré.

Je me sentais bien dans cette hutte beaucoup plus grande que notre cabane. J'aurais très bien dormi si je n'avais pas pensé à la situation de mon père une bonne partie de la nuit. Dehors, il faisait une tempête de neige et de vent. Parlons-en de ce vent! Ce qui rendait cet endroit lugubre, en quelque sorte, c'était ce vent constant qui soufflait sans répit dans les haubans et les gréments de la tour. Les câbles d'acier, qui claquaient constamment contre la structure métallique, étaient les seuls bruits qu'avait entendus, pendant quatre mois, mon hôte d'un soir, Monsieur Jack White.

Pas besoin de vous dire que je n'ai pas flâné au lit le lendemain. Après avoir avalé quelques toasts et une tasse de thé, je pris congé de Monsieur Jack et me mis en route. La neige avait cessé. Les raquettes semblaient légères sous mes pieds. Il ne me fallut pas tellement de temps pour atteindre la cabane où était mon père. Il était temps, car il s'apprêtait à partir sur mes traces pour me trouver. Il pensait qu'il m'était arrivé un accident. Imaginez son soulagement quand il me vit apparaître! Imaginez aussi le sermon bien mérité auquel j'eus droit! Mon père n'était pas parti plus tôt à ma recherche parce qu'il m'arrivait souvent de marcher tard le soir dans les bois, quand la nuit était claire et cette nuit-là, c'était le cas, malgré le vent et la poudrière.

J'avais promis à Monsieur Jack que je reviendrais avec mon père pour lui porter secours et que nous ferions le nécessaire pour contacter les mineurs afin d'alerter par radiotéléphone son patron immédiat, Monsieur Dufour de Gaspé.

Après avoir expliqué mon aventure de la veille et le cas presque désespéré de Monsieur Jack, mon père et moi avons convenu d'aller demeurer avec lui quelque temps afin de le dépanner, le temps de contacter ses patrons. Ce que nous fîmes.

Aussitôt arrivés, nous avons coupé du bois de chauffage et avons remis de l'ordre dans la cabane. Mon père, qui était bon cuisinier, boulangea l'une de ces cuites de pain qui aurait fait pâlir bien des boulangers! Il fut convenu entre nous que mon père demeurerait avec Monsieur Jack et que moi, je continuerais à trapper.

Ce ménage à trois fonctionna à merveille. Nous avions de la nourriture en abondance et du bois pour nous chauffer. Mais la santé de Monsieur Jack ne faisait qu'empirer. Il ne voulait plus demeurer gardien du puits d'huile. Ce dernier était opéré l'été par une compagnie américaine qui avait pour nom la Deerdorf Oil Well Drilling Company. Un certain Monsieur Dufour, qui demeurait à Gaspé, gérait le puits en l'absence des Américains.

Pendant que je coupais du bois et que j'accompagnais Monsieur Jack White, mon père chaussa ses raquettes et se rendit au campement des mineurs pour leur demander de communiquer avec Monsieur Dufour, afin de leur expliquer la situation et lui demander de venir en *snowmobile* chercher Monsieur Jack White au plus tôt. Mon père fut de retour tard dans la nuit avec la bonne nouvelle. Monsieur Dufour, le gérant, devait venir le lendemain en *snowmobile* chercher Monsieur Jack pour le conduire à l'hôpital.

L'autoneige arriva très tard dans la nuit. Elle avait mis plus de dix-huit heures pour venir de Gaspé à notre campement, c'est-à-dire une centaine de kilomètres. La motoneige s'étant renversée plusieurs fois, les trois hommes étaient très fatigués. Monsieur Jack suggéra à Monsieur Dufour d'engager mon père pour le remplacer.

Il n'eut pas de difficulté à le convaincre, car celui-ci s'était vite rendu compte du changement pour le mieux de l'état des lieux et de la gérance de la cuisine! Quand Monsieur Dufour eut goûté au pain et à la cuisine de mon père et qu'il eut constaté la propreté et l'ordre qui régnaient dans la cabane, il engagea mon père sur le champ. Toutefois, comme Monsieur Dufour était un homme assez radin, il y mit une condition : il m'interdisait de demeurer avec mon père. Ce dernier et Monsieur Jack plaidèrent en ma faveur, mais rien n'y fit. Je devais donc continuer à trapper et à demeurer seul dans notre petite cabane, à quelques kilomètres du puits d'huile.

Nous ne savions pas que Monsieur Dufour et sa compagnie de forage américaine n'avaient pas le droit de laisser un homme seul pendant des mois dans la forêt, sans aucune communication avec l'extérieur. Ce qu'ils avaient exigé de Monsieur Jack et qu'ils exigeaient de mon père et moi était totalement illégal. Ils profitaient de notre ignorance pour violer les lois. À mon avis, Monsieur Dufour était un peu profiteur; en effet, en embauchant mon père comme gardien du

puits d'huile pendant l'hiver, il avait un cuisinier pour l'été quand arriveraient les ingénieurs et foreurs du Texas. De plus, des hommes comme mon père et Monsieur Jack, qui acceptaient de vivre seuls pendant les longs mois d'hiver avec des ours qui rôdaient autour de la cabane l'automne et le printemps, n'étaient pas légion! D'un autre point de vue, mon père avait besoin de travail et ne pouvait se permettre de refuser cet emploi. Il accepta.. Tôt le matin, nous faisons nos adieux à Monsieur Jack, auquel nous nous étions tout de même attachés et que nous trouvions sympathique.

Je continuai à trapper et le soir, j'allais coucher au puits d'huile avec mon père. Dorénavant, la vie était belle. Mon père avait un travail et nous avions de la nourriture ainsi qu'un logis confortable. Je continuais à défier les interdictions de Monsieur Dufour qui ne se montrait jamais le bout du nez. Ma saison de trappage allait se terminer bientôt avec l'arrivée du printemps.

Notre logis s'était transformé du tout au tout. Mon père avait fait un grand ménage et rangé les choses. Il faisait son pain et, avec du riz, il réussissait une sorte de bière qui n'était pas mauvaise du tout. En un mot, tout baignait dans l'huile jusqu'à l'arrivée inopportune d'un groupe d'agents de la faune. Ils avaient quitté Gaspé tôt le matin.

Il y avait encore beaucoup de neige et le temps était très mauvais : il tombait une pluie mêlée de neige et un fort vent soufflait. Leur *snowmobile* s'était renversé deux ou trois fois pendant le parcours qui était d'environ 100 kilomètres.

Vers le milieu de la soirée, nous avons entendu le bruit du *snowmobile* près de notre cabane. Mon père fit entrer les occupants. C'était quatre agents de la faune qui venaient pour s'installer dans leur campement du lac Madeleine, près du parc de la Gaspésie. Ils nous racontèrent alors les péripéties de leur voyage depuis Gaspé. Ils étaient trempés jusqu'aux os. De plus, ils n'avaient pas mangé depuis environ quatorze heures. Cela ne pouvait tomber mieux; mon père venait de sortir une fournée de pain qui pétillait près du poêle. Nous leur avons offert à manger et à faire sécher leur linge. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils acceptèrent avec empressement. Comme mon père était gardien et cuisinier en même temps, la façon de recevoir ou non les

voyageurs était laissée à son entière discrétion et selon son bon jugement, dans les cas de nécessité absolue. Mon père poussa même plus loin la générosité, allant jusqu'à leur offrir un verre de vin maison pour les réchauffer.

Après avoir bien mangé, séché leur linge et bu du vin, leur chef nous annonça, sur un ton menaçant, qu'il nous soupçonnait de braconnage et qu'il allait fouiller notre cabane. J'ai oublié de vous dire qu'avant de manger, le même chef avait demandé à mon père s'il pouvait faire le plein d'essence pour pouvoir continuer leur voyage, car ils étaient près d'en manquer. Jusqu'au moment où le chef des gardes-chasse menaça de fouiller notre logis, mon père était disposé à les aider en leur donnant de l'essence pour pouvoir poursuivre leur voyage. Au tout début, nous avons cru à une farce. Mais devant l'insistance du chef, mon père se fâcha. Il demanda au chef s'il avait des preuves de braconnage contre nous et, du même souffle, si c'était sa manière de remercier ceux dont il bénéficiait de l'hospitalité!... Le chef des gardes-chasse commença à pâlir quand mon père lui annonça que lui et ses hommes pourraient bien poursuivre leur voyage à pied s'il maintenait sa menace. Les trois autres gardes-chasse se dissocièrent de leur chef et supplièrent mon père de leur donner de l'essence afin de poursuivre leur route avec leur motoneige. Constatant la bonne foi des trois autres gardes-chasse, je dus intervenir auprès de mon père en leur faveur. Alors, mon père comprit qu'il ne devait pas punir les trois gardes-chasse pour la conduite stupide de leur chef. Je sortis donc avec l'un d'eux pour faire le plein de la motoneige. Une fois de plus, j'avais été témoin de l'ingratitude et de la bêtise humaine.

Comme la période de piégeage tirait à sa fin et que le printemps se pointait, je décidai de retourner à la maison avec mes fourrures. La circulation avait repris un peu avec les activités de la future mine de cuivre qui commençaient. De plus, il m'était devenu plus facile de trouver une occasion de me rendre à Gaspé. Il y avait aussi le retour possible de Monsieur Dufour, le gérant, qui m'agaçait, car s'il avait constaté que j'habitais encore avec mon père au puits d'huile, mon père aurait peut-être eu des problèmes. Cela mettait fin à notre aventure de trappage qui n'avait pas été un succès. Mais je me consolais en pensant que mon père s'était trouvé un emploi qu'il n'aurait pas eu autrement. Une fois de plus, je m'étais frotté à la misère avec mon père. Mais cette fois-ci, ce n'était pas une misère tout à fait misérable! L'espace d'un hiver, nous avons été des hommes libres dans la forêt et ce fut une formidable expérience!

Je quittai donc mon père, le terrain de trappage et le puits d'huile, sans me douter que j'y retournerais avant longtemps. J'étais donc revenu à la maison, avec les autres membres de la famille. Mon problème n'était pas réglé pour autant, puisque je n'avais plus d'emploi. Mon père s'en était trouvé un par pur hasard et pour moi, cela ne devait pas tarder.

L'un de ces soirs, au moment où je m'y en attendais le moins, un homme se présenta à moi, disant venir de la part d'un certain Monsieur Vincent. Il me demanda si j'étais prêt à retourner dans la région que je venais de quitter pour y faire du jalonnement de terrains miniers. Je fus très surpris de cette visite et encore plus de la proposition! Je lui demandai qui l'envoyait vers moi. Il me répondit que c'était mon oncle Moïse Labbé qui demeurait à Gaspé. Il enchaîna en me disant qu'un certain Monsieur Vincent de Québec était à la recherche d'hommes s'y connaissant en forêt pour faire du jalonnement minier. L'inconnu ajouta que j'aurais besoin d'un autre homme pour travailler avec moi et qu'il comptait sur moi pour en trouver un. Il me demanda si je savais me servir d'une boussole et lire une carte. Je lui répondis que oui. Alors, il me demanda de me présenter avec mon partenaire à l'auberge One Ash Inn de Gaspé, le lendemain au matin. J'étais tellement content de cette proposition inattendue que je ne pensai même pas de m'enquérir de détails supplémentaires, ni même du salaire. Aussitôt, je demandai à mon jeune frère Conrad s'il voulait venir avec moi faire du jalonnement dans les bois. Il me répondit que oui. Conrad était encore jeune, mais il avait la force et l'endurance au travail de n'importe quel homme d'âge mûr.

De plus, Conrad a très bon caractère, ce qui ne nuit pas quand on doit travailler en équipe. Je vous assure que tôt le matin, nous étions au rendez-vous. Nous avons fait connaissance avec les trois autres équipes composées de deux hommes chacune, comme nous. Monsieur Vincent ayant fait des arrangements avec Monsieur Dufour pour nous loger au puits d'huile, c'est là que nous nous sommes retrouvés. Les arrangements pour la nourriture avaient également été convenus. Imaginez la surprise et la joie de mon père de me voir arriver avec toutes ces équipes! Monsieur Vincent n'avait pas été mesquin sur la nourriture, contrairement à Monsieur Dufour. Donc, de gardien de puits, mon père se retrouva cuisinier, mais toujours au même salaire. Comme il était embauché par Monsieur Dufour, celui-ci bénéficiait toujours du travail d'un cuisinier et d'un

gardien pour le salaire d'un seul employé. Mon père avait bien essayé de négocier une augmentation de salaire avec lui, mais vainement, Monsieur Dufour savait que mon père voulait ce travail et il en profitait.

Quant à nous qui travaillions pour Monsieur Vincent, nous n'avions pas à nous plaindre. Ainsi que je le disais précédemment, nous étions quatre équipes de deux hommes chacune, donc, huit hommes au total. Si nous comptions mon père et Monsieur Vincent, cela faisait dix hommes pour lesquels mon père devait faire la cuisine. Notre travail consistait à jalonner des lots miniers, aussi appelés « claims ». Nous partions le matin par équipe de deux et, d'après les plans et la carte que nous avait remis Monsieur Vincent, nous devions jalonner des lots de 1 300 pieds par 1 300 pieds. Aux quatre coins de ces lots ou de ces claims, nous devions planter quatre piquets sur lesquels était clouée une plaque d'aluminium avec le numéro du lot ou du claim. Nous commençons tôt le matin, pour terminer tard le soir.

Ce Monsieur Vincent, qui était un Amérindien de l'Ancienne-Lorette, avait obtenu du gouvernement du Québec par je ne sais quelle entourloupette, le droit de jalonner deux cents claims, alors que la Loi des mines ne donnait pas le droit à une personne de détenir plus de cinq claims. Chaque matin, Monsieur Vincent nous remettait une liste de noms de parents et d'amis à lui, au nom desquels nous devions prendre possession de cinq claims chacun. Quand la liste fut épuisée, il nous demanda d'inscrire les noms de nos parents et amis. Le soir, dès notre retour, il nous faisait signer une liasse de formulaires, sans que nous sachions à quoi nous nous engageions. L'année suivante, ces claims ont été vendus à une compagnie minière et ce fut le début de Murdochville. Je vous laisse tirer vos propres conclusions...

Comme je le disais précédemment, ce travail de jalonnement était assez dur, mais je n'ai jamais entendu personne rouspéter. Les marches étaient longues à travers les montagnes, les lacs et les rivières. Mais comme nous étions relativement bien payés, que la nourriture était excellente et que, le soir venu, nous nous retrouvions comme une grande famille autour de la table, c'était formidable. Chaque soir et chaque dimanche, mon père nous réservait des surprises culinaires et nous épatait : tantôt des rôtis, tantôt des chapons, des jambons, des ragoûts, des tartes, des gâteaux de toutes sortes et ses crêpes étaient de vraies délices matinaux! Je ne voudrais pas

passer sous silence son pain; il avait le don de cuire du pain que personne ne pouvait oublier après lui avoir goûté! Les compagnons de travail et Monsieur Vincent ne cessaient de vanter la cuisine et surtout le pain de mon père. Comme les bonnes choses ne durent pas éternellement, il y eut une fin et nous dûmes plier bagages, laissant mon père seul dans son campement au milieu de la forêt et des ours.

Mon père avait placé mes trois plus jeunes sœurs au couvent de Carleton, tandis qu'il y en avait d'autres qui n'étaient pas en mesure de gagner leur vie. Ce qui amena mon père à séjourner à la maison pendant un certain temps avant de se trouver du travail ailleurs. Quand je dis ailleurs, cela voulait dire n'importe où. Il pensa même à s'engager sur un bateau français des îles Saint-Pierre et Miquelon, qui avait fait escale à Gaspé.

Pendant qu'il était à la maison, un autre malheur frappa mon père et ma famille. Alors que mon père était au lit, vers minuit, on vint le réveiller pour lui annoncer que Rodrigue, le quatrième de ses fils, avait eu un accident et qu'il était mort. Ce fut un autre coup dur pour nous tous et principalement pour mon père.

Rodrigue n'avait que 19 ans, donc pas encore majeur à cette époque. Il était un athlète, doté d'un tempérament doux et enjoué. Il avait un talent certain pour la musique et la danse. Rodrigue a été victime de l'un de ces accidents stupides et brutaux. L'excès de vitesse, combiné à l'alcool, était la cause de ce drame qui a bêtement fauché la vie d'un jeune homme qui n'avait pas 20 ans. Le camion, conduit par un ami de Rodrigue, s'est renversé dans une courbe.

Quelque temps après cet événement tragique, mon père fut atteint d'une maladie de l'estomac qui nécessita une intervention chirurgicale à Montréal par un certain Docteur Letendre. En attendant son hospitalisation, comme ses médicaments et ses obligations familiales avaient épuisé ses économies, il fut contraint d'emménager sur un balcon qu'une sœur de mon beau-frère avait mis à sa disposition. Ce balcon, entouré de rideaux, fut sa chambre en attendant son hospitalisation. Ceux qui se plaignent maintenant d'attendre dans les corridors des hôpitaux n'ont pas vécu cette période où il fallait payer les médecins, les hôpitaux et les médicaments!

Vers l'âge de 59 ans, encore une fois remis de sa maladie, mon père décida de s'expatrier sur la Côte-Nord. C'était vers 1952-1953. La compagnie américaine Iron Ore construisait une ligne de chemin de fer entre Sept-Îles et Knob Lake, au Labrador. Mon père s'engagea dans l'aventure. À cette époque, il avait de jeunes enfants au couvent et mon frère Fernand demeurait tantôt chez un beau-frère, tantôt chez des amis.

Mon père s'inquiétait beaucoup, surtout pour Fernand. Il travailla un certain temps sur la ligne et, pendant les vacances scolaires, il fit venir Fernand pour le garder avec lui. Ce n'était pas la situation idéale, mais au moins, il avait ce fils près de lui. Pendant tout ce temps, il envoyait de l'argent au couvent de Carleton afin de payer pour ses trois filles qui y étaient pensionnaires.

Un an ou deux plus tard, il alla travailler sur l'île de Baffin et les années subséquentes, sur des sites à l'intérieur du cercle arctique. Il s'engagea pour ces compagnies parce qu'il avançait en âge : comme il était dans la soixantaine, il devenait de plus en plus difficile de se trouver de l'emploi. De plus, ces compagnies payaient de bons salaires, surtout qu'il pouvait travailler de nombreuses heures dans une semaine. Aussi, comme l'endroit était tellement isolé et froid, on ne se bousculait pas aux portes pour se faire engager!

Vous devez bien vous demander ce que les Américains faisaient à l'intérieur du cercle arctique canadien... Et bien, ils construisaient une ligne de défense avancée entre eux et la Russie, qu'ils appelaient " Distant Early Warning ". Il faut se rappeler que nous étions à l'époque de la Guerre froide. Vous vous demandez aussi peut-être ce que faisait mon père comme travail?

Il entretenait, réparait et alimentait les fournaises au mazout qui réchauffaient les tentes où dormaient les hommes. Son travail n'était pas de tout repos. Il travaillait sur des quarts de travail. Souvent, il travaillait vingt-quatre heures d'affilée pour gagner le plus d'argent possible afin de rencontrer ses obligations familiales. Il m'a souvent parlé des longues journées et du soleil de minuit qui l'avait fasciné. Il me disait qu'on n'arrêtait jamais les moteurs des tracteurs, de peur qu'ils ne repartent pas. Les fournaises devaient aussi chauffer vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les hommes demeuraient dans des tentes ou des igloos. Tout était blanc autour

d'eux et il n'y avait pas un arbre. Les renards, les ours, les perdrix, les souris et les hiboux étaient blancs. Comme il n'y avait pas d'arbres, des sapins de Noël leur furent parachutés pour le temps des Fêtes.

Souvent, mon père travaillait la nuit, pendant que les hommes dormaient, car il fallait alimenter les fournaies jour et nuit. Il devait transporter des contenants de mazout sur des distances assez longues entre les divers endroits à alimenter. Il fallait faire attention au vent qui soufflait presque constamment et souvent par bourrasques. Certains jours, pour se rendre aux cuisines, les hommes devaient se tenir par la main pour former une chaîne afin de ne pas se faire emporter par les bourrasques.

Pour obtenir le poste de mécanicien de fournaies, que l'on appelait, en anglais, " stove mechanic", mon père avait dû falsifier son âge. Comme la compagnie n'engageait que des hommes de 50 ans et moins, il avait déclaré n'avoir que 47 ans. Il faut dire qu'il n'avait pas l'air plus vieux que cela!

Le fait qu'il ne voyait pas souvent ses trois plus jeunes filles qui étaient au couvent de Carleton le chagrinait beaucoup. Mais par dessus tout, ce qui l'inquiétait et le chagrinait encore plus, c'était le fait qu'il avait dû se résigner à laisser le dernier de mes frères Fernand, qu'on appelle Pite, qui n'avait que 13 ou 14 ans, chez des amis et des beaux-frères. D'ailleurs, après sa mort, j'ai trouvé un petit calepin dans lequel il avait consigné certaines notes et réflexions. Il faisait part, entre autres, de ses inquiétudes pour son petit Pite, dont il s'ennuyait beaucoup. Dans ce même journal, il disait que la date où il avait écrit ses réflexions était un bien triste anniversaire. J'ai compris pourquoi : son journal était daté du 8 décembre, date anniversaire de la mort de ma mère.

En juillet 1953, la disparition de trois chasseurs américains dans la forêt gaspésienne inquiéta beaucoup de monde, à commencer par le gouvernement de Maurice Duplessis. Frederick Claar, ainsi qu'Eugene et Richard Lindsay de Hollidaysburg en Pennsylvanie étaient entrés dans les bois, sur la rivière Saint-Jean, vers le 8 juin 1953 et n'avaient pas été revus depuis. Des

recherches intensives et des battues furent organisées pour retrouver les trois Américains. Les rumeurs allaient bon train, certains disant que les trois chasseurs s'étaient égarés, d'autres qu'ils avaient été dévorés par les ours.

C'est dans ce contexte que mon père fut demandé, avec d'autres hommes, pour participer aux recherches. Celles-ci avaient été entreprises depuis un certain temps quand mon père se joignit au groupe de chercheurs qui était composé d'anciens bûcherons et d'autres personnes, tels des chasseurs et trappeurs comme mon père, qui étaient censés bien connaître les bois de la région.

Le 22 juillet 1953, comme les recherches pour retrouver le jeune Lindsay, son père et Frederick Claar n'avaient donné aucun résultat, on décida d'abandonner. On avait conclu que les Américains avaient été dévorés par les ours. Mon père, qui ne croyait pas à cette hypothèse, décida de continuer les recherches à un endroit où les policiers n'avaient pas cherché. Les autres chercheurs et les policiers retournèrent donc à Gaspé, pendant que mon père et deux de ses amis continuaient leurs recherches à l'endroit indiqué par mon père le lendemain, soit le 23 juillet 1953. Peu de temps après avoir pénétré dans le bois, le long de la rivière, mon père cria à Julien Jalbert, son compagnon, qu'il venait de trouver des ossements, du linge et d'autres objets du jeune Richard Lindsay. Après avoir communiqué la nouvelle à la police, les rumeurs allèrent dans tous les sens et ce fut comme cela jusqu'au procès de Wilbert Coffin.

Comme je le mentionnais précédemment, il y avait des ossements qui, de toute évidence, avaient été éparpillés par les ours. Il y avait aussi un blouson de cuir sur lequel était inscrit " Hollidaysburg, Pennsylvania ". Sur le blouson, on y voyait un trou de balle de carabine. Un homme fut arrêté, jugé, condamné et pendu pour ce triple meurtre : il s'agit de Wilbert Coffin de Gaspé, un prospecteur.

Le procès de Coffin fut bizarre. D'après mon père, qui fut convoqué comme témoin et qui ne fut jamais entendu, ce fut un simulacre de procès. Il y eut de faux témoignages, des mensonges, des bavures et toutes sortes de manigances qu'il serait trop long de raconter ici. Wilbert Coffin fut pendu en 1956. Il avait été condamné sur des preuves circonstancielles, après avoir été mal défendu. Beaucoup de doutes subsistent encore quant aux vrais coupables de ce triple meurtre.

Mon père a gardé un goût amer de ces événements. À titre d'exemples : des témoins comme lui furent convoqués et l'on refusa ensuite de les entendre, de même que des faits troublants qui n'ont jamais fait l'objet d'enquêtes. La fameuse jeep immatriculée aux États-Unis n'a jamais été retrouvée. Des détectives véreux et un procès bâclé ont mené Coffin tout droit à la potence. Voilà ce qui faisait dire à mon père que la vie d'un prospecteur gaspésien sans argent ne pesait pas lourd dans la balance du pouvoir et des intérêts obscurs.

Les grandes tragédies dans la vie de mon père furent les suivantes : d'abord, la perte de sa mère à l'âge d'un an, dont il n'a jamais connu le sourire et la tendresse; la mort de sa femme après dix-neuf ans de mariage, alors qu'elle n'avait pas encore atteint l'âge de 39 ans; l'accident de sa fille Pearl qui fut dans le coma pendant des mois; la mort tragique et soudaine de l'un de ses fils de 19 ans; et enfin, sa propre maladie qui nécessita quatre interventions chirurgicales et qui le rendait incapable de subvenir aux besoins de sa famille.

Comme si ce n'était pas assez, le dernier coup d'assommoir lui fut assené dans les dernières années de sa vie, alors qu'il aurait pu finir ses jours paisiblement : l'expropriation de tous ses biens. La dépossession de ses biens, huit ans avant sa mort survenue en 1980, fut sans contredit une autre tragédie qu'il dût subir et qu'il traîna avec lui jusque dans sa tombe. La perte de ses biens, sans compensations raisonnables, les visites de policiers et les menaces de mettre ses biens sur le carreau au nom de la reine furent, pour lui, le grand dérangement de sa vie. Ce que plusieurs n'ont pas compris, c'est que mon père laissait derrière lui tous ses rêves de jeunesse, tous ses travaux, tous ses bonheurs et toutes ses peines. Il faut comprendre qu'il laissait derrière lui tous ses souvenirs de travail et de défrichement d'une bonne partie de sa terre. Comme les arbres qui avaient poussé, ses racines de liberté étaient enfouies dans cette terre. En effet, il y avait pris racines, en quelque sorte.

Il s'était attaché à toutes ces choses invisibles à nos yeux, mais bien visibles aux siens. Sa maison, qu'il avait bâtie de ses mains, est disparue sous le pic des démolisseurs du parc Forillon. Seuls les arbres et arbustes qu'il avait plantés témoignent de l'amour qu'un humain leur manifesta. Eux aussi, ils pleurent. Comme mon père, ils sont aussi des orphelins.

Maintenant que j'ai essayé de vous raconter un peu la vie de mon père, je vais tenter de vous parler de sa dernière lutte sur cette terre contre la maladie et son dernier combat contre la mort. Je vais aussi vous parler un peu de ce qu'il nous a légué en héritage.

Sur le plan matériel, mon père ne laissa pas grand chose. Tout son avoir matériel consistait en une petite maison qu'il légua à ma sœur Madeleine et quelques milliers de dollars qu'il avait épargnés pour ses funérailles. Sur le plan spirituel, il nous laissa beaucoup.

Cette fois-ci, sa maladie ne fut pas très longue, mais elle fut soudaine et fatale. La veille de sa mort, il avait travaillé à faire du terrassement avec une pelle et une brouette. Il était en parfaite forme. Quelqu'un lui fit remarquer qu'il avait oublié, ce jour-là, de hisser son drapeau fleurdelisé. Il se dirigea donc vers sa chambre pour prendre son drapeau. C'est alors qu'il s'affaissa, terrassé par une douleur aux jambes. Mon frère Conrad le transporta à l'hôpital. Il venait d'être frappé d'une embolie aux deux jambes.

Mon frère Fernand me téléphona immédiatement à Brossard, où je demeurais, pour me communiquer la mauvaise nouvelle. Je me mis aussitôt en route et j'arrivai à son chevet le lendemain. Il était très content de me voir. Il se redressa sur son lit pour me serrer la main. Il avait les deux jambes noires jusqu'aux genoux. Au médecin qui lui demanda s'il consentait à ce qu'on l'ampute des deux jambes, il répondit : “ *Si ça peut enlever la douleur, Docteur, faites ce que vous voulez!* ” Il ajouta : “ *Vous savez, Docteur, on ne peut pas faire du neuf avec du vieux!* ” Nous étions le 7 mai, quelques jours avant le référendum du 20 mai 1980. Il me demanda si, à mon avis, le “ oui ” allait l'emporter. Je lui répondis que je le croyais bien. Il me répondit : “ *Domage, je ne serai probablement pas là pour voir cela...* ”.

Finalement, vers 22 heures le soir du 7 mai 1980, mon père rendit l'âme, entouré de sa famille. Quelques heures auparavant, il s'était confessé et avait communiqué. Son cœur, qui avait tant lutté au cours de sa vie mouvementée, cessa de battre. Deux heures plus tard, soit le 8 mai 1980, c'était mon anniversaire de naissance, étant né le 8 mai 1924.

Comme je le disais précédemment, mon père ne laissait pas de fortune sur le plan matériel, mais sur les plans spirituel et psychologique, il nous laissait un trésor. Il nous laissait la croyance en la solidarité familiale et le respect des traditions ancestrales. Il nous a appris à nous battre pour plus de justice sociale et à toujours défendre les plus faibles.

Mon père avait ses qualités et ses défauts. Il s'en remettait toujours à son Créateur et Juge, en qui il avait pleinement confiance. Il m'apprit à ne jamais juger définitivement. Il m'enseigna l'importance de pouvoir compter sur un être suprême dans les moments d'adversité. Il m'inculqua également de belles valeurs familiales et me démontra l'importante contribution du père dans l'éducation de ses enfants. J'ai appris tout cela de lui, mais j'ai aussi appris de ses défauts, comme de ne pas être trop sévère avec les enfants, préconisant plutôt le dialogue et les explications. J'ai constaté que la surcharge de travail, les responsabilités et les malheurs peuvent terrasser les personnes les plus fortes. Enfin, j'ai appris la terrible leçon de courage dont il a témoigné jusque dans la mort.



*Mon père, Narcisse Édouard « Eddy » Bouchard est né le 8 mars 1893 à Cloridorme. Il était le fils de Téléphore Bouchard. Il s'est marié à Alice Blanchette dans la paroisse Saint-Vincent-de-Paul de Montréal le 25 avril 1923.*



*Un ours polaire rendant visite aux travailleurs absents de leur tente. Cela se passa en décembre 1955, à l'intérieur du cercle polaire où travaillait mon père.*



*Le premier à gauche est mon père, Édouard « Eddy », dans le Grand Nord, où il travaillait à la construction de la ligne Distant Early Warning (DEW).*





*Ma naissance à Cloridorme  
et mon enfance  
dans le Portage  
de l'Anse-au-Griffon*

**J**e suis né à Cloridorme en Gaspésie, sur une étroite bande de terre, entre la montagne et la mer. L'événement se passa le jeudi 8 mai 1924. Mon père, qui pêchait au large, n'entendit probablement pas mon premier cri, mais aussitôt qu'il apprit la nouvelle, il se précipita vers le rivage, toutes voiles déployées. Je tiens cette information de ma mère et de ma marraine, Élisabeth Dufresne. La raison de cette précipitation de la part de mon père s'expliquait par le fait que j'étais le premier de la famille et que ma mère accouchait sans l'aide d'un médecin. Cependant, il faut croire que la sage-femme fit du bon boulot, puisque le tout s'est assez bien déroulé.

La petite maison de bois près de la mer était celle construite par mon grand-père et dans laquelle étaient venus au monde mon père et le reste de la famille de mon grand-père. Cette maison et le terrain sur lequel elle était construite avaient été donnés à mon père par mon grand-père, à la condition que mon père l'héberge et le nourrisse jusqu'à la fin de ses jours. Mais après quatre ans de mariage, trois enfants et, de surcroît, la pêche qui n'était pas tellement rentable, mon père décida de déménager sur la ferme dite " Morin ", que lui et mon oncle avaient achetée. Mon père offrit à mon grand-père de déménager avec nous sur la ferme Morin, mais il a refusé, préférant " *vivre ses derniers jours sur son ancien bien* ", comme il disait. Alors, mon père céda le tout à mon oncle Jules, son frère, et il emménagea sa famille à 80 kilomètres de Cloridorme. Ainsi, mon grand-père demeura chez mon oncle Jules pour le reste de ses jours. Avec trois enfants, mon père et ma mère quittèrent Cloridorme, n'emportant avec eux que quelques poules et une vache.

De ces trois années sur les lieux de ma naissance, je ne garde aucune souvenance. Par contre, je me souviens très bien et me souviendrai toujours des 8 mai de mon enfance sur la ferme Morin, dans le parc Forillon. Le 8 mai en Gaspésie, ce n'est plus l'hiver et ce n'est pas encore l'été. Si le 8 mai n'est d'aucune saison, c'est qu'il est une mini-saison en lui-même. Le 8 mai, tout explose, comme par magie. C'est le réveil de la nature d'un seul coup. Le 8 mai, tout nous rappelle qu'il n'y a pas si longtemps, c'était le printemps et, peu avant, l'hiver. Le 8 mai n'arrive jamais seul. Il est toujours accompagné du reste des saisons qu'il traîne derrière lui. C'est pour cela qu'en plus des senteurs de la saison qui arrive, il y a les bruits. Les mois de mai ont toujours été, pour moi, comme un grand cirque aux mille visions et parfums de jeunesse et de rêves.

Comment oublier qu'avec le 8 mai arrivent les premiers merles et, avec eux, les grands oiseaux marins et le cortège des senteurs de sous-bois et d'algues marines?! Il faut s'être reposé près du ruisseau qui, lui aussi, se réveille le 8 mai pour entendre la douce musique de son clapotis qui nous invite à prendre le temps de l'écouter. Oui, je crois que le 8 mai, c'est un beau jour pour venir au monde et pour finir les guerres. À ce point de vue, j'ai été choyé. Si je ne me souviens pas de mon enfance à Cloridorme, je me souviens, cependant, d'un voyage de déménagement de nuit, en voiture à cheval, avec mon oncle Gaspard et mon père.

Tout ce que je pouvais distinguer de mon oncle Gaspard et de mon père, assis en face de moi, c'était deux silhouettes sombres. Ils étaient face à moi, en arrière du cheval, regardant dans le sens où nous allions, tandis que moi, j'étais assis à leurs pieds, au fond de la voiture, dos au cheval.

La route d'alors, du côté nord de la Gaspésie, était une sorte de sentier tortueux à travers les montagnes et le long des rivages. Ces chemins, si l'on peut dire, étaient sinueux et cahoteux à souhait. Les roues de la voiture suivaient les ornières remplies d'eau boueuse qui giclait et retombait sur les passagers de la voiture. De plus, les branches qui balayaient les roues constamment nous fouettaient le visage et nous entartaient de boue, sans compter les égratignures.

Il fallait beaucoup de courage et une bonne raison pour entreprendre un voyage de nuit dans ces conditions. Je me souviens surtout du fouet à cheval de mon oncle qui rivalisait avec les branches pour me fouetter le visage. Comme c'était la nuit et que mon oncle ne voyait pas très bien le derrière du cheval et les branches devant lui, aux trois coups de fouets destinés au derrière de Barnie, j'en recevais au moins un.

C'est étrange que l'on puisse, même à 3 ans, se souvenir de certains détails comme les étoiles que je voyais à travers les branches et la queue de Barnie qui me servait d'éventail, de temps à autre. Ce qui frappa mon imagination et m'impressionna encore plus fut les descentes vertigineuses vers la mer, ce qui me donnait l'impression de glisser directement dans celle-ci.

Je me souviens aussi que j'avais sommeil et que je ne pouvais pas dormir, dû aux tortillements de la voiture dans ces ornières, aux cailloux de la route et aux commandements de mon oncle à son cheval : " *get up* " pour avancer et " *wo* " pour arrêter.

Vous savez sans doute qu'un cheval, c'est un peu comme une automobile. Son carburant, c'est le foin et l'avoine. S'il ne mange pas aux quatre ou cinq heures, le cheval ne marche plus, ou si peu. Alors, il faut s'arrêter, le laisser brouter de l'herbe ou du foin et le laisser se reposer de temps en temps. C'est ce que firent mon oncle et mon père. Dans certaines paroisses et hameaux comme Saint-Maurice-de-L'Échourie, Petit-Cap et l'Anse-à-Valleau, ils avaient des oncles, tantes, cousins et amis. Alors, nous arrêtions pour laisser manger le cheval et pour nous restaurer un peu.

C'était ma première sortie et c'en était toute une. À cet âge, j'étais assez facile à impressionner. Vous pouvez vous imaginer notre arrivée chez un parent vers 21 heures et la réception qui s'en suivait. Immanquablement, les voisins, des parents et amis pour la plupart, se précipitaient pour venir faire un brin de jasette et prendre des nouvelles des nouveaux arrivants. Vous l'aurez deviné, c'était moi qui faisais l'objet de commentaires et compliments. Alors, c'était à qui me prendrait dans ses bras pour m'embrasser, tout en me cajolant et en m'offrant des friandises et des tartines de toutes sortes. Les questions et les compliments arrivaient en rafale à mon père : " *Quel âge a-t-il? Est-ce ton plus vieux ? Comme il est beau!...* " Étaient-ils sincères? Ces personnes étaient-elles conscientes que toutes ces attentions bienveillantes et spontanées ne sont pas toujours appréciées par un visiteur du soir, surtout si ce visiteur n'a que trois ans?

Avant le départ, les choses allaient bien, mais au moment de partir et de monter en voiture, le ciel tomba sur ma tête de trois ans : une bonne vieille tante me mit dans les mains une maxipointe de gâteau. Mon père n'avait pas trop porté attention aux agressions de ma tante, jusqu'à ce qu'il me demanda pourquoi je ne mangeais pas mon gâteau. Alors, fondant en larmes, je lui répondis que je ne le pouvais pas, qu'il était trop gros!

Enfin, après dix ou douze heures de route, avec beaucoup de fatigue pour nous et le cheval, nous sommes arrivés à la ferme Morin, où nous attendait une vache depuis un certain temps. Je peux dire que dix ou douze heures de voyage avaient fait une différence sur l'évolution de mon jeune cerveau!





## *La ferme Morin*

**L**a ferme Morin sur laquelle nous emménagions tenait son nom de son premier acquéreur: Monsieur Isidore Morin. Cette ferme et tous les boisés environnants avaient été vendus une première fois par Monsieur Isidore Morin à un Américain du Vermont, du nom de Charles L. Sowle. Ce dernier y avait construit un moulin à scie et avait effectué d'énormes coupes de bois, surtout dans le pin et le cèdre. Cette même ferme et les lots boisés furent vendus successivement par la suite à un certain Monsieur Reynolds qui vendit ensuite à une compagnie forestière américaine : la Shepard & Morse Lumber Company. C'est cette compagnie qui, après avoir coupé une très grande partie du bois, vendit à mon père.

Cette ferme, de belle envergure du temps de son premier propriétaire, Monsieur Morin, avait été abandonnée par les propriétaires subséquents, qui n'avaient d'intérêts qu'à dépouiller les lots environnants de tout le bois possible. Ce que mon père et mon oncle venaient d'acquérir était considérable en superficie : plus de 400 acres, en plus de la ferme. Il y avait deux érablières, du cèdre, du pin, du sapin et de l'épinette en assez grande quantité. En plus de ces essences, il y avait du merisier, aussi appelé bouleau jaune, de même que du bouleau blanc, un peu de tilleul, qu'on appelle bois blanc, ainsi que du frêne et du peuplier. Il y avait beaucoup de petits arbustes fruitiers, tels des coudriers, que l'on nomme aussi noisetiers, ainsi que des pimbinas, des sureaux, des sorbiers, des ifs du Canada, etc. Il y avait aussi des fraises et des framboises. Sur les talus, en bordure des chemins et des sentiers, il y poussait de la menthe, aussi appelée oseille, des noisettes et de la salsepareille avec laquelle ma mère faisait quelquefois un petit vin rouge un peu sucré, mais pas mauvais du tout. Dans les érablières et les sous-bois, il croissait de la savoyane et du thé des bois, et au printemps, des pissenlits ainsi que bien d'autres plantes et petits fruits. Plusieurs de ces plantes avaient, selon les connaisseurs, des vertus thérapeutiques certaines. Par exemple, il n'y avait rien comme la gomme de sapin pour guérir le rhume et cicatriser les coupures et écorchures.

Cette ferme avait connu ses heures de gloire, à en juger par le nombre imposant d'immeubles qu'elle contenait, tels qu'une grande maison, une grange, une étable, une soue et une bergerie. Il y avait aussi un grand hangar pour entreposer la machinerie agricole et un caveau à légumes.

À environ un demi-kilomètre, près du ruisseau de la Grande Cavée, gisait une scierie

abandonnée. Devant la maison, près de la route, se dressait un calvaire sur une estrade élevée du sol d'environ un mètre. Juste à côté de la maison, il y avait un grand mât que nous appelions " le mai ". À part la maison, toutes ces infrastructures étaient dans un état de délabrement avancé, puisqu'elles avaient été abandonnées et n'avaient reçu aucun entretien depuis plusieurs années. De plus, comme la compagnie avait laissé cette ferme sans surveillance et qu'elle était au milieu de la forêt, imaginez les conséquences. Située presque à mi-chemin entre Gaspé et les villages côtiers de Cap-des-Rosiers, Rivière-au-Renard et l'Anse-au-Griffon, la maison avait servi de relais et de reposoir pour faire manger les chevaux. On peut donc dire qu'assez souvent, cette maison avait servi d'étable pour les chevaux.

Les fenêtres et les portes étaient brisées. On y retrouvait du fumier et du foin sur le plancher. Voilà dans quel état était la maison quand mon père et ma mère y emménagèrent. Il fallut gratter les planchers et enlever le fumier. Mon père fit brûler du goudron pour chasser les punaises infiltrées dans les murs. Imaginez ma mère à genoux sur le plancher avec une brosse et de la lessive de cendre de bois, décrassant ce plancher.

Il en a donc fallu du courage à mon père et surtout à ma mère pour emménager avec trois enfants dans de telles conditions, après avoir parcouru 80 kilomètres pour se retrouver seuls au milieu de la forêt, sans magasin, ni quincaillerie, ni médecin, ni voisins sur lesquels compter en cas de besoin. Je crois que ce serait une chose impensable aujourd'hui. Une vache, un cheval et quelques poules, voilà ce qui devait servir à nourrir la famille. Plus tard, s'ajoutèrent des cochons et des moutons.

J'ai donc grandi dans cet environnement. À l'horizon, aux quatre points cardinaux, à 360 degrés, pas une habitation en vue, si ce n'est la maison de mon oncle, frère de mon père, qui apparut dans le décor à mon adolescence. J'avais donc tout l'environnement de la ferme comme cour de récréation. Je pouvais courir à volonté dans les champs de trèfles rouges et de marguerites. Il me semble encore sentir ces odeurs. Partout, au bout de la ferme, il y avait, le printemps et l'été, la forêt chatoyante qui, l'automne, se paraît de ses couleurs de jaune et de rouge. Tout cela enchantait nos sens pendant les beaux jours.

Mais il y avait aussi les nuits de mauvais temps. À ce moment-là, la forêt devenait sombre et mystérieuse. Nous entendions même des bruits terrifiants de je ne sais quelle créature, à part la chouette et le hibou. Quand les nuits étaient claires et chaudes, alors là, c'était différent : les sous-bois se remplissaient de mouches à feu, que l'on désigne par le mot " lucioles ", qui semblaient danser une joyeuse farandole.

Je me souviendrai toujours des clairs de lune dans le portage. Ils étaient d'une luminosité argentée, l'été comme l'hiver, surtout l'hiver. Nous pouvions nous promener comme en plein jour, tellement la lumière était blanche. Je peux dire que j'ai grandi dans un décor grandiose, dépourvu de pollution, mais dépourvu aussi de petits camarades avec lesquels j'aurais aimé m'amuser. J'en ai terriblement souffert.

Quand j'eus sept ou huit ans, mon père m'initia à la pêche à la truite dans les ruisseaux, plus précisément à l'omble de fontaine. Il y avait plusieurs ruisseaux qui coulaient sur nos terres et ailleurs, un peu plus loin. Il y avait les ruisseaux de la Grande Cavée, de la Petite Cavée, de la Rivière, etc. Vers l'âge de 10 ans, un dénommé Nelson Philips venait me chercher pour aller dans ces mêmes ruisseaux pour pêcher la truite l'été et pour chasser l'automne.

Les fins de semaine et durant mes temps libres, j'ai passé une grande partie de mon enfance le long de ces ruisseaux, au creux des ravins et des cascades. Pendant ces longues journées, les seuls bruits que j'entendais étaient le gargouillement de l'eau entre les roches et le bouillonnement au pied des chutes. J'étais fin seul.

Mais je n'étais pas seul en tant qu'être vivant dans la forêt. Tout autour de moi, pendant que je pêchais, j'étais entouré d'une multitude d'oiseaux de toutes les formes et de toutes les couleurs. J'assistais alors au plus beau concert. De temps en temps, un écureuil venait près de moi et faisait ses galipettes sur une branche.

De temps en temps aussi, je croisais un chevreuil, un porc-épic, un lièvre ou une perdrix, mais j'étais toujours seul et j'ai compris pourquoi un gars comme Robinson Crusoë avait été si content de rencontrer Vendredi!

Je peux quand même dire que j'ai passé de beaux moments le long de ces ruisseaux. En ce temps-là, mon équipement de pêche n'était pas très sophistiqué. Le plus souvent, ma ligne consistait en un fil à coudre noir que me mère me donnait. Ma canne à pêche ou plutôt mes cannes à pêche étaient des bouts de branche de bouleau ou autre que je coupais et au bout desquels j'attachais le fil à coudre.

Après plusieurs kilomètres à marcher le long de ces ruisseaux et quelques douzaines de truites que je remettais à ma mère, j'étais très fatigué. Je soupais et allais au lit vers 21 heures. C'était le règlement de mon père et il était sans appel. Je m'endormais au son des criquets et des grillons que j'entendais par ma fenêtre.

La vie dans le portage de l'Anse-au-Griffon, le parc Forillon d'aujourd'hui, était très difficile dans les années 1930. Mon père et tous ceux qui habitaient le portage étaient des pionniers laissés complètement à eux-mêmes. Loin des grands centres et des villages, il n'y avait aucun service : pas de médecin ou d'infirmière, ni services sociaux, ni assurance-maladie. Il y avait un petit hôpital à vingt kilomètres de chez nous, à Gaspé. Je crois qu'il n'y avait qu'un seul chirurgien. Les gens ne s'y rendaient qu'en cas d'extrême urgence, faute d'argent. Il n'y avait aucun organisme de charité comme dans les grands centres.

Les gens s'entraidaient et pratiquaient le troc : un rôti de lard ou de bœuf pour des patates ou du beurre. Pour survivre, les gens s'adonnaient à un peu d'agriculture : pour l'essentiel, des pommes de terre, des légumes, du blé et de l'avoine que l'on faisait moudre au moulin à eau de Saint-Majorique, chez Monsieur Fridolin Fournier. Le cultivateur devait remettre au meunier une partie de son grain à moudre comme paiement. Les gens du portage et de la rivière ou de la vallée pratiquaient aussi un peu l'élevage : un ou deux chevaux, une ou deux vaches, un ou deux porcs, des volailles pour les œufs et des moutons pour la laine. Comme autre revenu, il y avait le bois. C'était le cas pour mon père.

Mais pendant la grande crise économique des années 1920, le bois ne se vendait presque plus; il fallait presque le donner. Certains marchands comme les Robin achetaient le bois périodiquement, mais il fallait acheter les marchandises à leurs magasins et à leurs prix. Ils fixaient eux-mêmes les prix du bois qui étaient généralement de 1,25 \$ à 1,50 \$ la corde écorcée.

Bien que nous étions en Gaspésie, les gens du portage et de la rivière, aujourd'hui la vallée, n'étaient pas des pêcheurs, étant trop éloignés de la mer. C'était toutefois assez facile de se procurer du poisson et de l'huile de foie de morue en échange de patates, de beurre ou autre. Pour 10 sous, nous avions une belle morue de 4 ou 5 kilos. Les pêcheurs avaient, eux aussi, de la difficulté à vendre leurs poissons; c'était la crise économique.

Pendant les années 30, le gouvernement d'Alexandre Taschereau avait mis en place un système de travaux publics qui consistait à enlever de la neige sur des tracés de routes et, ensuite, à piocher et aplanir la terre gelée avec des pelles pour en faire des routes carrossables. La route du Portage n'était, en réalité, qu'un tracé mal ébauché d'une route en devenir. Seuls les pères de famille avaient droit de se faire embaucher pour ces travaux de misère. Le salaire était d'une piastre par jour ou de 10 cents de l'heure pour des quarts de dix heures. Je me souviens de certains de ces pauvres hommes qui, pour se garder les pieds chauds, mettaient des vieux journaux et du poivre dans leurs mocassins de peau de vache, qu'ils avaient eux-mêmes fabriqués.

Les bons organisateurs d'élections recevaient des boîtes de linge du gouvernement, surtout du ministère de la Colonisation, soit du ministre Vautrin. Ce linge était distribué surtout à ceux qui "*avaient voté du bon bord*", c'est-à-dire pour le Parti Libéral. C'était le patronage à son meilleur! Il y avait des sous-vêtements destinés aux femmes, mais qui étaient portés par des hommes et de jeunes garçons pour aller à l'école. Cela donnait lieu à des situations cocasses. On voyait de jeunes garçons arriver avec des culottes roses et bouffantes que certains avaient surnommées "*les culottes à Vautrin*"!

C'était la grosse misère, mais ce n'était pas la " misère misérable ", c'est-à-dire qu'à cette époque, les gens riaient beaucoup d'eux-mêmes et de leur misère; ils n'ont jamais autant dansé et chanté que pendant cette période de chômage et de pauvreté. Ils se taquinaient, se donnaient des sobriquets et se moquaient les uns des autres. Soirée après soirée, pendant l'hiver, on dansait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On se promenait de maison en maison avec un violon dans un vieux sac de farine et ... en avant la musique!

C'était aussi la coutume de fabriquer certaines boissons alcoolisées avec du riz, de l'orge, du blé ou d'autres ingrédients que l'on faisait fermenter. Ainsi, on essayait de rendre la misère plus supportable en l'oubliant un peu, pour quelques instants, de temps en temps. Les grandes personnes et les enfants devaient contribuer aux travaux de la famille. Selon notre âge et nos capacités, nous devions, après l'école, rentrer le bois, aider à faire le train, aller chercher de l'eau au puits et, pour les plus vieux, couper du bois de chauffage, aider aux semences et aux récoltes des légumes et des foins l'automne.

Ma mère travaillait très fort pour entretenir la maisonnée. Je voyais très peu mon père à la maison pendant mes jeunes années, car il quittait le matin très tôt et rentrait le soir très tard. Malgré tout, il régnait à la maison une atmosphère de calme et de bonheur. En dépit de leur situation, ma mère et surtout mon père chantaient souvent. Malgré sa fatigue, mon père saisissait souvent ma mère par la taille en valsant et chantant : " *Alice, ma blonde, la plus belle fille au monde...* ".

Les *quêteux* et les conteurs nous distrayaient aussi beaucoup. Le dernier des vrais conteurs était venu chez Monsieur Jérôme Synnot. C'était un certain Monsieur Lacombe. Tous les jeunes s'étaient rassemblés chez Monsieur Jérôme pour l'entendre. C'était un événement à ne pas manquer! Assis en cercle dans la cuisine, nous écoutions Monsieur Lacombe nous raconter, en faisant les gestes appropriés, les exploits d'un navigateur gaspésien ou d'un autre pêcheur gaspésien qui avait pêché tout un été avec le diable. Toutes ces histoires de pêcheurs et de draveurs nous faisaient voyager et rêver. Pendant que Monsieur Lacombe pour certains ou le *quêteux* pour d'autres nous racontait ses histoires fantastiques, nous aurions pu entendre une mouche voler. Nous en devenions captifs et subjugués par son talent.

C'était un maître dans son art. Comme je le mentionnais précédemment, l'auditoire formait un cercle autour du conteur et les enfants se tenaient un peu plus éloignés ou assis sur les marches de l'escalier. Tous avaient les yeux rivés sur lui. La parole facile, le geste large et le ton grave, il nous avait à sa merci.

Des exploits des voyageurs des pays d'en haut ou des combats dans des camps de bûcherons contre un matamore de contremaître anglais ou autre, que l'on appelait aussi " un *foreman* ", n'étaient que quelques-uns des sujets du conteur pour capter notre attention. À tous ces contes s'ajoutaient des plaintes qui s'intercalaient. Dans ces plaintes comme dans ces contes, intervenaient toujours un bon et un méchant. Le bon était souvent le curé qui triomphait du méchant, le diable souvent. Ces contes et plaintes à saveur religieuse ou autre pouvaient durer plusieurs heures. Après deux ou trois heures, Monsieur Lacombe regardait sa montre et annonçait que la suite serait le lendemain, à la même heure.

Certains jours d'automne ou d'hiver, alors que nous soupions, on frappait à la porte. Après s'être fait dire d'entrer par mon père, ce passant qu'était le *quêteux* entra et demandait à souper et à coucher pour l'amour du Bon Dieu. Généralement, ma mère lui mettait un couvert au bout de la table et le *quêteux* s'attablait. Alors, certains *quêteux* plus bavards que d'autres nous racontaient des potins et des nouvelles des contrées qu'ils avaient traversées. Ces nouvelles n'étaient pas des plus récentes. Quand il était tard ou qu'il faisait tempête, ils couchaient parfois sur le plancher, près du poêle, surtout quand ces pauvres gueux avaient des poux. Quand ils parlaient, il n'était pas rare qu'ils nous souhaitent la bénédiction de Dieu, nous disant que le Seigneur allait nous récompenser pour ce dont nous avons fait pour Lui.

Entre tous ces souvenirs et ces choses passées, il y avait aussi ces bohémiens qui circulaient encore sur les routes de la Gaspésie et de la province, quand j'avais 8 ou 10 ans. La première fois - et ce fut la dernière - que je vis ces bohémiens, j'étais avec mon père, près du magasin Miller à Penouille. Nous avons vu venir vers nous une sorte de petit convoi de quelques voitures tirées par des chevaux. Dans de grandes charrettes étaient assises des femmes avec leurs enfants. Les hommes marchaient derrière ces voitures avec des chiens.

Accrochés aux charrettes, il y avait des ustensiles, des fanaux et divers objets. Ces gens avaient les cheveux noirs et le teint foncé. Ils s'arrêtèrent sur la route un moment pour demander à mon père où ils pourraient trouver de l'eau, car c'était une journée chaude. J'ai remarqué que les femmes portaient de longues jupes foncées et les hommes des anneaux aux oreilles. Ces gens poursuivirent leur route, sans se presser. Quand je demandai à mon père qui ils étaient, il me dit que c'était des bohémiens, qu'ils n'étaient pas dangereux et que cela faisait longtemps qu'il n'en avait pas vus sur les routes. Il ajouta que, dans son temps, il y en avait beaucoup, ainsi que des colporteurs syriens. Je n'ai jamais vu d'autres bohémiens après.

Une autre fois, alors que j'étais sur la pointe de Penouille, je vis passer un grand bateau, toutes voiles au vent. Mon père me dit que c'était un voilier-cargo, parmi les derniers qui naviguaient encore sur les mers. En effet, j'appris plus tard que ce voilier ramenait de la mélasse et du rhum de la Jamaïque au port de Gaspé et qu'il repartait avec une cargaison de madriers pour l'Angleterre.

Beaucoup de choses ont disparu depuis ma jeunesse, dont certaines pour le mieux, mais d'autres pour le pire. Je me suis aperçu que la génération de mon père travaillait plus lentement et attachait beaucoup d'importance au travail bien fait. On disait aussi : "*Ne t'en va pas tout de suite, fume une pipée!*" Le changement s'accéléra avec ma génération.

Dans les années 30, les bébés naissaient à la maison. La veille de l'accouchement ou quelques heures avant, les enfants devaient disparaître de la maison. Ensuite, le père ou une autre personne allait chercher la sage-femme. Dans ce temps-là, tout comme aujourd'hui, on ne choisissait pas le moment pour venir au monde. L'hiver, c'était souvent pendant des tempêtes de neige et souvent aussi, pendant la nuit. La sage-femme devait préparer des serviettes et des linges qu'elle faisait stériliser dans le fourneau du poêle à bois. Le reste des choses nécessaires avait été préparé par celle qui devait accoucher. La sage-femme était rémunérée en nature : un seau de patates, un rôti de porc, du beurre ou du bœuf. C'était rarement en argent, car les gens n'en avaient pas. L'enfant était baptisé deux ou trois jours après sa naissance. C'est comme cela qu'on entrait dans la vie, dans le Forillon des années 30. Remarquez que c'était à peu près la

même chose dans toute la Gaspésie et le Québec rural d'alors. Il est quand même étonnant qu'il n'y avait pas plus d'enfants qui mouraient. Les familles de dix à quatorze enfants étaient presque la norme.

Nous devons lever notre chapeau à tous ces pionniers gaspésiens qui ont bâti la Gaspésie d'aujourd'hui. Ils ont fait beaucoup avec presque rien. Nos mères ont été des femmes héroïques. Elles ont laissé leur santé et souvent leur vie pour nous et pour la postérité. C'est en grande partie pour cela que j'écris ces lignes, afin que l'on ne les oublie pas. Malheureusement, trop de gens, aujourd'hui, prennent pour acquis les choses qui ont coûté tant de sacrifices et de luttes à ceux qui nous ont précédés.

J'ai parlé de nos mères, mais je pourrais en dire autant de nos pères qui ont façonné cette Gaspésie. Plusieurs ont laissé leur santé dans les camps de bûcherons pour enrichir des multinationales. D'autres ont tout simplement laissé leur vie en mer pour assurer une subsistance à leur famille.

C'était beaucoup mieux de ne pas être malade dans le Forillon des années 30. Quand je parle de Forillon ou du Portage, il faut préciser que le chemin du Portage est situé à l'intérieur de Forillon. Tout de même, certains trouvaient le moyen de tomber malade quand même. J'emploie le mot " tomber ", car c'était vraiment tomber de haut que d'être malade dans ces années-là, dans le portage ou le Forillon.

Un beau jour, un médecin généraliste vint s'installer à environ 4 kilomètres de chez nous, à Penouille plus précisément. Ce médecin juif se nommait Docteur Gingermann. Il avait acheté une vieille maison avec un puits à l'extérieur, pas d'électricité, pas d'automobile. Quand les gens avaient besoin de ses services, ils allaient le chercher. Il ne refusait jamais de parcourir 30 ou 40 kilomètres, tempête ou pas. Quand c'était moins grave, les gens se rendaient directement à son cabinet situé dans sa maison privée.

Il serait superflu d'ajouter que personne n'abusait de la médecine dans ces temps-là en Gaspésie et encore moins dans le Forillon. Il faut dire que les gens connaissaient une panoplie de remèdes populaires. Par exemple, pour soigner une grippe ou un rhume, pas de problème : une tisane ou un cataplasme de gingembre. Pour guérir une coupure, une couenne de lard salé et le tour était joué! Évidemment, quand c'était plus grave, on allait consulter le Docteur Gingermann.

Ce fut l'un de ces cas plus graves que ne parvenait pas à guérir la couenne de lard qui obligea mon père à transporter mon frère Ralph chez le Docteur Gingermann. Il devait bien avoir 2 ou 3 ans quand ma mère remarqua qu'il avait une main très enflée. Elle eut beau questionner mon frère, mais à cet âge-là, pas moyen de savoir ce qui lui était arrivé. L'enflure prenait des proportions alarmantes et bientôt, la fièvre monta. Il se mit à pleurer par le mal et mon père n'eut d'autre choix que de le transporter chez le Docteur Gingermann. À ce moment-là, l'enflure était sur le point d'éclater. Après un examen visuel, le Docteur Gingermann constata une cassure de la main, dont l'os pointait, sans qu'il puisse le voir. Comme il ne disposait pas de rayons X, il ne pouvait pas en être sûr, mais il savait que le " bobo " sur la main de mon frère était une fracture. Il remit à mon père un petit bistouri, une paire de petites pinces et quelques conseils appropriés. Au bout de quelques jours, ce qui semblait être un abcès, creva. Alors, une petite pointe blanche apparut à travers la peau : c'était le bout d'un os cassé. Mon père le retira avec les petites pinces stérilisées du Docteur Gingermann et mon frère Ralph fut guéri. Pendant des années, j'ai vu cet os dans un petit bocal, placé dans une armoire. Mais on ne sut jamais comment mon frère s'était fracturé la main.

À mon avis, ce médecin avait vraiment comme premier objectif le soin des malades. Il n'a jamais eu de prime d'éloignement et n'a jamais quitté pour aller dans les grands centres. Il a cessé ses activités comme médecin praticien quand il fut devenu trop vieux.

Comme vous le constatez, c'était comme cela que l'on vivait et que l'on était malade dans le Forillon des années 30. Concernant la mort - car on mourrait aussi dans le Forillon des années 30 -, on était tout aussi frugale, si je peux m'exprimer ainsi : on déposait la personne décédée sur des planches placées sur des chevalets, dans un coin du salon, car la plus humble demeure avait au moins deux pièces au rez-de-chaussée. Pendant trois jours, on gardait le corps ainsi exposé.

Pendant ce laps de temps, les parents et amis défilaient pour prier près du cercueil qu'un homme de l'endroit avait fabriqué en planches de cèdre ou de pin que l'on recouvrait ensuite de tissu noir. On ne voyait pas de chrome ou d'acajou sur ces cercueils. Dans bien des cas, il n'y avait pas de charnier dans les cimetières. L'hiver, c'était donc tout un travail de creuser la fosse au pic et à la pelle dans la terre gelée. Voilà ce que j'ai vécu et vu dans le Forillon de mon enfance et malgré tout cela, il y avait des gens heureux.

Comme je l'ai écrit précédemment, j'étais malheureux de n'avoir aucun garçon de mon âge comme compagnon de jeux ou pour d'autres activités. Cette situation particulière, pour un petit gars de mon âge, a été terriblement pénible. Toutefois, à mesure que je vieillissais, les choses s'arrangèrent. En me déplaçant de plus en plus loin et en découvrant le monde, je me rendis compte qu'il y avait des gens qui avaient beaucoup plus de raisons que moi d'être malheureux. En effet, j'ai été confronté très tôt à ce que je croyais être une injustice. Laissez-moi vous raconter mon premier contact avec la mort.

Par un matin froid et gris de novembre, en me promenant dans un champ labouré, j'aperçus, au loin entre deux sillons, une petite forme de couleur. En m'y approchant, je me rendis compte que c'était un petit écureuil roux qui était gelé. Je n'avais jamais vu de petit écureuil mort. Je me précipitai pour le prendre dans mes mains. Aussitôt, je constatai qu'il était rigide. À quatre ans, je ne me rendais pas compte que le petit écureuil était gelé raide et qu'il était mort. Alors, le croyant malade, je le pris sous mon manteau et le transportai à la maison. C'est ma mère qui dût prononcer le diagnostic. Elle me fit alors un petit exposé sur la mort, la maladie et les accidents mortels qui font, qu'un jour, nous cessons de bouger.

Je dois avouer que les explications de ma mère ne m'avaient pas totalement convaincu. Tellement peu d'ailleurs, qu'avec l'aide de l'une de mes sœurs, je transportai le petit écureuil dans le vieux hangar et le déposai sur un vieux fauteuil. Après lui avoir aménagé un nid bien douillet, j'allais lui parler à tous les jours, le dorloter et le cajoler, dans l'espoir qu'un beau jour, il se remette à bouger et, peut-être, à jouer avec moi. Un jour, le petit écureuil disparut et je fus bien attristé. Plus tard, j'ai pensé que mon père avait disposé du petit cadavre pour des raisons d'hygiène.

Je n'ai jamais oublié cette histoire enfantine, alors que je n'avais que quatre ou cinq ans. Je trouvais injuste que de petits êtres inoffensifs disparaissent. Je ne me doutais pas que j'allais être souvent confronté à la mort au cours de ma vie, sans jamais trouver de réponses aux pourquoi...

Pendant l'été 1934, se déroula une grande fête à Gaspé, dont je me souviens très bien : la fête du quatrième centenaire de la découverte du Canada par Jacques Cartier. Ce fut une fête grandiose et d'envergure internationale. Plusieurs pays comme la France, les États-Unis, la Grande-Bretagne et bien d'autres étaient représentés. Je me souviens qu'il y avait beaucoup de bateaux dans la baie de Gaspé. La fameuse frégate française, le Champlain, avec tous ses canons qui tiraient des salves et desquelles retombaient des drapeaux tricolores français dans la baie m'avait, entre autres, impressionné.

Personnellement, je n'ai pas assisté à la fête à Gaspé même, car mon père ne pouvait nous y amener, la distance étant trop grande. Mon père avait engagé une certaine demoiselle English pour demeurer à la maison avec nous, les enfants. Comme les fêtes durèrent trois jours, il nous amena sur la pointe de Penouille pour voir le feu d'artifices sur la baie et de l'autre côté, dans la ville de Gaspé.

Je me souviens que mon père avait rencontré le célèbre Capitaine Elzéar Bernier de l'Islet, qui l'avait bien impressionné. Je me souviens également que mon grand-père Blanchette avait apporté des truites de mer fraîches et des lompes, communément appelées « des poules d'eau ». Enfin, je me souviens que l'on disait qu'il y avait des centaines de marins français à Gaspé, ce qui était tout un événement pour le village de l'époque!



# *Mes sœurs et mes frères*



*À partir de la gauche, on aperçoit Huguette, Rogata et Alice, la dernière de la famille, photographiées avec une copine de couvent à Carleton en 1954.*

**C**omme je l'ai mentionné précédemment, il y avait, à part moi, neuf filles et quatre garçons dans la maison grise de mon père et de ma mère. Ça faisait du monde autour de la table de la cuisine! Nous étions donc quinze, en comptant mon père. J'ai dit que nous étions quinze à la table et c'est juste, puisque ma mère, je le rappelle, était décédée en donnant naissance à la dernière de mes sœurs. Il fallait de la discipline à la table, car autrement, cela aurait été le bordel ou la tour de Babel!

Les relations entre frères et sœurs étaient bonnes. Elles le sont toujours. Aussitôt que nous avions atteint l'âge de raison, soit 7 ans, chacun avait sa petite tâche, si minime fût-elle : essuyer la vaisselle, s'occuper des plus jeunes, cueillir des petits fruits et désherber le jardin pour les filles. Mais ne croyez pas que les garçons étaient oubliés, au contraire! Selon l'âge et nos capacités physiques, nous avions tous notre tâche : pour l'un, c'était de rentrer le bois de chauffage en revenant de l'école, pour l'autre, c'était d'aller chercher de l'eau au puits. À mesure que nous grandissions ou, plutôt, que nous vieillissions, les tâches augmentaient en conséquence et devenaient de plus en plus lourdes, comme bûcher et fendre le bois de chauffage, faucher et rentrer le foin dans la grange ou semer et récolter les pommes de terre. Il y a bien d'autres travaux auxquels nous étions astreints, à part les devoirs d'école, le soir, autour de la table, à la lueur de la lampe à l'huile de charbon. À travers toutes ces besognes, nous trouvions quand même le temps de jouer et de nous amuser.

Sans vouloir jouer au martyr, je crois que le plus désavantagé de tous, c'était moi. Pourquoi? Parce qu'il n'y avait pas de garçons de mon âge dans les environs du lieu où nous habitons. Malgré cela, je m'inventais des jeux en solitaire comme tirer à l'arc sur des cibles imaginaires ou des canettes vides. En fait, c'était une branche de coudrier à laquelle était attachée une ficelle pour servir d'arc et des baguettes de bois en guise de flèches. Avec la plus vieille de mes sœurs, je construisais des cabanes en rondins de trembles. Une vieille chaudière rouillée nous servait de poêle et des vestes de loup pressées donnaient l'impression de fumée. La veste de loup est un champignon comestible qui se dessèche en vieillissant.

Parmi mes sœurs, celle avec qui je m'entendais le mieux était Yolande, la troisième de la famille et la deuxième de mes sœurs. Yolande est de deux ans plus jeune que moi. Avec Madeleine, la plus vieille de mes sœurs et moi, elle faisait partie des trois plus vieux qui étaient nés à Cloridorme. Yolande avait très bon caractère et il nous semblait que rien ne pouvait l'affecter. Elle était très sensible et courait volontiers au secours des plus faibles. Elle est toujours demeurée fidèle à elle-même, car toute sa vie, elle a hébergé et secouru des infortunés et des gens sans-le-sou de la Gaspésie et de partout qui se trouvaient sur son chemin. Physiquement, Yolande était assez costaute. Elle aurait été capable de terrasser bien des garçons plus âgés qu'elle. Jusqu'à l'âge de 70 ans, elle n'hésitait pas à agripper un meuble ou un réfrigérateur par un bout pour aider à gravir des escaliers lors d'un déménagement.

Tout ceci pour vous dire que Yolande était la compagne toute désignée pour m'aider dans les travaux les plus pénibles que je devais entreprendre comme scier, fendre, empiler du bois pour le chauffage de la maison et pour vendre aux marchands. À part le travail des champs et d'autres tâches dites d'homme, Yolande faisait régner l'ordre sans que cela ne paraisse parmi les compagnes et compagnons de classe. Je dis " sans que cela ne paraisse ", parce que Yolande avait très bon caractère, comme je l'ai mentionné précédemment. Je crois qu'elle avait la force tranquille de mon grand-père Blanchette et l'endurance de mon père au travail. Il fallait bien un caractère spécial comme celui de Yolande pour m'endurer à rechigner quand elle ne faisait pas les choses comme je le voulais! Je dois vous avouer que j'avais été probablement un peu gâté par ma mère, ce qui explique peut-être le comportement sévère de mon père pour me redresser.

Yolande a été, en quelque sorte, la compagne de mes travaux et de mes jeux. Elle avait une autre grande qualité : jamais elle ne rapportait nos petites disputes - je devrais dire les miennes - à la maison! Il devrait toujours y avoir une Yolande dans chaque famille!

Je peux dire que dans l'ensemble, il n'y eut jamais de brouilles ou de dissensions graves dans la famille. Cependant, comme dans la plupart des familles, nous avons nos petites chamailles. Comme nous étions pauvres, nous avons appris très tôt à partager. Cela n'empêchait pas que chacun eût ses petits traits de caractère! Par exemple, on dit de moi que j'aimais critiquer et donner des ordres aux plus jeunes. Était-ce parce que j'étais le plus vieux et un peu gâté ou est-ce parce que mon père m'avait donné trop de responsabilités trop jeune? Je n'en sais rien...

Je vais tenter de décrire certains traits de caractère de certaines de mes sœurs et de quelques-uns de mes frères parmi celles et ceux avec lesquels j'ai grandi, puisque j'ai moins connu les plus jeunes, tels Fernand, Mercédès, Huguette, Rogata et Alice, la dernière. Madeleine est la plus vieille de mes sœurs. Comme moi, les méchantes langues disent qu'elle aime critiquer pour améliorer et qu'elle a un penchant pour le dirigisme. Serait-ce aussi dû à l'énorme responsabilité qui lui tomba sur les épaules à la mort de ma mère et même avant? Pour le reste, elle était très studieuse et disciplinée. Elle a bon cœur et peut donner sa chemise. Comme elle est la plus vieille des filles, c'est elle qui remplaça ma mère, pour ainsi dire. Les plus jeunes de mes sœurs étant au couvent, c'est elle qui se débrouilla pour pourvoir à leurs besoins physiques et éducatifs. Elle dût aussi travailler à l'extérieur pour payer les frais que cette situation occasionnait.

Cora était très habile en cuisine et dans les travaux ménagers en général. Elle avait un caractère enjoué et était d'un commerce facile. Même si elle était la quatrième enfant de la famille, elle a aussi contribué au bien-être de ses frères et sœurs. Elle a un caractère un peu soupe au lait, mais elle a le cœur sur la main!

Ralph fut un grand travailleur, très ambitieux. Il commença à travailler très jeune, soit à 13 ou 14 ans, dans les chantiers de la Côte-Nord, de l'île d'Anticosti et de l'Ontario. Il aime raconter l'anecdote suivante. Comme vous le constaterez, elle ne manque pas de piquant! Un jour, il revint de la Côte-Nord avec plusieurs centaines de dollars qu'il avait gagnés durant une absence de plusieurs mois. Il remit une grande partie de cet argent à mon père et lui acheta une bouteille de gin en cadeau. Des amis arrivèrent et mon père leur offrit un verre de ce gin, sans en offrir à Ralph. Comme quelqu'un fit remarquer à mon père que Ralph n'en avait pas eu, celui-ci répondit : *“ Oh! Il est bien trop jeune pour prendre de l'alcool, il n'a que 14 ans! ”* Comme on

dit : “ *Autre temps, autres mœurs!* ” Il était trop jeune pour goûter à l’alcool, mais pas trop jeune pour gagner l’argent de l’alcool! Ralph aimait beaucoup argumenter. Je crois qu’il aurait fait un excellent avocat! Il était aussi très doué pour la menuiserie.

Gerty est une autre de mes sœurs qui fit beaucoup pour la famille. Avec Madeleine, elle contribua beaucoup à l’éducation et au bien-être des plus jeunes. Elle et son mari, Henri Dunn, mon beau-frère, se donnèrent sans compter pour aider et recevoir les membres de la famille à n’importe quel moment, surtout lors des grands événements comme à Noël et au Jour de l’An. Je peux affirmer que Gerty et Henri furent notre deuxième famille à Gaspé, comme Yolande et Pierre Lebel le furent à Montréal et Chambly. Tous les membres de la famille savaient qu’ils pouvaient toujours compter sur Gerty et Henri en cas de besoin. Malheureusement, Henri nous a quittés il y a quelques années, emporté par le cancer. Il nous a beaucoup manqué, mais son souvenir ainsi que les bonnes relations avec Gerty et sa famille sont toujours là.

Je vous parlerai maintenant d’un autre frère plus jeune que moi que j’ai côtoyé dans le travail et d’autres activités. Il s’agit de Conrad. En plus d’avoir bon caractère, Conrad était et est toujours doté d’une grande force physique. Il est celui sur qui l’on peut toujours compter, en n’importe quelle circonstance. Un peu comme ma sœur Yolande, Conrad a l’assurance tranquille de sa force physique et aussi de son caractère. Toute la famille, mais surtout les plus jeunes et les plus vulnérables, ont toujours pu compter sur sa présence et son secours. Conrad n’a jamais compté les heures consacrées aux autres et à son travail. Tout comme moi, Conrad a servi dans l’armée comme parachutiste pour les troupes de l’Organisation du Traité de l’Atlantique Nord (OTAN). Il a servi au Canada et en Europe. Malheureusement, Conrad a poussé la machine au bout et aujourd’hui, il en paie le prix. Comme il a aussi travaillé dans les mines et pour les grands barrages de la Baie James, cela laisse des traces sur la santé, sous forme de silicose et d’autres séquelles dues aux nombreuses heures sans sommeil.

J’ai déjà parlé de l’une de mes sœurs qui avait été victime d’un grave accident, c’est pourquoi je n’en parlerai pas tellement ici, pour ne pas trop me répéter. Il s’agit de Pearl. Physiquement, Pearl est la plus grande de mes sœurs. Elle est d’un caractère bon et effacé. Cette pauvre sœur n’a pas été chanceuse. En plus d’avoir subi un grave accident qui devait lui laisser des séquelles

pour le reste de ses jours, elle eut le malheur de perdre son mari, Yvon Synnott, mon beau-frère, dans un accident derrière leur demeure. En remisant son bateau derrière la maison, il glissa et tomba sous les roues d'une grosse remorque qui lui passa dessus.

Le pire, c'est que Pearl fut témoin de cet horrible accident de la fenêtre de sa maison. La famille fut très peinée de la disparition d'Yvon, car c'était le bout en train des réunions familiales qui ne furent jamais pareilles après son décès.

Maintenant, je vais vous parler d'un autre de mes frères très spécial, s'accorde-t-on à dire, qui, lui aussi, est décédé dans un accident. Il s'agit de mon frère Rodrigue. Celui-ci était un athlète doué d'un talent d'acrobate, de danseur et de musicien. Pour nous distraire, il inventait toutes sortes de trucs, de danses et de contorsions, comme marcher sur ses mains ou faire des pirouettes. De surcroît, Rodrigue était doué d'un merveilleux tempérament. Il était taquin quelquefois, mais toujours sur un ton joyeux et aimable. Sa disparition, aussi brutale qu'inattendue, porta un dur coup à mon père. La disparition de ce frère aimé de tous laissa un vide longtemps ressenti dans la famille. C'est mon frère Conrad qui eut la pénible tâche de s'occuper du corps de Rodrigue et d'informer la famille.

Imaginez la pénible tâche, pour Conrad, de ramasser son frère le long d'une route de campagne en pleine nuit. Ce ne fut pas une mince affaire non plus d'avoir à annoncer à mon père le terrible drame qui venait de survenir. Un procès eut lieu et le conducteur du camion fut condamné par un juge à quelques années de prison, sans que mon père tente de poursuite. Je dois préciser que Rodrigue n'avait que 18 ans et que la majorité, en 1952, était fixée à 21 ans. Le père du jeune conducteur est venu, en pleurant, demander à mon père de ne pas entreprendre de poursuite contre son garçon, ce que mon père accepta, en disant : *“ Même si je faisais condamner ce jeune homme à une plus lourde peine, ça ne ressusciterait pas mon garçon! ”*

Ce fut le dernier acte de ce drame, car c'en était un. Mais le souvenir ineffaçable de la perte d'un frère bien-aimé, fauché dans la fleur de l'âge, restera gravé dans notre mémoire à jamais. Aux drames nombreux dans la vie de mon père vint s'ajouter celui-là qui n'était pas le moindre et qui lui enlevait un fils dont il n'était pas peu fier.

Jusqu'ici, j'ai parlé de mes relations avec mes frères et sœurs les plus âgés. Je vais maintenant parler des plus jeunes que, malheureusement, j'ai moins connus. Quand je suis parti dans l'armée, vous comprendrez qu'ils n'étaient pas très vieux, la plus jeune venant à peine de naître. Mes trois autres sœurs, Mercédès, Huguette et Rogata ne me reconnaissaient plus à mon retour d'outre-mer. Pour ma part, j'en ai reconnu quelques-unes, parce qu'elles étaient de la famille. Mais autrement, si je les avais rencontrées ailleurs, je ne les aurais pas reconnues, parce qu'elles avaient changé, tout comme moi, d'ailleurs.

Je n'aurais sûrement pas reconnu le plus jeune de mes frères, Fernand. La plus jeune de mes sœurs, Alice, ne m'avait jamais vu et elle m'appelait "*le gars de l'armée*". Dès le début, comme je la taquinais et qu'elle se fâchait, elle disait à mon père : "*Pourquoi le gardes-tu ici, le gars de l'armée? Renvoie-le donc à l'armée!*"

Comme j'ai dû repartir à nouveau et que ces jeunes sœurs ont été placées au couvent par la suite, nous n'avions pas eu l'occasion de nous revoir souvent. Depuis ce temps, elles se sont mariées et nous avons l'occasion de se revoir plus souvent. Mercédès est marié à Léopold Fournier et demeure à Sainte-Anne-des-Monts. Nous nous voyons plusieurs fois par année et c'est toujours un plaisir. Huguette et Rogata demeurent toutes deux à Lévis. Huguette est mariée à Lévy Thériault. Ils sont très hospitaliers et toujours prêts à rendre service. C'est la même chose pour Rogata et Henri-Paul, son conjoint. Rogata, qui est maintenant infirmière retraitée, m'a rendu de fiers services quand j'ai été récemment malade et que j'ai dû être hospitalisé d'urgence à l'hôpital Laval de Québec, à la suite d'une hémorragie aux poumons.

Parmi mes frères et moi, je crois que celui qui a encaissé les plus durs coups est, sans contredit, Fernand. Comme il était le plus jeune et que mon père n'avait pas les moyens de le placer au séminaire ou dans une autre maison d'enseignement, il a été dans l'obligation extrême d'aller habiter chez certains parents ou chez des étrangers. En plus d'avoir perdu sa mère au moment où il en avait le plus besoin, Fernand s'est retrouvé à vivre tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, dans des milieux la plupart du temps étrangers et souvent hostiles. Fernand a dû fréquenter des écoles à l'Anse-au-Griffon, à Sainte-Anne-des-Monts et aussi à Montréal. Imaginez qu'à chaque fois, il

a dû s'adapter à un nouveau milieu pas toujours des plus accueillants. Je sais, pour avoir lu le journal incomplet que mon père avait commencé à tenir à différents endroits, notamment dans l'Arctique, qu'il souffrait énormément d'être séparé de celui qu'il appelait affectueusement " son petit Pite ". Finalement, Fernand a grandi comme tout le monde et s'est débrouillé, s'est marié et a élevé une belle famille. Contrairement à lui qui avait manqué du nécessaire, sa famille n'a jamais manqué de rien. La plupart de nous avons eu besoin de ses services, car il est entrepreneur à son compte. Il est toujours prêt à rendre service aux parents et amis. Même si Fernand se fâche vite, il oublie tout aussi vite et est toujours prêt à aider.

J'ai essayé, en synthétisant, de décrire un peu les relations que j'ai eues avec mes frères et sœurs, tout en énumérant beaucoup leurs qualités et un peu leurs défauts. Ce n'est pas une thèse, mais un survol bien incomplet de leur vie, de leurs bonnes fortunes et de leurs misères. J'ai essayé aussi de décrire partiellement leur caractère. J'ai tenté de le faire avec le plus d'objectivité possible, même si je sais que c'est difficile, quand il s'agit de sa famille. Grâce à nos parents et au ciel, je peux dire que les relations entre les membres de la famille sont demeurées excellentes jusqu'à ce jour et j'espère qu'elles le demeureront tant que nous serons de ce monde.



*Mon frère Rodrigue Bouchard, fils d'Édouard " Eddy ",  
décédé accidentellement le 15 août 1952.*





*Les personnages  
qui ont marqué mon enfance*

**A** part les membres immédiats de ma famille, il n'y avait que très peu de monde dans le voisinage de la ferme Morin, dans le Portage de l'Anse-au-Griffon. Y habitaient tout de même certaines gens des paroisses voisines qui venaient nous visiter et que nous fréquentions pour diverses raisons. Parmi celles-là, il y avait un vieil oncle du côté maternel qui était un personnage assez spécial. Mon oncle Marcel arrêta souvent chez nous quand il se rendait à Gaspé. Souvent, c'était pour laisser reposer sa jument, Kate. Pendant qu'elle mangeait et se reposait, il nous racontait des extraits de sa longue vie mouvementée.

Mon oncle Marcel Synnott était né en 1856 à l'Anse-au-Griffon. D'origine irlandaise, il était le petit-fils du premier habitant de l'Anse-au-Griffon, Edward Synnott. Sa grand-mère était Marguerite Robert dit LeBreton. Physiquement, mon oncle Marcel était costaud et assez grand. Il avait été blond, me disait-on, mais quand je l'ai connu, il avait les yeux bleus et les cheveux blancs comme neige. En 1941, alors qu'il était âgé de 85 ans, il attelait toujours Kate pour aller à Gaspé l'hiver, à environ 25 kilomètres de l'Anse-au-Griffon. Immanquablement, il descendait chez nous pour souper et faire manger Kate.

Selon lui et les gens âgés qui le connaissaient bien, il avait eu une vie de dur à cuire et de bagarreur à ses heures. Ce qui le faisait craindre encore plus dans sa jeunesse, c'est qu'il aimait bien le rhum et le gros gin. Il avait élevé une famille assez nombreuse, tout en naviguant et en défrichant une assez grande terre. En effet, sa terre et les animaux qu'il élevait le rendaient presque autosuffisant. Plusieurs personnes prétendaient que, pendant qu'il naviguait, il avait fait travailler ses enfants durement pour défricher et cultiver sa terre. Certains affirmaient qu'il avait été très dur pour sa femme. Était-ce des racontars de mauvaises langues? Je n'en sais rien. Mais ce que je sais, par ses témoignages et ceux de vieilles personnes, c'est qu'il n'avait jamais compté que sur lui-même pour régler ses différends.

Pendant la crise économique des années 30, quand il nous arrivait de manquer de beurre ou de lard, ma mère m'envoyait chez mon oncle Marcel avec un petit mot sur un bout de papier, lui demandant de me remettre du beurre ou du lard, que mon père lui paierait lors de leur prochaine rencontre. Alors, il me demandait de le suivre à la cave.

Une fois descendus, nous prenions du lard et du beurre qu'il conservait dans des tinettes. Il m'en remettait quelques morceaux dans du papier ciré. Il avait toujours des surplus de beurre, de lard, d'œufs, de poisson et de légumes qu'il vendait, l'hiver venu, aux gens et aux familles qui en manquaient.

S'il avait été rude et sévère envers ses enfants, il y a une chose dont je suis certain : il était patient avec moi et ses histoires d'aventure me fascinaient. En se racontant à l'auditoire attentif que j'étais, probablement qu'il revivait des grands pans de sa vie. Assis à ses pieds, je faisais de grands voyages dans le temps et dans l'espace. Je voulais toujours en savoir davantage. Mon père nous disait qu'il exagérait ses récits épiques. Mais tous, y compris mon père, étaient d'accord pour dire qu'il avait été un navigateur au tempérament hardi et au jugement sûr.

Avec lui, j'ai appris à carguer les voiles, à prendre des ris dans les huniers, à louvoyer et à tirer des bordées. Mon oncle Marcel ne savait ni lire, ni écrire. Son langage en était un de marin pêcheur du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il n'y avait presque pas de mots anglais ou d'anglicismes dans ses expressions, mais beaucoup de mots de marine anciens.

La compagnie Robin & Jones, qui avait exploité les pêcheurs gaspésiens en les gardant endettés envers la compagnie, avait saisi la propriété de son père pour endettement. Ainsi, mon oncle Marcel avait navigué sur les goélettes des Robin pour payer la dette de son père et récupérer la propriété. La compagnie Robin n'avait pas hésité à l'engager sur ses voiliers, ce qui prouve l'appréciation de la compagnie pour ses talents de navigateur. Écoutons plutôt ce qu'il me raconta à propos d'un voyage en Angleterre pour la compagnie jersiaise Robin, Jones & Whiteman Limited : *“ Un jour, nous revenions d'Angleterre, vers le début décembre. Vu la saison avancée, le capitaine jugea qu'il devait débarquer l'équipage à Halifax, où la goélette des Robin devait hiverner. La raison était bonne, car la goélette ne pouvait plus prendre, à cette période de l'année, une cargaison de morues sèches à l'Anse-au-Griffon. Comme il n'y avait pas de train entre Halifax et Gaspé, mon compagnon et moi avons marché jusqu'à l'Anse-au-Griffon. Nous y sommes arrivés vers le 19 janvier, après un mois de marche. Nous mangions et couchions chez les gens le long de la route et, quelquefois, dans les granges. ”*

Il avait trouvé difficile de ne pouvoir parler anglais car, disait-il : “ *Je suis un Canadien-Français irlandais* ”! À mesure qu’il me racontait ses voyages et ses exploits en mer, je découvrais ce monde marin et ce vocabulaire des <sup>VXIII</sup><sup>e</sup> et <sup>XIX</sup><sup>e</sup> siècles. Il tirait ses bordées et relâchait dans un havre. Il parlait de ses hardes et de son butin. Il accostait en amont du quai.

Il me faisait rencontrer ce monde marin étrange où les différends et les disputes se réglaient à coups de poing, aussi bien à bord que dans les tavernes de Liverpool ou dans les ports des Antilles. J’apprenais aussi qu’à cette époque, le rhum de la Jamaïque coulait allègrement dans les gosiers salés des Gaspésiens. Selon mon oncle Marcel, certains naufrages furent évités grâce à son sang-froid et à sa force hors de l’ordinaire. Il avait cassé bien des gueules dans les tavernes et les pubs de Liverpool et autres lieux d’escales.

Parmi ses autres occupations, oncle Marcel avait occupé le poste de maître de grave, dans son village de l’Anse-au-Griffon. Cette fonction d’autorité consistait à distribuer les emplacements de séchage du poisson sur les grèves du havre. Il devait également arbitrer les différends parmi les pêcheurs. Comme le poste de maître de grave était désigné par les pêcheurs, n’est-ce pas là une preuve de la crainte, du respect et de la confiance qu’on lui portait, puisqu’il devait négocier avec les marchands?

Écoutons plutôt l’un des voisins d’oncle Marcel nous raconter l’anecdote suivante qui n’est pas banale du tout et qui démontre assez bien son caractère bouillant, pour ne pas dire plus : “ *Un jour, un pêcheur vint lui dire qu’un gérant de la compagnie Robin venait de poser un geste qui ne plaisait pas du tout aux pêcheurs et surtout à mon oncle Marcel. C’était un dimanche matin et mon oncle Marcel se rasait la barbe. En un rien de temps, il était sur la grave où l’attendaient les pêcheurs et le gérant de la compagnie de poissons. Comme le gérant ne voulait pas entendre ses arguments, il lui assena un coup de poing et l’assomma. Beaucoup de gens se mirent à rire, non pas parce qu’il avait assommé le gérant, mais parce qu’il n’avait qu’un côté du visage rasé. Ainsi, dans sa précipitation, il avait laissé tomber le rasoir et était descendu à la grève, que l’on appelait la grave, le visage à demi-rasé.* ”

Il n'avait que trois doigts à la main droite. Il disait qu'il avait perdu deux doigts à la suite de manœuvres en mer. Il ajoutait que, dans une bagarre, s'il agrippait un adversaire au collet, il ne le lâchait plus. Il raconta à ma mère comment il avait rencontré une belle Irlandaise en Europe et qu'elle était tombée amoureuse de lui. Il ajouta que la demoiselle était d'une famille riche et que lui, étant pauvre, n'aurait pas été en mesure de lui offrir les belles robes en "*soué*" (soie) qu'elle était habituée de porter. Même s'il était un rude gaillard, il avait gardé, au fond de lui, une place pour le romantisme et l'amour. Il faut croire que cela lui permettait de rêver un peu!

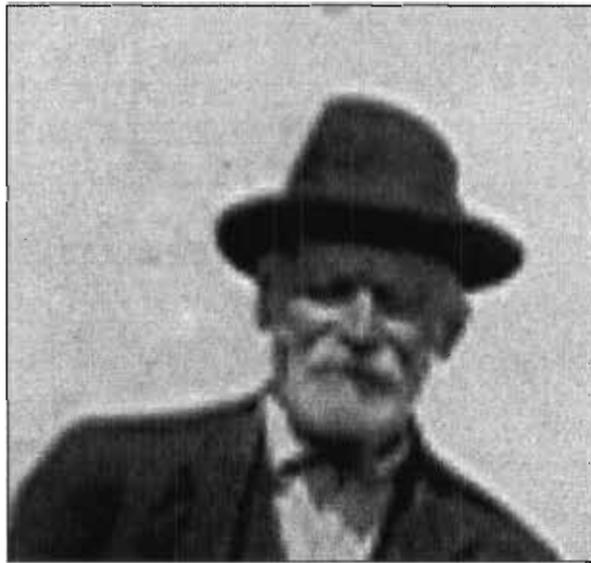
S'il savait se faire craindre, oncle Marcel savait aussi rendre service et se faire apprécier. Il n'avait pas d'égal pour aller chercher, dans un temps record, la sage-femme ou le médecin à Gaspé. Une certaine Madame Bilodeau était tombée malade brusquement pendant une tempête de neige. Personne n'avait osé sortir par pareil temps, excepté mon oncle Marcel.

Il était orgueilleux. Il ne lésinait pas sur la qualité de ses chevaux et de ses voitures d'été et d'hiver. Il achetait toujours le meilleur cheval et les plus belles voitures. Ses chevaux étaient toujours fringants parce que très bien nourris. Ses voitures et ses harnais étaient toujours bien astiqués. Les cuivres et les grelots reluisaient et brillaient au soleil. C'est pour toutes ces raisons qu'il brisait les records de vitesse quand il s'agissait de se déplacer en cas d'urgence ou de situations pressantes.

Au-dessus de la porte, à l'intérieur de sa maison, était accroché un vieux mousquet du XVIII<sup>e</sup> siècle. Toujours suspendue au-dessus de la même porte, il y avait aussi une corne de bœuf dans laquelle il mettait sa poudre à fusil. C'était un fusil que l'on appelait aussi "*fusil à baguettes*" ou mousquet, que l'on voyait souvent dans les vieilles maisons de l'époque. En me montrant ce fusil, il me racontait ses bonnes chasses aux gibiers de mer, aux outardes et aux tourtes. À l'époque de mon oncle Marcel, les tourtes n'étaient pas encore disparues. Il fallait l'entendre raconter combien d'oies sauvages il avait abattues d'un seul coup de mousquet!

J'étais étonné de réaliser combien oncle Marcel devenu plus vieux, avait eu de patience pour raconter, sans jamais se lasser, toutes ces histoires à un jeune adolescent comme moi. Bien plus tard, j'ai compris qu'il avait, sans s'en apercevoir, éveillé en moi le goût de connaître et d'apprendre. J'ai compris aussi qu'à travers moi et ses histoires, il revivait sa jeunesse.

J'étais allé le visiter avant mon départ pour la guerre outre-mer. Ce fut la dernière fois que je le vis. Il m'avait fait promettre de lui raconter, à mon retour, comment c'était en Angleterre, afin de comparer avec ce qu'il avait vu dans son temps. Je lui avais promis que je le ferais si je revenais un jour. Je suis revenu, mais mon oncle Marcel n'était plus. Il était décédé quelque temps avant mon retour, à l'âge de 89 ans. Le livre qui avait émerveillé mes jeunes années s'était refermé à jamais.



*Marcel Synnott.*

*Nos voisins, les Philips*

**L**a petite ferme qui bornait notre terre du côté sud appartenait à des anglophones. Cette famille d'origine écossaise était venue s'établir en Gaspésie vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, lors de l'exode forcée des loyalistes américains. Cette famille avait pour nom Philips. Elle n'habitait pas en permanence cette petite ferme, mais y faisait paître ses animaux, tels les vaches et d'autres bétails. Ces gens avaient donc leur résidence sur le bord de la baie de Gaspé, à Penouille, à environ 4 kilomètres de notre résidence. La plus grande partie de leur terre n'était pas en culture. Elle consistait en une grande superficie de forêt. Comme chez mon père, il y avait des ruisseaux où la petite truite abondait. L'automne venu, c'était merveilleux de pouvoir chasser le petit gibier : des perdrix, des lièvres et d'autres petits animaux à fourrure, tels des rats musqués, des hermines et des belettes.

En 1932, j'avais neuf ou dix ans, le fils de notre voisin, Nelson Philips, qui avait 18 ou 19 ans, me demanda de l'accompagner à la pêche l'été et à la chasse l'automne. Après avoir obtenu la permission de mon père et de ma mère, j'acceptai. Vous pourriez trouver étrange que mon père ait consenti aussi facilement que j'aille à la pêche avec Nelson... Mais il faut se placer dans le contexte de l'époque et connaître la réputation de la famille Philips pour comprendre. Cette famille jouissait d'une bonne réputation, tant chez les anglophones que les francophones. De plus, ces gens aux habitudes frugales étaient assez bien nantis pour l'époque, en Gaspésie. En plus de posséder une grande terre boisée, ils possédaient une belle grande maison, un magasin général, de beaux petits vergers et une automobile, ce qui n'était pas banal dans le temps. En somme, cette famille était estimée et jouissait d'une notoriété enviable.

Nelson était déjà un colosse pour son âge et avait des airs un peu malabars. Il était solitaire et peu porté à la conversation. Pourtant, Nelson était plutôt doux.

## *Le drame éclate*

Nelson et moi passions nos journées le long des ruisseaux, au creux des montagnes et des ravins, à pêcher la truite sans beaucoup nous parler, étant complètement absorbés à capturer le plus de truites possible. Cela valait pour les jours d'été. Quand l'automne arrivait, c'était différent; nous marchions le long des sentiers forestiers, dans les sous-bois d'érables et de bouleaux, pour tirer des lièvres et, près des routes de gravelle bordées de pimbins et de sorbiers, nous chassions les perdrix. À cette époque, le gibier abondait. En fin de journée, nous revenions avec de très abondantes récoltes.

Certaines journées, nous étions très fatigués, mais toujours heureux de pouvoir remettre à nos familles respectives les fruits de notre chasse. Je dois préciser que ces activités se déroulaient surtout les fins de semaine. Nelson avait une belle carabine toute neuve que j'enviais beaucoup. Probablement qu'il s'en rendait compte, car il me la prêtait souvent, sous prétexte qu'il m'enseignait à tirer.

Comme je l'ai dit précédemment, Nelson et moi ne parlions pas beaucoup. Non pas à cause de la barrière de la langue, mais surtout à cause du caractère timide et renfermé de Nelson. Nous pêchions toujours éloignés l'un de l'autre d'environ 20 mètres. Même s'il n'y eut jamais de grande camaraderie entre Nelson et moi, il n'y eut jamais de disputes, de désaccords ou de reproches entre nous. L'attitude de Nelson à mon égard ne fut jamais déplacée. Je peux dire qu'au contraire, son attitude à mon égard était plutôt celle d'un adulte face à un adolescent ou même d'un grand frère. J'oubliais de dire que Nelson souffrait d'une petite infirmité à un pied qui le rendait un peu boiteux. Mais il se déplaçait assez facilement. Je n'ai jamais su la cause de son infirmité.

En 1933, je peux dire qu'en cette année de crise économique, ma vie et celle de Nelson se déroulaient paisiblement. Mais tout à coup, un gros nuage passa au-dessus de nos têtes. Alors, ce fut la fin de notre camaraderie insouciant et de nos journées paisibles sur le bord des ruisseaux.

Deux des cousines de Nelson, qui étaient aussi cousines entre elles, disparurent, par un beau soir du mois d'août 1933. Marguerite Ascah avait 18 ans et sa cousine Maud, 15 ans. Marguerite devait partir pour Québec dans quelques jours pour y poursuivre ses études. Elle était un peu l'orgueil du village, car elle était très jolie. La disparition de ces deux filles eut l'effet d'une bombe sur le petit village anglophone de la péninsule. Des recherches intensives furent aussitôt entreprises : d'abord sur les rives de la baie de Gaspé, ensuite dans les eaux de la baie. À mesure que les jours passaient, leurs parents envisageaient le pire. Pour eux, il n'était pas question de fugue.

Les rumeurs les plus farfelues se mirent à circuler. Certains affirmaient avoir vu les deux filles faire de l'auto-stop sur une route près de Québec, d'autres disaient qu'elles avaient été enlevées par des touristes américains. Enfin, d'autres encore pensaient qu'elles avaient été kidnappées par des contrebandiers des îles Saint-Pierre et Miquelon, en représailles contre les pères des jeunes filles qui agissaient comme agents anti-contrebande. Leurs tâches consistaient à informer la garde côtière des activités clandestines sur les côtes gaspésiennes et ailleurs au Québec. Certains disaient que les filles seraient bientôt relâchées par les contrebandiers.

À mesure que passaient les jours et les semaines, les gens ne savaient plus qui croire, ni quoi penser. Le 21 octobre suivant, le village et le Québec en général furent stupéfaits d'apprendre que des pêcheurs avaient fait la macabre découverte d'un pied humain sur le bord de la grève. Les premières constatations confirmèrent qu'il s'agissait bien d'un pied de jeune fille rejeté par la mer. Les gens du village et les Gaspésiens furent indignés. Tout le Québec maudit ces contrebandiers sans foi ni lois qui avaient fait ce coup horrible. À mesure que s'intensifièrent les recherches autour de la baie de Gaspé, certains soupçons planèrent sur les têtes de certains pêcheurs qui habitaient près de la plage, dont l'un de ceux qui avaient trouvé le pied de l'une des jeunes filles.

Le pêcheur qui avait trouvé le pied de la jeune fille se nommait Bond. Il habitait la presqu'île de Penouille avec ses frères et son père. Sur cette pointe, vivait une autre famille du nom de Vézina. Comme le pied avait été trouvé sur le rivage de cette pointe et que les deux familles, Bond et Vézina, étaient canadiennes-françaises et catholiques, il n'en fallait pas plus pour que certains membres de la communauté anglophone les considèrent comme suspects.

Les recherches se poursuivirent en grattant le fond de la baie de Gaspé. Quelques jours plus tard, un corps sans tête fut repêché du fond de la baie de Gaspé. Le pied retrouvé quelque temps auparavant appartenait au même corps. Le cadavre était celui de Maud, la plus jeune des cousines. Le corps de Marguerite ne fut jamais retrouvé. En fouillant autour de l'entrepôt du père de Nelson, on trouva un soulier et un bracelet. On découvrit aussi des taches de sang sur une petite chaloupe appartenant au père de Nelson. La GRC et la police provinciale ne parlèrent plus d'enlèvement, mais de meurtre. Les soupçons ne portaient plus sur des étrangers, mais sur des personnes de la petite communauté anglophone de Penouille.

Tout à coup, une autre nouvelle ébranla la petite communauté. Un jeune homme de 19 ans, que l'on décrit comme un géant d'un mètre 90, est arrêté. C'est Nelson Philips, qui tient le magasin de temps en temps pour son père. Il fut le dernier à être vu avec les jeunes filles, le soir de leur disparition. On amena le suspect à la prison de Percé pour l'interroger. Quelques jours plus tard, nous apprenions que Nelson avait admis avoir commis ce crime.

Il fut donc ramené sur la pointe de Penouille pour l'identification des objets retrouvés. Nelson fut interrogé par un certain détective Maloney. Ce dernier était un détective privé de Montréal. Plus tard, il admit qu'il était seul avec Nelson lors de l'interrogatoire. Ce fameux détective au passé pour le moins troublant déclara avoir offert du brandy à Nelson qui refusa.

Nelson fut conduit à la prison de Québec pour son premier procès. La famille et les proches de Nelson insistèrent pour avoir un juge et un jury anglophones, ce qu'ils obtinrent. Après de longues procédures et des manchettes dans les journaux du Québec et du Canada, Nelson fut condamné par le juge Greenshild à être pendu le 18 mai suivant. Ce fut la consternation dans la petite communauté anglophone de Penouille. Cependant, il faut bien dire que Nelson n'avait aucun antécédent judiciaire et qu'il était connu par tous comme étant un bon garçon.

La famille et ses proches décidèrent d'aller en appel et demandèrent un nouveau procès. Cette fois-ci, on opta pour un jury mi-francophone, mi-anglophone. L'avocat de Nelson était un brillant criminaliste francophone du nom de Maître Lucien Gendron. Le juge était aussi francophone : il s'appelait Juge Noël Boileau. Le palais de justice de Québec était rempli à craquer. La police avait de la difficulté à contenir la foule.

Après un long plaidoyer, Maître Gendron fit valoir, devant le juge et le jury, que la réputation du détective privé Maloney n'était pas très bonne, qu'il avait interrogé Nelson sans témoin, qu'il lui avait offert du brandy que l'accusé avait d'ailleurs refusé et qu'il lui avait fait des menaces et des promesses pour obtenir un aveu. Tout cela fut admis par le détective, car il avait peur que Maître Gendron ressorte des faits troublants sur son passé. Après avoir entendu le plaidoyer de Maître Gendron, le jury revint avec un verdict d'acquiescement. Nelson était libre. Il revint donc parmi les siens, qui avaient vécu un véritable cauchemar. La population anglophone demeura silencieuse, tandis que la population francophone demeura perplexe. Un tiers de la population le croyait coupable, un tiers le croyait non coupable et le dernier tiers ne savait que penser. Nelson reprit sa routine habituelle sans faire plus de bruit qu'auparavant. Il revint me chercher comme avant le drame pour aller à la pêche et à la chasse.

À l'exception d'une seule fois, Nelson ne me parla jamais de ce drame, ni de ce qu'il avait subi. Un jour, pendant que nous pêchions et sans que je m'y attende, il me demanda : “ *Penses-tu que j'aurais pu tuer quelqu'un?* ” Je lui répondis que je n'en savais rien et lui demandai pourquoi il me posait cette question. Il me répondit que c'était juste pour savoir. Il ne me reparla jamais de cette affaire et moi non plus. La réponse que je lui fis était sincère, car j'entendais les grandes personnes se poser les mêmes questions et donner les mêmes réponses. J'avais 10 ans et comme

n'importe quel garçon de cet âge, je ne m'arrêtais pas longtemps à réfléchir sur ces questions. Nelson avait été acquitté, je retrouvais un compagnon de chasse et de pêche et j'étais content. La vie et la routine reprenaient leur cours normal.

Tout au long de mon adolescence, je revis souvent Nelson au magasin de son père, où il travaillait comme commis. Il était toujours discret et économe de paroles. Pendant quelques années, ma sœur Yolande a travaillé chez Monsieur Austin Philips, le père de Nelson. D'après elle, Nelson fut toujours un garçon tranquille et gentil.

À mon retour en Gaspésie en 1983, je revis Nelson au dépanneur, mais je ne fus pas certain de le reconnaître. En me présentant à lui et après avoir échangé quelques paroles, je reconnus le Nelson de ma jeunesse. Mais il avait beaucoup vieilli et me semblait un peu malade. Après quelques souvenirs échangés, il s'informa de ma sœur Yolande. Il me parla de mon père et parut, tout à coup, fort ému. Revoyait-il sa jeunesse ainsi que le drame qui avait marqué celle-ci et qu'il avait essayé d'oublier depuis 50 ans? C'est possible.

Quelque temps après, Nelson décéda subitement sur le train en revenant d'une visite chez sa fille qui habite Montréal. Ainsi prenait fin un triste chapitre de la petite histoire de Forillon et le martyr d'un homme énigmatique sur lequel beaucoup de choses avaient été dites et écrites, sans que personne ne puisse prouver quoi que ce soit. Par un curieux retour des choses, cinquante ans après le drame, je me retrouvai dans le cimetière anglican de Penouille pour aider mon frère Fernand à creuser la fosse de Nelson. Cet homme, qui avait terriblement souffert, emporta avec lui l'un des plus mystérieux secrets de Forillon.





*La mort d'un ermite*

**M**onsieur James Morris était un grand vieillard qui habitait seul dans une cabane, à environ un kilomètre de notre maison. Il demeurait en pleine forêt, près d'un petit ruisseau, au pied de la montagne. D'ailleurs, par la suite, ce petit ruisseau a porté le nom de ruisseau à Morris. Le terrain sur lequel était construite sa cabane appartenait au père de Nelson Philips. Ce dernier lui avait donné la permission de construire sa cabane sur son lot boisé.

Monsieur Morris était un homme assez mystérieux. Personne ne semblait connaître ses origines, ni d'où il venait. Le bonhomme ne faisait rien non plus pour éclaircir le mystère, car il n'avait plus toute sa tête depuis un bon moment. Cependant, à sa mort, mon père découvrit, après certaines démarches, qu'il était originaire de Douglstown, une paroisse de l'autre côté de la baie de Gaspé. Cette population était composée en majorité de gens d'origine irlandaise. Donc, jusqu'à sa mort, on ne sut pas grand chose de Monsieur Morris.

Il vivait en ermite. Il ne sortait que pour quémander du thé, des patates, un morceau de beurre ou du bicarbonate de soude, communément appelé du soda. Pourquoi du soda? Parce que Monsieur Morris ne mangeait que des galettes qu'il pétrissait avec du soda comme levain. Après sa mort, en comptant les boîtes de soda vides, nous avons pu constater qu'il en consommait en quantité industrielle. Il est possible que c'était pour sa digestion.

Monsieur Morris sortait parfois de son repère pour venir chez nous afin de raconter à mon père ou à ma mère des histoires peu crédibles. Il était assez évident que le bonhomme n'avait plus toute sa tête. Toutefois, par moments, son propos retrouvait une certaine lucidité. Il racontait que, dans sa jeunesse, il avait été enrôlé par l'armée américaine. Alors, il se levait de son siège, prenait le balai comme si c'était un fusil et, tout en se donnant des commandements militaires, il exécutait toutes sortes de manœuvres que les enfants trouvaient drôles, mais qui faisaient un peu peur à ma mère.

Précédemment, j'ai employé le mot " quémander ", mais ce n'est pas tout à fait exact. Monsieur Morris ne quêtait pas vraiment : il empruntait. Cet emprunt n'avait pas d'échéance quant au remboursement, de sorte qu'il ne remettait jamais.

Au physique, Monsieur Morris était assez impressionnant. Il faisait bien un mètre 90 et était svelte (voir photo). Il venait assez souvent à la maison. Alors, il nous enseignait, à nous les enfants que nous étions, à compter en anglais. Avant de retourner à sa cabane, ma mère lui donnait souvent du lait ou un peu de soda. Certains jours, son discours était plutôt paranoïaque. Il racontait que son ex-femme était venue du Vermont avec des complices pour lui faire un mauvais parti. D'autres fois, il entendait des gens qui voulaient enfoncer sa porte. Il les menaçait de sa hache qu'il gardait près de son lit. La nuit, il entendait sûrement des bruits, car comme il habitait en pleine forêt, les ours, attirés par les odeurs de mélasse qu'il gardait dans sa cabane, devaient sans doute gratter dans sa porte et aux fenêtres.

Un beau jour, Monsieur Morris se présenta chez nous en chancelant. Il disait qu'il était malade et c'était évident. Mon père était absent. Ma mère ne pouvait pas faire grand chose pour lui, à part de lui donner un verre de lait et de lui offrir de se reposer sur le divan. Il but très peu de lait. Comme il ne pouvait voir mon père, il repartit pour sa cabane, après avoir reçu, de ma mère, l'assurance que mon père irait le voir à son retour. Constatant sa grande faiblesse, ma mère lui conseilla d'attendre l'arrivée de mon père, mais il ne voulut pas et quitta en chancelant.

Dès le retour de mon père, ma mère le mit au courant de l'état du pauvre homme. Comme il était très tard en soirée et que mon père était fatigué, il décida de se coucher. Mais il ne pouvait pas dormir. Alors, inquiet, il réveilla mon oncle et lui demanda de l'accompagner chez Monsieur Morris. Mon père alluma un fanal et ils partirent en direction de la cabane du pauvre homme. Je dois ajouter que pour se rendre à la cabane de Monsieur Morris, il n'y avait pas de route. Il fallait emprunter un mauvais sentier à travers la forêt.

Arrivés à la cabane, ils constatèrent que la seule porte était verrouillée de l'intérieur. Ils eurent beau frapper, la porte demeurait verrouillée. Monsieur Morris disait faiblement qu'il allait ouvrir, mais de toute évidence, il ne pouvait parvenir à se lever de son lit.

Finalement, il y parvint, mais seulement pour retomber sur le plancher de toute sa longueur. Alors, mon père lui cria de ne pas bouger, qu'il allait enfoncer la porte. Pour toute réponse, le vieux criait : "*Don't! Don't!*"... N'entendant plus que des gémissements près de la porte, mon père enfonça la porte. Le spectacle qui s'offrit à ses yeux n'était pas beau à voir. Le bonhomme agonisait dans ses excréments. Comme la seule porte et la seule fenêtre étaient fermées, il n'y avait aucune circulation d'air dans la petite cabane. Mon père y entra et souleva l'homme pour le déposer sur son grabat. Mon oncle ne put y entrer, ne pouvant supporter la puanteur. Alors, ne pouvant tolérer la scène, mon père demanda à mon oncle d'aller avertir les autorités municipales et le prêtre, puisqu'il n'était d'aucune autre utilité.

Le bonhomme essaya de dire quelque chose à mon père, mais ses balbutiements furent incompréhensibles. Il pointa du doigt un ballot de chiffons et de vieux vêtements qui lui servait d'oreiller, mais mon père ne parvint pas à comprendre ce que cela signifiait. Finalement, il mourut seul en compagnie de mon père. Une fois le décès constaté, mon père fit un feu de bois dehors, fit chauffer un bidon d'eau, rasa et lava le défunt qui ne s'était sûrement pas lavé depuis des années. Il rhabilla ensuite le cadavre du mieux qu'il put avec le linge qu'il trouva dans un vieux coffre de bois. Ensuite, mon père nettoya la place du mieux qu'il put et jeta les restes de nourriture et le linge souillé au feu.

Mon père, tourmenté, se demandait bien ce qu'avait voulu dire le vieil homme en lui montrant les guenilles qui lui servaient d'oreiller. Alors, il entreprit une inspection minutieuse de la cabane et du grabat. Tout à coup, dans la poche d'un vieux pantalon, sous la tête de l'homme, il trouva un petit sac dans lequel il y avait deux ou trois autres petits sacs, à la façon d'une poupée russe. L'ensemble était bien ficelé. À l'intérieur, à la stupéfaction de mon père, s'y trouvaient 96 dollars!

Quand mon oncle revint, accompagné du prêtre et du maire, ils n'eurent qu'à constater le décès de Monsieur Morris. Ils furent heureux de réaliser que tout avait été nettoyé et que le défunt avait été lavé, rasé et préparé pour l'inhumation. Comme l'on s'apprêtait à se partager le coût de l'inhumation, mon père remit au curé de la paroisse les 96 dollars qu'il avait trouvés dans la poche du vieux pantalon.

Monsieur Morris n'avait aucun héritier connu, sauf un lointain cousin qui était prêtre et qui ne semblait guère intéressé. Alors, mon père et quelques bons citoyens se chargèrent des funérailles du défunt. On transporta le corps à environ deux kilomètres, chez Jos Briard, qui habitait une grande maison avec sa femme. Il fut exposé pendant trois jours, selon la coutume de l'époque, comme n'importe quelle personne qui décédait. Mon père et Monsieur Briard fabriquèrent un cercueil en cèdre et y déposèrent le corps pour le transporter à l'église.

Donc, à la grande surprise et à l'étonnement de tout le monde, Monsieur Morris avait ramassé assez d'argent pour payer ses funérailles et pour faire chanter plusieurs messes pour le repos de son âme. Cet homme, que tous savaient indigent et simple d'esprit, avait pensé à mettre de côté une telle somme d'argent pour ses funérailles. Cela dépassait l'entendement! Une somme de 96 dollars était considérable, si on tient compte du milieu et de l'époque! Si telles étaient ses dernières volontés, elles furent comblées, car il eut de belles funérailles. Beaucoup de gens de la paroisse n'avaient pas les moyens de s'en payer de semblables!

Le fait de constater l'esprit de charité et de dévouement que la petite communauté manifestait à l'égard de tous ses concitoyens, même pour le plus pauvre d'esprit et de biens, me fit réfléchir pour la deuxième fois sur la mort. Je suis toujours ému en pensant que les Gaspésiens de cette époque considéraient que riche ou pauvre, un être humain avait droit au même respect.



*James Morris, un ermite, mourut seul en présence de mon père dans une cabane, au début des années 1930.*

# *Mes débuts*

## *comme débardeur et draveur*



*Moi, Charles Bouchard, debout devant un camp de bûcherons vers la fin des années 1930.*



*La maison de mon père avant qu'on ne la brûle pour faire le parc national Forillon.*

Vers l'âge de 16 ou 17 ans, voulant gagner un peu d'argent, je décidai d'aller travailler pour la compagnie International de Gaspé comme débardeur. Le travail consistait à placer et à arrimer les billes de bois de pulpe, que l'on appelait "la *pitoune*", dans les cales des barges de lacs et de cargos transatlantiques. C'était un travail dur et exténuant. Nous devions parfois travailler courbés pour arrimer les billes de bois trempées sous les rebords des ponts. Ces billes trempées étaient extrêmement glissantes et lourdes parce qu'imbibées d'eau.

À cette époque, la compagnie internationale de papier payait les hommes selon leur expérience et la largeur de leurs poignets. Plus on était jeune, moins larges étaient les poignets, donc moins gros était le salaire. Il y avait deux quarts de travail de douze heures chacun, l'un de nuit, l'autre de jour. Évidemment, les moins bien payés avaient les moins beaux *jobs*.

Le bois, qui avait été dravé sur la rivière, arrivait dans un bassin, près du bateau. Ce bois, entraîné par une chaîne sans fin, retombait ensuite dans le bateau d'une hauteur de 35 à 40 pieds, dans la cale de l'embarcation. Pendant que nous arrimions le bois, la chaîne déversait sans arrêt le bois trempé devant nous. Imaginez ces billes, gluantes et glissantes comme des anguilles, arriver au sol d'une hauteur de 35 pieds! Ces billes s'en allaient dans toutes les directions pour rebondir sur les cloisons de métal du bateau. Souvent, elles nous glissaient entre les jambes. D'autres, moins chanceux, se faisaient frapper et blesser. Certains affirment qu'il y a eu des morts. Je n'en ai pas vus, mais cela ne m'étonne pas.

Aussitôt que l'un de nous s'éloignait pour ne pas être frappé par une bille ou pour allumer une cigarette, il recevait inmanquablement une rafale de jurons et d'invectives de la part des contremaîtres. Nous pouvions travailler deux ou trois quarts sans dormir, tout dépendant de la résistance de chacun au sommeil. J'ai vu mon père travailler 60 heures sans dormir!

Quand les barges de lacs ou les bateaux de transport transatlantique accostaient, la compagnie International Paper Limited lançait, sur les routes de campagne, des camions qui recrutaient des hommes par du porte-à-porte. Ces camions étaient les mêmes qui servaient au transport du bois ou de la *pitoune*. À chaque barrière, le camion s'arrêtait quelques minutes et klaxonnait. Des hommes sortaient de la maison au pas de course et montaient sur la plate-forme du camion.

Nous étions assis sur la plate-forme parmi les copeaux et autres débris laissés par les chargements précédents. Nous étions directement soumis aux intempéries, aux grands vents et à la pluie. Quand il n'y avait pas assez d'hommes disponibles parce qu'ils étaient soit à la pêche, soit en forêt, alors la compagnie se faisait moins discriminatoire, en embauchant de jeunes garçons à moindre salaire, bien sûr. Voilà mon expérience du débardage.

Même si les opérations et les lieux étaient différents, les salaires et les conditions de travail étaient similaires pour la drave. Je vais quand même essayer de vous raconter ma première drave. J'avais appris que la compagnie avait besoin de plusieurs hommes pour défaire un embâcle qui s'était formé à une soixantaine de kilomètres à l'embouchure de la rivière. Quand le bois s'empilait sur plusieurs mètres de hauteur et que l'eau s'accumulait et refoulait à contre-courant, il devenait impossible pour le bois de flotter vu le manque d'eau en avant de l'embâcle.

Comme je n'avais jamais gagné d'argent par moi-même, j'ai pensé que l'occasion était toute trouvée pour faire mes débuts comme draveur. Mon père et l'un de ses amis avaient décidé d'être draveurs. L'ami de mon père s'appelait Antoine Synnott. Il avait un fils un peu plus vieux que moi nommé Paul. Nous avons donc décidé de partir, un dimanche après-midi, pour aller coucher à l'hôtel de la compagnie, « le Bunk House ». Ce que les bûcherons et les débardeurs appelaient l'hôtel ou le Bunk House était, en fait, un immense hangar où il y avait un cuisinier et quelques lits sans couvertures. Certains avaient des matelas, mais comme il y avait tellement de poux, on les enlevait. Le Bunk House ou l'hôtel de la compagnie était, en fait, un genre de relais ouvert jour et nuit. Les clients étaient surtout des employés de la compagnie en transit ou des itinérants sans travail.

Nous sommes arrivés au Bunk House aux petites heures du matin. Nous avons marché une vingtaine de kilomètres et étions très fatigués. Certains dormaient sur les lames métalliques du sommier. Moi, je me suis cru chanceux de trouver un lit avec un matelas. Mais je n'ai pas tardé à me rendre compte que je n'étais pas seul sur ce matelas! J'étais couché avec des poux.

Après une nuit plutôt tourmentée et les formalités d'engagement remplies, nous sommes montés dans un camion, en direction de la rivière York. Arrivés sur les lieux, nous avons aperçu l'immense embâcle de billes de pulpe. Devant l'embâcle, le lit de la rivière était presque sec. Derrière l'embâcle d'une hauteur de cinq à six mètres, la rivière était sortie de son lit. Elle recouvrait les berges jusqu'au pied des montagnes. Le bois était refoulé jusqu'à plusieurs kilomètres en amont de la rivière.

Les contremaîtres nous distribuèrent de grandes pèles munies d'un pic au bout, avec lequel nous devons piquer les billes et les pousser pour défaire l'embâcle. Nous étions une cinquantaine d'hommes debout, sur le centre de l'embâcle, pratiquant une brèche afin que l'eau puisse s'écouler et ainsi briser l'embâcle. Nous étions divisés en deux groupes de 25 hommes chacun pour la raison suivante : si l'embâcle donnait des signes d'ébranlement ou de craquements, chaque groupe devait courir dans des directions opposées, l'un vers la rive droite de la rivière, l'autre vers la rive gauche. Après quelques heures de travail, l'embâcle commença à donner des signes de dislocation. Sous nos pieds, nous sentions que ça commençait à bouger lentement. Nous pouvions également entendre des craquements sourds. Finalement, les contremaîtres donnèrent l'ordre de "sauve qui peut". Nous nous sommes donc réfugiés en vitesse de chaque côté de la rivière.

Le bois s'était empilé jusqu'à la cime des arbres. Il faut dire que la rivière coulait dans une immense gorge entre deux montagnes. L'eau était donc refoulée à plusieurs kilomètres derrière l'embâcle. Vous comprendrez que cela créait une énorme pression derrière l'embâcle. Assis sur le flanc de la montagne, de chaque côté de la rivière, nous regardions et écoutions avec anxiété le mouvement et les craquements de l'embâcle. C'était tout un spectacle! Au début, très lentement, l'embâcle bougea en émettant des craquements secs et, en même temps, un grondement sourd comme un tonnerre lointain qui semblait venir du fond de la terre. En retenant notre souffle, nous nous rendîmes compte de la force inouïe de l'eau. Au fur et à mesure que l'embâcle se tortillait et que les billes de bois se redressaient pour bientôt s'enfoncer en pirouettant sous d'autres billes, le mouvement de l'embâcle s'amplifia. Bientôt, de gros arbres se mirent à pencher lentement pour ensuite se faire engloutir et disparaître dans la masse de billots entremêlés de l'embâcle.

À un moment donné, dans un grondement de tonnerre continu, l'embâcle défila devant nous au pas de course. C'était fantastique et impressionnant tout à la fois. La force indomptable de la nature déchaînée défilait devant nous. Pendant environ une heure, nous avons vu défiler cette masse énorme que rien ne semblait pouvoir arrêter. Bientôt, l'eau sembla vouloir dépasser les billes qui roulaient par dessus. Les grands arbres des flancs de montagnes plongèrent cime première dans cette eau couleur de boue brunâtre qui emporta tout sur son passage.

Au bout de quelques heures, l'embâcle disparut. L'eau avait baissé, ne laissant derrière elle que des arbres déracinés ainsi que des berges et des flancs de montagnes ravagés et couverts de boue. De chaque côté de la rivière, des billes accrochées aux branches témoignaient, d'une façon évidente, de l'ampleur du refoulement des eaux.

Le démantèlement de l'embâcle terminé, notre véritable travail de draveur allait commencer. Ce travail consistait à descendre à la suite de l'embâcle en marchant de chaque côté de la rivière et souvent dans la rivière même, tout en faisant le nettoyage, que l'on appelait "*sweep*". Ainsi, nous devions ramasser les billes de bois qui s'étaient échouées sur les côtés, à travers les arbres. Certaines de ces billes échouées formaient des îlots considérables au milieu de la rivière. Il nous fallait entrer dans l'eau jusqu'en dessous des bras afin de pouvoir atteindre ces billes pour les pousser au centre de la rivière. Ce travail était très dur. Imaginez de grosses billes de bois, imbibées d'eau et limoneuses, accrochées aux racines ou enfouies dans des trous de boue qu'il fallait tirer et traîner sur 50 à 75 mètres jusqu'au centre de la rivière. Pour ce faire, nous nous servions d'une sorte de gaffe d'un mètre et demi que nous appelions "*picaroune*".

Notre travail commençait vers 7 heures du matin, pour se prolonger jusqu'à la tombée de la nuit. Après le déjeuner, nous partions en groupe de chaque côté de la rivière. En arrivant à la rivière, il fallait, pour s'habituer aux conditions qu'exigeait ce genre de travail, sauter à l'eau tout habillés. Comme la drave avait lieu au printemps, l'eau était très froide. Il y avait encore de la glace et de la neige dans l'eau et sur les bords. Les contremaîtres donnaient souvent l'exemple en sautant les premiers dans l'eau. Celui qui hésitait était vite ramené à la dure réalité par son contremaître. Nous étions draveurs ou nous ne l'étions pas!

La rivière n'était pas de profondeur égale. En certains endroits, il y avait deux ou trois mètres de profondeur, tandis qu'en d'autres endroits, il n'y avait qu'un mètre. La violence et la rapidité du courant pendant la crue des eaux du printemps rendaient la rivière difficile et dangereuse. Lorsque les eaux étaient plutôt calmes et que les billes s'entassaient les unes contre les autres, les draveurs les plus habiles et les plus téméraires se permettaient de traverser sur l'autre rive, en sautant d'une bille à l'autre. Certains de ces maîtres draveurs avaient des bottes aux semelles clouées pour ne pas glisser sur les billes mouvantes. Où la rivière était plus large et profonde, on comptait sur des genres de canots à fond plat. Ces canots étaient utilisés pour aller défaire les embâcles par le devant, que nous appelions des " *jams* ", quand il y avait assez d'eau. On utilisait aussi ces embarcations pour faire la navette d'une rive à l'autre afin de décrocher des billes échouées sur les bords. Ce genre de travail comportait des risques certains, surtout quand il s'agissait d'aller défaire un embâcle par le devant. Quelques années auparavant, trois draveurs peu expérimentés avaient été engloutis par l'embâcle qu'ils tentaient de défaire par le devant. La grande pression d'eau derrière l'embâcle fit que celle-ci se disloqua subitement, ne laissant pas le temps aux jeunes draveurs de ramer vers la rive. Les trois draveurs et leur canot furent engloutis par l'eau et l'embâcle. Ils étaient des cousins, tous originaires de Petit-Cap en Gaspésie.

Comme je le disais au début de ce récit, nous partions vers 7 heures du matin pour nous rendre où nous avions laissé la veille. Un draveur était désigné par le contremaître pour transporter le lunch. Ce dernier était assez rudimentaire : du pain ou des biscuits, des saucissons de Bologne - que nous appelions du " *baloné* " -, du thé qui était très important, du beurre et, quelquefois, du lard, quand nous avions la chance de parvenir près d'un ancien camp de bûcherons. Le midi, nous mangions sur place autour d'un feu. La journée de travail se poursuivait tant que la clarté le permettait. Après 13 ou 14 heures de travail, s'il y avait un ancien camp dans les environs, c'est-à-dire à trois ou quatre milles de distance, nous nous y rendions.

Arrivés à ce camp, s'il y avait un poêle, nous faisions du feu. Sinon, nous faisions un feu dehors. Quand des chevaux ou un camion avait réussi à atteindre le camp, nous avions des œufs, du bacon ou du lard. Dans un tel cas, nous avions aussi des couvertures. Notre linge, nos bas et le reste de notre habillement n'avaient pas le temps de sécher ou très peu.

Certains enlevaient leurs bas, mais souvent, le matin, ils étaient gelés ou étaient aussi trempés que la veille. Cependant, cette situation d'inconfort passait en second lieu, parce que nous étions si fatigués que nous tombions sur nos litières pour nous réveiller que le lendemain. Après le déjeuner, le lendemain, nous partions par petits groupes pour l'endroit, sur la rivière, qui nous était assigné par le contremaître. En certains endroits, il pouvait y avoir 10, 20, 25 ou 100 cordes de bois qui avaient été coupées et cordées près de la rivière par les bûcherons pendant l'hiver. Ensuite, il fallait continuer à remettre, au centre de la rivière, les billes qui s'étaient accrochées aux rochers et échouées sur les rives.

Nous poursuivions ainsi notre besogne en descendant la rivière et en remettant à flot tout ce bois qui, autrement, serait resté en forêt. Nous nous faisons du thé et des rôties sur le feu, accrochées au bout d'une branche quelconque. Cela goûtait bon dans nos estomacs vides. Il faut dire que l'approvisionnement variait énormément, tout dépendait de l'accès aux endroits où nous nous trouvions.

Après le dîner, le même travail se poursuivait en descendant la rivière. La distance parcourue variait beaucoup à chaque jour, en fonction des difficultés rencontrées et de la quantité de bois qu'il nous fallait traîner et jeter à la rivière. Certains jours, nous pouvions parcourir un kilomètre, alors que d'autres jours, c'était deux ou trois. Certains soirs, nous devions marcher plusieurs kilomètres pour trouver un vieux camp de bûcherons abandonné pour nous loger pour la nuit. Certains autres soirs, quand nous étions trop éloignés et isolés, le portageur, soit celui qui était chargé de nous apporter les provisions, nous apportait des tentes. Le lendemain, nous recommencions. Voilà, je vous ai raconté, dans les grandes lignes et sans entrer dans les détails, la vie d'un jeune draveur gaspésien. Même si cela peut sembler étrange, le moral était bon parmi les draveurs. Ce fut la dernière drave en Gaspésie et j'étais l'un de ces derniers draveurs.



*La guerre,  
mon enrôlement volontaire*



*Ma photo, prise à Londres au début de mon enrôlement.*

**E**n 1942, c'était la guerre en Europe et le Canada y était engagé depuis septembre 1939. Je savais que ce n'était qu'une question de mois avant que je ne sois appelé. J'avais parlé à ma mère de mon intention de m'engager volontairement dans l'armée, quelque temps avant son décès. Mais je m'étais vite rendu compte que cette idée la peinait beaucoup, surtout qu'elle me trouvait bien jeune. J'avais donc décidé de remettre mon projet à plus tard. Le décès de ma mère précipita ma décision, mais elle ne fut pas facile. L'idée de laisser mon père seul avec treize enfants orphelins de mère m'inquiétait au plus haut point. Après de longues réflexions, j'en suis venu à la conclusion que je serais plus utile en partant qu'en restant.

Donc, par une journée très froide de fin de décembre 1942, je me rendis à Gaspé, chez le vieux colonel Suddard, qui était officier recruteur pour le district. Là, je m'enrôlai. Une fois les formalités remplies, je retournai chez mon père afin de célébrer mes dernières fêtes de Noël et du Jour de l'An en famille. Elles furent d'ailleurs bien tristes. Arrivé chez mon père, je déposai mon contrat d'engagement et mon billet de train en bas de l'horloge, en attendant le jour du départ. C'est tout de même curieux qu'après tant d'années, en écrivant ces lignes, j'emploie les mots " chez mon père " au lieu de " chez nous " et que l'endroit choisi pour déposer les documents fut l'horloge. Je me rends maintenant compte que, peut-être inconsciemment, j'avais pressenti que, pour longtemps, chez mon père ne serait plus chez nous. La vieille horloge, par le son de son carillon, me rappelait, d'heure en heure, que mes jours de liberté étaient comptés et que rien ne serait plus jamais comme avant. La vieille horloge n'avait pas oublié, non plus, de me rappeler que le temps était venu de reprendre mes documents et de lui dire adieu.

En m'enrôlant, je désignai mon père comme héritier éventuel et bénéficiaire de la moitié de mon solde. Ce n'était pas énorme comme solde, mais c'était plus que j'aurais rapporté en demeurant à la charge de mon père. Ce fut avec un énorme déchirement au cœur que je pris cette décision. Même si cela peut sembler étrange pour les jeunes d'aujourd'hui, ma décision était motivée non seulement par des raisons économiques, mais aussi par un sentiment patriotique. À tout cela et pour tout dire, je dois ajouter le goût de l'aventure. Sur tous les plans, l'avenir me semblait, à cette époque, très sombre en Gaspésie. J'étouffais. De plus, les atrocités du régime nazi me révoltaient. J'avais décidé de faire ma part dans ce domaine aussi.

Mon départ se fit sans tambours, ni trompettes. Par ce matin glacial du 2 janvier, un seul homme était à la gare pour me souhaiter bonne chance et me dire au revoir : c'était mon père. En silence, nous nous sommes serré la main et souhaité bonne chance mutuellement. Nous aurions voulu nous serrer l'un contre l'autre, mais cela ne se faisait pas, à cette époque, en Gaspésie.

Quand le train siffla, je jetai un regard par la fenêtre pour constater que le paysage blanc de la Gaspésie fuyait désormais derrière moi, amenant avec lui le premier pan de ma vie. J'avais un petit bout de carton que je devais échanger pour un repas. Mais il n'y eut pas de repas pour moi, car la nourriture était épuisée, dû au retard du train et au trop grand nombre de passagers du temps des Fêtes. Il n'y avait plus aucun siège non plus. Plusieurs d'entre nous durent passer la nuit debout jusqu'à Québec. Le train était rempli de soldats, d'aviateurs et de marins qui revenaient de congé. Certains étaient couchés un peu partout, mais la plupart étaient assis ou debout. Pas besoin de vous dire que j'étais très fatigué durant ce trajet vers Québec! Après une vingtaine de minutes sur le traversier, voilà que je me trouvais à la Citadelle. J'avais faim et j'avais hâte de manger un peu. Mais, comble de malheur, la cuisine du camp venait de fermer, le déjeuner étant terminé.

Pour remplacer le déjeuner, on nous donna à chacun une pelle pour déblayer les trottoirs et un sergent nous ordonna de le suivre. Nous étions environ une douzaine de nouvelles recrues. Nous nous empressions de faire connaissance ainsi que d'échanger des renseignements et beaucoup de rumeurs. Après une nuit sans sommeil et sans manger, je vous assure que les rations militaires étaient plus que bienvenues quand arrivait l'heure du dîner!

À partir de ce moment, les choses se précipitèrent, tantôt par ma faute, tantôt surtout par le déroulement des événements suite aux décisions militaires. Je me rendis vite compte que, dorénavant, je n'étais plus un civil, ni un homme libre, mais un soldat qui devait exécuter des ordres sans rechigner. De toutes façons, j'étais décidé à me conformer aux règlements et à obéir aux ordres militaires pour devenir un bon soldat, le plus vite possible. Je l'avais choisi et j'étais prêt à en assumer les conséquences.

J'eus un entraînement à Québec et à Lauzon. Le “ *basic training* ”, comme on l'appelait, s'avéra assez dur, mais moins que je ne me l'étais imaginé. Il faut dire que j'étais déjà entraîné par les travaux des champs et des bois. La nourriture n'était pas très variée, mais suffisante. Mon entraînement se termina par une journée d'avril à Sainte-Anne-de-Beaupré. Mon capitaine m'y conduisit. Le capitaine Taschereau me ramena au camp où m'attendait le vieux général Tremblay, un vétéran de la première guerre de 1914 à 1918. Ce vieux général m'impressionnait. Il avait commandé l'illustre 22<sup>e</sup> Régiment pendant la guerre 1914-1918.

Après une dernière revue par le général Tremblay, je montai dans le train à destination du camp Borden en Ontario, afin de poursuivre un entraînement plus poussé. Cet “ *advanced training* ”, comme l'on disait en anglais, se déroula apparemment assez bien, puisque au bout de trois mois, je me retrouvai sur la liste de ceux qui devaient partir pour outre-mer. Je reçus donc un congé d'adieu pour aller voir ma famille. Pour moi, comme pour mon père et le reste de la famille, ce fut quelques jours de joie, entremêlée de tristesse. Une dernière fois, mon père vint me reconduire au train, en espérant que ce dernier me ramènerait un jour. Je repartis donc en emportant avec moi beaucoup de chagrin. Sans cesse, je revis en pensées mes jeunes frères et sœurs ainsi que mon père. Le cœur me faisait mal. Je dus cependant m'habituer, car ce n'était pas la dernière fois que ce cœur voulait rompre la cage dans laquelle il était enfermé avec ses douleurs.

Le séjour au camp Borden s'était, à vrai dire, déroulé sans histoires. L'entraînement avait été assez intense, mais c'était l'été. Au lieu du froid glacial des plaines d'Abraham, c'était la chaleur du sable de cette région de l'Ontario. Le camp Borden était le plus gros camp d'entraînement du Canada. Nous n'avions pas beaucoup de divertissements. La petite ville la plus proche était Barrie, située à au moins 20 kilomètres. De toutes façons, après notre journée d'entraînement, nous ne pensions qu'à une chose : le lit. En plus d'un cours de conducteur de camion, je suivis aussi un cours de lecture de cartes et boussole que j'ai trouvé bien utile dans ma vie.

On fit l'appel des noms de ceux qui devaient s'embarquer pour outre-mer. On ne nommait jamais le lieu de destination. Je remarquai qu'il y en avait un qui pleurait en cachette, tantôt sur son lit, tantôt à la salle de toilette. C'était un soldat à la limite de l'âge d'enrôlement, soit environ 36 ou 37 ans. Comme j'étais ami avec lui, je lui demandai la raison de son chagrin. À travers ses sanglots, il me répondit que, comme il était à la limite de l'âge, il avait espéré faire son service au Canada, que l'on ne l'enverrait pas outre-mer. Il avait surtout du chagrin parce qu'il avait huit enfants et une femme. Il s'ennuyait d'eux à mourir. Je lui conseillai de solliciter une entrevue auprès du colonel pour lui demander un transfert dans un autre régiment, ce qu'il fit. Avant mon départ pour outre-mer, je le rencontrai. Il était content. Il me remercia du conseil. Il devait être transféré au camp de Petawawa. Je n'ai plus jamais revu Lauzon.

Notre compagnie, composée à 95 pour cent de Canadiens-Français, était ce que l'on appelait "une compagnie de renfort", c'est-à-dire que nous étions destinés à être éparpillés un peu partout dans des régiments existants en Angleterre. De mes camarades de la première heure de l'enrôlement à Québec, je ne sais pas combien sont revenus au Canada. Plusieurs se sont fait tuer en Normandie, dont mon copain, Roch Bédard. Un autre de ce groupe, du nom de Lionel Arsenault, est mort en Italie. Deux autres, qui n'étaient pas des copains, mais qui faisaient partie de mon groupe, furent également tués en arrivant en Italie.

Après l'appel, on nous annonça que nous allions bientôt partir pour une destination inconnue. On remit à chacun un uniforme neuf. Des aumôniers de différentes religions vinrent nous demander si nous avions des choses à mettre en ordre, aussi bien sur le plan matériel que spirituel. Un adjudant était aussi là pour nous faire dicter nos dernières volontés : une sorte de testament, quoi, même si la plupart d'entre nous ne possédait à peu près rien. Mais on ne sait jamais!

Après un bon repas à la dinde - quel délice! -, nous sommes montés dans un train à destination d'Halifax. Enfin, après une journée et une nuit, nous sommes entrés en gare maritime. En entrant dans la ville, nous n'avons pas eu de difficulté à identifier le bateau sur lequel nous devions monter. Il était bien là : le Queen Elizabeth, avec sa structure imposante qui dominait les hangars du port d'Halifax.

En arrivant, on nous fit déposer tout notre équipement sur le plancher. On nous fit avancer. Les manches de chemises retroussées, nous défilions entre deux médecins qui nous administraient deux injections. Elles étaient assez douloureuses, au point où nos bras enflèrent. Après avoir ramassé nos équipements, nous nous sommes dirigés vers les différentes passerelles pour monter à bord. De nombreux policiers militaires surveillaient notre embarquement et maintenaient la foule à distance.

J'oubliais de vous dire que l'on nous avait soigneusement étiquetés après les injections. Chacun était assigné à un endroit précis sur le bateau. Nous étions entassés seize par compartiment qui, normalement, devait en accommoder deux. Nous devions monter sur le pont à tour de rôle pour laisser la place à un autre groupe. Nous ne pouvions pas fumer sur le pont, il va sans dire. En plus des soldats sur les ponts, il y avait d'énormes canons et des mitrailleuses. Un brassard au bras, je faisais partie d'un groupe qui devait maintenir l'ordre et la bonne circulation. J'avais aussi, sur la poitrine, un insigne bleu de deux pouces de diamètre sur lequel était inscrit numéro 3, pour désigner le troisième pont. Nous n'avions droit qu'à un litre d'eau par 24 heures et à deux repas par jour.

On a fait monter environ 20 000 soldats à bord, en plus des 1 400 hommes d'équipage. Le lendemain de notre embarquement, le bateau et le quai étaient enveloppés de brume. Tout à coup, nous avons senti que le bateau bougeait. La fanfare militaire se mit à jouer. La foule se faisait de plus en plus nombreuse sur le quai et agitait des mouchoirs en signe d'adieu. Pour ma part, aucun parent ni ami ne saluait mon départ. Une fois de plus, j'étais seul.

Tranquillement, mais sûrement, nous glissions vers l'Atlantique. Un petit bateau vedette s'aligna sur le flanc de notre navire, embarqua le pilote et fila vers la terre. D'un seul coup, la brume se dissipa et nous nous rendîmes compte que nous étions sortis du port d'Halifax. Les moteurs ronronnaient de plus en plus fort à mesure que notre vitesse augmentait. Nous étions maintenant dans l'Atlantique. Nous filions à vive allure. La terre que nous venions de quitter n'était plus qu'un large trait de pinceau à l'horizon. Le Canada, pour nous, était déjà chose du passé.

Le Queen Elizabeth zigzagait et changeait de direction pour éviter les sous-marins allemands. Nous n'avions aucun bateau pour nous escorter et assurer notre défense. En fin d'après-midi, le temps se gâta et la mer se déchaîna. Plusieurs furent malades. Je vous assure que ça ne sentait pas bon dans nos cabines! Pour ma part, je fus chanceux, je n'ai pas été malade.

Dans l'après-midi du troisième jour, surprise! Le bateau changea brusquement de direction et fila pour le sud-est. Cette course dura jusqu'au lendemain, après quoi, nous sommes repartis vers l'est. C'était, nous a-t-on dit, pour éviter un groupe de sous-marins ennemis, directement devant nous, qui avaient été détectés par les radars. À un moment donné, les canons de notre bateau commencèrent à tirer. J'étais près de l'une de ces énormes pièces. Je vous assure que ça pétait fort dans mes oreilles et que ça pinçait sous nos pieds. Nous avions des chaloupes de sauvetage pour environ le dixième des 20 000 soldats qu'il y avait à bord.

Dans l'avant-midi du deuxième ou troisième jour - je ne me souviens plus très bien -, nos canons se mirent de nouveau à tirer. Les marins lancèrent des mines anti-sous-marins. Il y eut de fortes détonations sous l'eau. De formidables colonnes d'eau jaillirent très haut. Avaient-ils coulé des sous-marins? S'agissait-il d'exercices? Nous ne l'avons jamais su, mais à voir les mines soucieuses des marins, il n'y avait rien de rassurant pour nous.

Dans l'après-midi de la dernière journée, je crois, nous avons aperçu la terre au nord. C'était, nous a-t-on dit, les côtes d'Irlande, ce qui voulait dire que nous venions d'entrer dans le chenal Saint-Georges et que nous remontions vers l'Écosse. Bientôt, vers la fin de l'après-midi, nous étions dans la Clyde. J'oubliais de vous dire que, depuis notre départ, nous ne mangions que du mouton en boîte, souvent avec de la laine comme supplément... Nous mangions aussi des biscuits et des pommes. Nous buvions du thé. Nous portions notre gilet de sauvetage depuis que nous étions montés à bord. C'était pratique comme oreiller, mais surtout au cas où l'ennemi nous aurait coulés.

Nous sommes enfin entrés dans la baie de Greenock, ville d'Écosse. Nous avons jeté l'ancre au milieu de cette baie, car nous ne pouvions accoster, vu le manque de profondeur d'eau pour un si gros bateau. De petits bateaux firent la navette entre notre bateau et le quai, à raison de quelques milliers de soldats par voyage. Le transbordement se fit dans l'ordre, du gros bateau au plus petit, durant toute la soirée et toute la nuit. Mon tour arriva dans l'avant-midi du lendemain.

Nous fûmes très bien reçus, sous la musique des fanfares; thé et sandwiches au poisson étaient au menu. Les cris et les hourras ne manquaient pas non plus. Chargés comme des mulets, l'ordre nous fut aussitôt donné de nous rassembler et de nous diriger vers la gare de chemin de fer. Le train, aux fenêtres peintes en noir, nous semblait petit et obscure. Pour nous, c'était un autre rappel que nous étions dorénavant dans un pays en guerre et que nous pouvions être bombardés. Le lendemain, dans l'après-midi, nous descendions à Farnborough, près d'Aldershot.

Farnborough était un campement militaire, un "*transit camp*". Là, nous devions subir un dernier entraînement avant d'être dirigés comme renfort dans différents régiments qui montaient la garde contre un éventuel débarquement allemand, sur les côtes de la Manche. Certains régiments canadiens-français, comme les Voltigeurs, furent totalement démembrés. Les soldats de ces régiments furent envoyés en renfort dans différents régiments de langue anglaise. Ces francophones se retrouvèrent minoritaires parmi des soldats anglophones. Ces soldats, dont je faisais partie, étaient contraints d'exécuter des ordres qui leur étaient donnés en anglais.

Plusieurs d'entre eux reçurent des punitions pour n'avoir pas compris ou mal décodé les ordres qui leur étaient donnés en anglais. Cela créait d'ailleurs des situations assez cocasses. Il était fréquent de rencontrer un soldat portant le kilt écossais, baragouinant à peine l'anglais! Leurs noms français étaient normalement malmenés. Le soldat Dussault, dans la bouche d'un sergent-major anglophone, devenait "Douso" ou, pire encore, "Dousotte". C'est pourquoi, après la guerre, certains soldats francophones, presque analphabètes, conservèrent ces noms mal prononcés par un sous-officier anglais. J'ai personnellement rencontré le soldat d'Entremont de la Nouvelle-Écosse, dont le nom était devenu, au bout d'un certain temps, "Dientremonte".

Je fus affecté au Royal Canadian Army Service Corps de la 4<sup>e</sup> division blindée. Notre tâche consistait à faire différentes manœuvres de combat ainsi qu'à effectuer le transport de munitions et de ravitaillements sur les côtes, en prévision d'un débarquement allemand.

Les soldats de mon régiment étaient, pour la majorité, de l'Ouest canadien. Plusieurs étaient racistes et n'aimaient pas les Canadiens-Français du Québec, qu'ils appelaient " zombies ". Cependant, il y avait quelques exceptions, comme Victor Burns de l'Ontario, Jimmy Chrysler, un orangiste également de l'Ontario et Paul Letendre, un métis de la Saskatchewan. Pour moi, ces gars-là étaient de bons amis. Cependant, ce n'était pas suffisant pour m'empêcher de demander mon transfert vers le Royal 22<sup>e</sup> Régiment qui combattait en Italie. Mon commandant de compagnie refusa ma demande de transfert, en m'assurant que je serais traité à égalité avec les autres membres du bataillon. Il m'assura également que, si jamais un comportement raciste était détecté de la part de certains membres du régiment envers moi, il interviendrait sévèrement. Effectivement, il donna des ordres en ce sens à ses officiers et sous-officiers. Les ordres du commandant furent respectés à la lettre, mais il avait mal jaugé la malice sournoise de plusieurs de ses soldats. Le racisme couvait toujours, tel un feu sous les cendres.

À part l'affaire du sergent Clark, dont il sera question plus loin, je n'eus jamais à me plaindre de discriminations ouvertes, mais plutôt d'une sorte de discrimination larvée. La grande majorité de ces soldats décidèrent de m'ignorer complètement. Ils construisirent autour de moi un mur compacté d'indifférence. Je dois avouer que j'en fis autant envers eux. Je vous assure qu'une situation comme celle que je viens de vous décrire est extrêmement dure pour le moral et sur la santé. La solitude au milieu de la multitude vous ronge lentement...

En plus de cette attitude de mes compagnons, il y avait le fait que j'étais dans une catégorie à part, pour ainsi dire. Je n'avais encore que 18 ans et je ne recevais que très rarement de nouvelles de ma famille, si ce n'est les rares lettres de ma sœur Madeleine et de mon père. Ce n'était pas de la négligence de la part de ma famille, mais c'était plutôt dû à l'extrême dénuement dans lequel elle se trouvait. Même l'achat de timbres leur imposait des privations. De plus, il n'y avait pas d'organismes bénévoles ou de YMCA, comme il en existait ailleurs au Canada. Je n'exagère pas en disant que j'étais doublement isolé.

À chaque arrivée du courrier, à tous les deux ou trois mois, les gars se précipitaient autour du sergent qui criait le nom des heureux. À mesure que les lettres et les colis sortaient du sac, c'était comme un coup au cœur pour moi, dont le nom n'était entendu par personne. Mais où ce fut le plus dur, ce fut quelques jours avant Noël, alors que les colis étaient plus abondants. Je sortis alors dehors, marchai ou me couchai sur mon lit, en faisant semblant de dormir. Des jours comme ceux-là, le cœur vous serre dans la poitrine. Si les larmes ne coulent pas, on étouffe et c'est presque insoutenable. Toutes ces réjouissances légitimes autour de vous vous étourdissent autant que les regards indifférents. La pitié est presque aussi pire que l'indifférence, car elle vous fait sentir, encore plus, la grande solitude qui vous habite. Heureusement, il y a des personnes qui n'attendent que ces moments-là pour se manifester. Victor Burns et Jim Chrysler étaient de ceux-là et je voudrais ici leur rendre hommage.

S'apercevant que je n'avais reçu ni lettres, ni cigarettes depuis longtemps et constatant ma grande solitude linguistique au milieu d'anglophones indifférents, ils décidèrent de se joindre à mon retranchement et à ma tristesse. Ces moments-là, on ne les oublie pas! Ils m'encouragèrent en me disant que mon courrier avait peut-être disparu avec un bateau coulé, ce qui arrivait parfois, ou alors que les sacs contenant les lettres et les colis qui m'étaient destinés s'étaient égarés et que, par conséquent, ils me parviendraient plus tard. Je savais bien que ce n'était pas le cas. Ils me dirent qu'ils avaient reçu des cigarettes de la Croix Rouge, ce qui n'était pas le cas non plus. Comme ils prétendaient en avoir de trop, ils offraient de les partager avec moi. Je savais bien que ce scénario était monté de toutes pièces pour me mettre à l'aise. Ils m'offrirent une petite sortie de quelques heures en leur compagnie et j'acceptai. Je suis convaincu que ces petites gestes m'ont fait oublier pour un moment mon triste sort.

Depuis ce temps-là, j'ai compris que dans toute société, il y a des gens de cœur et des crétins. Victor Burns était un jeune homme d'origine irlandaise, catholique pratiquant et bon vivant. Il parlait assez bien le français et, au début, me servait souvent d'interprète auprès des officiers anglophones. Après plusieurs mois, Victor devint rapidement et complètement sourd. On le

renvoya au Canada. Avant de partir, il posa un autre geste qui témoignait de son grand cœur : il signa un document sur lequel était écrit qu'il me laissait à l'avenir tous les colis qui pourraient lui être envoyés du Canada.

Quant à Jim Chrysler, il avait un caractère un peu soupe au lait, mais n'était pas rancunier. Il était plus âgé que moi et avait adopté une sorte de relation père-fils avec moi. Il était aussi un bon ami de Victor Burns. Tous les deux, nous avions convenu une sorte de pacte. Cela consistait à nous enseigner mutuellement le français et l'anglais. Ainsi, il prévoyait que le jour où nous irions en France, il saurait suffisamment parler le français pour demander du vin et flirter avec les "mademoiselles", comme il disait. Jim se disait athée, mais ne critiquait jamais les religions. Jim fut envoyé en Italie, où je me trouvais déjà. Plusieurs fois, il creusa ma tranchée ou "*fox hole*", comme il disait, ne la trouvant pas assez profonde pour ma sécurité.

J'avais presque oublié ma demande de transfert dans un régiment de langue française, quand un bon jour, un événement inattendu précipita les choses. Le sergent de mon peloton, un dénommé Clark de Colombie-Britannique, m'ordonna d'ouvrir mon havre-sac pour en vérifier le contenu. Je lui demandai la raison. Il me répondit que si je ne l'ouvrais pas, il le ferait lui-même avec sa baïonnette. C'est ce qu'il fit à l'instant. Après avoir éparpillé tous mes objets personnels sur le plancher, il ne trouva rien et sortit de la baraque. Par la suite, j'appris qu'il cherchait une montre qui avait disparu. Son attitude me blessa profondément. À mon tour, je sortis de la baraque pour me rendre chez le commandant. Arrivé chez lui, je lui réitérai ma demande de transfert pour le Royal 22<sup>e</sup> Régiment, qui se battait déjà à ce moment-là en Italie.

Le commandant ne voulait pas du tout me voir partir. Il me fit valoir que je commettais une bêtise et qu'il allait demander des explications au sergent Clark. Il soutenait que le Royal 22<sup>e</sup> Régiment perdait beaucoup d'hommes dans la campagne d'Italie. Il ajouta que si je voulais aller au front à tout prix, j'allais être bien servi, car le régiment se préparait pour le débarquement en France au printemps. Je lui répondis que la présence du sergent et moi dans le même peloton serait invivable et que s'il ne m'autorisait pas mon transfert, je porterais plainte au colonel,

comme c'était mon droit. Un peu choqué devant ma détermination, il me dit : *“ Puisque c'est cela que tu veux, tu l'auras, ton transfert! ”* Immédiatement, il ajouta : *“ Sois prêt. Dans deux heures, un camion passera te prendre ”*.

Quand les soldats de mon peloton me virent préparer mes équipements, ils furent très surpris. Je leur expliquai brièvement ma décision de quitter le régiment pour aller rejoindre un régiment qui se battait au front. Ils en furent estomaqués. Ils se pressèrent alors autour de moi pour tenter de me dissuader, mais il était trop tard. Alors, ils firent une collecte entre eux pour ramasser des cigarettes qu'ils me remirent. Quelques brefs échanges d'adieu, des poignées de mains et voilà que je partais encore pour l'inconnu!

Je me rendis tout de même compte que j'avais plus d'amis dans ce régiment que je ne le croyais. Je trouvais aussi dommage qu'ils aient attendu mon départ pour me manifester leur appréciation. Je me demandai quand même si je n'agissais pas sur un coup de tête. Mais je chassai vite cette réflexion de mon esprit pour faire face à ma nouvelle situation.

Le camion me transporta près des côtes. Je descendis dans un camp qui avait pour nom Withley. C'était un camp destiné aux envois de renforts vers d'autres régiments d'outre-mer. Aussitôt, ce furent les visites du médecin pour l'état physique et de l'aumônier pour les choses spirituelles. Ensuite, j'eus de nouveaux habits, un nouvel équipement, des briefings de toutes sortes sur les maladies en zones tropicales, plus particulièrement à propos de la malaria. On se garda bien de nous dire où nous irions. Mais une chose était évidente : nous allions dans une zone du globe où il faisait chaud, dans tous les sens du mot.

Nous devions être dans ce camp pour une période d'au plus deux semaines, car nous étions en transit. La nourriture était de meilleure qualité, comme pour nous signifier que l'on engraisse bien les porcs avant de les envoyer à l'abattoir. Notre groupe, qui était destiné au front d'Italie sans le savoir officiellement, devait être au lit à neuf heures.

Malgré certains déboires dans mon régiment, j'avais quand même apprécié les bons côtés de l'Angleterre, que nous avons parcourue du sud au nord et d'est en ouest. J'ai beaucoup apprécié cette simplicité des gens du Pays de Galles (« *Wale* » en anglais). La campagne anglaise est magnifique, surtout au sud de Londres. J'ai beaucoup aimé l'atmosphère des pubs et leurs différentes sortes de bières. Évidemment, j'ai moins apprécié la conduite à gauche sur les routes et le volant des automobiles à droite. Malgré le climat brumeux et humide, ce pays possède beaucoup de charme et de bons côtés.

Je participai à plusieurs manœuvres, des "*skims*" en anglais, en vue de repousser une éventuelle attaque allemande sur les côtes que nous étions chargés de défendre. Nous changions d'endroit assez souvent; pas plus de deux semaines à la même place. D'une part, je crois que c'était pour tromper l'ennemi et, d'autre part, pour des besoins de logistique. Nous transportions beaucoup d'essence et de mazout, des munitions aux canons antiaériens ("*anti-tanks guns*") sur les côtes de la Manche, de Brighton, de Dover, de Colchester, de Folkstone, de Torquay et de plusieurs autres villes, dont je ne me souviens plus.

Outre Farnborough, nous sommes demeurés à plusieurs autres endroits, comme à Oldham, Norwich et Tunbridge Wells. Un jour, nous étions dans un petit village du nom de Crowborough. Là, il y avait deux ou trois pubs et une salle de cinéma. Nos véhicules étaient stationnés sur un terrain, près du cinéma. Les Allemands venaient souvent nous bombarder la nuit et, des fois, le jour. Une fois, j'étais au cinéma pour voir le film *Casablanca*, avec Humphrey Bogart dans le rôle principal. Au milieu de la projection, toutes les lumières et la projection s'éteignirent. La salle fut plongée dans l'obscurité complète. La foule paniquée se précipita vers les sorties, y compris les fenêtres. Il fallait faire attention pour ne pas tomber afin de ne pas se faire piétiner par la foule. Je me laissai donc porter par celle-ci vers une fenêtre. Je me trouvais à environ deux mètres du sol quand je me laissai tomber. La bague que je portais au doigt s'accrocha au cadre de la fenêtre métallique. J'eus le doigt presque arraché.

Après avoir coupé la bague, on l'enleva. Mais on n'enleva pas ma douleur au bras qui persista pendant des semaines. Nous avons eu un bombardement sur le parc de véhicules et une bombe était tombée près du cinéma. Nous n'avions pas entendu le son des sirènes ou si nous l'avions entendu, nous l'avions confondu avec les bruits du film de guerre que nous regardions. Nous avons perdu deux ou trois véhicules pendant ce bombardement, mais il n'y eut aucun blessé. Cette fois-là, nous l'avions échappé belle!

J'ai dit " cette fois-là ", car il y eut une deuxième fois, mais je n'y étais pas. Le cinéma fut partiellement démoli et le pub, qui n'était pas très loin sur la même rue, fut complètement détruit. La propriétaire du pub, que nous connaissions bien, était une femme d'Halifax qui avait épousé un marin anglais avant la guerre. Celui-ci étant décédé, elle était devenue propriétaire du pub. Pendant notre séjour à Crowborough, nous allions le soir prendre une bière dans son pub. La tenancière et ses deux enfants y laissèrent leur vie à la suite d'un bombardement.

Avant mon départ, j'eus un congé de huit jours à Londres et de quelques jours à Manchester. Comme j'aimais les musées, j'en profitai pour visiter le Royal Albert, le British Museum et le Musée de cire de Madame Toussaut. À Manchester, les gens étaient hospitaliers et affables. Je sentis moins de racisme de leur part que de celle des Canadiens-Anglais de l'Ontario. Je peux dire la même chose pour l'Écosse. Nous avons eu d'agréables contacts avec la population, qui était très accueillante. Nous avons passé une journée à Édimbourg et une soirée à Aberdeen. Vous comprendrez qu'en si peu de temps, nous n'avons pas pu visiter ces villes que nous aurions aimées connaître davantage. Les Écossais, comme les Gallois, aiment bien se distinguer des Anglais.

La veille de notre départ, alors que nous étions couchés, les deux portes situées aux extrémités de la baraque s'ouvrirent brusquement. Aussitôt, des voix retentirent, nous ordonnant de ne pas bouger et de rester dans nos lits. C'était trois ou quatre agents de la police militaire qui faisaient irruption dans notre baraque. Ils regardèrent chaque lit et soulevèrent les couvertures. Ils fouillèrent sommairement chaque lit. Tout à coup, surprise! L'un de nos gars était couché tout habillé. On lui ordonna de se lever, pendant que l'on fouillait son lit. On lui demanda où était sa

mitraillette. Comme il hésitait à répondre, ils soulevèrent le matelas et la trouvèrent. Ils menottèrent le soldat qui avait pour nom Burns et lui ordonnèrent de les suivre. Après avoir ordonné à tous de se recoucher, ils fermèrent les portes et disparurent avec leur prisonnier.

Nous eûmes de la difficulté à nous rendormir, car nous connaissions le soldat Burns. Nous nous demandions quel méfait il avait commis. Nous nous posions tout de même certaines questions, car certains d'entre nous avaient remarqué qu'il était entré quelques minutes avant les policiers et qu'il s'était immédiatement couché, sans se dévêtir.

Ce n'est que le lendemain, jour de notre départ de Withley, que nous avons appris ce qui s'était passé. Notre homme s'était rendu au mess des officiers. Il avait attendu un certain sergent qu'il connaissait probablement. Il l'avait tué avec sa mitraillette, un " *tommy gun* ". Nous avons quitté Whitley avec un homme en moins et n'avons plus entendu parler de lui.

Nous nous sommes rendus au port de Liverpool, où nous attendaient une quarantaine de bateaux. Il y en avait de toutes les sortes : des bateaux de transport de troupes, des corvettes, des porte-avions, des dragueurs de mines, des frégates et des barges de tous genres. Pour ma part, je suis monté sur l'Empress of Australia. La moitié des passagers était composée de Canadiens, l'autre moitié d'Anglais. Nous sommes demeurés à bord pendant quelques jours, le temps que l'on embarque les hommes, les munitions et la nourriture.



*Mon départ de l'Angleterre  
pour la guerre en Italie*



*Une avenue nommée "rue des Canadiens", en mémoire de la campagne d'Italie à Ravenne.*

A mesure que l'on avait rempli un bateau de son équipage d'hommes et de sa cargaison d'équipements, il s'éloignait et jetait l'ancre au large. Quand notre tour fut venu, nous fîmes de même. Enfin, le jour venu, tout ce convoi de navires prit la mer en formation. Les bateaux transportant les troupes se placèrent au milieu, alors que les bateaux de guerre se placèrent en avant et sur nos côtés afin de nous protéger des attaques aériennes et des sous-marins. À notre droite, il y avait un porte-avion. Ce convoi se mit en branle très lentement et augmenta sa vitesse à mesure que nous nous éloignions de Liverpool. C'était une scène assez impressionnante. Nous faisons partie d'un convoi de 45 bateaux. Une partie de ce convoi se rendait en Afrique du Nord. L'autre groupe, dont je faisais partie, allait en Italie. Bien entendu, nous ne connaissions pas les détails de notre destination. Nous l'avons appris vers le douzième jour de notre voyage de quatorze jours.

Le soir du onzième jour, vers 22 heures, comme j'enlevais mes bottes pour me coucher, la sirène se mit à hurler. Je me rendis en vitesse à la chaloupe qui m'était désignée, sur le pont supérieur. Nous nous rendîmes vite compte que nous étions attaqués par des avions ennemis. Toutes les pièces d'artillerie se mirent à tirer en même temps. Des avions de chasse décollèrent du porte-avion qui se trouvait à notre droite. Le ciel ressemblait à un immense brasier, comme pendant un feu d'artifices. Après quelques minutes, il y eut plusieurs explosions, à la suite desquelles deux des bateaux derrière nous coulèrent au fond. Le lendemain, nous avons appris que l'un de ces bateaux était américain et que les 700 personnes qui se trouvaient à son bord, dont plusieurs infirmières américaines ou des "garde-malades", comme nous les appelions, avaient péri. L'autre bateau transportait de l'équipement militaire, surtout des camions. L'attaque cessa aussi vite qu'elle avait commencé. À ce moment-là, nous étions près du détroit de Gibraltar. Le lendemain, le convoi se divisa en deux : une partie fila vers l'Afrique du Nord et nous, vers l'Italie.

Finalement, nous arrivâmes en Italie et débarquâmes dans le port de Naples. Un sous-marin coulé nous servit de passerelle entre le bateau et la terre. Le volcan Vésuve était en éruption. C'était tout un spectacle, surtout la nuit! Deux semaines avant, nous étions partis d'Angleterre habillés en hiver et maintenant, nous débarquions dans un climat semi-tropical! Après avoir traversé la ville de Naples à pied, des camions nous conduisirent à un endroit nommé Avellino.

Partout, c'était la désolation et la misère. La guerre avait passé par là... En arrivant à Avellino, on nous annonça que nous devions partir à 6 heures, le lendemain matin, pour une marche forcée de 200 milles. Le matin suivant, on nous rassembla en tenue de combat et à 6 heures, nous partions en file indienne. Nous ne suivions pas de route, car nous devions marcher guidés par la boussole (*cross country*), sous un soleil de plomb. Quand nous parvenions à une rivière ou un ruisseau, nous les traversions à gué. Nous étions bien prévenus que s'il y avait des gars qui ne parvenaient pas à suivre la troupe, qu'ils ne devaient pas compter sur les autres pour les secourir. Nous avons reçu les ordres de ne pas s'occuper des blessés. Après avoir traversé un cours d'eau qui, pour le moment, nous rafraîchissait les pieds, les blessures ne tardèrent pas à se manifester. Celles aux talons étaient nombreuses, dû au frottement des bas mouillés sur la peau. Vers le milieu du jour, la chaleur était torride, au point que nous ne pouvions pas toucher à notre casque d'acier ou au canon de notre mitraillette. Le sel de notre corps, déposé par la transpiration, faisait des traces blanches sur nos habits et bottines. Il était formellement défendu de boire de l'eau des ruisseaux ou des puits, par crainte d'attraper la malaria. Nous avons marché environ 25 milles par jour. Le soir, au point d'arrivée, un camion-citerne nous attendait avec de l'eau. Nous devions alors boire cette eau chaude, en prenant un comprimé de Mappedrine contre la malaria. Nous étions tellement épuisés que plusieurs n'avaient plus la force d'enlever leur linge et leur équipement. Ils se laissèrent tomber et s'endormirent. Plusieurs membres de notre groupe attrapèrent la malaria.

Nous arrivâmes à un endroit où des camions nous attendaient. Les derniers kilomètres furent extrêmement pénibles. Plusieurs n'étaient pas au rendez-vous. Ils étaient probablement le long des routes, dans la campagne italienne. D'autres, les pieds meurtris, étaient complètement épuisés. Un kilomètre avant le point d'arrivée, une petite fanfare militaire nous attendait dans un détour. La fanfare aidant, nous avons rassemblé ce qui nous restait de force et de courage pour enfin arriver où nous attendaient des camions. Après avoir mangé, on nous rassembla. Un sous-officier, qui tenait en main la liste de ceux qui avaient terminé la marche, se mit à crier les noms. À chaque nom qu'il criait, il désignait du doigt le camion dans lequel chacun devait monter. Le camion partait aussitôt.

Assis dans le camion, nous nous demandions où nous allions. Au bout de quelques heures et après avoir tourné en rond dans des champs de boue, un sergent cria quelques noms et leur ordonna de descendre. À ce moment-là, nous nous retrouvions complètement séparés. Tous ceux que nous avions connus et avec lesquels nous étions devenus copains étaient dispersés dans différents régiments. Ces derniers, auxquels nous étions dorénavant assignés, se trouvaient, à ce moment-là en repos derrière la ligne de front. Le régiment auquel j'étais maintenant attaché se nommait le 22<sup>e</sup> Régiment. Je faisais partie d'un peloton de transport. Notre travail consistait à transporter les soldats, les victuailles et les munitions au front. Nous devions creuser des trous, que l'on appelait "*fox holes*", et défendre nos positions au besoin au moyen des mitraillettes, "*tommy guns*". La ligne de front étant à quelques milles en avant, j'ai vu les premiers flashes de l'artillerie allemande. Pour la première fois aussi, j'ai entendu les premiers obus me siffler au-dessus de la tête.

Nous avons passé quelques jours à cet endroit pour nous familiariser avec nos officiers et sous-officiers ainsi qu'à l'utilisation de nos nouveaux équipements. On nous avait permis de nous reposer et de soigner nos blessures aux pieds. Tout ce que nous voyions autour de nous nous rappelait que nous n'étions plus en Angleterre. À partir de ce moment-là, nous faisons partie de la fameuse 8<sup>e</sup> Armée commandée par nul autre que le contesté Field Marshal Bernard Montgomery.

Après cinq ou six jours, branle-bas de combat : les officiers nous annoncèrent, ou plutôt nous ordonnèrent, d'être prêts à monter en ligne dès la nuit tombée, c'est-à-dire vers 22 heures. Comme nous étions au printemps, la nuit arrive vers cette heure en Italie. L'heure H étant arrivée, nous nous sommes mis en route. Nous avançons lentement, car partout des cadavres de soldats allemands et d'animaux que l'on n'avait pas eu le temps d'enterrer ainsi que des camions et chenillettes calcinés et déchiquetés jonchaient la route. Évidemment, nous ne pouvions tout voir dans l'obscurité, mais la senteur et les éclairs d'obus avec leur sinistre sifflement nous laissaient déjà imaginer l'enfer.

Une fois arrivés sur nos positions, des soldats sortirent de leur trou et de leur tranchée (*fox hole*) pour nous laisser leur place et retourner en arrière. Ces gars étaient sales, avaient la barbe longue et l'air très fatigué. Ils ne parlèrent pas beaucoup, ayant hâte d'aller dormir.

À notre arrivée, les Allemands étaient tranquilles, mais pas pour longtemps. Nous avons occupé très vite les positions de nos prédécesseurs. Certains se creusèrent des tranchées, que nous appelions aussi des "*slit trenches*", alors que d'autres prirent position derrière des maisons délabrées ou dans les caves de ces habitations. Pour ma part, je fis comme plusieurs autres : je me hâtai de creuser un trou derrière notre camion. Mon trou était à moitié creusé quand les Allemands commencèrent à lancer des obus de 88 millimètres et des mortiers ou des "*moaning minnies*", comme les appelaient les Anglais. Nous creusions parcourus par les frissons, car le terrain était miné.

Ce premier engagement avec l'ennemi ne fut pas si terrible, mais des jours beaucoup plus sombres restaient à venir. Nous avons eu quelques blessés et des camions avaient été détruits pendant la nuit. Cependant, à notre droite, certains régiments avaient eu moins de chance que nous : des combats plus importants avaient causé plusieurs pertes en hommes et en matériel.

Je faisais partie de la 3<sup>e</sup> Brigade canadienne qui, elle, faisait partie du Corps d'Armée canadien, qui avait été envoyé en renfort à la 8<sup>e</sup> Armée britannique. Notre baptême de feu eut lieu près de la rivière Sangro, au sud de la ligne Hitler. Nous sommes demeurés en ligne pendant quelques jours. À la troisième journée, notre compagnie perdit deux hommes et eut quelques blessés.

Dans la soirée du quatrième ou cinquième jour, nous avons reçu l'ordre de nous transporter plus près de la Méditerranée, à un endroit dont je ne me souviens plus du nom. C'était au sud de la ligne Gustav. Nous en avons profité pour nous laver, remettre de l'ordre dans nos équipements et nettoyer nos armes. Pendant les jours qui suivirent, nous avons fait quelques voyages pour nous procurer du ravitaillement et des munitions. Un peu plus tard, on nous annonça que nous devions faire une attaque d'envergure sur la ligne Hitler. Pendant des heures, des régiments de la 5<sup>e</sup> Division blindée canadienne défilèrent sur les routes, en direction de la rivière Melfa.

Nous étions alors dans la vallée de la Liri, d'où nous devions nous diriger vers la ligne Hitler. Quelques jours plus tard, ce fut notre tour de monter vers le front. Cette fois, nous devions faire une attaque plus précisément sur la ligne Gustav, près de Pignataro et San Angelo. En arrivant dans la plaine, au sud de Cassino, un spectacle inoubliable nous attendait. Partout, sur les routes et dans les champs, des régiments d'infanterie et de blindés de toutes sortes prenaient position en vue de l'attaque. Il y avait des Français, des Britanniques, des Polonais et nous, les Canadiens.

Vers la fin avril 1944, nous avons donc pris position en face de la ligne Gustav, non loin de Monte Cassino. Imaginez des milliers de canons qui tirent en même temps au-dessus de vos têtes, des centaines de bombardiers américains dont les moteurs vrombissent par dessus tout cela et qui arrosent les Allemands de bombes en face de vous! Ajoutez à cela les mortiers et les chars qui tirent et qui explosent derrière et en face de vous! Vous avez une idée assez juste de l'enfer. Après deux ou trois jours de cauchemar, les Allemands en eurent assez : ils retraitèrent vers le nord, pour se replier sur la ligne Hitler, laissant la route vers Rome libre.

Les troupes polonaises s'emparèrent des ruines de ce qui était encore, quelques jours auparavant, la ville de Monte Cassino. Pendant ce temps, les troupes françaises prirent possession au prix de lourdes pertes des montagnes fortifiées autour du mont Cassin. Plusieurs Allemands se rendirent et devinrent prisonniers. Plusieurs d'entre eux étaient épuisés et avaient l'air perdu. Autour de nous, c'était la désolation. Les oliviers et les vignes étaient fauchés comme du blé. Les routes et les ponts étaient dans un état lamentable. Nous avions de la difficulté à avaler nos rations, tellement l'air était empesté d'odeurs de poudre ainsi que de cadavres d'hommes et d'animaux en décomposition. Depuis plusieurs semaines, il faisait une chaleur torride. Plusieurs de mes camarades et moi étions encore en vie, mais surpris de l'être!

Il y avait des mines partout sur les routes et dans les champs ainsi que des petites mines antipersonnelles que les Anglais appelaient des "*booby traps*". Ces dernières étaient toutes reliées entre elles par des fils presque invisibles. Elles faisaient beaucoup de blessés graves chez les soldats et encore plus chez la population civile, surtout chez les enfants.

En parlant de mines, il m'est arrivé un événement que je ne suis pas près d'oublier, d'autant plus que j'aurais pu l'éviter. Un jour, nous étions campés près d'une route qui avait été minée. L'une de ces mines n'avait pas explosé, même si nos véhicules avaient roulé sur celle-ci plusieurs fois. La raison pour laquelle cette mine anti-chars n'avait pas explosé, c'est qu'elle avait été enfouie pendant des jours de pluie, alors que la terre était détrempée. Le temps sec des jours suivants avait durci la terre comme du mortier autour de la mine, ce qui explique que nos camions avaient passé dessus sans que celle-ci n'explose.

Notre capitaine demanda donc deux volontaires pour enlever cette mine afin de libérer la route. Le soldat Trempe et moi avons accepté de nous porter volontaires pour cette délicate opération. Nous savions que c'était risqué, même si nous avions subi un entraînement sommaire de déminage. Le capitaine fit reculer tous les soldats de quelques centaines de mètres, alors que Trempe et moi entreprenions d'enlever la terre autour de la mine avec nos baïonnettes. Je crois que c'est seulement à ce moment-là que nous avons réalisé la témérité de notre geste. Pendant que nos camarades autour de nous retenaient leur souffle, le soldat Trempe et moi prenions un vrai bain de sueurs. Finalement, prenant mille précautions, nous avons retiré la mine de son trou et l'avons déposé sur le bord de la route. Je crois que Trempe et moi avons vieilli de plusieurs années pendant cette demi-heure!

Je vous ai déjà dit que les événements m'avaient souvent entraîné dans des situations périlleuses. Mais je dois avouer que certaines fois, je me suis moi-même placé dans ces situations. Je ne voudrais pas trop me répéter, mais je vous en citerai d'autres au cours de ce récit de guerre. Une fois de plus, nous avons été traités de fous par certains ou de braves par d'autres. Mais je crois que nous avons été tout simplement téméraires et peut-être irréfléchis.

Après la ligne Hitler, les Allemands se replièrent en vitesse pour ne pas être pris au piège par la 5<sup>e</sup> Armée américaine venant du sud-ouest. Même en reculant sur la défensive, cela n'empêcha pas les Allemands de poser des mines devant eux, donc devant nous, afin de retarder notre avance et de faire le plus de victimes possible parmi nous. Après ces attaques et contre-attaques qui avaient creusé des trous dans nos rangs par la mort et les blessures, nous sommes retournés en réserve pour un repos bien mérité derrière les lignes.

Quand je parle de repos, cela ne voulait pas dire que l'on pouvait se coucher et dormir à volonté! Non, pour nous, cela voulait dire nous décrotter, c'est-à-dire laver notre linge dans les ruisseaux et les rivières, nous raser et nous laver aux mêmes endroits à l'eau froide et dormir à la belle étoile ou sous la tente, plutôt que dans des trous, des fossés ou des tranchées. Cela voulait aussi dire faire de l'exercice et des marches dans la campagne pour garder la forme. Les jours de repos derrière les lignes nous donnaient l'occasion d'échanger, avec les paysans italiens, des chandelles, une boîte de viande en conserve ou une paire de bas que nous avions en trop contre du vin qu'ils appelaient " *vino* " ou un bout de salami maison, quand ils en avaient encore. Quand nous allions assez loin dans la campagne et si nous étions chanceux, nous pouvions trouver des œufs frais.

Maintenant, je vais vous raconter un incident incroyable. Un jour, je me présentai dans une vieille ferme dans le but d'échanger une boîte de cigarettes contre quelques œufs et du vin. En mettant le pied dans la porte de la bergerie, j'aperçus une femme et un homme d'un certain âge qui sursautèrent en me voyant. Mais ce qui me surprit encore plus, c'est qu'un autre homme, à demi-couvert de paille, se dressa devant moi avec les mains au-dessus de la tête. Tout de suite, je compris que cet homme n'était pas un Italien, mais un déserteur allemand qui s'était réfugié chez ce fermier italien. Le geste que j'avais fait de porter ma main dans ma poche de tunique pour prendre la boîte de cigarettes et l'effet de surprise lui avaient fait croire que j'allais sortir un pistolet. Je gardai ma main dans ma poche et lui ordonna de marcher devant moi jusqu'au camp, ce qu'il fit en marchant de peur. Je ne savais pas lequel des deux avait le plus peur, car je n'étais pas armé moi non plus!

Nous sommes demeurés dans la campagne italienne pendant quelques semaines, la plupart du temps sous la tente. De temps à autre, nous devions transporter du ravitaillement aux autres régiments qui, comme nous, étaient au repos et se réorganisaient en vue des prochains combats.

Si l'on fait exception des ravages de la guerre, soit les maisons détruites, les ponts sautés, les champs ravagés par les obus et par le passage des tanks et de l'artillerie, il y avait encore des fruits et légumes dans les campagnes éloignées. Par contre, certains habitants constataient, en revenant chez eux, que leur maison avait complètement disparu. Souvent, le bétail était mort dans les champs. D'autres constataient que les Allemands avaient tout simplement tué le bétail et avaient raflé le vin avant de déguerpir.

Là où c'était vraiment désolant, c'était dans les villes et les gros villages. Des quartiers entiers avaient été complètement rasés. Beaucoup de morts gisaient encore sous les décombres. Plusieurs personnes parcouraient la campagne pour trouver un peu de nourriture, certains chez des parents ou amis, tandis que d'autres, surtout des enfants, quémendaient leur nourriture le long de la route. Cela faisait pitié de voir ces enfants nous demander du chocolat, des cigarettes et toutes sortes de choses essentielles à leur survie. Il fallait faire attention de ne pas jeter des canettes vides autour de nos campements, car, souvent, des enfants se coupaient la bouche ou les mains, dans leur empressement d'y extirper la nourriture qui pouvait rester au fond de ces boîtes de conserve. Évidemment, nous faisons tout ce que nous pouvions pour leur donner nos restes de nourriture et tout ce que nous pouvions épargner. Il y avait aussi tous ces enfants mutilés par des mines antipersonnelles laissées par les Allemands et que nous n'avions pas eu le temps d'enlever. Comme si ce n'était pas assez, les Allemands avaient placé des mines (*booby traps*) dans les maisons et les potagers.

J'ai vu des scènes atroces pendant ces combats, au sud de Monte Cassino, au nord d'Ortona et, plus loin, sur la route de Rimini. Des soldats de certains régiments eurent à combattre dans des corps à corps à la baïonnette et à la petite mitraillette Sten ou autres. Mais heureusement, ce ne fut pas mon cas. J'ai toujours été engagé dans des opérations défensives, sur des cibles lointaines, souvent de nuit. Donc, à la question " *Est-ce que tu as tué un ou des Allemands?* ", je réponds que je n'ai jamais vu quelqu'un de près que j'aurais la certitude d'avoir tué. Précédemment, j'ai dit " heureusement ", car mes camarades à qui c'est arrivé sont restés et restent encore avec d'horribles visions de ces instants tragiques. Le fait d'avoir vu ces scènes horribles et d'avoir côtoyé la mort ont suffi à perturber leurs nuits de cauchemars assez insupportables. Cette question ne doit jamais être posée à un soldat.

Vous comprendrez que le simple fait d'évoquer ces événements est déjà pénible en soi. Pour la plupart d'entre nous, anciens combattants, les moments drôles ont la préférence dans nos conversations.

Il faut que je vous dise que oui, même à la guerre, il y a des fois des moments drôles. L'un de ces moments drôles se produisit lorsque l'un de nos camarades nommé Grenon se mit en tête d'enlever tous ses vêtements, excepté ses sous-vêtements, afin d'avoir un peu de confort, disait-il, pour dormir. De surcroît, il n'avait pas voulu se creuser une petite tranchée comme nous tous. Tout était paisible dans le champ de blé où nous avions bivouaqué pour la nuit. Nous étions près des canons de l'artillerie lourde. Tout à coup, un peu après minuit, les Allemands décidèrent de ne pas nous laisser dormir si vite que cela. Ils avaient probablement repéré notre artillerie et avaient décidé de nous arroser copieusement sous un barrage de canons de 88 millimètres. Comme nous étions à flanc de coteau et que la lune nous éclairait, nous pouvions voir Grenon tenter de remettre ses pantalons, tout en étant allongé par terre, pour ensuite se relever et courir se tapir dans un trou d'obus. Finalement, notre homme avait fini par atterrir dans la tranchée d'un camarade après s'être habillé tant bien que mal. Vous comprendrez facilement que l'incident fut raconté un peu trop souvent au goût de notre camarade, qui ne trouvait plus la farce drôle!

Il y eut un autre incident qui aurait pu avoir des conséquences tragiques, mais qui, heureusement, se termina assez bien. Quand nous étions à quelques kilomètres derrière la ligne de feu, un chasseur allemand, qu'on avait baptisé du nom de Red Baron, venait nous mitrailler presque toujours aux mêmes heures. Ses cibles préférées étaient les tentes sous lesquelles nous couchions et qui nous servaient de cuisines. Chaque fois que nous l'entendions venir, nous sortions de nos tentes pour sauter dans nos petites tranchées ou *fox holes*. Alors, Red Baron descendait sur nous en piquée et ouvrait ses mitrailleuses. Il remontait vers le ciel, redescendait sur nous en piquée et survolait en rase-mottes notre campement. Plusieurs soldats le reconnaissaient au son de son moteur et à sa façon bien à lui de faire un grand cercle au-dessus de nous, pour ensuite piquer en nous mitraillant. Une fois, il est venu au crépuscule et nous n'avons pas entendu le son de son avion. Nous nous sommes précipités dehors, pendant que les balles de ses mitrailleuses transperçaient le coin de notre tente. Le lendemain, en creusant avec

notre baïonnette, nous avons récupéré plusieurs de ces balles. L'un de nos gars voulant faire une farce, avait commenté l'incident en disant : “ *Ce maudit boche ne respecte même pas notre sommeil!* ”. Alors, un autre soldat lui donna un coup de poing en lui disant d'aller faire ses farces plates ailleurs!

Une fois, par un beau matin ensoleillé, nous étions près du front et nous regardions un combat aérien. Un avion piqua sur nous et coupa de son aile la tente de notre commandant. J'étais couché sur le dos, au soleil, lisant le journal. Je n'entendis aucun bruit, ne vis rien venir, mais tout à coup, il y eut un genre de bourrasque de vent qui fit voler ma feuille de papier et, en même temps, j'entendis un gros boum. Je vis la tente du major par terre et une carlingue d'avion en feu. Le major est sorti du dessous de la tente, la chemise déchirée, avec quelques contusions, sans plus. Pendant que les cartouches et le moteur brûlaient, nous avons aperçu le pilote qui descendait en parachute. Une jeep est allée le chercher dans une ferme où il était tombé. En voyant son avion brûler, il s'informa s'il y avait des blessés, ce à quoi notre major lui répondit : “ *Regarde ma chemise!* ” Le pilote rétorqua : “ *Si vous n'attrapez que cela pendant cette guerre, major, comptez-vous chanceux!* ” La guerre, c'est comme cela, parfois!

Le 4 juin 1944, les Américains entrèrent dans Rome, qui avait été déclarée ville ouverte. Nous, Canadiens, n'avons jamais compris pourquoi on avait stoppé notre avance, alors que nous poursuivions les Allemands en direction de Rome, sinon pour laisser les honneurs aux Américains d'avoir été les premiers dans Rome. Deux jours plus tard, soit le 6 juin, il y eut un grand rassemblement, dans un champ, sous un arbre énorme. À cet arbre était accroché un petit tableau de carton, sur lequel il y avait un grossier dessin de la côte de Normandie. Le commandant nous annonça que les alliés avaient débarqué en Normandie tôt le matin et qu'ils avaient pénétré quelques kilomètres à l'intérieur des terres. Le commandant ajouta que de furieux combats se déroulaient sur tout le front et que les Américains étaient en difficulté à la Pointe du Coq.

Nous avons accueilli cette nouvelle avec beaucoup de soulagement, car nous pensions, faussement d'ailleurs, que les Allemands retireraient certains régiments du front italien, ce qui aurait eu pour résultat de faciliter notre avance sur ce front. Ce ne fut pas le cas, car les

Allemands, craignant de se faire prendre à rebours, engagèrent leurs meilleures divisions sur le front italien pour nous stopper. Nous avons poursuivi notre avance sur la fameuse via Appienne. À deux ou trois kilomètres de Rome, nous avons bivouaqué dans un pacage de vaches. Le lendemain, en me réveillant, je me rendis vite compte que j'avais le côté du visage et de la tête comme entarté. Ce n'était pas une impression : une bouse de vache m'avait servi d'oreiller pendant mon sommeil!

Nous avons profité de ce repos bien mérité pour nous débarbouiller et nous remettre de la fatigue des derniers mois. On nous avait donné un congé d'une journée pour visiter un peu la ville de Rome et surtout le Vatican. Le 22<sup>e</sup> Régiment, auquel j'étais attaché, se vit conférer les honneurs de remplacer les gardes suisses pour une semaine. Cet honneur nous fut accordé parce que notre régiment était le seul de religion catholique de la 8<sup>e</sup> Armée. Nous, les Canadiens-Français, n'étions pas peu fiers, car ce même régiment avait gagné la Croix de Victoria à Casa Berardi, avec le célèbre capitaine Paul Triquet.

Vers le mois de juillet, nous sommes remontés près de Florence. La plupart d'entre nous profitèrent du court congé pour visiter cette magnifique ville. Certains de nos régiments firent quelques attaques aux côtés des Américains pour laisser croire aux Allemands que les deux divisions canadiennes d'Italie se préparaient à lancer une attaque d'envergure pour enfoncer la dernière des trois grandes lignes allemandes en Italie, la Ligne gothique. Ce ne fut pas le cas. Les Allemands nous attendaient près de Pise avec leurs troupes d'élites. Cela nous permit, au contraire, de nous déplacer de nuit et d'aller attaquer le lendemain soir sur l'Adriatique. En effet, vers la fin de l'après-midi d'une journée chaude, nous reçûmes l'ordre de nous tenir prêts à partir, la nuit venue, dans le plus grand secret. Tout ce qui pouvait nous identifier comme Canadiens nous fut enlevé. On nous retira nos insignes de régiment, que l'on appelait nos "*badges*", tout comme nos boîtes de cigarettes vides et autres articles qui auraient permis de laisser savoir que nous étions passés par là. Mêmes les insignes sur nos camions et autres véhicules furent peints d'une couleur brune uniforme. Des fois, même la guerre peut ressembler à une partie de poker! Après la tombée de la nuit, nous nous sommes mis en branle en direction est, vers la mer Adriatique.

Nous avons roulé toute la nuit sans lumière et dans des conditions difficiles, puisque les routes étaient en très mauvais état. De plus, tous les ponts et ponceaux avaient sauté, les routes étaient coupées et détournées par les champs, sans compter les rues des villes et villages encombrées de débris qu'il fallait contourner. Après une nuit et une journée, nous sommes arrivés au nord d'Ancona, sur l'Adriatique. En face de nous, c'était les villes de Pesaro et de Rimini, qui faisaient partie de la Ligne gothique à l'est. Ces deux villes importantes étaient nos futurs objectifs. Nous ne pouvions nous reposer longtemps si nous voulions profiter de l'attaque surprise. Donc, le lendemain, après nous être reposés une nuit, nous sommes montés en ligne. Les Indiens et les Australiens que nous allions remplacer furent aussi surpris que les Allemands de nous voir arriver!

La Ligne gothique était la dernière grande ligne défensive allemande en Italie. C'était un formidable obstacle qui nous empêchait de conquérir la Vallée du Pô et la grande plaine de Lombardie. La Ligne gothique nous empêchait également de nous emparer de la grande zone industrielle du Nord de l'Italie. Elle s'étendait de Pise à l'Ouest, à Pesaro à l'Est, sur la mer Adriatique. Cet ouvrage de défense était extraordinaire par le nombre de ses composantes : des postes de mitrailleuses, des canons anti-chars, un terrain miné...

Vers la fin août 1944, nous avons amorcé notre attaque sur la Ligne gothique, sur le flanc droit des Britanniques. Notre objectif était la ville de Rimini et son aéroport. Avant d'atteindre Rimini, il y avait six rivières à traverser. Il n'y avait aucun pont sur ces rivières que les Italiens appelaient des fleuves. Les Allemands ont tout fait sauter devant nous. Alors, des combats sanglants se déroulèrent pour traverser ces rivières. Comme si ces obstacles n'étaient pas suffisants, la pluie se mit à tomber jour et nuit et ces rivières devinrent des torrents.

Pendant des jours et des semaines, nous avons pataugé dans cette eau et cette boue. Quand c'était possible, nous creusions nos trous sur des buttes, à flanc de colline. Quand ce n'était pas possible, nous pataignons dans les larges et profonds fossés qui sont nombreux dans ces parties de l'Italie. Ce fut aussi terrible pour la population civile. Comme nous montions en ligne, un immense trou d'obus avait coupé la route devant nous. Nous avons donc passé la nuit dans le fossé, près de nos camions. Tôt le matin, alors que nous déjeunions, si l'on peut dire, une vieille

femme, portant une vieille couverture sur les épaules, sortit de dessous un ponceau où elle avait passé la nuit. Elle tenait par la main une fillette. Comme elles semblaient désorientées, nous leur avons donné à manger et leur avons indiqué la direction à suivre pour s'éloigner du front.

Entre-temps, je fus transféré au Royal Canadian Army Service Corps, 3<sup>ième</sup> Brigade d'infanterie. (3<sup>rd</sup> Infantry Bde.)

Il va sans dire que nous avons traversé plusieurs villes et villages qui étaient tombés entre nos mains et d'autres que nous avons libérés par la suite. Il n'est pas de mon intention de vous énumérer toutes ces villes et villages, ni tous les détails des combats et batailles qui se sont déroulés, car ce serait trop long et possiblement ennuyeux pour vous qui me lisez. Cependant, je me contenterai d'en énumérer quelques-uns et de raconter certains épisodes tristes ou cocasses.

Voici donc quelques villes et villages : Ancona, Perugia, Fabriano, Fano, Pesaro, Urbino, Catolica, Riccione, Rimini, Cesena, Forli, San Marino, Faenza, Ravenna, etc. Comme je l'ai mentionné, j'étais affecté au transport de troupes et de matériel. À l'occasion, nous devions creuser nos trous ou nos *fox holes* avec l'infanterie pour repousser des attaques ennemies. Il faut ici préciser que les régiments avaient subi plusieurs pertes d'hommes et que les effectifs étaient au plus bas. Pourquoi si bas? C'est tout simplement parce que le haut commandement de l'armée canadienne avait décidé de ne plus envoyer de renfort en Italie, afin de garder le maximum de troupes pour l'invasion de Normandie et les batailles en France, en Belgique et en Hollande.

Devant nous, l'objectif consistait à traverser six rivières et deux fleuves, le Metauro et le Foglia. L'eau de ces fleuves et rivières était gonflée par les pluies des dernières semaines. Pour nous compliquer la vie, les Allemands avaient fait sauter tous les ponts et miné le terrain. Jour et nuit, nous étions trempés. Il fallait que le corps de génie érige des ponts qu'ils appelaient " *bailey bridges* ", que les obus allemands détruisaient avant qu'ils ne soient terminés. Vous pouvez vous

imaginer que même plusieurs jours après les combats, il y avait encore des soldats allemands et des chevaux morts dans ces rivières, ce qui nous empêchait de boire l'eau. Nous ne pouvions que nous laver un peu.

Mon nouveau régiment était composé en très grande majorité de Canadiens-Anglais. Ces derniers provenaient, pour la plupart, de l'Ontario et un certain nombre d'un peu partout au Canada. Plusieurs de ces Orangistes étaient racistes. Ils n'aimaient pas les Canadiens-Français. Comme ceux de mon ancien régiment en Angleterre, ils avaient choisi de m'ignorer en ne m'adressant la parole qu'en cas d'extrême nécessité. À part ce lourd climat et cette indifférence calculée, la vie était tolérable. Cependant, il y avait une exception au sein du groupe: c'était le soldat McElvey ou « Big McElvey », comme disaient les anglophones.

Big McElvey était une grosse brute de plus d'un mètre 80. En plus d'être grognon et bagarreur, il buvait beaucoup d'alcool, quand il le pouvait. Bien qu'il était dans le même peloton que moi, il ne m'avait jamais adressé la parole, mais je sentais que ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne s'en prenne à moi. Il faut que je vous dise que la plupart des soldats du peloton ne l'aimaient pas, mais préféraient se montrer amis avec lui, parce qu'ils le craignaient. Il en était de même des sergents et des caporaux qui avaient peur de lui déplaire. Alors, arriva ce qui devait arriver.

Nous étions en repos près d'une petite ville italienne du nom de Catolica. L'un de nous devait monter la garde aux deux heures pendant 24 heures. Notre sergent, du nom de Skip, vint annoncer à McElvey que son tour de garde était venu. Alors, McElvey se fâcha et argumenta que ce n'était pas son tour mais plutôt le mien. J'ai eu beau expliquer au sergent que j'avais fait mon tour de garde les jours précédents, mais le sergent capitula devant Big McElvey et m'ordonna de faire le tour de garde que je ne devais pas faire. Néanmoins, le sergent, qui était tout de même un trop bon gars, me conseilla de porter plainte au Capitaine Filmore, ce que je fis aussitôt. Le capitaine, qui était un homme juste, fit son enquête et me donna raison. À partir de ce moment, McElvey décida qu'il attendrait l'occasion propice pour régler mon cas à sa façon. De plus, comme il avait une grande gueule, il s'en était vanté à certains soldats qu'il croyait ses amis, mais qui, en réalité, ne l'aimaient pas et le craignaient. C'est ainsi qu'un jeune caporal

amérindien qui était, comme moi, minoritaire au sein de ce régiment, crut bon de me prévenir des intentions de McElvey. Il m'avisa de me surveiller, car McElvey lui avait dit qu'il allait me flanquer une volée l'un de ces jours. À partir de ce moment-là, j'ai vécu dans la crainte de me faire attaquer sournoisement par McElvey. Comme pour rendre l'affrontement inévitable, nos deux lits n'étaient séparés que de deux ou trois mètres. Vous comprendrez que, dans de telles conditions, la vie était devenue invivable pour moi. Tous les jours, nous nous côtoyions sans nous parler. McElvey me lançait des regards foudroyants, qui ne présageaient rien de bon pour les jours suivants.

Tous les gars du peloton étaient montés en ville, c'est-à-dire à Catolica, située en haut de la montagne. Seuls McElvey et moi étions demeurés dans la baraque. C'était une longue bâtisse et nous habitions à l'étage. J'avais refusé d'accompagner un ami, parce que je voulais demeurer seul avec McElvey, non pas pour le provoquer, mais tout simplement pour voir ce qui arriverait, car je ne pouvais plus supporter cette atmosphère empoisonnée.

Selon son habitude, McElvey était allongé sur sa couche et buvait du vin à même la bouteille. Voyant qu'il ne se passait rien, j'ai décidé de sortir dehors prendre l'air. Après un moment, je montai l'escalier et entrai dans la baraque. Lorsqu'il m'entendit entrer, McElvey, qui était assis sur son grabat, se retourna et m'invita à le rejoindre. Je n'en croyais pas mes oreilles! J'en fus complètement renversé! Arrivé près de lui, il m'invita à m'asseoir et à prendre un coup avec lui. Une fois assis près de lui, je lui demandai aussitôt où il voulait en venir et quel sorte de jeu il s'appropriait à jouer. Il me répondit d'oublier le passé et de prendre un verre avec lui. Je me demandais si je ne rêvais pas! Pendant que j'étais perdu dans mes réflexions et que j'essayais de comprendre, McElvey s'était levé et il arpentait la pièce, sa bouteille à la main. Sans autres explications, il m'avait laissé seul, assis près de son lit. Je me sentais ridicule et ne comprenais rien de son petit stratagème. Cependant, le mystère de toutes les entourloupettes de McElvey allait bientôt s'éclaircir pour me révéler l'homme dans toute sa brutalité sournoise. Après avoir marché de long en large dans la pièce, McElvey s'arrêta au milieu de celle-ci et, tout en faisant un signe de la main, m'invita à le rejoindre pour prendre un coup. Alors, je m'avançai vers lui sans méfiance au centre de la pièce. Arrivé près de lui, il me tendit la bouteille, en me disant :

“ *Oublions tout cela et prenons un coup!* ” Comme je portais la bouteille à ma bouche, McElvey me décocha un grand coup de poing au menton. Je vis une myriade d'étoiles, mais ne perdis pas conscience. Alors, je répliquai avec tous les moyens à ma disposition.

Je ne me souviens pas si je l'ai frappé avec la bouteille, mais je me souviens que je l'ai frappé avec mes poings et mes pieds. Je me souviens aussi d'un certain corps à corps. Mais je dois avouer que j'en ai perdu des bouts! Finalement, je me rappelle que Big McElvey était par terre, que je le martelais pendant qu'un sergent et deux ou trois soldats tentaient de me faire lâcher prise.

Par la suite, j'ai réalisé que ce combat avait eu lieu vers 23 heures, puisque les officiers et certains soldats revenaient de la ville. D'autres sous-officiers ne tardèrent pas à arriver. Alors, on amena McElvey à l'écart pour lui laver le visage, car il saignait abondamment. Un groupe de sous-officier m'entraîna dans un coin pour me demander comment c'était arrivé. Après leur avoir expliqué comment était survenue cette attaque brutale, tous manifestèrent une grande indignation.

Les officiers et sous-officiers discutèrent entre eux et tentèrent d'amorcer une entente entre McElvey et moi. Après des discussions entre eux, ils exigèrent que nous nous rencontrions au centre de la pièce pour nous serrer la main. Je le fis à contre-cœur, car je craignais une revanche de McElvey. Les officiers m'assurèrent qu'ils le surveilleraient et que si jamais il tentait un coup de traître, il serait transféré dans un autre régiment après avoir purgé une peine de détention.

Pourtant, sans crier gare et malgré la surveillance des officiers qui nous entouraient, il me lança un coup de pied qui m'atteignit au menton. Heureusement, il ne m'atteignit pas solidement. Ainsi, pour la seconde fois, McElvey se retrouva au plancher, à la satisfaction des officiers qui nous entouraient. Certains officiers tentèrent de s'interposer, mais ils en furent empêchés par les autres qui disaient : “ *Laissez Bouchard lui donner ce qu'il mérite, la maudite brute!* ”

Après quelques minutes, je me souviens que l'on me tirait par derrière et que l'on me demandait de cesser la bagarre qui n'en était plus une, puisque McElvey était étendu par terre et ne se défendait plus. On nous amena chacun de notre côté pour nous laver et panser nos blessures. Malgré les apparences, je n'étais pas tellement blessé. Cependant, j'ai été incapable de mastiquer ma nourriture pendant plusieurs jours, car mes blessures étaient surtout au menton, puisque le premier coup de poing m'avait atteint en cet endroit, tout comme le coup de pied.

Il faut dire que McElvey, lui, était amoché. Après les premiers soins à l'infirmerie et après l'avoir enrobé de bandelettes, les sous-officiers le déposèrent sur sa couche. Pendant plusieurs jours, il demeura allongé sans se dévêtir, ni se remuer. Son visage était très enflé et le sang de ses blessures était noirci. Tous les midis, des soldats du régiment défilaient près de lui en se demandant, à voix basse, ce qui lui était arrivé. Pendant quelques jours, des infirmiers vinrent le visiter pour lui administrer des calmants.

J'ai commencé à m'inquiéter et à avoir peur que cette affaire tourne mal. Je fus enfin soulagé quand McElvey recommença à se mouvoir, pour ensuite se remettre à manger. Même si j'avais été attaqué et que je m'étais simplement défendu, cela ne m'empêcha pas de regretter de m'être un peu trop défendu... En effet, pendant des jours et des nuits, j'avais de la difficulté à dormir. Après les deux attaques sournoises de McElvey, il était évident pour tout le monde que l'on pouvait s'attendre à tout de la part d'un tel individu!

Quand l'on jugea que McElvey était suffisamment rétabli pour partir, un officier vint lui annoncer qu'il serait transféré dans un autre régiment. Il lui indiqua de se tenir prêt à partir vers 13 heures. Avant son départ, sans que je m'y attende, il s'avança vers moi, la main tendue. Aussitôt, je sautai debout et lui déclarai que je ne voulais en aucun cas lui serrer la main. Alors, il m'affirma qu'il regrettait ses assauts contre moi et qu'il voulait faire la paix avant son départ. Après beaucoup d'hésitation et voyant qu'il n'était pas du tout en forme, je lui tendis la main. Il me souhaita bonne chance. J'en fis autant. Quelques soldats lui souhaitèrent aussi bonne chance avant qu'il ne monte dans le camion pour disparaître.

Après le départ de McElvey, je ne pus m'empêcher de réfléchir sur la durée des amitiés entre hommes. Tous ses présumés amis d'hier n'étaient plus là pour lui serrer la main lors de son départ. Seuls quelques-uns lui souhaitèrent bonne chance et lui prodiguèrent quelques mots d'encouragement qui furent d'ailleurs assez brefs. J'avais demandé mon transfert au commandant. Il avait refusé en me disant que si quelqu'un devait partir, ce serait McElvey.

Quand ce dernier fut parti, l'atmosphère changea complètement autour de moi. Tous ceux qui étaient amis avec McElvey gravitaient maintenant autour de moi afin de me démontrer leur amitié. Mais je gardais quand même mes distances. L'ambiance du passé et les derniers événements m'avaient rendu méfiant. Je dois tout de même dire qu'après ces malheureux incidents, je reçus plusieurs témoignages de sympathie et d'admiration. Mais je préfèrai tout oublier et en parler le moins possible.

Dès le début de mon arrivée sur le continent, je me rendis compte qu'il y avait deux choix possibles pour un Canadien-Français incorporé dans un régiment canadien anglais : la soumission ou la bagarre. J'ai donc choisi de ne pas m'incliner, mais de rester debout et d'en payer le prix. Pour mieux vous faire comprendre et pour illustrer mon propos, je vous raconterai une autre histoire de racisme aux conséquences dramatiques. Cet autre incident prouvera que, comme Canadiens-Français, nous étions constamment obligés de nous battre pour parler notre langue entre nous. Très souvent, nous étions victimes de sarcasmes du genre : "*Speak white, you're not in France, frog...!*" L'événement qui suit est, je crois, une démonstration des plus accablantes. Vous constaterez aussi que, dans les deux cas, la riposte a été à la mesure de l'offense.

Un soir, alors que nous revenions d'une petite ville du nom de Morchiano, deux soldats, que nous ne pouvions voir clairement à cause de la noirceur, nous apostrophèrent en nous disant de parler anglais. Mon ami, qui était de Saint-Éleuthère de Témiscouata, répliqua aussitôt que s'ils voulaient lui enseigner, ils n'avaient qu'à essayer! Les deux hommes qui nous avaient interpellés s'approchèrent tout de suite et les coups commencèrent à pleuvoir. En s'approchant de nous, leur silhouette révéla un gros gaillard et un autre plus petit. Mon copain s'attaqua au plus gros et moi, au plus petit. Le combat entre ce soldat et moi ne fut pas long, ni très rude, car

celui-ci trébucha sur les pierres du pavé mouillé et tomba. En constatant que son gros ami était déjà par terre et qu'il subissait un violent orage de coups de pieds, il prit la poudre d'escampette. Constatant l'état d'impuissance de la victime, je demandai à Roger, mon ami, de cesser de le frapper avec ses pieds, mais celui-ci ne voulait rien entendre. Nous avons laissé le soldat par terre et nous avons continué à descendre la petite rue étroite vers le square où il y avait un lampadaire. À un moment donné, une jeep de la police militaire s'arrêta près de nous. Les policiers nous demandèrent si nous avions été impliqués dans une bagarre avec deux soldats du régiment P.P.C.L.I. (Princess Patricia's Canadian Light Infantry). Nous avons répondu oui, mais que nous ne connaissions pas l'identité des deux soldats, ni du régiment, à cause de l'obscurité et de la brume dans la ruelle. Pendant que les policiers militaires nous questionnaient, une deuxième jeep arriva près de nous avec deux autres policiers. Ils informèrent les deux premiers policiers qu'ils avaient conduit le soldat trouvé sur le pavé à l'hôpital militaire.

Ils firent savoir qu'il était assez amoché parce qu'il avait probablement reçu des coups de pied, qu'ils appelaient "*the boots*". L'un des deux policiers me demanda si je portais mon pistolet au moment de l'échauffourée. Je lui répondis que oui, tout en portant immédiatement la main dans la poche intérieure de ma tunique pour vérifier si mon pistolet y était toujours. Je fus alors terrifié en constatant que je ne l'avais plus! J'ai tout de suite réalisé que je l'avais probablement perdu dans la ruelle au cours de la bousculade avec le soldat qui s'était enfui. Après toutes ces questions, les policiers nous ordonnèrent de rentrer immédiatement à la caserne et de demeurer disponibles pour répondre à d'autres questions le lendemain. Ils ajoutèrent qu'à la suite de leur enquête, nous serions peut-être arrêtés. Inquiet, je leur demandai la raison des questions au sujet de mon pistolet, mais ils ne voulurent me donner aucune réponse.

Le lendemain après-midi, les mêmes policiers revinrent, demandant à notre capitaine la permission de nous questionner séparément. Ils m'informèrent qu'ils avaient questionné mon ami et que celui-ci leur avait tout raconté. Après une brève mise en garde, ils me montrèrent un pistolet 9 millimètres Beretta et me demandèrent si je reconnaissais cette arme. Je leur répondis que oui, que c'était probablement le mien. Alors, les deux policiers se regardèrent d'un air entendu et l'un d'eux me demanda combien de cartouches contenait le magasin de ce pistolet. Je lui répondis qu'il en contenait neuf. Ensuite, il me demanda combien de cartouches contenait le

magasin quand je le portais sur moi. Je lui répondis huit. C'était vrai, car l'on m'avait appris à toujours mettre une cartouche en moins quand on n'avait pas l'intention de nous en servir immédiatement.

Quand je voulus connaître la raison de toutes ces questions, ils me répondirent que c'était parce que quelqu'un avait été tiré, le soir même de notre malheureuse rencontre dans la ruelle. Ils ne voulurent pas me remettre mon Beretta. À ma question "*combien y avait-il de cartouches dans le magasin du pistolet*", ils répondirent huit. Je fus grandement soulagé, car j'espérais que personne n'ait tiré de cartouches après l'avoir trouvé. Les deux policiers militaires partirent, non sans m'aviser de ne pas quitter le campement pour quelque temps. Ils me donnèrent aussi des nouvelles du soldat hospitalisé. Selon eux, il allait mieux. Mais ils ajoutèrent que si les choses devaient empirer, mon ami ne s'en tirerait pas facilement...

La nouvelle de notre escarmouche dans la ruelle se répandit comme une traînée de poudre. Plusieurs soldats de la compagnie nous regardaient avec mépris. Par petits groupes et à voix basse, ils discutaient à propos de cette affaire, comme pour le cas McElvey. À un moment donné, certains soldats vinrent nous mettre en garde de ne pas nous montrer le nez en ville si nous tenions à notre peau. La nouvelle s'était aussi vite répandue dans le régiment Princess Patricia, auquel nos deux soldats appartenaient. Après un certain temps, nous avons appris que la police avait découvert qui avait tiré les coups de feu. Ainsi, nos officiers furent mis au courant que nous n'y étions pour rien.

Un soir, mon ami qui était dans le même régiment que moi, vint me demander avec insistance de l'accompagner à la ville. Comme raison, il disait que les gars du Princess Patricia voulaient nous rencontrer afin de venger celui qui était encore à l'hôpital et son ami avec qui je m'étais colletailé. Je dois vous dire que cette proposition ne me tentait guère, car je savais bien que les gars du Princess Patricia seraient nombreux. Mon ami Roger ne voulait rien entendre, disant que notre honneur et celle des Canadiens-Français étaient en jeu. Je me souviens très bien de son plan de défense en cas d'attaque par plusieurs. Il me dit : "*S'ils nous attaquent, ne te gêne pas; vas-y avec tes poings, tes pieds et tous les moyens disponibles. N'oublie pas, frappe comme pour tuer!*"

Nous sommes donc montés à la ville, qui était de type médiéval, entourée de murailles et située sur une colline assez élevée. Cette soirée-là, les soldats canadiens se rendaient en nombre, parce que les Italiens avaient décidé de nous fêter, en signe de remerciement pour avoir libéré leur ville. Arrivés sur les lieux, nous avons remarqué tout de suite un nombre assez imposant de soldats du Princess Patricia's Canadian Light Infantry. La réception se donnait dans une grande salle décorée des logos de la faucille et du marteau de couleur rouge.

Au fur et à mesure que la foule de soldats grossissait, nous sentions l'atmosphère s'alourdir. Il était devenu évident qu'ils avaient identifié notre régiment. Mais au début, ils ne nous avaient pas encore identifiés comme étant les deux bagarreurs recherchés, mais cela ne devait pas tarder. Roger se tenait un peu en retrait, le long du mur de l'entrée. Tout semblait calme, trop calme. Nous sentions que quelque chose se tramait.

Même si je n'en avais pas envie du tout, je m'avançai sur le plancher de danse pour demander à danser à une jeune fille, histoire de détendre l'atmosphère. Je n'avais pas fait deux pas de danse que quelqu'un me tapa sur l'épaule par derrière. C'était Roger. Aussitôt, il me dit : "*Viens en arrière. Ça y est!*" Il ajouta : "*Demande-leur ce qu'ils veulent, les « tabarnacs »! Moi, je ne les comprends pas.*" Spécifions que Roger ne comprenait pas tellement l'anglais.

En effet, je vis deux soldats du Princess Patricia ou "Princess Pat", comme ils s'identifiaient eux-mêmes. Encore une fois, il y en avait un gros et un plus petit. Le gros s'avança vers moi et me demanda si je comprenais l'anglais. Je lui répondis oui. Alors, il me mit au courant de la raison pour laquelle lui et son partenaire étaient venus. Il commença par me dire que nous avions battu sauvagement à coups de bottes le meilleur homme de leur régiment. Il ajouta qu'ils étaient venus pour le venger. Le gros sergent m'expliqua que, selon les règles de l'armée, il n'avait pas le droit de se battre, tant et aussi longtemps qu'il porterait ses gallons et ses insignes. Il ajouta qu'il allait enlever sa tunique et son képi de sergent pour ainsi devenir un simple soldat, le temps d'une bagarre. Au fur et à mesure qu'il me parlait, je voyais Roger trépigner d'impatience.

Je n'eus pas le temps de terminer la traduction que Roger m'interrompit en disant qu'il n'avait pas de temps à perdre à écouter des histoires et qu'il voulait régler l'affaire au plus vite, sergent ou pas. Pendant que je traduisais les derniers mots à Roger, je le voyais tortiller sa moustache de la main droite, ce qui était le signe d'une attaque imminente qui arriverait brusquement, sans avertir. Le gros sergent du Princess Patricia avait à peine enlevé sa tunique qu'aussitôt, le coup de poing partit. Le sergent oscilla un moment, quand le deuxième coup de poing de Roger l'atteignit sur la mâchoire gauche et il s'écroula d'abord sur la rampe de l'escalier et, par la suite, par terre. Je m'attendais à toute une raclée, mais personne n'osa s'approcher de moi. Tous étaient sidérés de voir par terre celui qui était venu venger leurs camarades et qui était considéré comme le "bully" du régiment. Roger s'apprêtait à frapper à coups de pied le gros sergent qui gisait par terre, mais plusieurs lui crièrent de ne pas faire cela, qu'il en avait assez. Ces cris ne firent qu'attiser la colère de Roger qui s'élança à nouveau sur sa victime. Arsenault, un gars de notre régiment, s'avança vers Roger pour lui saisir le bras, mais il dut se contenter d'un violent coup d'avant-bras qui le fit culbuter jusqu'au mur de la salle.

Les soldats du P.P.C.L.I. aidèrent le sergent à se relever et l'amènèrent à l'extérieur. Comme on avait oublié la tunique du sergent sur la rampe de l'escalier, quelqu'un la ramassa et courut derrière eux pour leur remettre.

Cet incident avait quand même gâché notre visite en ville... Mais, d'un autre côté, il nous avait apporté la paix et le respect des anglophones, sans pouvoir affirmer qu'ils nous aimaient pour autant. À partir de ces moments pénibles, il nous fallut constamment redoubler de vigilance. Si je tiens à vous raconter ces luttes de Canadiens-Français contre des Canadiens-Anglais, c'est pour vous démontrer que la vie des soldats francophones dans des régiments anglophones n'était pas de tout repos! C'est aussi pour faire savoir aux générations du Québec actuel que le respect de notre langue n'était pas acquis d'avance. Il ne l'est pas encore. Pour plusieurs d'entre nous, il nous fallut mener deux combats : un contre les Allemands et l'autre pour le respect de ce que nous sommes. Bien sûr, je ne vous raconterai pas toutes les bagarres de tavernes ou de pubs, ni les autres batailles où nous ne fûmes pas toujours vainqueurs.

Maintenant, je suis certain que vous avez envie de savoir qui était ce phénoménal Roger, car c'était tout un phénomène et ce n'est pas du roman! Il s'appelait Roger Bouchard. Eh oui, c'était mon homonyme! Au moment d'écrire ces lignes, il est toujours vivant, quoique sa santé soit un peu affectée. Ses souvenirs sont assez confus. Il confond les Allemands et les Arabes. Maintenant, il a environ 87 ans. J'ai rencontré deux de ses sœurs qui sont toujours vivantes et qui m'ont bien parlé de Roger. Elles m'ont d'ailleurs donné la nouvelle adresse de Roger, dans les Laurentides. Je lui ai parlé au téléphone, mais je me suis tout de suite aperçu que sa mémoire et son esprit étaient un peu confus.

J'ai fait la connaissance de Roger Bouchard en Italie. Nous étions dans le même régiment, mais dans deux pelotons différents. Comme je l'ai déjà mentionné, il était originaire de Saint-Éleuthère, dans le Témiscouata. Même si nous partagions le même nom, nous n'étions pas parents et ne nous connaissions pas. Cependant, en faisant des recherches généalogiques, j'ai découvert que nous descendions du même ancêtre, Nicolas Bouchard. Roger est plus vieux que moi de sept ou huit ans. Il était aussi plus gros et plus grand que moi, sans être un géant. Il était assez bel homme et plaisait beaucoup aux femmes.

Roger avait deux personnalités : autant il était gentil et gentleman dans ses relations avec les gens en général, autant il pouvait devenir féroce quand il était attaqué. Dans des combats ou des bagarres de rues, il devenait un redoutable adversaire pour qui tous les moyens mis à sa disposition faisaient l'affaire. Son coup de poing était dévastateur. De plus, comme il était très agile, il devenait très habile à "*se servir de la savate*", soit du coup de pied!

Comme il avait été longtemps sur la défensive et qu'il avait eu à se défendre plus d'une fois, Roger était devenu méfiant et agressif. Le fait qu'il ne comprenait pas tellement l'anglais venait compliquer les choses. Mais le jour où il reçut une médaille pour avoir sauvé un blessé sous le feu de l'ennemi, il changea beaucoup.

Le fait d'avoir le même patronyme que Roger et d'être, comme lui, Canadiens-Français et son ami, me donnait une certaine auréole, mais provoquait aussi beaucoup de méfiance et d'hostilité de la part de plusieurs anglophones. Roger et moi ne cherchions pas la bagarre, loin de là. Mais nous étions constamment assaillis mentalement et physiquement, comme vous l'aurez constaté tout au cours de mon récit. Canadiens-Français incorporés dans des régiments anglophones, peu importe le choix que nous faisons, nous devons en payer le prix. Pour Roger et moi, le choix de résister était plus honorable, mais le prix était plus élevé pour nous comme pour nos adversaires. Quoiqu'il en soit, nous avons cru que notre dignité valait ce prix. Il serait trop long d'énumérer les fois où nous avons été obligés de défendre notre droit de parler notre langue, quand ce n'était pas le droit d'exister comme Canadiens-Français! Cela peut sembler du roman de cap à l'épée pour le monde d'aujourd'hui, mais c'est la triste vérité vécue par deux soldats canadiens-français pendant la Deuxième Guerre mondiale de 1939 à 1945. Malheureusement, ces faits ne sont que rarement racontés par ceux qui écrivent la Grande Histoire, mais pourtant, ils ont existé et c'est bien triste.

Dans le livre d'Émile LeScelleur, intitulé *La Deuxième Guerre mondiale comme je l'ai vue et vécue*, il rapporte une bagarre entre le Voltigeur de Québec et le régiment anglophone Lincoln & Welland, à Sussex au Nouveau-Brunswick, qui fit deux morts et dix-huit blessés. On peut lire le compte-rendu à la page 41 du même volume. Ceci n'est qu'un cas parmi plusieurs autres qui ne seront jamais racontés à nos enfants dans les écoles. Ils avaient tous comme point de départ le racisme à l'endroit des Canadiens-Français.

À partir du moment où nous fûmes à Pesaro, je n'exagère pas en vous disant que nous avons vraiment vécu l'enfer. Les Allemands s'étaient aperçus que les Canadiens étaient revenus sur l'Adriatique. Ainsi, ils ont mobilisé leurs meilleures troupes, dont un régiment de parachutistes, pour nous faire face. Les bombardements n'en finissaient plus, surtout la nuit. Les obus 88 millimètres, qui rataient rarement leur cible, nous sifflaient au-dessus de la tête. Les mortiers arrosaient les quadrilatères sur nos positions, sans compter le *ra-ta-ta-ta* de leurs mitrailleuses!

Le jour, les engagements de l'infanterie étaient encore pires. Des combats féroces s'engageaient dans les rues des villes. Il y eut de violents corps à corps pour une simple croisée de chemin stratégique. Les Allemands s'étaient creusé des abris dans le flanc des collines, dans lesquels étaient cachés des mitrailleuses et des grenadiers. Ceux qui s'engageaient dans ces passages étroits tombaient dans de véritables souricières. Il leur fallait se battre à bout portant et à la grenade.

Le jour venu, il y avait des spectacles de carnages à faire vomir. En certains endroits, nous marchions sur des douilles de cartouches parmi lesquelles gisaient des casques d'acier, des carabines et des mitrailleuses déchiquetés. J'ai vu des soldats éventrés jusqu'à voir les intestins et une manche de tunique, avec l'insigne du 22<sup>e</sup>, dans laquelle le bras du soldat était intact.

L'horreur que nous ressentions, au milieu de ces carnages, le manque de sommeil et la fatigue physique eurent raison du moral de plusieurs. Certains soldats couraient et hurlaient qu'ils en avaient assez et que la prochaine fois, ils ne remonteraient plus au front. Pour ma part, j'étais vraiment nerveux. Même en arrière des lignes, je ne parvenais plus à dormir. Les Anglais nommaient ces symptômes "*shell shock*" et les Américains, "*battle fatigue*".

Après avoir consulté le capitaine médecin, il ordonna de me transférer au sud de l'Italie, dans un camp de convalescence nommé Salerno. Ce camp était rempli de soldats canadiens, mais surtout de soldats anglais de la 8<sup>e</sup> Armée qui avait fait la campagne du désert en Afrique. Certains souffraient des mêmes symptômes que moi, d'autres étaient blessés physiquement. La plupart, comme moi, devaient retourner au front après une période de repos.

Après environ une semaine, me croyant suffisamment remis, je décidai d'aller voir du pays. Quand on a 19 ans, on se remet vite de sa fatigue et de ses émotions. Donc, je partis *sur le pouce* afin de me rendre à l'aéroport de Naples occupé par les Américains. Je montai dans un avion de transport de courrier pour Alger, en Afrique du Nord. Arrivé à l'aéroport La Maison blanche d'Alger, je me dirigeai tout de suite à pied vers la ville. Il faisait une chaleur torride et j'avais environ dix kilomètres à marcher. Après une heure de marche, un Arabe me fit monter dans son vieux camion chargé de légumes.

Mon séjour à Alger ne dura que cinq ou six jours, car il fallait que je rejoigne mon régiment, qui était en repos quelque part sur le fleuve Metauro. Je savais qu'en arrivant à Alger, il me faudrait de l'argent et je n'en avais pas, du moins pas de francs algériens. Cependant, je détenais des liras italiennes et un peu de cigarettes anglaises, des Woodbines. La ville d'Alger n'était pas du tout rassurante pour un étranger. Quelques soldats américains m'avaient mis en garde contre des bandes organisées de voleurs de tous acabits.

Je me résignai à sortir de la ville et à marcher vers la campagne. Je n'avais pas encore eu le temps de me trouver un endroit sûr pour passer la nuit. Après avoir erré au hasard, j'ai aperçu une fourrière d'automobiles et de vieux camions. C'est donc sur la banquette arrière d'une vieille Fiat que j'ai élu domicile pour la nuit. Ce n'était pas un hôtel cinq étoiles, mais c'était mieux qu'un banc de parc. Je dormis nerveusement, mais je dormis tout de même un peu. J'entendais le vent souffler sur les carrosseries branlantes et je m'imaginai voir un bandit arabe ramper vers moi avec un couteau entre les dents... Rien de cela ne se produisit, mais un chien errant me réveilla en grattant sur mon sac qui contenait quelques biscuits et deux oranges. Après lui avoir chuchoté quelques mots gentils, le chien me regarda et décida d'aller voir ailleurs.

Je vous assure que j'ai été matinal, ce matin-là. Aussitôt le soleil levé, je sortis de la fourrière et me dirigeai vers ce qui me semblait être, dans le lointain, un campement de soldats. En effet, c'était des aviateurs anglais de la base militaire La Maison blanche d'Alger.

Ces Anglais furent très accueillants à mon égard, même s'ils me parurent intrigués par ma présence en ce lieu. Un officier entre autres m'inquiétait beaucoup. En fait, je ne devais pas être à cet endroit. J'ai eu peur qu'ils m'arrêtent et décident de communiquer avec les autorités militaires canadiennes. Donc, après avoir partagé leur gruau (*mush*) et bu une bonne tasse de thé, je déguerpis en vitesse en direction d'Alger. Aux Anglais qui étaient devenus un peu trop curieux, je répondis que j'étais un soldat canadien qui avait été laissé à l'hôpital de Philippe-Ville et que je devais rejoindre l'Italie dans quelques jours. Je savais que certains soldats canadiens qui avaient été blessés avaient séjourné à cet hôpital et avaient tous été rapatriés en Italie.

Parfaitement ragaillardi, j'entrai dans la ville d'Alger. Après avoir parcouru un peu la ville, j'entrai dans un café. Je vendis quelques cigarettes Woodbines au patron et commandai un verre de vin. À cette époque, les cigarettes, surtout les américaines, valaient plus que de l'or sur le marché noir d'Alger. Dans le café, il y avait quelques soldats américains. Après un certain temps, j'entrepris la conversation avec l'un d'eux. Je l'informai aussitôt que je n'avais que des liras italiennes en poche. Ce soldat me proposa de me présenter à un colonel qui changeait l'argent dans le port d'Alger. Cela faisait mon affaire.

Ce soldat, d'ailleurs assez sympathique, m'amena chez le colonel. Il me fit asseoir dans la salle d'attente pendant qu'il pénétrait dans le bureau du colonel, qu'il semblait bien connaître. Il revint vers moi, me demandant de compter mon argent et de le déposer sur le bureau devant le colonel. Il ajouta que le taux était de 70 pour cent. Après avoir salué militairement le colonel, il m'indiqua une chaise devant son bureau et me pria de m'asseoir. Aussitôt assis, je déposai l'argent italien sur son bureau, en face de lui. Il compta l'argent et me demanda si j'étais au courant du taux de change. Je répondis que oui. Le colonel ouvrit un tiroir et compta des francs algériens devant moi. Il ramassa mes liras italiennes et moi, ses francs algériens. Je le saluai et sortit. L'ami américain m'attendait à la porte. Je lui offris d'aller au café pour lui payer un verre, mais il refusa, me disant qu'il était attendu ailleurs. Nous nous sommes serré la main en nous souhaitant bonne chance et partîmes chacun de notre côté.

Un peu plus tard, en flânant dans le parc, je fis une autre rencontre heureuse : un jeune soldat de l'Armée française du nom d'André Dumont. C'était un Pied noir, soit un Algérien d'origine française qui était en permission à Alger avant d'aller rejoindre son régiment en Corse. Nous sommes devenus amis tout de suite. Il m'invita à demeurer avec lui chez sa mère pendant les jours de permission qu'il me restait. C'était des gens très bien. André Dumont demeurait avec sa mère et sa tante, derrière la cathédrale. Mis à part les plats de sauterelles que je n'ai pas osé goûter, la nourriture, plutôt végétarienne, était bonne. Les quelques jours passés à Alger furent très agréables. Mon ami m'amena à l'opéra. Le reste du temps fut consacré à nous reposer et à avoir des conversations très enrichissantes.

Dumont et moi avons quitté Alger le même jour, lui pour la Corse et moi pour l'Italie. Je sortis d'Alger à pied pour me rendre à l'aéroport La Maison blanche, à une quinzaine de kilomètres de la ville. Le long de la route, des gens prosternés, portant de grandes robes blanches, faisaient la prière. Des vendeurs ambulants et des chameaux traînaient partout sous les palmiers. Je marchais la main sur mon pistolet, un petit Beretta italien.

Arrivé à l'aéroport, j'eus beaucoup de difficulté à convaincre un pilote d'accepter à son bord un individu qui sortait de nulle part et qui n'avait pas de billet d'avion d'aucune sorte... À l'aéroport d'Alger, se trouvaient des avions militaires de quatre pays : la France, les États-Unis, l'Angleterre et l'Afrique du Sud. Les Français voulaient bien m'accepter, mais ils n'envisageaient aucun départ pour l'Italie avant trois ou quatre jours. Finalement, un pilote sud-africain consentit à me prendre à son bord, à condition que j'enlève tous les insignes sur mon uniforme qui m'identifiaient comme Canadien. Je devenais donc mécanicien d'aviation de l'Armée de l'air sud-africaine, en remplacement de l'un des mécaniciens qui voulait un congé pour aller voir son amie à Alger.

Ce jour-là, il faisait une chaleur torride sur la piste de l'aéroport. Le pilote me fit monter derrière son siège. Il me conseilla fortement de ne pas bouger pendant que l'on chargeait l'avion. C'était un avion-cargo à deux moteurs. Aussitôt décollé et après quelques tours au-dessus de l'aéroport, l'un des moteurs se mit à avoir des ratées. L'huile qui s'écoulait du moteur gauche noircissait tous les hublots et le flanc de l'avion.

Le pilote fit alors demi-tour et posa l'avion sur la piste d'où nous venions de décoller. Par un hublot de droite, je vis les pompiers et plusieurs haut-gradés sur la piste. Le pilote descendit le premier. Passant à côté de moi, il me dit de ne pas quitter mon siège pour l'instant. Cet instant dura presque trois heures. Dans ma cachette, il faisait tellement chaud que je croyais devoir suffoquer. On avait tout simplement décidé de transborder le cargo de notre avion à un autre semblable. Pendant que les Algériens déchargeaient notre avion, le pilote monta à bord pour m'enjoindre de sortir de ma cachette comme si de rien n'était, de monter dans l'autre avion et de me cacher au même endroit, derrière le siège du commandant. Même si j'avais pris un peu l'air, mon linge était aussi trempé que si j'étais passé sous la douche!

Les ouvriers algériens continuèrent le chargement de l'avion, pendant que je rôtais derrière la porte de ma cachette temporaire. Ce n'est qu'en début de soirée que, finalement, le nouvel avion sud-africain prit son envol. À mesure que nous prenions de l'altitude, la température se refroidissait, à mon grand soulagement. Notre destination était Tunis. Notre avion devait y faire escale pour prendre d'autres cargaisons. J'avais été prévenu de ce détour, mais je n'avais pas le choix, car ma permission de séjour à Salerno tirait à sa fin.

Ce fut un voyage sans histoire. Vers 22 ou 23 heures, nous avons atterri à Tunis. Lorsque nous passâmes la barrière de sortie de l'aéroport, un militaire américain nous demanda si nous étions tous membres de l'équipage. Le pilote répondit pour nous, indiquant qu'en effet, nous étions tous membres de l'équipage.

Les Américains nous remirent à chacun un lit pliant et des couvertures. Ils nous conduisirent à notre dortoir qui était, en fait, une hutte de tôle ondulée. Nous avons causé entre nous pendant un moment. Puis, le commandant nous proposa une petite tournée en ville, que nous acceptâmes. Après avoir marché dans Tunis pendant un certain temps, nous sommes entrés dans un cabaret pour voir un spectacle et prendre un verre. Notre commandant était vraiment gentil : il insista pour payer les consommations.

Cette petite tournée dans “ *Tunis by night* ” fut très agréable. C'était comme si j'étais débarqué sur une autre planète : la ville toute blanche, ces femmes voilées, ces hommes en grandes robes blanches, le climat agréable et cette musique tunisienne qui me semblait mystérieuse... Tout cela me semblait étrange et envoûtant. Après quelques verres et échanges avec mes compagnons sud-africains d'un soir, nous sommes rentrés dans nos quartiers.

La nuit fut très courte puisque le réveil se fit vers 6 heures du matin. Après avoir déjeuné avec les soldats américains, nous avons regagné notre avion, dont on faisait le plein d'essence. Nous sommes immédiatement montés à bord et avons décollé en direction de Naples.

Le voyage fut sans histoire. Nous avons atterri à Naples au milieu de l'avant-midi. Après avoir remercié et fait mes adieux à mes nouveaux amis sud-africains, je me suis engagé sur la route qui monte vers Rome. Il y avait beaucoup de camions. J'ai dû changer de direction pour me diriger vers l'Adriatique. Une fois arrivé à Pescara, j'ai remonté vers le nord, en passant par Ancona et Pesaro.

Pesaro était un endroit gravé dans ma mémoire; je me souvenais des durs combats livrés par les Canadiens pour enfoncer la Ligne gothique à cet endroit. En prenant des informations auprès de la police militaire, j'appris que mon régiment était déménagé près d'Ancona. J'ai donc dû revenir sur mes pas, mais tout de même content de savoir que mon régiment était encore en repos et non sur le front. S'il avait été en ligne, cela m'aurait causé des ennuis, car mon congé était expiré depuis minuit la veille.

Je suis arrivé à mon régiment vers la fin de l'après-midi. Je fus heureux d'apprendre que mon absence avait presque passé inaperçue de la part des officiers supérieurs. Les camarades et mon sergent de peloton ne savaient pas quand mon congé de repos avait débuté. Tous étaient bien contents de me revoir et moi aussi.

Je n'avais pas eu trop de difficulté à trouver des occasions puisqu'il y avait beaucoup de circulation militaire sur la route en direction du front. Il y avait des camions anglais et surtout américains chargés de munitions et de ravitaillements.

Dès que l'on voyait un soldat sur la route, on le faisait monter. Le lendemain, nous nous sommes dirigés près de la rivière Metauro, en vue de remonter au front, en direction de Rimini. Quelque chose de gros se préparait et nous en étions bien conscients.

Le matin, avant de quitter notre camp, un triste événement se produisit. L'un de nos camarades, qui ne voulait plus remonter au front, se tira une balle dans la tête. Il avait prévenu son sergent, mais celui-ci ne l'avait pas pris au sérieux. Avant notre départ, nous l'avons enterré près d'un vignoble.

Je ne peux pas penser à Rimini sans que reviennent à ma mémoire les cauchemars de ces jours affreux, ainsi que de ces nuits froides et détrempées de la vallée du Pô. De furieux combats s'engagèrent non seulement pour des grandes villes, mais aussi pour de simples croisées de chemin ou d'aéroport. Après notre attaque-surprise, les Allemands s'étaient ressaisis. Ils déployèrent devant nous leur première division de parachutistes qui nous en firent voir de toutes les couleurs. Notre avance sur Rimini se fit pas à pas. Il y eut de furieux combats pour l'aéroport et la crête de Coriano. Il fallut encore quelques semaines pour prendre la colline de San Fortunato qui nous barrait la route pour accéder à la vallée du Pô.

Ce n'est que le 21 septembre que nous sommes finalement entrés dans Rimini, complètement déserte. C'est ce même jour également que nous nous sommes retirés du front pour être remplacés par une division de la Nouvelle-Zélande et la 5<sup>e</sup> Division blindée canadienne. Pendant ce temps, les rivières étaient devenues des torrents. Nous pataugions dans la boue, pendant que nos canons et tout notre matériel roulant s'enlisaient dans les champs détrempés. C'est dans cette Romagne brumeuse et détrempée que nous sommes revenus en ligne le 11 octobre 1944.

Un soir, nous sommes allés livrer des obus à un régiment d'artillerie. Nous sommes tombés dans une vraie souricière. Les Allemands ouvrirent sur nous un barrage de 88 millimètres et de mortiers, des "*moaning minnies*". La route fut coupée derrière nous. Plusieurs artilleurs furent tués ou blessés. Il devenait alors impossible pour nous de retourner en arrière ou d'avancer. Plusieurs de nos camions flambaient déjà. Heureusement, nous venions de décharger les obus près des canons. Notre sergent nous ordonna de prendre position avec nos mitraillettes dans un fossé parallèle à la ligne de front.

Tout était en feu autour de nous. Nous étions vraiment cloués sur place. C'est alors qu'un lieutenant d'artillerie sauta dans notre fossé et, à la pointe du pistolet, ordonna à notre caporal désemparé de nous sortir de là. Le caporal ne voulut pas entendre raison et protesta. Alors, pour la deuxième fois, l'officier dégaina son pistolet, lui ordonnant, ainsi qu'à nous tous, de sortir immédiatement en rampant, pour regagner un endroit plus sûr dans un bois pas très loin. C'est ce que nous avons fait, en courant et en rampant. Nous sommes enfin arrivés dans ce bois.

Immédiatement, nous nous mîmes à creuser. Ainsi, nous avons pu assister à distance à l'arrosage de notre fossé aux mortiers. Nous l'avions échappé belle grâce à ce lieutenant d'artillerie qui n'avait pas perdu la tête.

Au bout de quelques semaines de réserve, nous sommes remontés en ligne avec la 1<sup>re</sup> Division, dont nous faisons partie. Nous avançons péniblement dans la boue et le froid. Je crois qu'il a plu pendant trois mois sans arrêt. Finalement, nous sommes parvenus jusqu'à Senio, en passant par Bagnacavallo.

Je vais vous raconter ici une histoire qui a marqué ma vie jusqu'à maintenant et dont j'étais loin d'entrevoir les répercussions à l'époque. Notre brigade fut désignée pour monter en ligne et s'emparer de la ville de Ravenne. C'était le 3 décembre. Pendant une accalmie, j'étais couché au fond de mon trou, essayant de dormir un peu. Tout à coup, le capitaine Davis rampa jusqu'à moi et me présenta un revolver de calibre 38 dont j'aurais sûrement besoin au cours de la nuit, disait-il. Après m'avoir donné le revolver, il me demanda de le suivre.

Nous sommes montés dans une jeep et il m'ordonna de filer vers Ravenne. Après environ une demi-heure, nous sommes parvenus dans la banlieue de la ville. Nous avons aperçu quelques soldats allemands et certains des nôtres, morts sur les trottoirs. La fusillade se poursuivait dans divers quartiers de la ville. C'était, en jargon militaire, du " *mopping up* " ou du nettoyage, de maison en maison. Comme il était tôt le matin et que certains des habitants étaient dans les sous-sols, il fallait être extrêmement prudents.

Nous nous sommes engagés dans une certaine rue pour entreprendre de vérifier les maisons, afin de voir si des soldats allemands ne s'y étaient pas cachés. Entrant dans une maison d'une manière pas très polie, je l'avoue, je fis face à deux vieilles personnes qui me regardèrent d'une façon étrange, sans dire un seul mot. Alors, je suis devenu méfiant, en pensant qu'elles cachaient peut-être des soldats allemands. Après avoir vérifié les appartements et le jardin, je sortis aussitôt. Avant de sortir, je leur fis le reproche de ne pas m'avoir accueilli plus poliment. La rue où je me trouvais était la via Carso. Le numéro de la maison était le 13.

Cela se passa le 4 décembre 1944. En février 1979, 34 ans après, je retournai à la même maison de la rue Carso. Je revis les mêmes gens, qui habitaient toujours là. Le vieil homme, maintenant âgé de 95 ans, était en fauteuil roulant. Sa femme, un peu plus jeune et très lucide, se rappelait très bien de l'événement. Alors, elle me révéla une chose que je ne savais pas quand j'étais entré chez eux, 34 ans auparavant. En fait, un Allemand était dans la maison. Il avait fui par la porte arrière. Alors, me dit-elle : “ *Quand nous avons vu un soldat canadien entrer par la porte avant, nous étions paralysés, mon mari et moi, craignant que l'Allemand ne revienne sur ses pas pour tirer sur vous et sur nous!* ” En me racontant cela, la vieille dame et son mari pleurèrent en m'embrassant. Je fus doublement heureux et surpris d'apprendre ces choses après 34 ans. Inutile d'ajouter que je leur présentai mes excuses pour ma conduite un peu cavalière lors de notre première rencontre. J'ajoute aussi que je suis toujours en correspondance avec d'autres personnes de la via Carso que j'ai connues et qui m'ont hébergé pendant quelque temps en 1944. Ces gens, les Benelli et les Garroni, me conduisirent chez les deux vieux dont j'ai parlé précédemment. Depuis le 4 décembre 1944, ils m'écrivent encore. Chaque année depuis ce temps, je reçois une lettre datée du 4 décembre, provenant de la via Carso à Ravenne. Elle est signée Maria Francia. Les Benelli et les Garroni n'ont pas oublié les libérateurs canadiens du 4 décembre 1944. Ils ne manquent pas de souligner que je fus le premier soldat canadien qu'ils virent sur la via Carso.

Une fois la ville de Ravenne libérée, nous avons été remplacés par des Néo-Zélandais, ce qui nous permit de nous reposer dans la ville que nous venions de libérer. Comme nous étions au temps des Fêtes, vers la fin décembre, nos officiers nous permirent d'habiter dans des familles italiennes, à condition que l'espace soit disponible et que chaque soldat écrive son nom à la craie sur la porte de la maison. Nous étions deux ou trois soldats par famille, selon l'espace disponible. Plus souvent, nous n'étions que deux par maison.

La famille Benelli insista pour que mon compagnon et moi habitions chez elle. Cette famille était composée du père Arrigo, de la mère Tina, de la grand-mère “ La Nonna ” et de deux enfants de six et sept ans, Paola et Vittorio. Cette maison n'avait que trois pièces. Par conséquent, Bernard Bélanger dormait sur la table de la cuisine et moi, en dessous. Ce n'était pas le grand confort, mais au moins nous n'étions pas dans la boue et notre linge pouvait sécher.

Tous les matins, chaque peloton se rassemblait sur la rue Carso pour l'appel des noms et recevoir les ordres du jour. On nous donnait aussi nos rations, qui consistaient en des biscuits de marin, du *corned beef*, du thé et du lait en boîte. De temps en temps, on nous donnait également des chandelles pour nous éclairer. Bien entendu, nous partagions toutes ces choses avec notre famille d'accueil. La famille Benelli s'était procurée des fruits et des légumes à la campagne. Elle avait aussi en stock de la farine, ce qui n'était pas le cas de tout le monde. Nous pouvions aussi nous procurer du vin dans une cave, pas très loin de la via Carso.

Nous avons passé les Fêtes dans cette maison de la rue Carso. Nous avons assisté à la messe de minuit dans la cathédrale Saint-Vital, qui date du VI<sup>e</sup> siècle. La grande majorité de la population de cette province de la Romagne était communiste. On nous a fêtés et on organisa des réceptions de toutes sortes. C'était formidable!

Je me souviendrai toujours de la "*pasta asciutta*", une pâte au beurre et au bouillon de poulet ou de pigeon que nous préparait la grand-mère, La Nonna. C'était des lanières de pâtes découpées comme des lacets. Je me souviens que, dans cette pâte à la farine de blé, elle mettait des œufs, ce qui la rendait jaune. Ensuite, elle plongeait cette pâte dans un bouillon de pigeon, car elle n'avait pas de poulet. C'était alors de la "*pasta asciutta con brodo*".

Cette grand-mère, La Nonna, était vieille et un peu sourde. De plus, elle s'excusait de ne pouvoir parler l'italien. Elle parlait le dialecte romagnole. Le soir, la femme d'Arrigo Benelli nous chantait "*Romagna Mia*", qui veut dire "Ma Romagne". Pour eux, il s'agissait d'une sorte d'hymne national.

Voici une anecdote qui vous donnera une idée plus précise de la bonté de la grand-mère, La Nonna. Après quelques jours dans cette famille, Bernard et moi nous nous aperçûmes que La Nonna travaillait tard le soir à quelque chose qui ressemblait à un matelas. Après nous être informés auprès de Tina, nous avons compris que La Nonna nous fabriquait effectivement chacun un matelas. Nous avons alors demandé à Tina de la dissuader, mais elle insistait. Nous lui avons alors suggéré un compromis. Puisque la confection du matelas était déjà avancée, nous

lui avons demandé de le couper en deux parties. Nous lui avons fait comprendre, non sans peine, qu'un demi-matelas serait plus pratique à transporter pour nous qu'un matelas de 1,3 mètres par 2 mètres. La pauvre femme ne pouvait pas se faire à l'idée que nous couchions à même le sol. Mais finalement, elle finit par comprendre qu'un grand matelas n'était pas non plus pratique dans notre cas. Nous lui avons fait comprendre par l'intermédiaire de Tina qu'un trop grand matelas, trempé dans la boue et l'eau, deviendrait un encombrement plus qu'une commodité. Nous lui avons aussi fait réduire l'épaisseur. De 15 centimètres d'épaisseur, il fut réduit à 7 centimètres et demi.

Finalement, nous avons quitté Ravenne avec nos matelas réduits de moitié et roulés sur notre dos. De plus, nous dûmes supporter les taquineries de nos camarades! Enfin, nous avons quitté Ravenne à regret, pour remonter une dernière fois sur le front des canaux Senio et Alfonsino. Après le paradis de Ravenne des derniers jours, nous retournions encore une fois dans la boue, la pluie et la brume d'hiver de l'Italie du Nord.

Le front, sur Bagnacavallo et le canal Senio, fut pour nous un endroit de mort et de misère dans tous les sens de ces termes. Pendant tout le temps que nous étions dans ces parages, la pluie ne cessa jamais de tomber. Nous étions constamment trempés, des pieds à la tête. Il y avait tellement de brume que nous ne pouvions voir à plus de 30 mètres devant nous. Nous ne pouvions plus changer de linge, car le peu de linge que nous avions dans nos sacs était aussi trempé et moisi que celui que nous portions. Les bas en particulier étaient presque pourris dans nos bottes. Cela explique pourquoi le matelas de la grand-mère de Ravenne resta dans une cave de maison à moitié démolie, près de Bagnacavallo.

Pendant cette période sur le canal Senio, il n'y eut pas d'attaques d'envergure. Les Allemands, qui subissaient les mêmes conditions climatiques que nous, se contentèrent de nous bombarder à distance et à faire des patrouilles. Nous en faisons autant. Mais il ne faut pas croire pour tout cela que c'était le calme absolu! Au contraire, les mortiers et les obus ne cessèrent de nous arroser jour et nuit.

Permettez-moi maintenant de vous raconter une autre petite anecdote. Nous avions un canon de gros calibre dans la cour d'une maison, près de Bagnacavallo. Dans la cave de cette maison, dont il n'y avait plus de fenêtres, vivait une famille de cinq personnes qui avait refusé de quitter. Ces personnes étaient le père, la mère, deux petites filles et un petit garçon. Ces trois enfants étaient âgés entre 6 et 12 ans environ. Pour compliquer les choses, nous avions un jeune prisonnier allemand dont l'on ne savait quoi faire. Nous avons décidé de le garder avec nous. Un soir, mon tour était venu de surveiller le prisonnier. Alors, nous avons passé la nuit dans la cave avec la famille italienne. Nous étions donc sept à entendre les obus allemands exploser dans la campagne environnante, en plus de notre canon qui tirait à intervalle régulier. Nous n'avions qu'un bol pour manger notre spaghetti. Nous mangions donc chacun notre tour.

Je n'entreprendrai pas de raconter tous les incidents heureux ou malheureux, car ils sont trop nombreux. Mais avant de terminer mon récit de la campagne d'Italie, je veux vous raconter un événement que j'avais oublié ou même deux. Nous étions dans un champ de maïs, près de Gradara et Morchiano, sur l'Adriatique. Le début de la soirée s'annonçait assez calme, à part quelques tirs de mitrailleuses ici et là, mais c'était tout. Il faisait un beau clair de lune. Nous entendions les criquets chanter. Nous avons creusé nos trous, nos *fox holes*, car nous savions par expérience que ce calme ne durerait pas.

Tout à coup, après minuit, les Allemands déclenchèrent sur nous une contre-attaque avec tout ce qu'ils avaient de quincaillerie : mortiers, obus, mitrilles, etc. Notre régiment et ceux qui étaient sur notre flanc droit subirent plusieurs pertes en hommes et en matériel. Nos camions et autres véhicules flambèrent et le caoutchouc des pneus coula par terre comme du goudron enflammé. Étant sur un flanc de coteau, nous pouvions voir, à travers les obus qui sifflaient et les éclairs qui scintillaient, nos hommes qui courraient pour se mettre à l'abri. D'autres, qui n'avaient pas cru bon de creuser leur trou, décidèrent de le faire. C'était vraiment une vision hors du réel!

Soudainement, des avions apparurent au-dessus de nous et larguèrent leurs bombes. Au début, ce fut un soulagement pour nous. Mais à mesure que le bombardement se prolongeait, nous nous sommes aperçus que les bombes tombaient sur nous plutôt que sur les Allemands. Encore une fois, j'ai pensé que l'Italie serait sûrement mon cercueil. Heureusement, des signaleurs

communiquèrent avec l'arrière pour rapporter l'erreur. Les bombardements cessèrent. Ce fut un soulagement pour nous, mais aussi pour les Allemands qui étaient devant nous. Ensuite, à notre grande surprise, des obus commencèrent à siffler en passant au-dessus de nous, pour aller exploser en face de nous, sur les Allemands. Cela s'explique par le signal de notre position qui avait été donné à la marine de guerre anglaise qui sillonnait l'Adriatique dans un angle de 90 degrés par rapport au front. Ce devait être d'énormes frégates, pour que leurs obus explosent avec un tel fracas devant nous! Le vrai soulagement fut celui-là.

Ce bombardement par la marine eut son effet; peu de temps après le début du bombardement naval, les Allemands diminuèrent leurs tirs. Un lieutenant de compagnie demanda à notre section composée d'une douzaine d'hommes de changer de secteur, c'est-à-dire de nous transporter à quelques centaines de verges sur notre gauche. Maintenant, tout était presque calme. Nous marchions en silence sur une petite route à la file indienne. Notre caporal de section marchait à environ un mètre devant moi. La lune nous éclairait. Il y avait quelques maisons désertes le long de cette route. Tout à coup, j'aperçus un soldat allemand couché le long du solage de l'une des maisons. Il avait une mitrailleuse et nous étions directement dans sa mire. Je le vis distinctement, son casque couvert de petites branches comme camouflage, le visage appuyé sur la crosse, prêt à tirer.

J'ai cru être le seul à avoir vu cet Allemand. Mais une fois rendu derrière la petite colline, quelqu'un dit : "*Vous ne savez pas ce que j'ai vu, près de la maison, tantôt?*" Alors, le caporal répondit : "*J'avais peur que l'un de vous parle ou fasse un geste!*" C'est ainsi que tous les gars de la section rétorquèrent : "*Moi aussi, je l'ai vu et je n'ai pas osé parler!*" Je peux vous dire que les quelques centaines de verges que nous avons franchies dans la mire de cet Allemand furent les plus longues de notre vie... Pourquoi n'a-t-il pas tiré? Mystère. Mais s'il l'avait fait, je ne serais pas ici pour vous raconter cet incident!

Un soir, alors que nous étions cloués au sol au fond d'un fossé, un sergent sauta à mes pieds pour se mettre à l'abri des *moaning minnies* qui sont des mortiers à cinq canons. Ce sergent canadien-français nommé Francoeur est demeuré une quinzaine de minutes au fond du fossé avec mon camarade et moi. Profitant d'une accalmie, il repartit en courant en zigzag pour rejoindre son canon près d'une petite église sur le flanc du coteau. Nous pouvions voir cette petite église située à environ 100 mètres de nous.

Après le départ du Sergent Francoeur, le barrage d'artillerie et de mortiers reprit de plus belle. Mon camarade se roulait et se lamentait dans le fossé, disant qu'il préférerait se faire tuer à l'arrière plutôt que de remonter au front. De temps en temps, je l'entendis dire " *Seigneur* " ou " *Mon Dieu* " à travers ses lamentations. Entendre ses appels au Seigneur et à Dieu me surprit, puisqu'il m'avait toujours dit qu'il était athée. Quand je lui posai la question, quelques jours plus tard, il me répondit qu'il ne savait pas lui-même pourquoi. Enfin, je compris que, devant le danger, l'être humain s'accroche à plus puissant que lui.

Comme nous étions très fatigués et que nous n'avions pas dormi depuis quelques jours, nous avons pu dormir quelques heures pendant la nuit. Tout à coup, un grand bruit nous réveilla. Ce que nous vîmes nous fit trembler d'horreur. Des traces de tank avaient labouré le fossé à quelques mètres de nous. Les tirs d'artillerie allemande avaient cessé. Sortis de notre trou, nous avons constaté que la petite église n'avait plus de clocher. Le canon du Sergent Francoeur ne tirait plus : lui et un artilleur étaient morts près du clocher, allongés près du canon, devant l'église en ruines. J'ai ramassé un morceau du tabernacle qui traînait par terre. Je l'ai perdu plus tard.

Le tank, qui avait traversé notre fossé pendant que nous dormions, faisait partie d'un régiment blindé canadien qui avait donné l'assaut et repoussé les Allemands pendant que nous dormions. Jim, mon compagnon, avait certainement eu raison d'implorer le Seigneur. À la guerre comme ailleurs, ce n'est pas toujours au milieu des combats que votre dernière heure peut arriver. J'ai vu des gars se faire descendre au moment où ils s'en attendaient le moins. Je vous donne un exemple.

Nous étions arrêtés sur le bord du fossé pour manger notre M & V (*meat and vegetables*) ou ce que nous appelions de la viande de cheval. L'envie d'uriner me prit. J'avancai quelques pas à l'écart sur le bord du fossé. Tout à coup, un sifflement se fit entendre près de mon oreille droite et, presque en même temps, le coup de carabine retentit. Je plongeai aussitôt dans le fossé en roulant, comme on me l'avait enseigné à l'entraînement. Au même moment, mes camarades en firent autant et ce fut le silence. Alors, j'entendis des voix qui me demandaient si j'avais été touché. Je compris que j'avais été chanceux! Le coup de feu nous semblait venir d'un petit boisé non loin de nous. Il s'agissait probablement d'un franc-tireur.

Depuis quelques nuits, il y avait beaucoup de mouvements de troupes le long de Senio et Bagnacavallo. Plusieurs troupes et véhicules prenaient position derrière nous. C'était des régiments indiens, néo-zélandais et italiens qui avaient repris du service du côté des alliés. Les Italiens du régiment Garibaldi aux chapeaux à plumes étaient devenus nos alliés. Nous avons alors pensé que ces troupes s'apprêtaient à nous relever pour nous permettre de retourner en arrière. Je dois dire que la fatigue était à son maximum. Par fatigue, j'entends le manque de sommeil et la nervosité, soit l'épuisement général. C'est ce que nous pensions en cette fin d'hiver brumeux. Mais, un peu plus tard, nous devions apprendre que le destin nous réservait une surprise.

En décembre, lorsque nous étions en repos à Ravenne, je me suis souvenu que le 8 décembre, ma mère nous avait quittés deux ans auparavant. Alors, je remis de l'argent à Ines, une jeune fille de la via Carso, pour faire chanter une messe à la mémoire de ma mère.

Ines se souvient encore très bien de cette demande de ma part. Mais ce qu'elle ne sait pas, c'est que peu après, j'avais fait un rêve étrange et prémonitoire. J'avais ressenti que si je demeurais en Italie encore quelque temps, c'en serait fini pour moi... Je n'étais pas le seul à avoir éprouvé ce sentiment d'une fin prochaine. Dans plusieurs cas, ce pressentiment s'est avéré réel. Un beau soir, n'en pouvant plus, je m'endormis au fond de mon trou. Ce fut pendant ce drôle de sommeil que j'eus cette vision ou ce rêve accompagné d'un étrange message. J'ai vu ma mère debout, sur le bord de mon trou. Elle était vêtue d'une longue robe bleue. Elle semblait très calme. Son visage reflétait une grande douceur; cela ressemblait presque à un sourire. Elle me dit ceci : “ *Ne*

*t'en fais pas, ta misère est maintenant terminée. Tu quitteras bientôt l'Italie.* ” En ouvrant les yeux, j'eus de la difficulté à réaliser que j'étais bien réveillé. Je me souviendrai toujours de cette vision et de ce message apaisant.

La nuit suivante, des véhicules de tous genres suivis de canons et de tanks arrivèrent près de nous pendant que nous recevions l'ordre de nous retirer. À mesure qu'ils prenaient position, nous leur cédions notre place. Cela se faisait dans l'obscurité, dans le demi-silence. La brume était toujours là. Tout se faisait très lentement pour plus de sécurité. Il nous semblait que l'on n'en finirait plus. Mais quand le jour se leva, nous étions déjà sur la route du retour vers Ravenne. Plusieurs camions et canons s'étaient enlisés dans les champs de boue, ce qui en a retardé quelques-uns.

À pas de tortue, nous sommes rentrés à Ravenne très tôt le matin. Nous avons alors dormi un peu n'importe où pour nous reposer. Une fois réveillés, nous avons cherché un endroit pour nous raser et nous décrotter. Bernard et moi sommes retournés chez nos amis les Benelli, sur la rue Carso. Ils furent ravis de nous revoir, surtout de savoir que nous étions vivants. Cependant, nos retrouvailles furent de courte durée. Notre commandant nous fit aligner dans la rue pour nous annoncer que nous quitterions Ravenne le soir même pour une destination inconnue.

Nous avons fait nos adieux à nos amis de la via Carso. Dans la rue, les gens étaient inquiets de nous voir partir. Ils s'étaient habitués à nous qui étions pour la plupart des Canadiens-Français qui avaient suffisamment appris l'italien pour pouvoir entretenir une bonne communication.

Beaucoup de gens de la rue Carso et de Ravenne en général appréhendaient la venue de nos remplaçants, soit les Indiens. Nous ne savions pas si ces craintes étaient justifiées ou non. En faisant nos adieux aux Benelli, les deux enfants, Paola et Vittorio, me remirent chacun un bout de papier sur lequel ils avaient signé leur nom. Ils ne pouvaient savoir que, 34 ans plus tard, soit en 1979, je me présenterais chez eux avec les deux mêmes bouts de papier!

Enfin, nous voilà une fois de plus sur la route en direction ouest, vers la Méditerranée. Pendant deux nuits, nous avons roulé lentement sur de mauvaises routes. Nous nous reposons le jour. Pourquoi? C'est que nous ne voulions pas attirer l'attention des patrouilles aériennes allemandes qui ne cessaient de surveiller nos déplacements du haut des airs. Nous avons traversé l'Italie d'est en ouest, en passant par Forli et d'autres ville que nous connaissons, pour atteindre Florence et, finalement, Livourno, un port sur la Méditerranée. Aussitôt arrivés, nous nous sommes préparés à embarquer sur des barges de débarquement. Il n'y avait plus de doute maintenant; nous quittions l'Italie. Je pensai alors au songe et au message de ma mère lors de ma dernière nuit à Bagnacavallo. Je ne savais pas où nous allions, mais je quittais l'Italie, les grandes fatigues et les mauvais présages...

Nous avons établi notre campement près d'une petite forêt non loin du port. Pendant ce temps, d'autres régiments de la 3<sup>e</sup> Brigade de la 1<sup>re</sup> Division arrivèrent toutes les nuits. Enfin, quand toute la division fut rassemblée, nous nous sommes dirigés, compagnie par compagnie, vers notre barge de débarquement respective. Arrivés à notre barge ou "*landing barge*", nous sommes montés à bord avec tout notre matériel pour un débarquement inconnu.

Nous, les soldats, étions en tenue de combat ou "*battle dress*". Sur le canal Senio, on nous avait équipés de petites mitraillettes, des *tommy guns*, pour tirer de l'épaule et de la hanche. Cette fois-ci, avant d'embarquer, on nous remit de nouveau la carabine Ross 303. Nous étions environ une compagnie par barge, nantis de tout notre équipement : camions, rations et munitions.



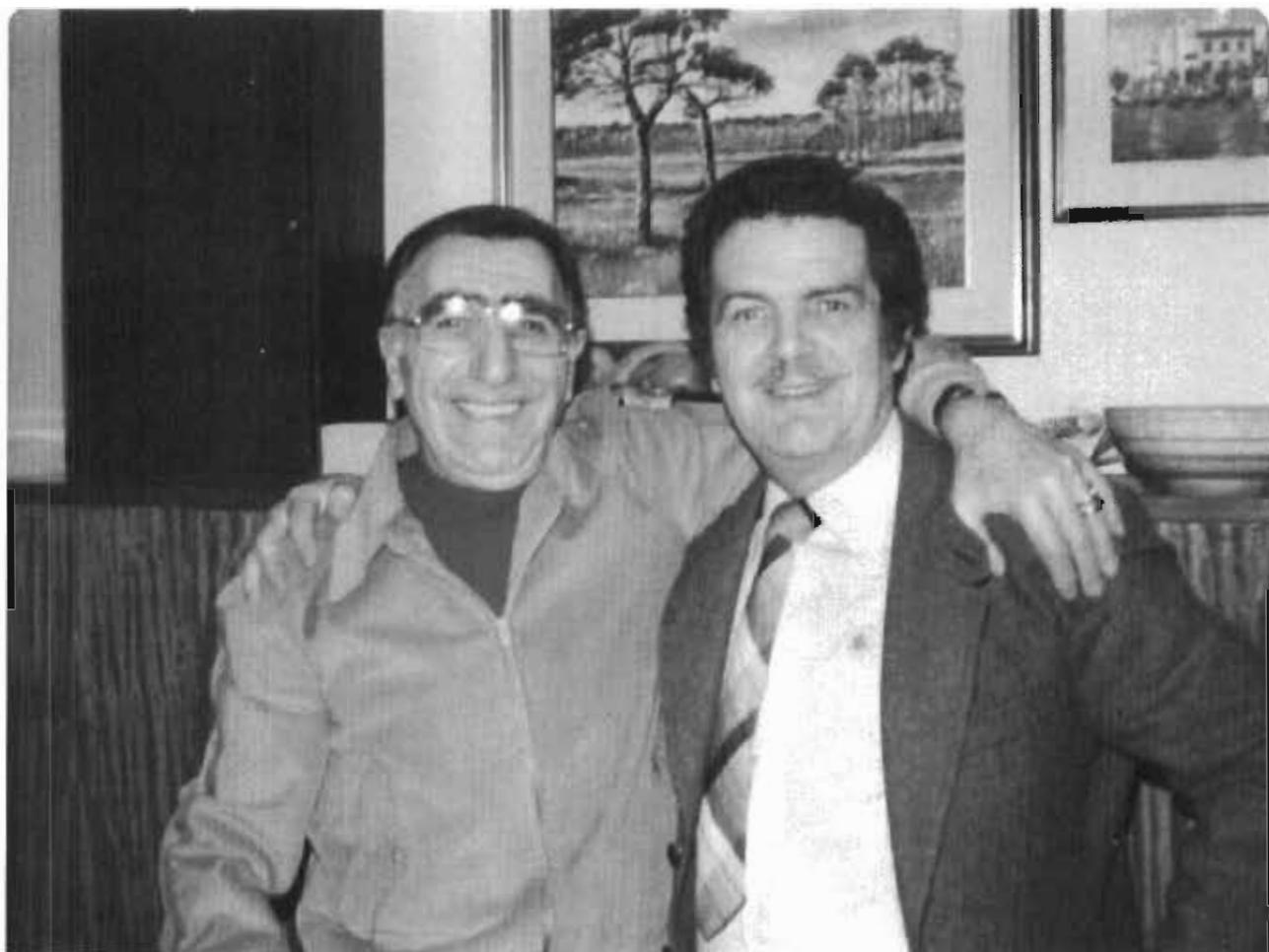
*Roger Bouchard et moi, près de Morciano, sur l'Adriatique.*



*Le cimetière temporaire de Morciano, devenu le cimetière de Gradara.*



*Le vieil homme de la via Carso à Ravenna, chez qui l'Allemand venait de sortir par la porte arrière quand je suis entré par la porte avant. C'était le 4 décembre 1944. Cette photo fut prise 35 ans après, soit en 1979.*



*Mon vieil ami maintenant décédé, Arrigo Benelli, de la via Carso à Ravenne. Il m'avait hébergé en décembre 1944. Cette photo fut prise 35 ans plus tard, lors de mon passage à Ravenne en 1979.*



*Le départ de l'Italie  
pour la France, la Belgique  
et la Hollande*



Quand l'embarquement fut complété, nous sommes sortis lentement du port de Livourne, le " *leg horn* " pour les Anglais. Nous avons mis le cap sur le nord-ouest. Nous ne savions pas encore où nous allions, mais des rumeurs circulaient à l'effet que nous allions vers la Normandie. Ce ne fut pas le cas. Après une journée et une nuit, nous sommes entrés dans le port de Marseille.

Nous sommes débarqués l'arme à l'épaule sans tirer un coup de feu et pour cause : c'est que l'armée française du Général Jean de Lattre de Tassigny était débarquée avant nous et avait libéré cette partie de la France. Nous avons rapidement traversé la ville de Marseille à pied en défilant sur la fameuse Cannebière. Nous aurions aimé arrêter dans cette ville, mais les ordres étaient de la traverser le plus rapidement possible. Nous nous sommes arrêtés au sommet d'une colline, derrière la ville. Nous avons l'ordre de bivouaquer à cet endroit pour la nuit. Après le souper, je fus désigné pour monter la garde sur le camp pendant la nuit. Contrairement à mes attentes, la nuit, en cette fin du mois de mars dans le sud de la France, fut exécrable. Cette nuit-là, j'ai fait connaissance avec le fameux mistral et la pluie cinglante. Je me trouvais complètement à découvert, sans aucun abri, obligé de marcher pour me réchauffer sur un terrain de ronces jusqu'aux genoux.

Quelques heures après minuit, un régiment canadien, dont je ne me souviens plus du nom, est arrivé tout près de moi, avec armes et bagages. Au milieu des rafales de vent et de pluie, j'entendis les officiers crier des ordres. Dans la lueur des phares des véhicules, je distinguai des silhouettes qui essayaient de dresser des tentes que les bourrasques jetaient par terre. Bientôt, je vis mes nouveaux voisins allumer un feu pour se réchauffer et se faire sécher un peu.

Je m'avançai un peu pour voir de quel régiment il s'agissait. Ils avaient réussi à faire du thé. En observant plus attentivement, je m'aperçus que leurs sergents leur versaient quelque chose dans leur thé. Ils m'en offrirent généreusement. C'était du rhum. Je les en remerciai, car je peux dire qu'ils réchauffèrent ma nuit glaciale.

Le lendemain très tôt, nous avons repris notre route vers le nord. Par moment, nous avons emprunté de petites routes pour éviter les grandes villes. Mais nous n'avons pas pu toutes les éviter. Il faut préciser que Marseille avait été libérée auparavant par le Général Montsabert. Venu lui aussi d'Italie, il faisait partie de l'armée du Général de Lattre. En bonne partie, nous sommes remontés le long du Rhône. Partout et en certains endroits plus que dans d'autres, la violence des combats qui venaient d'avoir lieu nous rappelait que la guerre n'était pas finie.

De grandes sections de routes étaient encombrées de débris de toutes sortes de l'Armée allemande, mais aussi, malheureusement, de l'Armée française. Des tanks, des camions et des autochenilles étaient empilés dans les fossés ou avaient été poussés par les béliers mécaniques du génie chargé de déblayer les routes après les combats. Ces mêmes régiments du génie avaient pour mission redoutable et dangereuse de déminer les routes et certains terrains. Ils devaient aussi construire des ponts Baileys temporaires pour permettre aux véhicules et canons de franchir les rivières. Il nous fallait également traverser des quartiers de villes complètement détruits. Par moment, nous roulions assez vite. Mais à d'autres moments, il fallait avancer à pas de tortue, surtout dans les grandes villes qui venaient d'être libérées et où il régnait encore une certaine confusion.

Partout, les foules massées le long des routes et sur les trottoirs nous accueillaient avec frénésie. À certaines occasions, c'était le délire et cela nous empêchait d'avancer. Beaucoup de gens nous lançaient des bouteilles de vin qui se fracassaient sur le pavé ou sur nos véhicules. À force de se faire toucher les mains et le visage, nous en avons des enflures et des douleurs à la fin de la journée. C'était quand même agréable d'être accueillis en libérateurs! De toutes les villes que nous avons traversées, ce fut Lyon qui fut la plus difficile. Lentement, il fallait fendre la foule massée devant nous.

Nous avons mis cinq jours pour traverser la France du sud au nord. Nous avons contourné Paris à la grande déception de chacun de nous. Le cinquième soir, nous avons bivouaqué près de Cambrai sur la frontière belge. Maintenant, nous savions que notre destination était la Belgique et ensuite, la Hollande. Nous allions donc rejoindre les autres divisions canadiennes.

Comme la 1<sup>re</sup> Division canadienne venant d'Italie, toutes les divisions canadiennes se retrouvaient pour la première fois réunies pour former une armée et combattre sur un même front. En plus de la 1<sup>re</sup> Division, il y avait la 5<sup>e</sup> Division blindée, venue en Italie en renfort. Cette division fut rapatriée en même temps que nous.

Nous avons couché sur le bord de la route, en dehors de la ville de Cambrai, comme pour ne pas oublier trop vite la pluie et les brumes de la rivière Senio. Cette nuit-là fut plutôt inconfortable... Le climat du nord de la France ressemble beaucoup à celui de l'Angleterre, avec son smog. Donc, c'était froid et humide. C'était pour nous un avant-goût de ce qui nous attendait en Hollande...

Le lendemain, nous avons continué notre route en direction de Gand. Nous nous sommes rendus dans une petite ville du nom de Nivelles. Nous avons séjourné sept ou huit jours dans cette jolie petite ville, avant de repartir pour la Hollande. Ce fut un séjour très agréable. Nous logions chez les habitants, comme à Ravenne. Pendant notre séjour à Nivelles, nous avons remis de l'ordre dans nos équipements et nous nous sommes reposés. Le soir venu, nous étions six ou sept copains de la même section à fréquenter un petit café. Les patrons étaient des gens bien sympathiques. On nous faisait la fête presque à tous les soirs. La bière belge était très bonne et nous en profitions!

Un peu avant notre arrivée, un soldat allemand était devenu amoureux d'une fille de Nivelles. Comme elle ne voulait pas fuir avec lui, il s'était emparé de son revolver pour abattre la jeune fille et ensuite se flamber la cervelle.

Pendant notre séjour à Nivelles, nous avons fait connaissance avec l'une des armes secrètes d'Hitler, la fameuse bombe volante ou fusée V-2. Heureusement pour nous, ces fusées ne firent que voler au-dessus de nos têtes. Elles étaient destinées au port d'Anvers, qui était essentiel à notre ravitaillement.

Nous ne pouvions partir de Nivelles sans laisser un souvenir de notre passage. Quelques jours avant notre départ, l'un de nos hommes s'est noyé dans la canal qui traversait la ville. Comme il s'est noyé pendant la nuit, nous n'avons jamais su ce qui était arrivé. Par ailleurs, dans notre section, il y avait un soldat originaire du Manitoba qui parlait bien le français. Son père était russe et sa mère canadienne-française. Nous l'avions surnommé " le forgeron ", parce qu'il nous racontait que son père exerçait le métier de maréchal-ferrant dans la province du Manitoba. Il était costaud et très fort. Mais il avait un défaut : quand il riait, il avait l'habitude de nous taper sur l'épaule. À ce moment-là, les gars se tenaient loin de lui. C'était un brave type et tous les copains l'aimaient bien.

C'est dans une atmosphère chargée d'émotion que nous nous sommes alignés sur la place centrale de Nivelles pour le départ. Les enfants des gens que nous avons connus et côtoyés pendant notre séjour circulaient entre nos rangs avec des pots de bière, pendant que la population nous serrait la main et nous faisait ses adieux.

C'est avec beaucoup de regret que notre colonne se mit en branle. Encore une fois, nous étions en tenue de combat, avec tout ce que cela comporte comme barda. Pour une fois, il n'y eut aucun mystère quant à notre destination. Nous savions tous que ce serait le front de Hollande.

Nous avons marché environ 15 kilomètres pour ensuite monter dans des camions. Après quelques heures, nous sommes arrivés dans un champ non loin de la ville d'Armentières. De cet endroit, nous devions transborder de l'essence, des munitions et des ravitaillements de toutes sortes vers le front.

L'environnement était très différent de celui de l'Italie et du fleuve Senio. En Hollande, il n'y avait pas de grandes chaleurs, mais de l'humidité, de la boue et de l'eau, sur un terrain plat. À un certain moment, nous avons reçu environ deux centimètres et demi de neige, de quoi nous rendre nostalgiques.

Je devrais peut-être préciser ici que nous avions deux divisions canadiennes en Italie. La 1<sup>re</sup> Division, dont je faisais partie, et la 5<sup>e</sup> Division blindée. Ce sont ces deux divisions canadiennes qui ont fait partie de la 8<sup>e</sup> Armée britannique qui arrivait en Hollande pour rejoindre le reste de l'Armée canadienne.

C'est ma division qui fut chargée de s'emparer des villes les plus importantes de la grande région au nord de la Meuse. À l'automne 1944, des deux côtés de l'Escaut, il y avait eu de terribles combats avec les autres divisions canadiennes. C'est précisément de chacun de ces côtés que sont tombés mes deux petits-cousins, Édouard et Émilien Huet. Édouard repose dans le cimetière de Bergen-Op-Zoom du côté hollandais. Émilien est dans le cimetière d'Adegem du côté belge.

Notre division s'empara de villes comme Arnhem, Apeldoorn et plusieurs autres. Pendant ce temps, la 5<sup>e</sup> Division avançait vers le nord pour encercler les Allemands entre nous et la Mer du Nord. Dans cette enclave se trouvaient plusieurs grandes villes comme La Haye, Rotterdam, Amsterdam et bien d'autres villes et villages. C'est dans cette partie de la Hollande que se trouvèrent encerclés, entre la Mer du Nord et nous, des milliers de Hollandais. Ce fut la famine parmi la population. Pendant cet hiver, que les Hollandais avaient baptisé "*l'hiver de la faim*", la population en était réduite à manger des carottes ou des racines de tulipes pour survivre.

Une trêve fut conclue entre les Allemands et nous afin de nous permettre de pénétrer dans cette zone dans le but de porter secours aux populations affamées. Il faut dire que les Allemands avaient faim aussi. Le 28 avril 1945, nous étions dans une petite ville appelée Wageningen. Le nom de cette ville, difficile à prononcer et à retenir, restera pourtant gravé dans ma mémoire. C'est de cet endroit que nous partîmes tôt le matin pour traverser les lignes allemandes en direction de la zone de famine. La trêve stipulait que nous devions traverser la ligne de feu entre 6 heures et 18 heures. Si, pour une raison ou pour une autre, nous n'étions pas de retour à 18 heures, les Allemands pouvaient, en vertu de cette trêve, nous faire prisonniers.

Le matin du 28 avril, nous sommes partis dans 25 ou 30 camions chargés de biscuits, de viande en boîte, de saucisses ainsi que du lait en poudre et en boîte. Sur le pare-chocs de chaque camion, nous avons un drapeau blanc. Avant de partir, on nous avait remis une petite mitrailleuse *sten gun*. Nous avons demandé à nos officiers si nous devions nous défendre au moyen de cette mitrailleuse si nous étions attaqués. Ils nous répondirent que c'était mieux pas, mais que chacun devrait décider par lui-même. Je vous avoue que nous nous sentions inquiets, car les Allemands nous avaient joué de bien mauvais tours par le passé.

À notre arrivée sur la ligne de feu, le convoi s'immobilisa. Un soldat allemand s'avança vers la jeep de notre capitaine. Celui-ci lui montra un papier. Le soldat allemand le regarda. Il fit un pas en arrière et salua notre capitaine. Ce dernier remonta dans la jeep et nous donna le signal de continuer.

C'était une étrange sensation de circuler ainsi parmi les soldats ennemis debout, près de leurs canons et sur leurs chars Panzers, aux abords des fermes et des routes. C'était un peu comme un drôle de rêve. Des questions nous traversaient l'esprit : étions-nous sur le point de perdre ou de gagner cette guerre? Pourtant, nous avançons sur ces routes désertes. Aucun civil n'était sur ces routes, si ce n'est dans les villages. Ils nous regardaient défilé devant eux sans trop comprendre ce qui se déroulait devant leurs yeux. Les soldats allemands eux-mêmes, les traits tirés et la barbe longue, ne semblaient pas trop comprendre ce qui se passait. Debout, près de leurs canons, assis près des nids de mitrailleuses, ils nous regardaient défilé sous leurs yeux abasourdis. Je crois que certains d'entre eux venaient de réaliser qu'ils avaient perdu la guerre.

Notre mission consistait à livrer nos cargaisons à des personnes désignées par l'autorité civile de ces villes et villages. Le plus souvent, c'était le maire de ces villes et villages qui venait à notre rencontre. Il s'identifiait pour ensuite prendre en charge avec ses hommes la distribution de ces denrées. Je crois qu'il était stipulé dans notre protocole d'entente avec les Allemands que seule la population civile, représentée par son maire, était autorisée à manipuler la nourriture et que les Allemands en étaient exclus. Nos officiers nous avaient défendu de donner à qui que ce soit de

la nourriture sans attendre ceux qui étaient chargés de la distribution. Cela voulait dire d'attendre que les autorités arrivent avec un plan et le personnel suffisant pour une distribution équitable et le maintien de l'ordre nécessaire devant une foule affamée.

Un jour, alors que j'étais seul au coin d'une rue avec ma cargaison, j'ai décidé d'être charitable. J'ai soulevé la bâche qui recouvrait ma cargaison et j'ai distribué des biscuits à un groupe de personnes, dont plusieurs enfants, qui entouraient mon camion. Je l'ai vite regretté. Je fus assailli de tous côtés par des dizaines de mains tendues et affamées. Je me suis vite rendu compte qu'il n'était pas facile de contrôler une foule affamée.

Ma boîte de biscuits est disparue en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. La foule qui se disputait les biscuits menaçait de saccager mon camion. Pour leur faire entendre raison, j'ai dû prendre ma mitraillette Sten et les menacer de tirer s'ils ne se retiraient pas. Je m'en suis sorti avec quelques égratignures aux mains et au visage. J'ai souvent repensé à cette scène et j'en ai tiré une bonne leçon... Je ne sais pas ce que ces gens ont pensé de moi, mais je crois qu'ils ont compris que, derrière la mitraillette, il y avait un être humain qui voulait soulager leur misère. Pendant plusieurs jours sans incidents, nous avons fait la navette entre les dépôts de victuailles de notre secteur et les points de distribution derrière les lignes allemandes.

Quelques jours plus tard, dans la petite ville de Wageningen, j'étais loin de me douter que j'allais assister à un événement historique. Sur une rue, qui devait être la rue principale, il y avait une bâtisse vide, dont les fenêtres étaient brisées et les portes arrachées. Arrivé devant cet édifice, mon sergent m'ordonna de monter la garde pendant qu'un groupe de soldats s'affairait à nettoyer le plancher et à installer des tables et des chaises qu'il trouvait ici et là. Pendant ce temps, plusieurs soldats et véhicules militaires arrivèrent, prenant place de chaque côté de la rue. Nous ne savions pas de quoi il s'agissait, mais à voir tout ce branle-bas et ces préparatifs, nous savions que quelque chose d'important allait se produire à Wageningen. Un peu plus tard, une jeep et des officiers haut-gradés se pointèrent devant la bâtisse. Tous ces militaires de haut rang y entrèrent. Parmi eux, il y avait le Lieutenant-Général Foulkes et le Prince Bernard de Hollande.

Quelques minutes plus tard, venant de la direction du front, une motocyclette apparut, avec un général allemand assis dans le panier, un “ *side car*. Le premier était le Général Blaskowitz, commandant du front de Hollande. Tous sautèrent prestement de leur véhicule, firent le salut nazi et s’engouffrèrent à leur tour à l’intérieur du bâtiment. Ces Allemands paraissaient maussades et stressés. L’un d’eux faillit se faire frapper par l’une de nos jeeps, qui roulait assez vite. Il allait traverser la rue sans regarder sur sa droite. L’un de nos sergents n’eut que le temps de saisir l’officier allemand par le bras. Certains de nos soldats criaient : “ *Laisse-le se faire tuer, le maudit boche!...* ” Cela se passa le 5 mai 1945 à Wageningen, en Hollande.

Pendant que je montais la garde avec un autre soldat devant la porte de l’immeuble, je ne savais pas qu’à l’intérieur se signait l’armistice sur le front canadien de Hollande. Le commandant des Forces allemandes de Hollande, le Général Blaskowitz, venait de se rendre sans conditions au commandant du 1<sup>er</sup> Corps canadien en Hollande, le Général Foulkes. La troupe n’apprit cette bonne nouvelle que le 8 mai 1945. Ce jour-là était aussi mon anniversaire de naissance.

Dans l’après-midi du 7 mai, une rumeur commença à circuler que l’armistice avait été signée. Les soldats criaient et s’embrassaient. Pour ma part, je saisis ma *sten gun* et tirai quelques coups en l’air en signe de réjouissances. Mais je n’avais pas vu notre capitaine, qui n’était pas très loin de moi. Il me sermonna sévèrement. Il avait raison, car ce n’était pas officiel. Mais ce qui n’était pas officiel ne tarda pas à le devenir. Quelques heures plus tard, notre commandant nous annonça que la guerre était finie pour nous en Hollande.

Elle était finie en Hollande, mais pas officiellement terminée en Europe. Ce n’est que le lendemain, le 8 mai, jour de mon anniversaire - quelle coïncidence!, - que la Deuxième Guerre prit officiellement fin en Europe. Comme vous pouvez l’imaginer, ce fut la fête la plus totale! Enfin libérés, les soldats, les officiers et les civils essayèrent tous ensemble d’oublier cinq ans de cauchemars en savourant la liberté retrouvée...

Pendant les jours qui suivirent, nous avons fait de nombreux voyages pour transporter des prisonniers et des marchandises entreposées dans des hangars d'Amsterdam, Rotterdam, Utrecht et Nimègue. Beaucoup de rhum y était entreposé pour de futures expéditions en Allemagne. Il va sans dire que ces envois de rhum et autres denrées ne sont jamais parvenus en Allemagne, puisque nous les avons saisis. J'oubliais cependant de dire que nous avons goûté au rhum et il était très bon!

Nous allions aussi reconduire des prisonniers allemands qui retournaient dans leur pays. Des files de plusieurs kilomètres avançaient le long des routes, tels des serpents dont l'on ne voyait pas la queue. C'était pitoyable de voir ces vaincus d'aujourd'hui en débandade, à pied ou en charrette tirée par des chevaux, certains en véhicule, surtout des officiers, d'autres aux manchons de brouettes, tous très amaigris, pas rasés, vêtus de vêtements en lambeaux. Les civils nous disaient : *“ Regardez-les, les vainqueurs d'hier, comme ils ont fière allure!... ”*

La guerre terminée, je montai vers le nord de la Hollande avec mon régiment. Nous avons bivouaqué ou campé près de la ville de La Haye, la capitale. Quelque temps après notre arrivée, nous eûmes l'honneur d'être passés en revue par la Reine Mère de Hollande, la Reine Wilhelmine. Ce jour-là, il pleuvait à boire debout. Cela nous a bien amusés de voir la vieille reine parcourir nos rangs vêtue de son manteau de fourrure et abritée sous son parapluie!

Pendant ces quelques semaines passées près de La Haye, nous nous sommes bien reposés. Nous en avons profité pour remettre de l'ordre dans nos équipements. Il faisait un temps splendide de fin de mai et la guerre était chose du passé. La population hollandaise était très chaleureuse et reconnaissante envers nous. C'était merveilleux!

C'est pendant mon séjour à La Haye que je fis la connaissance d'une merveilleuse et jeune Hollandaise du nom de Joanna Knigpinga, surnommée Hanny. Elle vivait avec sa mère. Sa sœur, de quatre ans son aînée, était fiancée à un jeune ingénieur naval. Sa mère, qui était dans la quarantaine, ne parlait jamais de son mari.

Un soir, alors que j'étais seul à la maison avec Hanny, elle décrocha un cadre du mur et, sous le carton au dos, elle tira une petite photo de son père. Elle me la montra, après m'avoir fait promettre de ne jamais en parler à sa mère. Ensuite, elle m'expliqua que son père était un artiste. Il avait quitté sa mère pour aller vivre en Allemagne. Elle ajouta qu'elle s'ennuyait beaucoup de son père. Pour ne pas lui faire de peine, je ne lui ai plus jamais parlé de son père...

Cette jeune fille n'avait que 17 ans, mais elle était très « mature » pour son âge. Je l'aimais bien et c'était réciproque. Elle était disposée à venir me rejoindre au Canada. Ce n'est pas arrivé pour plusieurs raisons. Premièrement, à mon retour, je n'avais aucun moyen matériel pour faire vivre une femme et peut-être des enfants. Deuxièmement, je trouvais Hanny bien jeune pour s'expatrier loin de sa mère qui était seule. Aussi, celle-ci avait quelques appréhensions à ce sujet et je ne pouvais l'en blâmer. J'ai décidé de rompre notre relation, espérant qu'elle n'aie pas trop de peine...





*L'occupation de l'Allemagne*

**C**omme toute bonne chose a une fin, il fallut justement passer à autre chose. Pendant ce temps, la guerre se poursuivait dans le Pacifique contre le Japon. Voulant faire sa part pour aider les Américains à en finir avec les Japonais, le Canada décida d'envoyer un contingent dans cette partie du monde. Alors, des officiers recruteurs se présentèrent à nous pour recruter des volontaires. Nous avions deux choix : le premier consistait à signer un engagement pour aller faire la guerre dans le Pacifique contre le Japon; le deuxième proposait de s'engager pour occuper l'Allemagne. J'ai choisi le deuxième.

Après quelques semaines, nous sommes montés près de la Mer du Nord, à Oldenbourg. Bien que nous étions en garnison à cet endroit, notre besogne consistait à occuper le territoire et à transporter des prisonniers de différentes nationalités qui se trouvaient encore à l'intérieur d'anciens camps de concentration nazis. Enfin, il fallait désarmer certains groupes d'Allemands considérés comme dangereux.

Encore une fois, j'ai changé de division. Pour l'occupation en Allemagne, une nouvelle division canadienne fut créée. Ce fut la 3<sup>e</sup> Division. Cette nouvelle unité était composée de soldats qui avaient signé pour l'occupation et qui provenaient des autres divisions démembrées qui allaient être rapatriés au Canada. Ainsi, nous ne changions pas de régiment, mais nous faisons partie d'une nouvelle division composée de nouveaux soldats arrivés du Canada et d'anciens, comme moi, qui avaient signé pour participer à l'occupation de l'Allemagne, au lieu d'aller faire la guerre dans le Pacifique contre le Japon. Nous en avons eu assez d'une guerre! Par une drôle de coïncidence, je me suis retrouvé encore une fois sous le commandement de mon ancien commandant, le général Bernard Montgomery. Celui-ci avait commandé la 8<sup>e</sup> Armée en Italie. Maintenant, il commandait le 21<sup>e</sup> Corps d'armée britannique, dont notre division, la troisième, faisait partie pour l'occupation de l'Allemagne.

Avant de poursuivre mon récit sur les détails de l'occupation en Allemagne une fois les combats terminés, je désire vous raconter un incident dont j'aurais pu être victime. Je dois dire que le soldat Jean Pitre, qui marchait à mes côtés, l'a échappé belle autant que moi. L'événement se passa par un beau dimanche après-midi, devant 50 à 75 soldats qui revenaient de dîner. Nous étions sur un ancien aéroport allemand, où notre campement était érigé.

Nous marchions deux par deux en bavardant quand, tout à coup, des balles sifflèrent à nos pieds en soulevant de la poussière. Mon compagnon et moi n'avons pas tout de suite réalisé ce qui se passait, parce qu'il y avait assez de bruit dans les environs. En relevant la tête, nous avons aperçu un soldat qui était tombé face contre terre, à quelques pieds devant nous. Au même moment, des soldats coururent vers lui, pendant que d'autres ne semblaient pas se rendre compte du drame qui se déroulait devant eux. Jean et moi, nous nous sommes élancés vers celui qui était tombé devant nous. C'est à ce moment que nous avons entendu deux autres coups de feu droit devant nous sans que nous réalisions d'où ils partaient. Le Capitaine Armitage essaya alors de convaincre un soldat de lui remettre son revolver. Ce soldat se tenait adossé à une hutte à cinq ou six mètres devant nous. C'est en retournant le soldat sur le dos que nous avons aperçu celui qui venait de tirer. Il tenait toujours son revolver à la main, quand le capitaine lui demanda de remettre son arme. Il n'offrit aucune résistance, au contraire. Mais après avoir remis son revolver vidé de ses balles, il sortit de sa poche un autre revolver, celui-là chargé à bloc! Aussitôt, il fut désarmé et amené en détention sans que l'on sache quelle était la raison de ce meurtre commis en plein jour devant tant de soldats. La victime avait reçu une balle au front et deux à la poitrine.

Le général Montgomery décida de passer en revue les soldats de diverses unités sous son commandement. Avec un petit groupe de mon régiment, je fus choisi pour aller à Lipsing comme représentant des Canadiens de la 3<sup>e</sup> Division afin de défiler devant le général. À Lipsing, il y avait des représentants de l'Armée britannique, de la Pologne, de Nouvelle-Zélande et d'Australie. Nous étions choisis parce que nous étions considérés comme les meilleurs de toutes les délégations et avons eu droit aux éloges du général. Après avoir défilé devant le Roi Georges VI d'Angleterre et la Reine Wilhelmine de Hollande, la boucle se bouclait avec le Maréchal Montgomery.

Nous avons passé l'hiver à exécuter différentes besognes de ravitaillement. J'ai aussi fait des voyages en zone russe pour échanger des prisonniers russes, lithuaniens, polonais, français et autres. Les Russes nous remirent des Français, des Hollandais, des Belges ainsi que des aviateurs alliés américains et anglais que nous leur échangeons contre des prisonniers qui devaient retourner derrière ce que, plus tard, on appela le Rideau de Fer. C'était une tâche assez pénible, car plusieurs d'entre eux, tels les Polonais, les Lithuaniens et d'autres, ne voulaient pas retourner du côté communiste. C'était déjà le commencement de la Guerre froide.

Un jour, alors que je transportais un groupe de prisonniers lithuaniens et polonais, je suis tombé en panne d'essence sur l'*Autobahn* qui traverse l'Allemagne. Il pleuvait et ventait très fort. Par la vitre cassée de mon camion, le vent et l'eau me fouettaient le visage. La vingtaine de prisonniers et moi n'avions rien à manger. Je ne pouvais m'absenter, craignant qu'ils se sauvent. J'ai attendu jusqu'à ce que je rencontre un camion transportant des soldats anglais. Comme ils avaient leur camp à quelques kilomètres, ils me donnèrent de l'essence. Ensuite, ils me conduisirent à leur camp. Ils donnèrent à manger aux prisonniers et à moi. J'étais très fatigué et j'avais très faim. Mes prisonniers, parmi lesquels il y avait des femmes et quelques enfants, ne pouvaient plus tolérer la faim et la fatigue...

Le lendemain, je continuai ma route vers l'est. Mais avant de poursuivre mon récit davantage, je veux vous raconter comment, mes prisonniers et moi, avons été reçus et comment nous avons passé la nuit dans ce camp anglais. D'entrée de jeu, il faut comprendre que ce camp n'était pas préparé à recevoir des pensionnaires et encore moins des prisonniers affamés qui ne demandaient pas mieux que de s'enfuir à la première occasion.

Parvenus au camp, on avisa le sergent-major qui, après consultation auprès du commandant du camp, décida de nous héberger pour la nuit. Ils me demandèrent d'entrer mon camion et son contenu dans un grand hangar. Ils donnèrent à manger aux prisonniers et postèrent des gardes pour les surveiller pendant la nuit. Quant à moi, ce fut un autre problème! Comme ils n'avaient pas assez de lits, il fut convenu que je coucherais dans celui de l'un des gardes. Comme ces derniers se remplaçaient à toutes les deux heures, ils partageaient le même lit, chacun leur tour.

Cela me permit de dormir toute la nuit sans être réveillé à chaque changement de garde. Ils me firent des rôties ou, dans leur langue, des toasts trempées dans de la margarine blanche fondue. Cela me semblait un peu gras, mais pas mauvais au goût.

Le matin venu, ils me donnèrent de l'essence pour mon camion. Après le déjeuner, ils me donnèrent des cigarettes anglaises, des Woodbines, et une carte afin de retrouver mon chemin. La raison de cette carte s'explique par le fait que tous les autres camions et l'officier qui avait les cartes ne se sont pas aperçu que je ne les suivais pas. Ils s'étaient engagés sur des routes dont j'ignorais où elles menaient. Tout ce que je savais, c'était le nom du camp russe où je devais remettre mes prisonniers. Mais mes problèmes étaient en partie résolus grâce à la bienveillance de ces soldats anglais, que j'ai beaucoup appréciés. La pluie avait cessé et j'étais reposé. Comme je n'avais que 21 ans, il n'en fallait pas plus pour que je poursuive ma route vers le camp russe à Follingbostel.

Je me suis donc engagé sur une route qui devait me conduire vers la zone d'occupation russe. Après avoir roulé un certain temps avant de pénétrer en zone russe, je vis des panneaux qui lançaient des messages pas du tout rassurants. De toute évidence, j'étais dans la zone anglaise qui côtoyait la zone russe. Certains panneaux disaient : “ *You are enterring in the Russian zone, be on your guard* ”. D'autres nous avertissaient comme ceci : “ *À vos risques, des convois britanniques sont disparus à 20 milles d'ici* ”. Comme vous pouvez le constater, la Guerre froide était déjà commencée. J'avais beau être sur mes gardes, il n'en demeure pas moins que je conduisais nerveusement.

À un moment donné, après avoir pénétré dans la zone russe, je vis devant moi un attroupement de gens. Je pensai que j'étais tombé dans une sorte d'embuscade, surtout que, depuis que je roulais sur cette route bordée d'arbres, je n'avais rencontré personne. Plus j'approchais, plus je me rendis compte que c'était un groupe de soldats polonais qui s'affairaient à enlever un arbre tombé en travers de la route. Ils n'avaient pas de haches, mais des sortes de machettes. Je descendis pour les aider. Après avoir fumé une cigarette avec eux, ils me confirmèrent que j'étais sur la bonne route et qu'il me restait environ 25 à 30 kilomètres avant d'arriver. Je partis rassuré.

Le reste du voyage se fit sans incident. Vers la fin de l'après-midi, je m'engageai sur une petite route de campagne. Alors que je voyais défiler des panneaux routiers m'indiquant Follingbostel par des flèches, un soldat russe m'arrêta, la mitraillette sous le bras. Le soldat me questionna en russe. Je ne compris rien. J'eus beau lui parler en anglais et en français, il ne comprenait pas plus. Puis il regarda sous la toile du camion et sembla comprendre quand il vit les prisonniers qui parlaient en lithuanien et en polonais. Je lui demandai : “ *Follingbostel?* ” Il me fit signe tout droit devant. Je lui offris une cigarette et il en prit une. Il me sembla content. Il me salua et s'éloigna. Je ne saurai jamais lequel des deux, entre lui et moi, fut le plus content! Je filai alors vers le camp qui n'était plus très loin.

À mon arrivée au camp, ce fut la joie chez mes camarades de me retrouver sain et sauf. Pour moi, c'était non seulement la joie, mais aussi un grand soulagement. Après l'échange de prisonniers qui, pour certains se fit dans la joie, alors que pour d'autres, ce fut la déprime, nous sommes tous retournés vers notre campement. Les Russes se montrèrent assez hospitaliers. Après le souper, où nous avons mangé nos rations, un jeune officier russe se présenta à nous. Il offrit à notre lieutenant des billets de théâtre pour tout notre groupe. Le lendemain, nous repartîmes pour Oldenbourg.

Il y aurait beaucoup à dire sur notre séjour d'occupation en Allemagne. Mais je me contenterai tout simplement de vous donner quelques exemples de nos activités. Nous avons participé au transport de plusieurs ex-prisonniers vers leur pays d'origine. Je me souviens de certains camps où c'était vraiment triste de voir ces hommes et ces femmes et, dans certains cas, des enfants amaigris comme de véritables squelettes grouillants de vermines.

Nous arrivâmes à leurs camps avec une vingtaine de camions et des réservoirs remplis de soupe. Une table était installée devant la barrière du camp. Derrière cette table, un officier tenait les registres pour inscrire les noms de chacun avant de monter dans un camion. Les personnes se présentaient une par une devant la table. L'officier inscrivait leur nom et leur nationalité.

Ensuite, deux policiers militaires agrippaient la personne par les bras pour l'asperger de DDT un peu partout : sous les bras, les cheveux et les jupes, dans le cas des femmes. Ensuite, on les faisait monter dans les camions.

Une fois notre cargaison complétée, nous partîmes pour les frontières belge, française et hollandaise afin de remettre enfin ces gens aux autorités concernées. De grands camps étaient installés dans les champs. Les autorités de chaque pays criaient les noms dans des haut-parleurs, avant de diriger tout le monde vers des systèmes d'arrosage servant de douches.

Après être passés sous ces douches improvisées en plein champ, on dirigea ces ex-prisonniers vers des tentes où on leur remit des habits propres. Dans ces champs, il y avait aussi des cantines où on leur servait de la nourriture. On entendait constamment crier des noms, des numéros de matricules et des noms de régiments. Certains retrouvaient des parents ou amis qui étaient venus les rencontrer. Nous assistions alors à des scènes très émouvantes. On s'étreignait à bras-le-corps et on s'embrassait en pleurant.

Plusieurs de ces personnes étaient des soldats qui avaient été quatre ou cinq ans prisonniers dans des camps d'internement en Allemagne. Ce qui était aussi triste, c'est que plusieurs se demandaient si leurs parents ou les membres de leur famille étaient toujours vivants, après ces longues années sans nouvelles d'eux.

Après avoir transporté de ces gens, nous avons été incapables de revenir à Oldenbourg. Nous avons dû demeurer dans le secteur américain, puisque les ponts Baileys temporaires avaient été emportés par la crûe des eaux, après plusieurs jours de grosses pluies. Donc, nous fûmes hébergés pendant trois jours par l'Armée américaine. C'était tout un contraste de voir ces soldats bien nourris et bien installés dans leur camp ayant la radio et des disques dans leur cantine. Ils avaient même un terrain de base-ball! On se serait cru aux États-Unis! Les Américains nous ont bien reçus. Ils nous ont fourni des lits pliants, des couvertures et même des cigarettes Camels, qu'ils avaient en abondance.

Vers la fin de l'après-midi du deuxième jour de notre séjour forcé chez les Américains, un événement, que je n'oublierai jamais, se produisit. Un sergent entra dans notre baraque et nous offrit des laissez-passer pour assister à l'exécution de sept ou huit criminels de guerre. Nous étions une vingtaine dans notre groupe, mais environ une dizaine acceptèrent et j'étais l'un d'eux. Je l'ai toujours regretté...

L'endroit où nous nous trouvions était Stuttgart, dans la zone d'occupation américaine. En autant que je me souviens, le lieu d'exécution était assez loin de la ville où nous étions. Je me souviens aussi que c'était une soirée froide et brumeuse de fin de janvier 1946. Vers 23 heures, un camion vint nous chercher à notre baraque pour nous amener sur le lieu de l'exécution.

L'endroit se trouvait dans un champ où il y avait une espèce de structure plus longue que large. C'était assez évident que cette potence était récente et qu'elle avait été érigée spécialement pour ces exécutions. Cette structure n'avait que trois pans. Il y avait donc un côté ouvert. Un escalier menait les condamnés au second plancher où se trouvait la corde et le trou dans lequel ils tombaient. En dessous, à l'endroit où tombait le supplicié, il y avait une toile qui nous empêchait de voir le haut du corps du condamné, du médecin et du bourreau. Ce rideau de toile tombait jusqu'à environ un mètre du sol, de sorte que nous ne voyions que les jambes de ceux qui devaient constater le décès. D'où nous étions, nous pouvions voir, comme sur un balcon, la corde attachée à une poutre, à environ un mètre au-dessus de la tête du bourreau et du supplicié. Nous étions tenus à distance par des rubans phosphorescents et des policiers militaires. Nous étions debout, à frissonner.

Peu après minuit, le premier fourgon arriva. Au pied de l'escalier, un premier condamné flanqué de deux policiers militaires en descendit. Le trio monta l'escalier précédé d'un aumônier tenant une bible entre ses mains. Aussitôt arrivé sur le balcon de la potence, le bourreau, qui était un policier militaire, attachait les deux chevilles de l'homme, pendant que l'aumônier semblait réciter une prière que nous n'entendions pas. Les quatre personnages, y compris le bourreau, se retirèrent de quelques pas et la trappe s'ouvrit. L'homme tomba dans un bruit sourd à peine audible. Sous la toile, nous pouvions voir le bas des jambes qui ne touchait pas terre. Deux individus se précipitèrent derrière la toile. Pendant une quinzaine de minutes, nous avons vu

trois paires de jambes : celle du pendu, celle du médecin et celle d'un autre individu. Après une quinzaine de minutes, deux brancardiers militaires sortirent le corps sur une civière. Les deux policiers militaires poussèrent la civière dans le fourgon qui repartit tout de suite. Aussitôt, un autre fourgon arrivait et le déroulement se poursuivait. Deux ou trois individus furent littéralement soutenus et transportés jusqu'en haut de l'escalier. L'un d'eux, entre autres, qui avait l'air presque inconscient, fut porté par les deux policiers sans que ses pieds ne touchent les marches.

La plupart d'entre nous n'avons pu regarder ces pendaisons jusqu'à la fin, tellement nous étions écoeurés. Nous avons quitté vers les petites heures du matin. Il y avait encore quelques exécutions à venir, car chacune d'elles prenait au moins 45 minutes et parfois même plus. Même si ces condamnés étaient des criminels de guerre, je vous assure que ce sont des spectacles à vous faire vomir que je ne recommande à personne... Pendant quelques nuits, mes camarades et moi avons eu de la difficulté à trouver le sommeil. Le souvenir de cette nuit brumeuse et froide ainsi que la vision de ce que peut faire l'homme, même au nom de la justice, est quelque chose de barbare qui vous poursuit jusque dans vos rêves. Enfin, nous sommes retournés à nos quartiers d'Oldenbourg pour poursuivre notre mission jusqu'au printemps. Ainsi se déroula notre emploi du temps jusqu'à la fin d'avril 1946.

C'est au début du mois de mars que l'on nous annonça que nous devrions quitter l'Allemagne pour le retour au Canada, en passant par l'Angleterre. Mais auparavant, certains d'entre nous avons bénéficié d'un congé de quinze jours en Angleterre, en Belgique ou à Paris. J'ai choisi Paris. Ce fut plaisant de se retrouver dans la ville-lumière! Nous pouvions entendre et parler le français, et être compris! C'était merveilleux! J'en ai profité pour visiter les fameux musées du Louvre, de l'Homme et de Citroën ainsi que celui des Invalides. Nous n'avons pas manqué non plus, pour nous déniaiser un peu, les Folies bergères et le Moulin rouge!

En plus d'être en repos bien mérité, je crois que mon séjour à Paris fut aussi une découverte et une prise de conscience. Nous avons découvert un monde qui parlait français, qui vivait en français et qui pensait en français... Nous avons découvert les œuvres et les beautés d'un monde qui nous ressemblait! Nous avons pris conscience que nous avons un passé riche de réalisations matérielles et spirituelles. Enfin, nous avons compris que, nous aussi, nous avons des choses à changer sur le plan social, dès notre retour chez nous!

Excusez-moi si j'ai cru bon de faire ce petit aparté philosophique, à ce moment-ci de mon récit d'aventures. Cependant, je crois que ce que je viens de dire jettera un certain éclairage sur mon futur que vous pourrez lire dans la dernière partie de ma longue histoire.

Pour revenir à mon sujet, soit ma condition de vie pendant mon séjour à Paris, elle ne fut pas misérable du tout. Je logeai à l'Hôtel Bellechasse, à deux pas du Palais d'Orsay, où nous prenions nos repas. Un jour, alors que nous dînions au Palais d'Orsay, le Général Vanier, qui était ambassadeur du Canada en France, vint avec son épouse nous rendre visite. Il avait commandé une Cie. du 22<sup>e</sup> Régiment dans les Flandres en 1914 - 1918. Après la guerre de 1939 à 1945, il devint Gouverneur général du Canada.

Un autre jour, pendant que je prenais mon repas au Palais d'Orsay, je vis à une autre table un soldat qui ne me semblait pas inconnu. En m'approchant de lui de plus près, je reconnus un soldat de mon ancien régiment que j'avais quitté en Angleterre lors de mon transfert pour l'Italie. Ce soldat se nommait Found. C'était un Indien de l'Ontario. Il avait beaucoup changé et moi aussi, probablement. Tout de suite, il ne tarda pas à me reconnaître. Alors, il me raconta que lui et son régiment, qui avait été aussi le mien, avait subi de lourdes pertes en Normandie. Il conclut en me disant que ma décision de demander un transfert pour le front d'Italie n'avait peut-être pas été mauvaise, puisque j'étais toujours vivant!

*Mon retour en Angleterre  
par la mer du Nord*

**U**n jour, il fallut bien quitter Paris pour retourner en Allemagne. Après quelque temps, on nous annonça que bientôt nous serions rapatriés au Canada. Vers la fin mars, ce fut le branle-bas du départ.

Je dois préciser ici que, pendant les premiers mois de l'occupation de l'Allemagne, le maréchal Montgomery, qui commandait les troupes anglaises et canadiennes d'occupation, avait promulgué l'ordre de non-fraternisation. Cela voulait dire que nous n'avions pas le droit de parler ou de fréquenter des Allemands et Allemandes. Dans les premiers temps de l'occupation, cet interdit était nécessaire afin de prévenir des incidents dangereux.

Après quelques mois, non seulement cet interdit n'était plus nécessaire mais, dans les faits, était très difficile à maintenir longtemps. Le maréchal savait bien que les interdictions ne pouvaient pas tenir longtemps contre l'amour et le sexe... Or, un beau jour, des avis provenant du maréchal Montgomery, commandant suprême du 21<sup>e</sup> Groupe de l'Armée du Rhin, furent placardés partout sur le territoire allemand occupé. Ces avis disaient qu'à compter du jour-même, nous pouvions parler aux Allemands et Allemandes ainsi que les fréquenter dans les lieux publics, sans aller à leur domicile. Je peux vous affirmer que, le soir-même, il y avait plusieurs soldats canadiens dans les rues avec des Allemandes au bras! Même si nous étions tous contents de revenir au Canada, il y en avait certains qui laissaient leur cœur à Oldenbourg... Le matin de notre départ, vers 5 heures, il y eut plusieurs « *frauleins* » alignées le long de la route, en face de notre caserne, qui agitaient des mouchoirs mouillés de larmes!

En quittant Oldenbourg, nous sommes montés vers la Mer du Nord pour embarquer sur un vieux bateau allemand réquisitionné dans le port de Cuxhaven. Ce bateau pas tellement grand était dépeint et rouillé. Il ne pouvait contenir que notre compagnie. Nous avons quitté Cuxhaven dans l'après-midi. Quelques heures après notre embarquement, alors que nous étions déjà en mer, une violente tempête s'éleva. La mer frappait sur les flancs du vieux navire comme des coups de canon. Ce vieux et petit bateau se tordait dans tous les sens. La mer frappait si fort que cela nous semblait comme si un autre bateau heurtait sa coque! De temps en temps, nous entendions des bruits secs, comme des pétards, le long des flancs du bateau. Des marins nous

ont dit que c'était des rivets qui cassaient. D'énormes vagues balayaient le pont supérieur sur lequel il devenait impossible de monter. Le bateau semblait s'engouffrer entre les vagues comme un sous-marin.

Personne ne put manger, car aussitôt avalée, la nourriture était vomie sur les tables et par terre. À un certain moment, tout ce qu'il y avait sur la table se retrouva contre le mur et sur le plancher. Les gars demeuraient couchés dans leur hamac, car il était devenu impossible de marcher sans rebondir contre les cloisons. Vous comprendrez que, dans ces conditions, le plancher était devenu comme une patinoire. La puanteur était intolérable, vu que les hublots étaient fermés.

Cette tempête dura tout l'après-midi et une partie de la nuit. Le lendemain en soirée, quand nous avons pénétré dans la Tamise pour remonter vers Londres, certains des hommes réussirent à se traîner sur le pont supérieur pour éviter la puanteur de l'entrepont. D'autres étaient couchés sur le pont, alors que ceux qui pouvaient encore tenir debout devaient les enjamber. Ils étaient pâles comme des fantômes. Certains ne trouvaient même plus le courage ni la force de se lever.

Pour ma part, j'étais couché dans mon hamac, étourdi, mais je n'ai pas été malade. C'était la quatrième fois que je prenais le bateau depuis mon enrôlement comme soldat. C'était aussi mon plus court voyage en mer. Mon plus long dura quatorze jours, soit de Liverpool en Angleterre à Naples en Italie. Je ne sais pas si les gênes de mes ancêtres pêcheurs y furent pour quelque chose, mais je m'en suis tiré sans trop être incommodé. Finalement, des camions vinrent nous chercher pour nous transporter à Witley; c'était un camp de rapatriement pour le Canada.

Arrivés au camp de Witley, on nous annonça qu'il n'y aurait pas de bateau de disponible pour nous transporter au Canada avant trois semaines au moins. Nous avions deux choix : le premier était de demeurer au camp et de continuer la routine de l'entraînement comme si de rien n'était; le deuxième était de partir en vacances pendant quinze jours à Londres ou Manchester. Je choisis le deuxième.

Je partis donc pour Manchester pendant quinze jours. Pourquoi Manchester? Parce que, durant mon premier séjour en Angleterre, j'avais connu une jeune femme du nom d'Irène Cowell. Pendant que j'étais en Italie, elle m'avait écrit et m'avait envoyé des cigarettes.

C'était une sorte de marraine de guerre, quoi! Je n'ai pas osé aller chez ses parents. D'ailleurs, je ne me souvenais plus de son adresse. Je suis donc retourné au petit pub où je l'avais rencontrée deux ans auparavant, espérant quand même la revoir si elle habitait toujours Manchester.

Après trois ou quatre jours, je crus la reconnaître parmi un groupe de filles. Je ne m'étais pas trompé! En lui adressant la parole, elle me reconnut aussitôt. Comme l'émotion était visible chez elle, ses copines trouvèrent une excuse pour s'esquiver. Après quelques minutes de conversation, elle m'apprit qu'elle s'était mariée à un aviateur canadien de la Saskatchewan. Après la soirée, je voulus retourner à mon hôtel, mais elle insista pour que j'aie revu ses parents avec elle, ce que je fis.

Je fus reçu par son père et sa mère comme le fils de la maison. Quand ils apprirent que j'allais demeurer encore une dizaine de jours à Manchester, ils insistèrent pour que j'accepte la chambre qu'ils mettaient à ma disposition pour le reste de mes vacances. Irène était fille unique. Ses parents semblaient assez à l'aise financièrement. Son père était un ancien officier retraité de l'Armée anglaise. Si j'ai accepté aussi facilement, c'est qu'Irène et ses parents avaient beaucoup insisté et que la compagnie de cette jeune femme me plaisait bien.

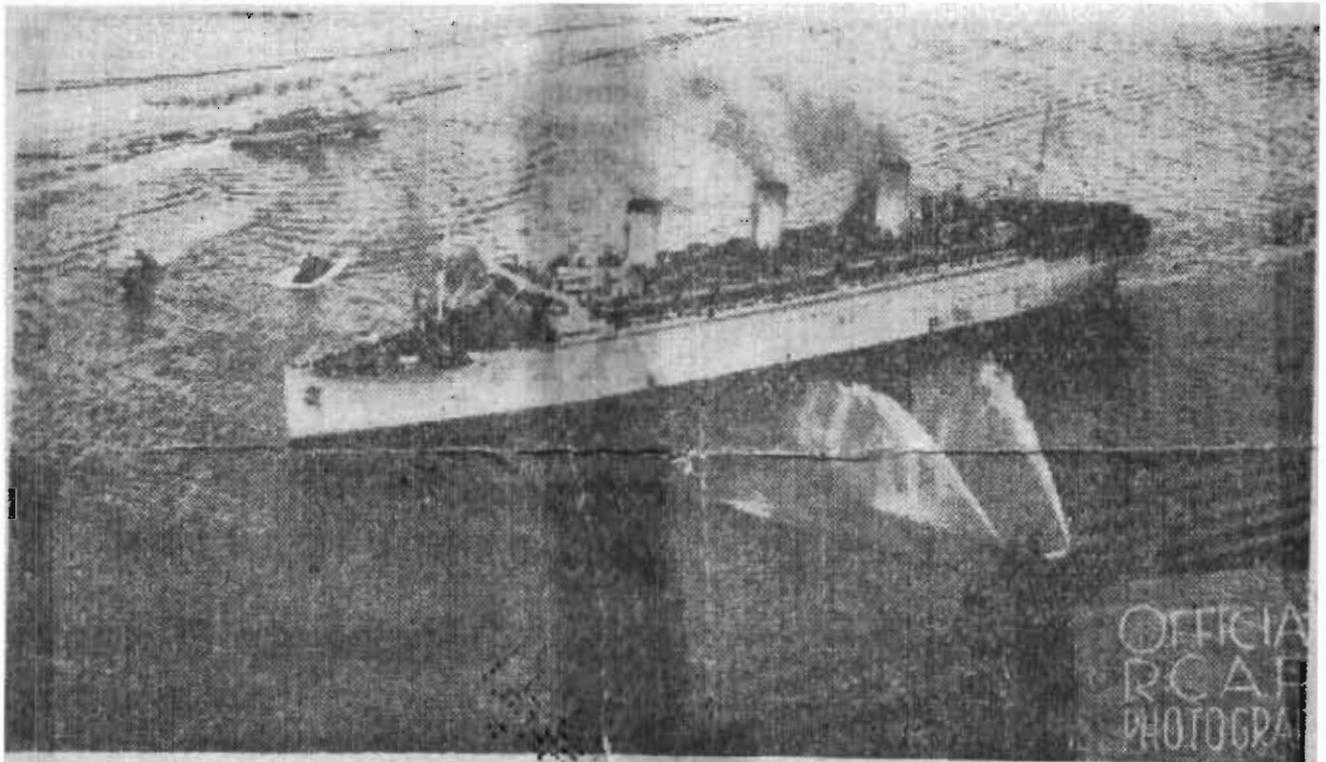
Après ce congé à Manchester, je retournai au camp de Witley pour me préparer à l'embarquement pour le Canada. Enfin, le grand jour arriva. J'avais connu les jours des grands départs, mais maintenant, j'allais connaître le jour du grand retour.

Je vous ai décrit les conditions dans lesquelles j'ai traversé l'Atlantique sur le grand paquebot Queen Elizabeth, d'Halifax à Greenock en Écosse, en quatre jours et demi, de Liverpool à Naples sur l'Empress of Australia en quatorze jours, de Livourne à Marseille sur une barge de débarquement en une journée et une nuit et de Cuxhaven à Londres en une journée et demie et une nuit. Cependant, cette fois-ci, ce n'était pas pour aller à la guerre. Cette cinquième fois où je m'embarquais, c'était pour retourner au Canada parmi les miens.

Après tant d'années, il m'est difficile de préciser les sentiments qui m'animaient à ce moment-là, mais je me souviens qu'ils étaient multiples. En premier lieu, ce fut un sentiment de grande joie de retourner auprès des miens après presque quatre ans de misère et de dangers. En même temps, j'éprouvais un sentiment de grande tristesse. Je pensais à ma mère qui ne serait pas là à mon retour. Je pensais aussi à la détresse de mon père devant le deuil et l'impuissance de la maladie qui l'affligeait. Après toutes ces années d'absence, je me demandais si j'allais reconnaître les plus jeunes de mes frères et sœurs. Je pensais aussi à mes camarades qui s'étaient embarqués avec moi et qui n'y étaient plus pour le retour. Cela peut vous sembler étrange, mais j'éprouvais également un sentiment de culpabilité à la pensée que j'allais revoir les miens et que ces camarades n'auraient pas cette chance. Je pensais aux familles de mes camarades. Tous ces sentiments s'entremêlaient dans ma tête et me rendaient triste. Enfin, une certaine inquiétude m'envahissait. Qu'allai-je retrouver de cette société que je m'apprêtais à réintégrer? Qu'allaient devenir les amis d'Italie, d'Angleterre et de Hollande? Toutes ces pensées me traversaient le cerveau en ce jour d'embarquement à Southampton.



# Mon retour au Canada



**FOGBOUND**—So near to their homeland and yet so far are more than 7,300 overseas veterans and dependents on the liner *Ile de France*, fogbound six miles off Chebucto Head at press time this morning. The ship's agents said that the ship would dock "as soon as the weather clears."

*Voici une traduction de ce que les journaux disaient de nous lors de notre débarquement à Halifax : « Si près et si loin de leur terre natale, 7 300 vétérans et épouses de soldats sont enveloppés dans la brume à six milles de Chibouctou, au moment d'écrire ces lignes. L'agent de bord a dit que le paquebot allait accoster aussitôt la brume dissipée. »*

L'Île-de-France était un majestueux bateau, pas aussi gros que le Queen Elizabeth, mais aussi imposant. Par ordre d'importance, il venait tout de suite derrière le Normandie et le Queen Elizabeth. À bord, nous étions environ 7 300 soldats et 700 femmes de soldats, les « *war brides* ». Ces dernières étaient surtout des Anglaises venues rejoindre leur mari qui avait déjà été rapatrié au Canada.

Les conditions de vie à bord étaient beaucoup plus plaisantes que ce que nous avons vécu sur les autres bateaux en temps de guerre. Il faut dire que, par contre, nous étions beaucoup moins nombreux que sur le Queen Elizabeth. Nous étions beaucoup moins tassés et nous mangions trois repas par jour. De plus, la pensée de nous faire couler par les sous-marins allemands ne nous préoccupait plus. Nous pouvions prendre l'air sur les ponts supérieurs. La traversée de l'Atlantique se fit en sept jours, sans histoire.

Après une semaine, le bateau se mit à ralentir et, tout à coup, il s'immobilisa et jeta l'ancre. Nous étions entourés de brume, mais la mer était calme. Toutes sortes de rumeurs commencèrent alors à circuler parmi les soldats : certains disaient que nous avions brisé le gouvernail, d'autres prétendaient qu'il y avait des banquises ou des icebergs. Mais rien de cela n'était vrai! Le bateau attendait tout simplement que la brume se dissipe pour accoster.

À notre grande surprise, la terre, c'est-à-dire la ville d'Halifax, nous apparut tout près. Alors, une immense clameur s'éleva à la grandeur du bateau. Enfin, nous revoyions notre pays, après quatre ou cinq ans d'absence! À l'instant, des remorqueurs nous touèrent lentement jusqu'au quai, d'où des bateaux-pompes circulaient autour de nous en lançant des jets d'eau. Des avions survolèrent l'Île-de-France traînant des banderoles de bienvenue. C'était émouvant et magnifique!

Sur les quais, la foule était considérable. Dans la plupart des cas, l'accueil était émouvant, mais aussi triste et déchirant dans le cas de ceux qui avaient été gravement blessés, en particulier pour ceux qui débarquaient en fauteuil roulant ou en civière. Pour ma part, personne n'était au débarcadère. Cela se comprenait.

En mettant le pied sur le quai, des vendeurs de journaux nous présentaient leur dernière édition qui titrait comme suit : « *Si près et si loin de leur terre natale, 8 000 vétérans et 700 femmes de soldats attendent que la brume se lève pour accoster.* » Cela nous expliqua assez clairement pourquoi nous avions attendu quatre ou cinq heures avant d'accoster. Évidemment, cette manchette avait été écrite cinq ou six heures plus tôt!

Après une tasse de café et des petits gâteaux, je montai dans le train en direction de Québec. Pourquoi Québec? Parce que cette ville représentait le district numéro 5, soit le Bas-Saint-Laurent et la Gaspésie. Le plus cocasse, c'est que l'on avait cru bon prévenir ma famille de mon arrivée, ce qui, en soi, était un beau geste. Mais il s'était glissé une erreur de taille qui n'avait pas du tout apporté la tranquillité d'esprit à mon père et à ma famille. Sur le télégramme, on disait que j'arriverais à Québec pour être aussitôt dirigé vers l'hôpital, d'où je communiquerais avec eux. On ne mentionnait pas non plus vers quel hôpital j'allais être conduit. J'ai encore ce télégramme qui, d'ailleurs, est rédigé en anglais!

Me voilà enfin sur le train, dans un wagon-lit, avec des pommes, des oranges, du café et des cigarettes. Que pouvais-je demander de plus? C'était la vie de pacha, quoi! Nous nous croyions en route vers Québec, mais en fait, c'était vers Gaspé. En effet, une fois dans le train, on nous annonça qu'un télégramme destiné au maître du train, en provenance des autorités militaires de Québec, ordonnait de ne pas se rendre vers la Vieille Capitale, mais plutôt chacun chez soi. Cela était très bien ainsi. Cependant, je fus attendu à Québec, alors que je n'y suis pas allé! Je n'étais pas attendu à Gaspé et pourtant, je me rendis à Gaspé!

Mon camarade d'occasion, Aurèle Babin de Caplan et moi, sommes descendus à Campbelton pour prendre, le lendemain, le train pour Gaspé. À notre arrivée à Campbelton en fin d'après-midi, il nous fut impossible de prendre le train pour Gaspé. Celui-ci était déjà parti! Aurèle et

moi avons décidé de coucher sur place pour prendre le train du lendemain. Après le souper, nous avons décidé de nous promener un peu dans la ville. Nous sommes entrés dans une salle de quilles pour passer le temps. Après une partie, nous avons fait la conversation à un groupe de jeunes gens de l'allée voisine. Comme nous étions en uniforme, les gens étaient curieux de savoir si nous étions de ces soldats arrivant d'outre-mer et récemment débarqués. Après leur avoir répondu qu'en effet nous étions de ceux-là, une jeune fille d'une quinzaine d'années nous informa qu'elle avait un frère qui se trouvait outre-mer. Parti quand elle était bien jeune, elle se souvenait à peine de lui. Elle demanda aussitôt si, par hasard, nous ne l'aurions pas rencontré. Nous lui avons alors demandé le nom de son frère. Elle répondit : « *Aurèle Babin* ». Sa surprise passée, mon ami lui répondit : « *Aurèle Babin, c'est moi!* » Je fus alors témoin de l'une de ces scènes pour le moins émouvante. Aurèle demanda à la jeune fille quel était son nom. Aussitôt, ils se sautèrent au cou mutuellement, pleurant et s'embrassant. Elle venait effectivement de Caplan et elle était bien la sœur de mon ami Aurèle. Ils ne s'étaient pas vus depuis sept ou huit ans, Aurèle ayant quitté son village quatre ou cinq ans avant la guerre pour aller travailler à Montréal, d'où il s'était enrôlé. Quand il est parti, sa jeune sœur n'avait que sept ou huit ans. Elle travaillait maintenant chez des anglophones plutôt à l'aise de Campbelton, comme cela se faisait couramment à cette époque. Elle demanda à son frère pourquoi il ne partait pas à l'instant pour Caplan avec elle. Aurèle lui fit comprendre que nous avions une chambre de réservée, là où se trouvaient nos bagages, et que notre passage était assuré par l'armée sur le train du lendemain après-midi. Cette jeune fille ne tenait plus en place. Elle s'empressa de téléphoner à ses patrons pour les mettre au courant de l'événement et les prévenir de son départ immédiat pour rejoindre sa famille à Caplan.

Après cette scène de retrouvailles pour le moins prenantes, Aurèle et moi sommes retournés à l'hôtel. La nuit fut courte pour nous deux, car mon camarade avait été secoué par la rencontre de sa jeune sœur qu'il ne connaissait même pas! Il me parla longuement de sa sœur et de sa famille, de telle sorte que nous nous sommes couchés très tard. À ce moment-là, tout ce qui comptait pour lui était le train qui, le lendemain, le conduirait vers sa famille, dont cette jeune sœur, qu'il avait dû quitter brusquement sous l'emprise d'une émotion bien compréhensible!

Le lendemain matin, nous avons donc repris le train ensemble, lui pour Caplan, moi pour Gaspé. C'est au cours de l'avant-midi que Babin descendit à la gare de son village. Ses parents et quelques amis étaient sur le quai de la gare avec des fleurs et quelques boissons énergisantes. Après des adieux et des promesses de nous revoir, le train s'ébranla à nouveau pour ma destination finale : Gaspé. À noter ici qu'Aurèle et moi ne nous sommes jamais revus...

La belle réception de mon camarade à la gare me laissa un peu songeur, car je savais qu'il n'y aurait rien de tel pour moi à mon arrivée et cela pour deux raisons : la première étant que je n'y étais pas attendu; souvenez-vous du télégramme qui disait à mon père que je communiquerais avec lui d'un hôpital de Québec; la deuxième raison étant que ma famille habitait à 20 kilomètres de la gare et qu'elle n'avait pas de moyen de transport pour venir m'accueillir. De plus, mon père était convalescent, à la suite de plusieurs chirurgies graves. Je revenais comme j'étais parti, c'est-à-dire seul, l'âme bien triste à l'arrivée comme au départ... C'était ma destinée et je ne pouvais rien y changer.

Le train entra en gare en soirée à Gaspé. S'y trouvaient quelques soldats originaires des paroisses voisines. Ensemble, nous avons convenu de prendre un taxi pour nous rendre chacun chez soi. J'arrivai chez mon père au milieu de la soirée. À ma grande surprise, j'étais attendu! Un deuxième télégramme avait été envoyé, annulant en quelque sorte le premier, et qui disait plutôt que j'arriverais dans quelques jours à Gaspé. Tout d'abord, ce qui me frappa est que la maison de mon enfance, que j'avais quittée quatre ans auparavant, n'y était plus... La route ayant changé de place, mon père avait été obligé de se construire une nouvelle maison plus près de celle-ci. Imaginez les sacrifices que mon père et la famille durent consentir encore une fois pour se reloger!

Il m'est très difficile de décrire ce que j'ai ressenti en voyant mon père s'avancer vers moi... D'abord, ce fut une très grande joie de nous retrouver. Ensuite, ce fut aussi une très grande tristesse. Mon père avait changé. Il avait surtout maigri. Ses sentiments de me revoir furent égaux aux miens, c'est-à-dire une grande joie, mais aussi une très grande tristesse due aux

événements du passé. Il ne cessa de me regarder, car moi aussi, j'avais changé. Il ne me posa pas beaucoup de questions sur mon odyssee des quatre dernières années. Ma présence lui suffisait. Nous nous regardions et nous nous comprenions sans nous parler.

Mes frères et sœurs furent très heureux et contents de me revoir, surtout les plus vieux. Les plus jeunes furent également très contents, mais aussi très étonnés devant un individu qui arrivait dans leur vie comme s'il était chez lui. Je ne connaissais pas la plus jeune de mes sœurs. Je n'aurais pas reconnu non plus mon frère Fernand, pas plus que deux autres de mes jeunes sœurs.

Pour me faire accepter, j'eus la mauvaise idée de taquiner ces dernières, ce qui n'a pas fonctionné avec la benjamine, Alice. Alors, elle dit à mon père : « *Je n'aime pas ce gars de l'armée. Renvoie-le d'ici!* » Pour mes autres sœurs qui se souvenaient vaguement de moi, ce fut autrement.

Certains voisins très gentils, tels Monsieur Lucien Synnott, sont venus à la maison pour fêter avec la famille. Monsieur Synnott avait environ 80 ans, ce qui prouve que l'amitié et la gentillesse n'ont pas d'âge! Je n'ai jamais oublié cette marque d'amitié de cette famille.

Une journée après, les émotions des retrouvailles passées, ce fut le temps des réflexions. Au déjeuner, je me rendis vite compte qu'il manquait quelqu'un et quelque chose. En effet, il manquait ma mère que les quatre années écoulées depuis son départ n'avaient pas effacé de ma mémoire. Ce quelque chose était l'atmosphère d'attention et de douceur que seule une mère peut apporter par sa présence à l'intérieur d'un foyer. Ce terrible manque se reflétait sur le visage de mes frères et sœurs et cette tristesse se lisait encore sur le visage de mon père. Alors, je me sentis terriblement triste... Les jours suivants, je me rendis compte de plus en plus que j'avais quitté des lieux de danger et de grande souffrance pour revenir sur les lieux des grandes douleurs qui avaient frappé ma famille quatre ans auparavant. Mon père, que trois ou quatre interventions chirurgicales avaient affaibli, était de plus en plus déprimé. Son état d'esprit et son caractère avaient changé.

Après quelque temps passé dans la région, plus précisément chez mon père, je constatai que la situation économique de la Gaspésie n'avait pas tellement changé. Cela n'augurait rien d'encourageant pour mon retour à la vie civile. J'avais quitté la Gaspésie dans un état de stagnation et je la retrouvais aux prises avec un haut taux de chômage. L'horizon était aussi noir qu'à mon départ.

Après un mois, je dus me rendre à Québec pour obtenir mon licenciement. Je fus hésitant, car devant mon avenir incertain dans la vie civile, je me demandais si je ne devais pas demeurer dans l'armée pour poursuivre une carrière militaire. J'ai tout de même choisi la démobilisation et je l'ai regrettée pendant au moins une quinzaine d'années. Ma réinsertion dans la vie civile fut encore plus difficile que je ne l'avais imaginée!

Les anciens combattants, comme on nous appela par la suite, augmentèrent le nombre de personnes à la recherche d'un emploi. Le pays passa d'une économie de guerre à une économie de marché et cette transition se fit lentement. Pour les anciens combattants de la Gaspésie comme moi, ce fut doublement difficile, parce que tous les services étaient centralisés à Québec. Pour moi, comme pour plusieurs compagnons sans métier ni scolarité, il n'y avait que la rue et l'alcool. Comme avenir, ce n'était pas encourageant!

Arrivés à Québec, nous retrouvâmes tous les camarades qui avaient débarqué du paquebot Île-de-France. Pendant quelques jours, on nous fit subir des examens. Ensuite, nous eûmes droit à des conférences prononcées par divers personnages sur la situation du chômage au Canada, principalement engendrée par le retour des anciens combattants. On nous parla de réinsertion sur le marché du travail. On nous mit en garde contre la société qui avait changé, mais surtout contre nous-mêmes, puisque nous avions aussi changé. Enfin, pour nous rassurer, on nous promit pour plus tard des programmes de réinsertion à la vie civile. Pour l'instant, on nous demanda d'être patients, le problème allant se résorber.

Si nous ne savions pas que nous étions un problème, maintenant nous le savions. On s'était servi de nous pour régler le problème de la défense des libertés des peuples et maintenant, nous étions devenus un problème pour la société! On ne se souvenait plus des promesses du temps de la guerre, quand on nous disait : « *Après la guerre, il vous suffira de dire que vous êtes un ancien combattant pour que les employeurs ouvrent toutes grandes leurs portes devant vous!* » C'était comme de penser que les raisons du cœur l'emporteraient sur celles des profits! Après nous avoir dit que nous étions des héros, nous réalisions que l'on nous traitait maintenant comme des zéros!...

Après ces examens et ces mini-conférences, on nous pria de remettre à l'armée ce qui lui appartenait. Nous n'avions pas tellement à remettre. Nous avions deux uniformes. Nous n'en remettions qu'un. L'autre, que nous portions à ce moment-là, on nous le laissa. Nous avons remis la carabine avec baïonnette et le masque à gaz.

Après la poignée de mains et les souhaits de bonne chance, on nous remit notre salaire pour le dernier mois : 22 dollars 50 pour moi et la même somme fut expédiée à mon père par la poste. Après quelques bières et des adieux à certains camarades en nous promettant de nous revoir - ce qui n'arriva presque jamais -, je tournai le dos pour m'engager sur un autre sentier de mon destin. Je marchais allègrement, libre comme l'air : plus de sergent-major pour me donner des ordres! Léger comme le vent, 22 dollars 50 en poche, je flottais!



Archives nationales  
du Canada

National Archives  
of Canada

Canada

**ÉTATS DE SERVICE**  
dans les  
**FORCES ARMÉES DU CANADA**

Nom: Charles Mauril BOUCHARD

Grade ou numéro matricule: E-49717

Arme où le service a été accompli: Armée active du Canada

Date et lieu de naissance: Le 8 mai 1924 Cloridorme (Qué.)

Date et lieu de la nomination, de l'engagement ou de l'enrôlement: Le 4 janvier 1943 Québec (Qué.)

Théâtres de service: Canada, Grande-Bretagne, Région centrale de la Méditerranée et Nord-ouest de l'Europe

Date et lieu de la retraite ou de la libération: Le 20 juin 1946 Lauzon (Qué.)

Genre de retraite ou de libération: Honorable

Grade à la retraite ou à la libération: Soldat

Médailles et décorations: Etoile de 1939-1945, Etoile d'Italie, Etoile France-Allemagne, Médaille de la Défense, Médaille canadienne du volontaire avec agrafe et Médaille de la guerre de 1939-1945

Remarques: Aucunes

Le 10 février 1989

Date

*Raymond Brault*  
pour  
Directeur, Centre des documents du personnel



Je suis donc retourné chez mon père pour une courte vacance et repartis bientôt pour la Côte-Nord. Après avoir discuté avec plusieurs travailleurs, j'étais de plus en plus convaincu qu'il fallait absolument faire quelque chose pour changer les mentalités de ceux-là qui subissaient le joug des toutes puissantes multinationales. Je venais de prendre conscience que le Québec était colonisé économiquement et mentalement par les multinationales et que ce ne serait pas facile. Pourquoi « pas facile »? Parce qu'il fallait changer les mentalités et instruire les gens qui ne savaient pas faire la différence entre le socialisme et le communisme. Les Québécois avaient tellement été longtemps sous l'emprise de grosses compagnies, avaient tellement été tenus dans la peur du clergé et du gouvernement de Maurice Duplessis, que c'était difficile pour eux de relever la tête. Cependant, j'ai vite constaté que la fierté n'avait pas complètement disparu, mais qu'elle était endormie sous le poids de la misère et de l'ignorance.

Peu après, je repartis pour gagner ma vie ailleurs. Cette fois-ci, ce fut en Ontario pour aller voir si les choses étaient plus avantageuses. Elles l'étaient, mais d'une manière différente. Je m'aperçus que les travailleurs connaissaient plus leurs droits qu'au Québec. Je me rendis compte que les anciens combattants avaient plus de facilité à obtenir des emplois, surtout du gouvernement fédéral. Je m'aperçus aussi que les emplois les moins rémunérés étaient occupés par des Québécois moins instruits et des immigrants. Je compris vite qu'il y avait beaucoup de discrimination envers les travailleurs du Québec comme moi.

Je travaillai dans des camps de bûcherons avec des Finlandais et des Polonais. C'était des jobs pour les nouveaux arrivants au pays et les non-instruits comme moi. Ces travaux, peu valorisants, pénibles et mal rémunérés, ne me plaisaient pas du tout, mais cela me permettait de comparer, de me renseigner, de réfléchir et d'en tirer des conclusions. Cela me permettait surtout de survivre!

J'ai connu de vieux bûcherons du Québec qui traînaient leur hache et leur *godendard*, un genre de scie, dans des sentiers de montagnes à 6 heures et demie le matin. Ces pauvres vieux étaient malades de rhumatisme, de bronchite et autres maladies qui sont souvent le lot de la vieillesse, surtout quand on a passé sa vie à bûcher dans les bois, sous toutes sortes de conditions climatiques.

Tous ces bûcherons du Québec, qui se disaient encore du Bas-Canada, étaient célibataires. Plusieurs d'entre eux avaient rêvé de retourner voir leurs parents et amis au Québec, mais n'avaient jamais réussi à épargner assez d'argent pour se payer le voyage. Plusieurs n'allaient jamais plus loin que la ville la plus proche, à condition qu'il s'y trouvât une taverne ou un hôtel. Pour la plupart âgés entre 60 et 70 ans, leurs parents et les gens de leur génération étant décédés, ils ne connaissaient pas les générations de ceux qui leur avaient succédé. Par conséquent, ils éprouvaient maintenant une certaine honte à retourner sur les lieux de leur enfance.

Ces pauvres diables avaient passé leur vie à travailler pour des multinationales qui s'étaient emparé d'eux comme de vulgaires instruments que l'on jette après usage. En gros, leur existence se résumait ainsi : être bûcheron l'automne et l'hiver; être draveur le printemps et l'été. Ensuite, ils avaient de courtes vacances de quelques semaines, quand ce n'était pas de quelques jours, pour dépenser le minable salaire qu'ils avaient gagné si péniblement pendant les mois précédents. Je n'ai pas besoin d'insister pour vous dire que la presque totalité de ces bûcherons avaient sombré dans l'alcool. Une autre génération allait suivre leurs traces et c'était la mienne.

Pendant cette période, je fus rejoint par mes deux frères plus jeunes que moi qui, eux, acceptaient tout ce qui se présentait pour gagner leur subsistance. Conrad, le plus jeune, avait 13 ans et conduisait une paire de chevaux, que l'on appelait une « *team* », sur le halage, soit le transport du bois. Ralph, âgé de 15 ou 16 ans, travaillait comme bûcheron. Comme ce travail ne me plaisait guère, je retournai en Gaspésie pour travailler comme débardeur et, ensuite, retourner sur la Côte-Nord pour draver.



# *Comment je suis devenu bûcheron et débardeur*



*Cette photo d'un groupe de bûcherons sur laquelle apparaît mon oncle Gaspard Bouchard, sixième dans l'ordre habituel, représente assez bien l'époque des camps de bûcherons jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale.*

J'avais 22 ans et la tête pleine de rêves. Je me disais, bien naïvement, qu'en regroupant des gens qui avaient les mêmes idées et idéaux que moi, il serait possible de changer cette société qui me semblait tourner en rond, dans une atmosphère étouffante. En retournant chez mon père, j'ai vite constaté qu'il me serait impossible de mener une vie décente à cet endroit. Je reçus un terrain de mon père, sur lequel j'aurais bien aimé construire une maison pour y vivre, tout en travaillant pour gagner ma vie. Mais je m'aperçus bien vite que c'était impossible...

Il y avait tant de choses que j'aurais aimé faire, telles apprendre un métier, poursuivre des études ou pratiquer un travail quelconque dans la région. Je voulais beaucoup, mais il n'y avait rien en vue pour moi. Je n'avais pas les moyens financiers pour entreprendre des études et subvenir à mes besoins en même temps. Donc, je n'avais pas d'instruction, pas d'expérience sur le marché du travail et aucune aptitude à quémander des faveurs. Partout, j'essayai des refus. Certains patrons furent plus francs et moins polis. On me signifia assez clairement qu'ils en avaient assez de ces anciens soldats, ces « *retours* », qui venaient prendre la place des autres. L'un, entre autres, me fit l'observation suivante, comme pour m'inviter au suicide, et je cite : « *Il aurait valu mieux que ces soldats se soient tous fait tuer l'autre bord. De cette façon, il y aurait moins de chômage!* » D'autres disaient : « *Ça prendrait une autre guerre pour repartir l'économie!* »

Je partis donc pour Anticosti et ensuite la Côte-Nord. Partout, dans les camps de bûcherons, sur les coins de rues, je rencontrais des anciens militaires comme moi, fraîchement démobilisés. Ces anciens soldats erraient de camp en camp portant leur ancien uniforme et leurs bottes militaires. Plusieurs étaient découragés et démoralisés. Certains retournèrent s'enrôler de nouveau. Plusieurs autres se réfugièrent dans l'alcool.

Moi, je décidai de continuer mes efforts pour me trouver du travail et de rêver l'impossible. En même temps, je constatais qu'en général, comme les travailleurs n'étaient pas syndiqués, ils étaient donc complètement à la merci des compagnies multinationales.

Je m'engageai pour une compagnie américaine qui exploitait, c'est le cas de le dire, la forêt de l'île d'Anticosti. Je travaillais dans une boucherie de la compagnie à Port Menier. J'étais logé dans une espèce de dortoir de la compagnie avec une cinquantaine d'hommes. La plupart était des arrivants, c'est-à-dire des itinérants : c'était des gens qui arrivaient pendant que d'autres partaient. Il n'y avait aucun loisir sur l'île : pas de cinéma, pas d'alcool, pas de restaurant, ni d'hôtel. Tout ce qu'il y avait à faire, c'était de travailler et d'essayer de dormir. Je dis bien essayer de dormir, car s'il n'y avait pas de divertissements sur l'île, il y avait, dans cette espèce de hutte que l'on appelait « *bunk house* », des poux en abondance!

La compagnie de pulpe régnait en maître sur l'île. Il fallait presque un permis de la compagnie pour aller aux toilettes. Cette compagnie se foutait de tout le monde, y compris des autorités du gouvernement de Maurice Duplessis. Pour prouver ce que je viens d'écrire, lisez bien ce qui suit. Un dimanche après-midi, un compagnon et moi avons décidé d'aller voir le fameux château Menier. Arrivés là, nous n'avons pu que regarder par les fenêtres pour voir l'intérieur, car il y avait un gardien armé qui surveillait l'endroit. Nous avons quand même pu constater qu'il y avait des richesses à l'intérieur : un magnifique foyer en marbre rosé d'Algérie avec chérubins, également de marbre, jouant de la flûte sur le manteau de la cheminée, en plus des tapis d'Orient dans les pièces que nous avons pu voir, sans compter un mobilier d'un luxe extraordinaire. Près du château s'élevait une tour, au sommet de laquelle il y avait un gros télescope. Ce dernier permettait de distinguer les automobiles circulant sur la rive sud, à une cinquantaine de milles de distance. Face au château, reposaient de gros canons du XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> siècle. Sur ce domaine où poussait du foin sauvage, les chevreuils, ou plutôt les cerfs de Virginie, broutaient comme des vaches dans un pré. Si vous le voulez bien, je vais vous raconter ce qui est arrivé à ce précieux patrimoine québécois...

Quelques années plus tard, la compagnie décida de se servir du château Menier pour entreposer le foin pour ses chevaux. Précisons que la compagnie se servait encore de chevaux pour le halage du bois dans les chantiers de coupes. Ce qui devait arriver arriva. D'après le gardien de la compagnie forestière américaine, Monsieur Charlie McCormick, le gérant et son assistant

mirent le feu au château après l'avoir arrosé d'essence, prétextant qu'il était devenu un danger public. Tirons nos conclusions... Un véritable trésor patrimonial québécois disparut par la faute de nos dirigeants insignifiants et incompetents.

Je vous cite un autre exemple de l'insouciance de ceux qui devaient veiller sur nos biens historiques. Une rumeur circulait qu'une excavatrice de la compagnie avait mis au jour des ossements humains au fond d'une baie. Par curiosité nous sommes allés voir. En effet, ce n'était pas une rumeur, mais la triste vérité. L'excavatrice avait grugé la terre jusqu'à environ 4 pieds de l'épithaphe de Louis-Olivier Gamache. Les ossements étaient encore visibles. La compagnie ordonna d'arrêter le creusage, mais les dégâts étaient déjà considérables. Si je veux vous raconter ces faits vécus, c'est pour que vous sachiez ces choses que les historiens ne nous racontent que rarement.

Retournons maintenant aux faits qui me concernent personnellement. Après avoir travaillé à l'abattoir de la compagnie, je m'engageai chez un petit entrepreneur pour faire le halage du bois en forêt. Les journées étaient longues et les nuits courtes. Il fallait aller à l'écurie afin de donner du foin aux chevaux vers 21 heures et se lever vers 5 heures pour retourner à l'étable afin de leur donner de l'avoine avant le travail qui commençait à 7 heures, puisqu'il faut donner quelques heures à un cheval pour manger avant de le faire travailler.

Quelques jours avant Noël, comme le chantier était terminé, nous avons voulu retourner chacun chez nous pour les Fêtes. Mais le vent et la tempête soufflant sur l'île, il était impossible pour les avions d'atterrir. Alors, nous avons été contraints de demeurer à l'hôtel Menier, géré par la compagnie. Cet hôtel avait connu ses heures de gloire du temps du seigneur Henri Menier, mais il avait ensuite été transformé en un misérable dortoir à poux!

Notre situation devint insupportable... Comme plusieurs chantiers de l'île d'Anticosti étaient fermés pour l'hiver, des centaines de bûcherons se retrouvèrent au village de Port Menier, en attente d'un transport pour retourner chez eux. Comme il n'y avait plus de lits disponibles, nous dormions trois sur le travers d'un lit, tout habillés, faute de couverture. D'autres dormaient sur le plancher par manque de lits et la compagnie nous faisait payer pour dormir dans ce *bunk*

*house!* Comme si ce n'était pas assez, la même compagnie nous vendait des jetons pour les repas! Nous avons bien essayé de négocier avec la compagnie pour le coût des repas, mais elle ne voulut rien entendre. Notre contrat d'engagement avec la compagnie stipulait que cette dernière devait nous transporter à ses frais, aller-retour, après trois mois de travail pour elle. Tous les hommes en attente d'un transport avaient largement dépassé ces trois mois!

Nous étions d'accord pour dire que nous étions victimes d'un cas de force majeure. Nous étions prêts à en partager les coûts avec la compagnie. Mais celle-ci refusa. De plus, elle nous interdit la cuisine. Pour riposter, nous nous sommes regroupés près du *bunk house* pour marcher devant les bureaux administratifs de la compagnie afin de les prendre d'assaut. Cela se fit assez facilement. Quand le gérant Riddel aperçut la foule de bûcherons autour des bureaux, il paniqua et s'enferma dans les toilettes au lieu de venir nous parler! Alors, nous avons pénétré dans les bureaux et enfoncé la porte des toilettes qui était verrouillée de l'intérieur. Nous avons sorti Monsieur Riddel, les pantalons baissés sur les chevilles! Nous l'avons amené au poste de télégraphie pour qu'il envoie un télégramme à Charlottetown afin de demander à la compagnie Maritimes Air Way d'envoyer aussitôt que possible des avions pour nous sortir de l'île d'Anticosti. De plus, nous avons exigé du gérant Riddel qu'il nous remette gratuitement des jetons pour pouvoir manger à la cuisine en attendant les avions. À part ce télégramme forcé, je crois que Monsieur Riddel en envoya plusieurs à ses supérieurs ce jour-là. Mon nom et celui de mes lieutenants circulèrent allègrement sur les ondes, sans que personne n'intervienne. Ce fut ma première contestation spontanée.

Quelques jours plus tard, le temps se calma un peu. On nous annonça que des avions de l'Île du Prince Édouard viendraient pour nous transporter jusqu'à Rimouski. Les représentants de la compagnie nous avaient si souvent menti par le passé que nous étions méfiants. Quelque temps après, un représentant vint m'avertir que je serais le premier monté à bord et que je prendrais la place d'un accidenté. Il ajouta : « *Tu es attendu à l'aéroport de Rimouski par des agents de la GRC.* » Je flairai tout de suite une manœuvre pour se débarrasser de moi afin d'intimider les autres et leur faire payer leur passage, c'est-à-dire les frais du transport. Je refusai donc de partir sur le premier avion, préférant attendre le dernier.

Les avions firent la navette entre Anticosti et Rimouski toute la soirée. J'attendis donc le dernier avion. C'était la veille de Noël 1946. La tempête qui sévissait depuis plusieurs jours n'était pas totalement calmée. Comme nous survolions le golfe, nous pouvions distinguer des hommes à la dérive sur des morceaux de glace. Un petit avion contenant cinq passagers avait plongé et coulé dans les eaux du golfe quelques jours auparavant.

Des passagers avaient réussi à sauter sur des morceaux de glace à la dérive. Au troisième jour, l'un de ces survivants s'est noyé en sautant sur des morceaux de glace pour s'approcher du rivage. Quatre de ces malheureux furent sauvés par des gens de Petite-Vallée. Ils furent chanceux d'avoir été aperçus par quelques valeureux citoyens de cette petite localité, car quelques heures plus tard, il aurait été trop tard. Ces gens n'en pouvaient plus d'avoir passé le jour de Noël sur les glaces. De petits avions venant d'Halifax avaient bien largué des victuailles, couvertures, sacs de couchage et autres objets, mais la cargaison était tombée loin des gars sous la force des vents. L'un de ces rescapés, le pilote, dut subir une amputation. J'arrivai à Rimouski en soirée. Aucun policier ne m'attendait à l'aéroport. C'était bien la preuve que la compagnie avait tenté de nous intimider jusqu'à la dernière minute.



*Après la guerre,  
une dernière drave*



## PAGE D

### L'histoire de la drave

Le travail en forêt a toujours été l'une des occupations principales depuis le début de la colonisation de la Gaspésie. Avec le printemps qui approche, il est de mise de se rappeler la drave qui, pendant longtemps, a été l'un des principaux moyens de transport du bois.

C'est vers l'âge de 14 ou 15 ans que les bûcherons commencent à travailler dans les chantiers situés le

plus près de leur région. Quand ils ne peuvent pas trouver de place, ils doivent se rendre en Ontario ou en Abitibi. En Gaspésie, ces chantiers ne comptent pas beaucoup de contracteurs. Parmi ceux-ci: Fridolin Fournier et André Chrétien.

Les chantiers, la drave, ce sont les deux chapitres principaux de la grande industrie du bois, qui pour les hommes de la province de Québec sont plus importants encore que celle de la terre. D'octobre à avril, les

haches travaillent sans répit et les forts chevaux entraînent les billots sur la neige jusqu'aux berges des rivières glacées. Puis, le printemps venu, les piles de bois s'écroulent l'une après l'autre dans l'eau neuve et commencent leur longue navigation hasardeuse à travers les rapides, au péril de la vie des hommes qui les dirigent.

SOURCE : SITE INTERNET DU  
CLAC DE RIVIÈRE-AU-  
RENARD (WWW.GASPE-  
SIE.NET/GASPE2000)

*Une image des draves auxquelles j'ai participé sur les rivières de la Côte-Nord.*

**I**l semble bien que j'étais destiné à faire les dernières draves. Je vous raconterai ici l'histoire de l'une de ces draves qui a failli me coûter la vie à quelques reprises. Je dois répéter qu'il n'y avait aucun règlement concernant les conditions de travail, ni relativement à la sécurité sur les rivières à cette époque-là. Il y avait bien des coutumes et des manières de faire non écrites qui variaient selon la bonne ou mauvaise volonté des contremaîtres.

Je vous raconterai l'histoire de l'une de mes deux draves, soit la dernière, qui s'est passée au printemps de 1947 ou 1948 à Godbout sur la Côte-Nord. La compagnie pour laquelle je m'engageai se nommait la St. Regis Timber & Lumber. Comme c'était toujours le cas partout sur la Côte-Nord, cette compagnie américaine possédait de grands chantiers le long de la rivière Godbout. C'est donc sur cette grande rivière que nous sommes montés à la fin d'avril 1947 ou 1948. L'année serait facile à vérifier, car ce fut, m'a-t-on dit, la dernière drave depuis ce temps.

En ce mois d'avril, je parcourus, avec une dizaine de compagnons d'infortune, la Côte-Nord à la recherche de travail. Certains allaient même jusqu'à frapper aux portes pour demander du travail pour pouvoir manger et dormir. Il faut préciser qu'à cette époque, il n'y avait pas de route pour relier entre eux la plupart des petites villes comme Baie-Comeau et les petits villages comme Godbout et Franklin, qui est devenu, je crois, Port-Cartier. Nous ne pouvions pas sortir du village, si ce n'était que par bateau ou par avion. Comme nous n'avions pas d'argent pour utiliser ces moyens de transport, nous étions condamnés à demeurer sur la Côte-Nord. Nous nous sommes rendus chez une dame connue des bûcherons et des draveurs pour sa réputation à faire confiance aux draveurs et autres hommes sans emploi, à condition d'être recommandés ou fournir la preuve que nous allions la payer au retour de la drave, dans quelques mois. Cette dame connue des voyageurs sous le nom de la « Reine des bois » était assez spéciale par sa corpulence et sa réputation de ne pas avoir peur des hommes. C'est donc chez la Reine des bois que nous avons logé en attendant d'aller draver. Nous demeurions en pension forcée chez elle parce qu'il y avait encore de la glace sur les rivières et les lacs. Les draveurs disaient alors que les rivières n'étaient pas encore descendues. Donc, en attendant que les glaces fondent et descendent, nous

nous rendions utiles en coupant et fendant du bois de chauffage pour la Reine des bois. Certains autres épluchaient les patates et aidaient aux réparations et à l'entretien de la grande maison où nous habitions.

Un dénommé Nadeau et moi allions de temps en temps cueillir des moules sur la grève. Il y en avait en abondance. Les pensionnaires, y compris la Reine des bois, se régalaient à volonté. Nous couchions au deuxième étage de la bâtisse. Quand les gars parlaient un peu trop fort après 23 heures, la Reine des bois cognait sur les murs et, de sa grosse voix accompagnée de quelques jurons appropriés, nous ordonnait de cesser les bruits et de nous coucher.

Une dizaine de jours plus tard, vers la fin d'avril, les contremaîtres de la compagnie jugèrent que les glaces étaient suffisamment descendues et que nous pouvions monter vers la source de ces rivières et de leurs affluents, jeter le bois à l'eau et commencer la drave. Tôt le matin, nous nous sommes mis en route sur un sentier assez étroit, le long de la grande rivière. Nous étions environ une trentaine d'hommes. Précédés du contremaître, nous marchions en file indienne, sac au dos. Au dépôt de la compagnie, on nous remit à chacun des rations pour faire le voyage. Ces rations se composaient de denrées essentielles pour survivre en forêt : des biscuits, du saucisson de Bologne, du beurre, de la mélasse et du thé. De plus, comble de bonnes attentions, la compagnie avait consenti à nous remettre du tabac et du papier à cigarettes que l'on inscrivait au nom de chacun de nous et qui seraient déduits de nos salaires.

Nous avions environ 60 kilomètres à marcher, le parcours s'effectuant en deux étapes d'environ 30 kilomètres par jour. À mi-chemin, à environ 30 kilomètres de notre point de départ, il y avait un campement que l'on appelait « la cache », où nous avons passé la nuit. À cet endroit, il n'y avait pas de cuisinier, mais seulement un gardien et un homme d'entretien, un « *chores boy* ».

Après avoir déjeuné vers 6 heures et demie, nous avons repris le sentier par petits groupes pour terminer l'étape finale. La marche était assez pénible, car le sentier n'était pas beau. Il avait été tracé et défriché l'hiver précédent dans la neige, de telle sorte qu'il y avait des troncs d'arbres que nous devions enjamber, en plus des trous d'eau et de longs espaces sur la neige qui n'était pas encore fondue. En après-midi, plusieurs avaient des blessures aux pieds et traînaient en arrière. Finalement, nous sommes arrivés.

Au détour du sentier, nous avons aperçu une petite cabane et deux esquifs tout près de celle-ci. Cette cabane ou « *cache* », comme son nom l'indique, servait à entreposer les victuailles pour ceux qui viendraient travailler à cet endroit. Il existait de grandes et de petites *caches*. Les grandes consistaient en plusieurs bâtisses et comptaient un ou plusieurs cuisiniers, hommes d'entretien, dépôt de marchandises et autres commodités. Les petites *caches* étaient tout simplement une ou deux petites cabanes où l'on entreposait de la nourriture pendant l'hiver pour les draveurs comme nous qui viendraient au printemps.

Aussitôt arrivés, le contremaître nous annonça que nous devrions traverser la rivière par petits groupes, car notre campement se trouvait sur l'autre rive. Il fallut donc embarquer par groupes de quatre ou cinq dans des esquifs juste assez grands pour trois. Si ce premier contact avec la drave sur la rivière Godbout était un présage de ce qu'elle allait être, cela n'augurait rien de bien réjouissant!...

La rivière d'environ 30 mètres de large débordait. La fonte des neiges provoquait la crûe des eaux. De plus, le courant était très fort. Une fois installés dans notre esquif, nous constatâmes que l'eau était tout près du bord. Nous avons réussi à pagayer jusqu'à l'autre rive, mais de justesse. Nous étions tous comme des chats trempés et la petite embarcation était presque pleine d'eau. Tous ces risques inutiles étaient causés par le zèle de notre contremaître et de son assistant, qui était son neveu. Enfin arrivés au camp, nous sommes tombés endormis sur nos paillasses.

La nuit nous sembla bien courte tellement nous étions fatigués. Le contremaître nous réveilla vers 6 heures et demie. Après nous être lavés en vitesse dans la rivière, le contremaître nous divisa en deux groupes : le premier sous son commandement et le deuxième, dont je faisais partie, sous les ordres de son neveu. Le premier groupe demeura du côté du campement où nous avions couché, pour jeter le bois dans la rivière. Je dois préciser ici que le bois avait été empilé pendant l'hiver par les bûcherons sur plusieurs kilomètres de chaque côté de la rivière.

Nous avions deux chaloupes de drave pour chaque équipe. Nous étions six par chaloupe. Au total, nous étions douze hommes par équipe de chaque côté de la rivière. Le reste des hommes était également divisé en deux groupes. Afin de former les groupes, le contremaître demanda à chacun s'il avait de l'expérience comme rameur sur des chaloupes de drave, que l'on appelait les « *boats de drave* ». Comme j'avais déjà fait de la drave et que j'étais originaire de la Gaspésie, cela jouait en ma faveur, même si je n'avais jamais ramé dans une chaloupe de drave. D'emblée, je fus désigné comme rameur dans la chaloupe du neveu du contremaître.

Je vais tenter de vous expliquer le fonctionnement d'une équipe de chaloupe de drave. Comme je le disais précédemment, il y avait six hommes par chaloupe, quatre rameurs et deux hommes d'aviron, l'un en arrière et l'autre en avant. Les quatre rameurs et l'avironneur arrière obéissaient aux commandements de l'avironneur avant. Ces deux avironneurs se nommaient « *bouts de boat* », dans le jargon du métier. Le plus important de ces deux *bouts de boat* était celui d'en avant, car c'est lui qui donnait les commandements. Par exemple, il criait : « *En avant, les rameurs! Reculons, les rameurs! Stop, les rameurs!...* » L'avironneur d'en avant était très important, car c'est de lui que dépendait la bonne marche des opérations de ratissage des berges de la rivière et la vie de l'équipage de la chaloupe. Or, le neveu du contremaître avait réussi à convaincre son oncle de le nommer *bout de boat* car, devant la chaloupe, le salaire était un peu plus élevé. Cependant, même s'il était rempli de bonne volonté, il n'avait pas d'expérience et ne connaissait pas les manœuvres. Celui qui godillait derrière la chaloupe était un Indien montagnais de la Basse-Côte-Nord. C'était un homme silencieux et très expérimenté. Il avait accepté d'être derrière la chaloupe avec une certaine réticence. Le fait qu'il avait besoin d'argent, comme nous tous, l'avait fait accepter de jouer le deuxième violon. Comme nous étions nommés et désignés par le contremaître, ce dernier nous avait imposé son neveu.

Notre travail consistait à parcourir la rivière en zigzag d'une rive à l'autre pour pousser et tirer le bois qui s'était échoué sur les roches, sur la rive ou derrière des arbres tombés sur les bords, là surtout où il y avait des courbes. Si nous ne faisons pas ce travail essentiel, le bois que jetaient à l'eau les autres draveurs en amont se transformait en peu de temps en immenses embâcles difficiles à briser, comme celui de ma première drave.

Les premiers jours ne se passèrent pas si mal. Nous devenions de plus en plus conscients que notre chef d'équipe manquait de connaissances et d'expérience, mais cela pouvait aller, puisque nous n'étions pas encore dans les endroits les plus dangereux. Notre chef d'équipe était ambitieux, pour ne pas dire zélé. Il était bien évident qu'il voulait prouver à son oncle que nous abattions une bonne besogne sous ses ordres, ce qui n'était pas mauvais en soi. Mais là où cela devenait dangereux, c'est quand il donnait un mauvais coup d'aviron ou un mauvais commandement ou encore quand il nous ordonnait d'aller dans des endroits où c'était dangereux de défoncer la chaloupe. Mais il y avait pire; c'était lorsqu'il insistait pour ramer au milieu de la rivière pour décrocher quelques billes tout près de la tête d'un rapide. C'est là que cela devenait périlleux et notre homme ne semblait pas en être conscient. À quelques reprises, nous avons failli enfler dans des rapides bouillonnants encastrés entre d'immenses rochers où il était impossible de mettre pied à terre! Une fois la journée de travail terminée, nous avions beau lui exprimer notre désaccord sur sa façon de faire et lui souligner le danger, cela ne servait à rien; il recommençait le lendemain!

Jour après jour, nous avons poursuivi notre descente de la rivière en zigzaguant d'une rive à l'autre. Je dois souligner que nous étions fin avril, début mai. Ainsi, avec les billes de bois, descendent aussi de gros morceaux de glace. C'est donc dire que l'eau était très froide et que les premiers bains forcés du matin n'étaient pas très appréciés au début. Mais après quelque temps, on s'y faisait! À trop vouloir nous approcher des courants forts, il pouvait arriver ce qui nous arriva quelques fois, soit de ramer de toutes nos forces vers le rivage et de sauter à l'eau pour tirer la chaloupe à terre pour écoper, c'est-à-dire la vider. Souvent, notre linge n'avait pas le temps de sécher, surtout quand il pleuvait et que nous dormions sous la tente.

À part les inconvénients que j'ai mentionnés, les moustiques piqueurs ne s'oublient pas facilement et il y en a par millions dans les sous-bois de la Côte-Nord, surtout aux abords des lacs et des rivières! Les maringouins communs ne sont pas les pires. Ce sont plutôt ce que les bûcherons et draveurs appelaient « *les mouches à chevreuil* ». De la taille d'une abeille, quand elles vous piquent, vous avez l'impression qu'elles arrachent un morceau de peau! Elles piquent indifféremment les humains et les animaux, surtout les chevaux.

En certains endroits, le long de la rivière, des charretiers nous apportaient de la nourriture transportée par des chevaux. Ces pauvres bêtes faisaient vraiment pitié à voir, tellement elles se faisaient piquer par les mouches à chevreuil! Leur conducteur déchirait des couvertures en bandelettes, qu'il imbibait de goudron, afin de ceinturer le pis des juments. Toujours avec du goudron mélangé à du saindoux ou du beurre, nous nous faisons une espèce d'onguent que nous nous mettions sur la peau. Il fallait faire attention aux mélanges, car il y avait danger de pelade.

Revenons maintenant à notre chef d'équipe et à notre chaloupe. De jour en jour, la rivière devenait de plus en plus mauvaise et le courant de plus en plus fort. Notre chef exigeait de nous des prouesses très risquées. Il nous fit descendre des rapides tumultueux et parsemés de rochers sur lesquels nous risquions, à tous moments, de nous fracasser. À maintes occasions, grâce à notre avironneur indien qui était derrière la chaloupe, nous avons pu éviter une noyade certaine...

Après plusieurs semaines, nous approchions de ce que les plus vieux draveurs appelaient les Portes de l'enfer. C'était un rapide d'environ un kilomètre de longueur encastré dans une cavée, dont les murailles de roc verticales pouvaient facilement atteindre entre 20 et 25 mètres. Nous nous sommes arrêtés pour dîner juste à la tête de ce rapide. La veille, sachant que nous nous dirigeons près des Portes de l'enfer, le contremaître nous fit une mise en garde. Il nous prévint du danger de nous approcher trop près de la tête de ce rapide. Il avait raison. Cela m'amène à vous expliquer un phénomène qui constitue un piège mortel pour ceux qui ne sont pas avertis. Comme l'eau s'engouffre à haute vitesse entre ces parois plus étroites, il se crée un courant très fort et lisse qui aspire les objets vers le rapide proprement dit. Ce mouvement presque

imperceptible de l'eau dans ces endroits vous entraîne vers l'abîme sans que vous vous en rendiez compte. C'est donc dans ce piège que nous sommes tombés et qui a failli nous coûter la vie, dû au manque d'expérience et au zèle de notre *bout de boat*, c'est-à-dire notre chef d'équipe.

C'était vers la fin de l'après-midi. Nous commençons à sentir la fatigue. Nous avons zigzagué tout l'après-midi pour remettre à l'eau les billes qui s'étaient échouées sur les berges de chaque côté. À un moment donné, notre chef d'équipe nous ordonna de ramer un peu plus en aval, c'est-à-dire toujours plus près de la tête du rapide. Nous lui fîmes remarquer que c'était dangereux et que, même en ramant de toutes nos forces et à contre-courant, celui-ci nous entraînerait vers le rapide. Je ne sais pas si l'Indien voulut servir une leçon à notre chef d'équipe, mais il ne dit pas un mot. Alors, nous avons mis le cap vers les billes de bois échouées à la tête du rapide et au centre de la rivière. Tout à coup, nous nous sommes rendus compte que, même en ramant de toutes nos forces, le courant nous entraînait imperceptiblement mais sûrement vers les tourbillons et les écumes blanches qui se fracassaient plus bas contre les rochers des Portes de l'enfer. Alors, le chef d'équipe se rendit compte que nous glissions rapidement vers l'abîme, emportés par le courant de plus en plus fort. Il cria : « *En avant, les rameurs! En avant, en avant!...* » Même si nous ramions avec l'ardeur du désespoir, notre embarcation glissa inexorablement vers le rapide et le bruit des cascades se fit de plus en plus étourdissant. Comme nous étions désespérés de ne pouvoir regagner la rive opposée ainsi que nous le commandait notre chef, les regards se tournèrent vers le Montagnais qui, lui aussi, était tendu sur son aviron. Alors, quelqu'un lui cria : « *Qu'est-ce qu'on fait?* » L'indien répondit : « *Demi-tour!* » Nous nous mîmes à ramer dans le sens contraire pour retourner d'où nous venions. Plusieurs d'entre nous, dont moi-même, avons enlevé nos bottes, car nous étions sûrs de chavirer dans les Portes de l'enfer. Même si nous ramions avec l'énergie de forcenés, nous n'avancions plus. Au contraire, nous reculions légèrement. L'indien nous cria deux ou trois fois de tenir bon, que nous allions sortir de l'emprise du courant à mesure que nous retournions d'où nous étions partis. Finalement et petit à petit, la rive droite se rapprocha lentement et, en même temps, le rapide vers lequel nous avions tous les yeux tournés. Nous étions complètement épuisés quand, tout à coup, le Montagnais saisit une branche d'aulne tendue au-dessus de l'eau. Nous étions sauvés! Personne ne prononça un seul mot. Tous ne croyaient pas encore que nous nous en étions tirés, que nous ne nous étions pas noyés!...

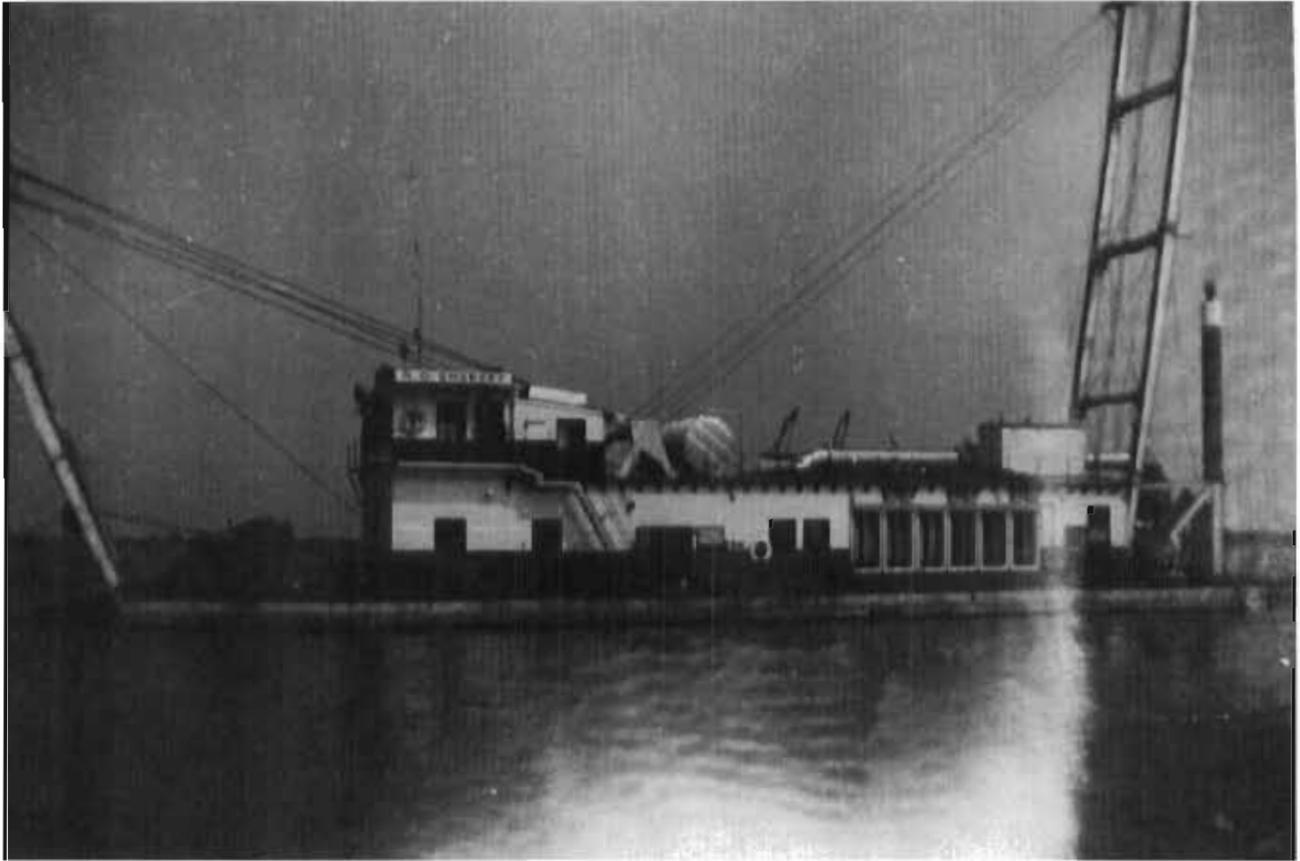
Après nous être remis de nos émotions et reposés un peu, nous avons entrepris de faire le point avec notre chef de chaloupe. Nous avons exigé que celui-ci change de poste avec l'Indien, mais il ne voulut pas. Nous avons alors menacé de ne plus ramer dans la chaloupe et de déclarer ce qui s'était passé à son oncle, le contremaître. Il nous supplia de ne rien faire de tel.

Alors, il nous assura qu'il demanderait à son oncle de le changer de poste pour que l'Indien soit placé en avant de notre chaloupe. Nous avons accepté et convaincu l'Indien de prendre le poste, ce qu'il fit. L'incident était clos.

*Ma rencontre avec Liliane  
et mon départ pour  
Montréal et Hamilton*



*Liliane en vacances à Buffalo.*



*La Drague R.O. SWESEY sur le canal Beauharnois près de Valleyfield.*

**D**ans un chapitre précédent, je vous ai parlé d'un long hiver de trappage avec mon père, dans l'arrière-pays de la Gaspésie. Je vous rappelle que ce trappage, au lieu de nous enrichir, nous avait appauvris. La martre que nous avions trappée et qui aurait pu nous rapporter un peu d'argent avait été frappée d'un interdit de trappage par le ministère de la Chasse et de la Pêche. Donc, après tous ces déboires et ces privations, j'ai décidé de changer de cap. Constatant que cette vie de débardeur et de travailleur forestier ne menait nulle part, je décidai d'orienter ma vie du côté de la ville afin d'apprendre un métier.

Cependant, je dois vous dire que cette décision ne fut pas spontanée. Environ un an auparavant, au cours des vacances, j'avais rencontré celle qui allait devenir ma femme : Liliane. Ce fut le coup de foudre, je crois. Après notre séparation, nous avons continué à correspondre ensemble. Ainsi, Liliane y fut pour beaucoup dans ma prise de décision, comme elle le fut, par la suite, dans les grandes orientations qui changèrent ma vie et déterminèrent certaines de mes réussites. Ce ne fut pas une mince affaire de me convaincre de m'orienter vers autre chose et d'apprendre un métier. Ce coup de pouce arriva vraiment à temps, car j'avais presque perdu confiance en moi et en ma capacité de donner le coup de barre qui me permettrait de faire autre chose. Je pris conscience aussi que, si je voulais contribuer au changement de la société, je devais absolument m'occuper de mon bien-être personnel. La décision que j'allais prendre n'était pas facile du tout. Si je voulais m'en sortir, il me fallait être prêt à accepter n'importe quel travail. Souvenez-vous que je n'avais qu'une cinquième année primaire comme bagage d'instruction et aucun métier. Mes expériences de soldat et de draveur ne pesaient pas lourd dans mes démarches pour me trouver un emploi. Il faut ajouter que j'avais accumulé beaucoup de déceptions depuis mon retour au pays, y compris mes déboires de trappeur.

Après une année interminable dans les bois, je décidai d'aller tenter ma chance à Montréal. En prenant cette décision, je me disais que je pourrais probablement me trouver un emploi en usine et que, de toutes façons, je me rapprocherais de Liliane. Aussi, elle me disait que son père, qui était contremaître pour Hydro-Québec, pourrait bien me trouver un emploi un jour ou l'autre.

En arrivant à Montréal, je me mis à la recherche d'un emploi quelconque. J'étais prêt à faire n'importe quoi pour gagner ma vie et me permettre de voir plus clair quant aux possibilités de m'orienter vers autre chose. En parcourant les annonces des journaux, je tombai sur une annonce de Robert Mitchell & Garth, qui demandait un journalier pour travailler dans une fonderie à Ville Saint-Laurent.

Ce travail de fonderie n'était pas de tout repos! Je me levais à 5 heures du matin et, après un long trajet d'une heure, je commençais ma journée à 6 heures et demie. Je devais transporter du sable humide et le préparer pour les mouleurs qui commençaient leur journée vers 8 heures. Je travaillais 9 heures et demie par jour à transporter du sable et une heure de plus le soir pour nettoyer le mélangeur pour le lendemain matin. Je travaillais donc 10 heures et demie par jour, en plus d'une heure de transport le matin et autant le soir, ce qui ne me laissait pas beaucoup de temps pour dormir. Dès mon premier jour à la fonderie, un mouleur me demanda à l'heure du dîner si j'avais l'intention de travailler longtemps à cet endroit. Quand je lui demandai pourquoi il me posait cette question, tous se mirent à rire et l'un d'eux me répondit que ceux qui m'avaient précédé n'avaient jamais travaillé là plus d'une semaine! En effet, le travail était extrêmement dur. Le sable était trempé et il fallait courir très souvent pour pouvoir fournir les mouleurs qui travaillaient à la pièce. Par conséquent, plus ils en faisaient, plus ils étaient payés. Par contre, même si nous courrions du matin au soir, Machabbé et moi, les deux gars de brouette, n'étions payés que 99 cents l'heure!

Pendant ce temps, je commençai un cours de soudage à l'arc et au gaz à l'École Aviron. Comme vous pouvez le constater, il ne me restait plus que quatre ou cinq heures de repos sur vingt-quatre heures, car je suivais ce cours le soir. Quand j'allais au lit vers minuit, j'étais épuisé. Il m'arrivait souvent de tomber endormi sur le tramway et de me réveiller au terminus. Les fins de semaine, je me rendais à Valleyfield sur le dernier autobus. Certaines fins de semaine, Liliane venait me rejoindre à Montréal. Ces moments furent parmi les plus beaux de ma pénible existence, car sa présence m'encourageait à continuer. N'eurent été de sa présence et de ses bons conseils, je n'aurais sûrement pas tenu le coup!

À un certain moment, mes deux compagnons de travail et moi sommes allés rencontrer le patron pour lui demander d'augmenter notre salaire de 99 cents qu'il était à 1, 10 dollar l'heure. Il refusa. Alors, je poursuivis mes études de soudeur et mon travail de forçat jusqu'au printemps. Un jour, comme je consultais les journaux pour me trouver du travail de soudeur, je vis une offre dans le journal The Gazette. La demande spécifiait que l'on exigeait des soudeurs d'expérience, ce que je n'avais pas, étant un nouveau diplômé de l'École Aviron.

Je décidai quand même de quitter mon travail de brouette chez Robert Mitchell & Garth pour me rendre à Hamilton en Ontario. Mes patrons furent surpris de me voir partir et m'offrirent l'augmentation que je leur avais demandée quelques mois auparavant. Je refusai. Mes deux compagnons avaient eux aussi quitté quelques jours auparavant.

À Hamilton, à ma descente du train, je me rendis immédiatement chez le directeur du personnel de la compagnie National Steel Cars. Je m'en souviens comme si c'était hier! L'homme s'appelait McEdwards. Il fut très surpris de me voir dans son bureau si tôt le matin! Il me demanda si j'avais de l'expérience comme soudeur. Comme je répondis que non, il m'expliqua qu'il ne pouvait pas m'engager, ni rembourser mes dépenses de voyage, puisque je ne remplissais pas les exigences demandées par la compagnie. Cela n'augurait rien de bon comme départ... Grandement étonné de ma présence sur les lieux, il a dit ne pas comprendre pourquoi les agents recruteurs de Montréal m'avaient laissé prendre le train pour Hamilton. Alors, je lui répondis que je n'avais pas passé par leurs agents, que j'avais payé mon voyage, que je n'avais plus d'argent, que je n'avais pas d'expérience, mais que je voulais travailler. Il parut touché par ma franchise et me demanda si j'étais disposé à faire autre chose que de la soudure. Comme je lui répondis par l'affirmative, il me proposa un travail de polissage ou de meulage dans une équipe composée de deux soudeurs et d'un assembleur, ce que j'acceptai immédiatement. Monsieur McEdwards ajouta que mon salaire serait de 2 dollars l'heure, ce qui représentait le double de mon salaire chez Robert Mitchell & Garth! Il dit également que si je voulais acquérir de l'expérience comme soudeur, je n'avais qu'à me pratiquer et que je pourrais m'inscrire pour passer un test de la compagnie quand je me sentirais prêt. Cet arrangement me comblait!

Je quittai cet homme avec le sentiment d'avoir rencontré quelqu'un d'humain qui pouvait se servir de son jugement dans des situations particulières. En quittant le bureau de Monsieur McEdwards, je me promis de ne pas le décevoir!

Le soir même, je commençai à travailler avec ma nouvelle équipe. C'était un travail assez dur, mais mes coéquipiers étaient des gars compréhensifs et de bons vivants. Je m'entendais à merveille avec eux. Ils n'hésitaient pas à me donner un coup de main au besoin et à me laisser du temps libre afin que je puisse pratiquer mes techniques de soudage et même remplacer l'un des soudeurs de l'équipe à l'occasion. Je pris très vite de l'expérience et, très tôt, je devins un soudeur compétent pour ce genre de travail. Avec la bienveillance et les bons conseils de mes compagnons, des soudeurs d'expérience, je me sentis prêt à subir après quelques mois le test de la compagnie. Je le réussis avec succès. D'un seul bond, mon salaire grimpa à 3, 15 dollars l'heure! De plus, Monsieur McEdwards me remboursa le coût de mon transport de Montréal à Hamilton!

Après avoir témoigné ma reconnaissance à Monsieur McEdwards et avoir échangé une poignée de mains, j'entrepris une carrière de soudeur qui devait durer plus de 33 ans. Ainsi, j'ai travaillé pour la compagnie National Steel Cars jusqu'à la fin du contrat. Il y eut de grandes mises à pied dans cette compagnie, dû au manque d'approvisionnement en fer. Je fus par la suite engagé par la compagnie International Harvesters. Je ne travaillai pas longtemps pour cette compagnie qui nous faisait exécuter du travail bâclé et à répétition.

Je commençai alors à travailler pour une PME de Dundas, dans la vallée du Niagara. Cette PME, dont la raison sociale était Croley Brothers Inc., était dirigée par deux frères, propriétaires de la compagnie. Nous fabriquions des appareils électroménagers et toutes sortes de produits de ventilation et de chauffage. Le salaire et les conditions de travail étaient bons. J'étais très apprécié par mon employeur et c'était réciproque.

Pendant cette période, Liliane venait me voir en Ontario. Nous avons pris de petites vacances de quelques jours à Buffalo, aux États-Unis. Comme Liliane ne raffolait pas de l'Ontario, elle demanda à son père d'essayer de me trouver un emploi de soudeur pour la compagnie Beauharnois Light Heat & Power, qui devint Hydro-Québec à la suite de la nationalisation de cette compagnie par René Lévesque.

Un beau jour, je reçus un appel téléphonique de Liliane me disant qu'il y avait une possibilité de me faire effectivement engager comme soudeur. La décision d'accepter l'offre fut facile à prendre, car je me rapprochais de Liliane. Toutefois, ce fut difficile de quitter des patrons qui me traitaient bien et qui tenaient à moi! Les deux frères Crowley étaient prêts à tout faire pour me garder à leur emploi. Je dus inventer une excuse en disant que je devais aller prendre soin de mon père seul et malade. Ils vinrent me conduire à la gare, me demandant de revenir quand la situation se serait arrangée. Par la suite, ils téléphonèrent souvent pour s'informer de la santé de mon père et me demander de revenir.

Après les adieux et les poignées de mains des frères Crowley, je pris le train pour Valleyfield. Aussitôt arrivé, je fus engagé sans difficulté. Mon salaire était moins élevé que chez les Crowley, mais il était régulier et permanent. De plus, j'étais près de Liliane. Mon travail consistait à faire la réparation de toutes sortes de machineries lourdes et de turbines de la centrale hydroélectrique de Beauharnois. Plus tard, je devins soudeur d'entretien sur trois dragues pendant quelques années. La première fut la Hydro-Québec, la plus grosse au monde à cette époque-là; la deuxième fut la Sweezy; la troisième fut la Manseau.

Je dois dire que sur ces dragues et même dans les divers chantiers du canal et de la centrale de Beauharnois, il n'y avait aucune sécurité et beaucoup d'accidents. Plusieurs contremaîtres et travailleurs buvaient de l'alcool au travail, ce qui conduisait parfois à des accidents. Ainsi, un dimanche après-midi, j'eus la douleur de perdre le compagnon qui travaillait avec moi. Laurent Leduc, un jeune homme d'Ormstown, fut écrasé sous une valve d'acier de plusieurs tonnes que l'on avait négligé de sécuriser sur le tuyau. Plusieurs autres sont morts noyés, comme ce jeune scaphandrier du nom de Dumouchel, qui fut victime d'une noyade par négligence due au manque

de sécurité au travail et à la pression exercée par les supérieurs. Les travailleurs n'étaient pas instruits de leurs droits, préférant s'en remettre à l'arbitraire des patrons et à la condescendance des contremaîtres, en échange de petites faveurs.

Revenons à mes projets personnels. Liliane et moi étions en amour et faisons des plans pour nous marier. J'avais un travail permanent que je ne détestais pas, même si c'était assez dur de travailler de nuit dans toutes sortes de conditions. Le soleil semblait briller pour moi et tous les espoirs étaient permis. Vers la fin de l'été 1952, nous nous sommes trouvé un petit loyer et avons acheté quelques meubles. Entre-temps, je travaillais douze heures par jour ou, si vous préférez, douze heures par nuit. J'étais content, car j'avais besoin d'argent.

Nous avons fixé notre mariage au 11 octobre 1952. Mon père, qui était trop éloigné, ne put venir me servir de témoin. C'est mon beau-frère, Pierre Lebel, qui accepta de remplir ce rôle. Nous avons eu un mariage assez simple, mais beau. Puis nous sommes partis pour le nord de Montréal, où nous avons passé notre lune de miel. Cette année-là, l'automne était beau comme rarement on en voit. Le coloris du feuillage était de toutes les teintes, du rouge au jaune, en passant par le vert. Nous étions dans une petite auberge d'où nous pouvions visiter des petites villes comme Saint-Jérôme et Sainte-Adèle. À chaque fois que je contemple les mêmes paysages à cette période merveilleuse de l'année, je ressens une grande émotion. Même s'il s'est écoulé de nombreuses années depuis ces jours heureux, chaque fois que je revois ces couleurs d'automne et que ces odeurs embaument l'air à cette période de l'année, je revis ces jours heureux où nous nous promenions, Liliane et moi, main dans la main, le cœur gonflé de bonheur et de joie de vivre. Liliane avait 24 ans, j'en avais 28 et toute la vie devant nous. Mais hélas, ces instants magiques ont une fin. Les événements heureux et malheureux nous rattrapent toujours pour nous rappeler que la vie est un combat et qu'il faut lutter pour conserver le bonheur.

C'est donc la tête chargée de projets et de rêves que nous sommes rentrés à Valleyfield. Je retrouvais ainsi une seconde famille : celle de Liliane. Il faut dire que j'y fus bien accepté. Je m'entendais bien avec mon beau-père, qui était un homme doux et au grand cœur, de même qu'avec ma belle-mère, qui était discrète et se mêlait de ses affaires. C'était et c'est encore la même chose aujourd'hui.

De retour au travail, la vie reprit son cours, mais les injustices et la stagnation sociale continuèrent à me préoccuper. Il me semblait que le Québec dormait. Le discours politique me semblait décadent. Rien ne bougeait. Le clergé me semblait enseigner au peuple une toute autre religion que celle du Christ. Le peuple semblait attendre quelque chose, mais ne bougeait pas. La vie avait repris son cours, mon travail était intéressant, mais nous étions complètement à la merci des caprices et de l'arbitraire de notre employeur. Pour un oui ou un non, nous pouvions être congédiés. Toujours, je croyais qu'il fallait faire quelque chose!

Pour vous donner un exemple, revenons au cas du jeune plongeur Dumouchel, qui s'est noyé en voulant récupérer une ancre au fond du canal de Beauharnois. Ce jeune plongeur était relié à un compresseur déposé sur un chaland. Quand on s'aperçut que Dumouchel était en difficulté au fond de l'eau, deux contremaîtres et des travailleurs entreprirent de discuter pour savoir si l'on devait remonter le plongeur ou faire venir un deuxième scaphandre pour le remonter. Pendant que l'on se chamaillait sur le chaland et que l'on se demandait s'il fallait faire venir le prêtre plutôt que le médecin, Dumouchel se noyait à 30 pieds sous le chaland! Il était marié depuis un mois et sa femme attendait leur premier enfant.

En plus de ces accidents tragiques et inutiles, le manque de dignité des travailleurs me révoltait tout autant. Ces gens n'avaient aucun recours, ni aucune possibilité de discuter d'un renvoi injustifié ou des conditions de travail dégradantes. Pour certains travailleurs, une condition d'emploi était une fesse de jambon ou, pour d'autres, une bouteille de 40 onces de gin! Des vendeurs véreux amenaient avec eux des escortes à la cuisse légère.

Pour mettre fin à ces abus de pouvoir et pour redonner un peu plus de dignité au groupe de travailleurs dont je faisais partie, je décidai, avec un autre compagnon, de tenter de nous syndiquer. La compagnie et les gens bien de l'endroit disaient aux travailleurs que syndicalisme égalait communisme et nazisme. Les contremaîtres disaient aux hommes que s'ils adhéraient au syndicat, ils seraient renvoyés sur le champ. Je n'ai pas besoin de vous dire que cela refroidissait les ardeurs!

Dans de telles conditions où tout le monde se méfiait les uns des autres, que les contremaîtres menaçaient et harcelaient les travailleurs soupçonnés d'avoir signé une carte d'adhésion syndicale, vous comprendrez que ma première tentative d'y instaurer un syndicat ne fut pas un succès... Mon compagnon fut dénoncé par un autre travailleur qui voulait se rendre digne des faveurs du patron. Il fut congédié. Cette fois-ci, mon entreprise demeura sur la glace.

Heureusement pour Liliane et moi, la vie se déroula dans la joie de devenir parents pour la première fois. Cette joie fut la naissance de notre fille Lorraine qui, bien que prématurée, se portait très bien et était en bonne santé. Mais comme les malheurs succèdent souvent aux bonheurs, nous n'avons pas été épargnés. Nous avons eu le malheur de perdre notre deuxième fille à la naissance. Heureusement, une autre fille nous arriva sans complications et en bonne santé. Ce fut la naissance de Marianne. Par la suite, nous avons eu la douleur de perdre deux autres filles dans les mêmes circonstances. Ces trois bébés étaient gros, parfaitement conformes, mais décédèrent à leur naissance, dû à des complications. Ce fut très dur pour nous, mais surtout pour Liliane, qui eut du mal à s'en remettre.

Pour Liliane et moi, la vie et les jours s'égrenaient, sertis de joies et de peines. Liliane passa à un cheveu de la mort après un accouchement. Heureusement, elle s'en remit bien par la suite. Pour ma part, après une péritonite et des brûlures au troisième degré par du métal en fusion, je ne fus pas épargné. Après un empoisonnement dû aux brûlures et une chirurgie, mon beau-frère, le Docteur J. Louis Chartrand, trouva finalement l'antibiotique qui me sauva de la mort.

Une fois guéri, je repris mon travail de soudeur pendant quelques années, tantôt à l'atelier, tantôt à la centrale hydroélectrique de Beauharnois. Ensuite, pendant deux ans, je travaillai sur la drague Hydro-Québec. Cette drague flottante pouvait creuser jusqu'à 14 mètres de profondeur sous l'eau et enlever des milliers de tonnes de boue et de roc par jour. Notre travail consistait à creuser la voie maritime du Saint-Laurent.

Par la suite, pendant environ six ans, je travaillai sur une autre drague, toujours pour la canalisation du Saint-Laurent. Dans les deux cas, mon travail consistait à faire la soudure d'entretien de la drague R.O. Sweezy, de souder les bouées de la voie maritime et de réparer les remorqueurs. Ce travail était assez dur et dangereux, puisque j'étais constamment ballotté par les vagues. Je devais toujours travailler en équilibre instable, soit près de la surface de l'eau, soit dans les hauteurs des gréements de la drague, de nuit comme de jour, par beau temps comme par mauvais temps. Je pris souvent des bains forcés dans le canal de Beauharnois ou dans le lac Saint-François. Enfin, je travaillai onze ans pour la compagnie Beauharnois Light Heat & Power qui, plus tard, devint Hydro-Québec.

Malgré ces accidents et la perte de trois de nos enfants, Liliane et moi avons été assez chanceux. Nos deux filles, Lorraine et Marianne, ne furent jamais malades. En plus d'être en bonne santé et jolies, elles réussirent très bien leurs études. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous sommes très fiers d'elles! Sans m'en rendre compte, je laissai mon travail et mes activités syndicales prendre le dessus sur ma vie de famille. Je le regrettai plus tard et le regrette encore... À cette époque, je ne me rendis pas compte que la vie de famille et la présence du père auprès des enfants sont très importantes. Je ne le réalisai que plus tard, tellement je fus pris par mes activités syndicales, politiques et sociales. Bien que très fier de mes deux filles, je ne le laissais pas voir et ne leur disais pas. Je ne veux pas m'excuser, mais je crois que toutes les misères du passé et la guerre m'avaient enrobé d'une carapace qui ne laissait pas passer les sentiments... Pour mieux vous faire comprendre mon propos, laissez-moi vous raconter quelques états d'âme qui m'ont habité en certaines circonstances.

Une soirée d'hiver, en allant chez mes beaux-parents qui demeuraient pas très loin de la rue Montcalm où nous habitions, Lorraine, qui marchait à mes côtés et que je tenais par la main, se mit à me parler abondamment. À ses remarques, je répondais machinalement par un oui ou par un non, sans vraiment entretenir la conversation. Comme c'était une soirée calme, malgré les gros flocons de neige qui tombaient, elle me dit : "*Il neige beaucoup, hein, papa?...*" Je lui répondis que oui, il neigeait beaucoup. Elle enchaîna : "*Il neige en maudit, hein, papa?...*" Je n'oubliai jamais des instants comme celui-là.

Je réalisai que Lorraine essayait d'entrer en communication avec moi par des réflexions d'adulte parce que je ne prêtais pas assez d'attention aux désirs de communication de l'enfant qu'elle était. À cette époque, Lorraine n'avait que quatre ou cinq ans. Elle était belle comme un ange. Je ne lui ai jamais dit combien je l'aimais. En lisant ces lignes, elle le saura. Après tant d'années, je revois encore cette scène féerique. Je revois cette soirée calme et ces gros flocons qui tombaient comme des touffes de ouate sous les lampadaires de la rue Montcalm. Je revois surtout cette petite bonne-femme de quatre ou cinq ans marchant près de moi en me serrant la main. Mon cœur pleure d'émotions.

Un autre instant déchirant pour moi fut le soir où je dus reconduire Lorraine au Collège de Rigaud. Malgré nos faibles moyens financiers, Liliane décida de donner à Lorraine la meilleure éducation possible. Elle décida donc qu'elle deviendrait pensionnaire au collège. En l'inscrivant dans cette institution, c'était peut-être pour Lorraine une sorte de libération du fait qu'elle s'éloignait d'un père autoritaire et, de toutes façons, distant. En allant la reconduire, pour comble d'infortune, c'était une nuit sombre et humide. Elle ne sut pas que j'aurais aimé la serrer contre moi et la ramener à la maison!

Vers la fin de son adolescence, Lorraine voulut tenter d'autres expériences. Elle se mit à voyager. Elle négligea quelque temps ses études pour aller voir le monde. Cela causa beaucoup de souci à Liliane et moi, mais j'ai toujours maintenu le contact avec elle. Plus tard, elle décida de retourner étudier. Elle s'inscrivit à l'École des Hautes Études commerciales. Elle mit autant

d'acharnement et de persévérance dans ses études qu'elle avait mis de négligence quelques années auparavant. La réussite ne tarda pas et un baccalauréat vint couronner ses efforts. Entre-temps, elle trouva le moyen de me faire le plus beau des cadeaux : un petit-fils, Maxim.

Depuis plusieurs années, Lorraine travaille au Centre de recherche en informatique de Montréal (CRIM). Elle est très appréciée pour la polyvalence et l'étendue de ses connaissances. Je suis très fier d'elle. Malgré les vicissitudes de l'existence et les erreurs du passé, je peux dire que je suis heureux d'avoir une fille comme Lorraine. Elle est née un peu fragile, un peu avant terme, mais elle a bien su se rattraper, dans tous les sens du terme, tant physiquement que mentalement. Elle termine présentement une maîtrise en gestion informatique.

Marianne, la deuxième et la plus jeune de nos filles, était d'un autre genre au moment de son enfance et de son adolescence. Elle démontrait un caractère moins soucieux et plus jovial que Lorraine. Jusqu'à son adolescence, rien ne semblait l'importuner. Elle faisait sa petite bonne femme de chemin, sans qu'elle me parût s'inquiéter le moins du monde. Pourtant, je sais maintenant que mon absence et mon autoritarisme, du moins en apparence, avaient en quelque sorte marqué son enfance.

Sans vouloir lui lancer trop de fleurs et en toute modestie, Marianne était tout aussi jolie que sa sœur Lorraine, mais d'un autre type. Plusieurs, dont moi-même, s'entendent pour dire qu'elle ressemble beaucoup à ma mère, sa grand-mère, ce qui n'est pas peu dire car, d'après mes souvenirs et des photos d'elle, elle était une très jolie femme.

Parvenue à la fin de son adolescence, Marianne quitta la maison pour se rapprocher des institutions d'enseignement et probablement aussi pour plus d'indépendance. Comme je ne gagnais pas un gros salaire et que j'étudiais le soir et les fins de semaine, je l'aidai le plus possible, tout en gardant la porte de la maison toujours ouverte. Cela valut pour Marianne comme pour Lorraine. Marianne aimait les études et réussissait bien. Nous n'eûmes jamais à la pousser pour la poursuite de ses études. Elle avait un but et le poursuivait. Malgré ses maigres

moyens financiers, elle sut si bien faire qu'elle décrocha, diplôme après diplôme, son doctorat. Dû à des circonstances hors de ma volonté, je ne pus assister à la soutenance de sa thèse de doctorat, ce qui me fit beaucoup de peine...

Il y a quelques années, Marianne et Denis Guay se rencontrèrent et décidèrent de s'épouser. Denis tenait beaucoup aux rituels et au mariage traditionnel à l'église catholique. J'eus donc l'honneur de conduire Marianne au pied de l'autel et de lui servir de témoin. La cérémonie se déroula en l'église Saint-Viateur d'Outremont. Un ami de Denis, un artiste bien connu de la télévision, Grégory Charles, s'exécuta avec sa chorale. Ce fut très beau. Nous étions très contents et heureux du bonheur de Marianne et Denis.

Quand je fais le bilan, je constate que nous avons eu notre part d'épreuves, mais que, tout compte fait, nous avons été chanceux. Nous avons perdu trois enfants à leur naissance, mais les deux filles qui sont restées ont bien réussi leur vie respective et sont en bonne santé. Pour terminer au sujet de mes deux filles, je peux dire que, malgré mes erreurs de parcours, mes absences et ma froideur apparente, je les ai aimées. Je ne leur ai jamais voulu autre chose que du bien. Je suis comblé qu'elles réussissent et qu'elles soient heureuses! Ma maison est toujours la leur. Je suis toujours content de les recevoir. Je sais qu'il n'y a pas de recette pour élever une famille. Nous nous trompons souvent en voulant bien faire, mais l'important, c'est de s'aimer et de communiquer notre amour. À la fin de ce chapitre, je parlerai du bonheur d'avoir un petit-fils, surtout comme Maxim. Je l'aime bien et il me le rend bien. Mais avant de terminer ce chapitre, je parlerai de celle qui a été l'artisane discrète de mon bonheur et de mes réussites ainsi que pour beaucoup du bonheur de nos enfants.

Ma femme Liliane fut l'élément déclencheur et le soutien de mes réussites. Je ne dirai jamais assez ce qu'elle fut pour moi dans mes succès, comme dans l'adversité. Liliane était et est toujours d'un commerce facile et agréable. C'est elle qui m'encouragea dans les moments difficiles.

Comme plusieurs vétérans, je n'étais pas préparé du tout à réintégrer la vie civile lors de mon retour d'outre-mer. N'eût été de Liliane, j'aurais probablement sombré dans l'alcoolisme comme plusieurs de mes camarades. Je peux donc affirmer que Liliane a été pour moi la compagne, la conseillère et l'amoureuse qui ne m'a jamais laissé tomber. Comme vous vous en doutez, avec le caractère que j'avais acquis dans l'armée, ce ne fut pas toujours facile pour elle. Cependant, j'ai toujours aimé Liliane par dessus tout, sans que je le lui dise à tous les jours. Elle aussi, elle devait bien m'aimer pour épouser l'ex-soldat sans le sou et un peu instable que j'étais! C'est elle qui prit les devants pour m'aider à trouver un emploi, acheter des meubles, trouver un loyer et organiser le foyer le mieux possible.

Avec une grande émotion, je pense encore aux jours heureux de nos fréquentations. Nous ne pensions pas aux malheurs et aux peines qui pourraient nous tomber dessus dans les années à venir. Nous n'avions rien sur le plan matériel, mais nous étions jeunes et nous nous aimions. C'était merveilleux! Ensemble, nous avons traversé les bons et les mauvais moments de la vie. Un autre trait de caractère de Liliane, peut-être son plus grand, est sa générosité. Son humeur joviale a ensoleillé les jours les plus sombres. Liliane aime bien chanter, surtout en travaillant, des airs d'opérette. Comment ne pas être heureux avec une telle personne? Heureux je le fus et le suis encore! De mon côté, avec toutes mes activités sociales et mes voyages, je crois que nous avons partagé ensemble de grands moments de plaisir et de découvertes. Je ne demande qu'une chose au ciel : la santé pour Liliane et pour moi, afin que nous puissions encore partager notre bonheur et notre amour pour le temps qu'il nous reste.

Puisque j'ai parlé de ma femme Liliane, de mes deux filles, Lorraine et Marianne, ce serait impardonnable de ne pas parler plus abondamment de mon petit-fils Maxim. D'ailleurs, c'est lui qui m'a fait prendre la décision d'écrire l'histoire de ma vie et, forcément, de ceux qui ont fait des bouts de chemin avec moi. Maxim est le fils de Lorraine, la plus vieille de nos filles. Au moment où j'écris ces lignes, Maxim est déjà un grand garçon de 18 ans, mesurant près de six pieds. Il vient nous voir en Gaspésie depuis l'âge de trois ou quatre ans, d'abord avec sa mère, puis seul depuis quelques années. Nous avons toujours hâte à l'année suivante pour le voir arriver. Je crois qu'il est un garçon studieux, car il progresse bien dans ses études. À part cela, il a un talent certain pour la caricature.

S'il continue dans cette voie, je crois qu'il fera un bon caricaturiste ou bédéiste. Il a dessiné certaines caricatures de moi qui ne sont pas trop flatteuses par moment, mais toujours teintées de beaucoup d'humour.

Maxim aime bien tondre la pelouse, surtout avec le tracteur. Cela lui apprend les rudiments de la conduite d'un véhicule motorisé, sans être exposé au danger de la circulation routière. Comme notre terrain est très grand, il me donne un fier coup de main. J'en profite aussi pour lui donner des trucs sur la manipulation d'outillage, comme la hache et la tronçonneuse pour couper des arbres qui sont en abondance sur ma terre.

Cependant, il m'est arrivé certains jours de gronder Maxim quand il passait trop de temps sous la douche!... Que voulez-vous?... Il est propre à n'en plus finir! J'en profitais pour lui donner des leçons sur la façon raisonnable d'utiliser l'eau potable. Maintenant, il a compris la logique de mes réprimandes qui étaient sans malice, mais qui visaient à lui inculquer des comportements civiques responsables. Peut-être m'a-t-il trouvé grincheux au début, mais, comme Maxim est un garçon intelligent, je suis sûr qu'il a vite compris que, derrière les apparences austères et perfectionnistes de ma part, se cachent beaucoup de fierté et d'amour pour notre petit-fils. J'espère qu'il assurera la pérennité de la famille.

Quand Maxim était un peu plus jeune, il aimait bien nous faire quelques espiègleries. Jugez-en par vous-même! Un jour, alors que nous nous mettions à table pour dîner, je pris la salière pour ajouter un peu de sel sur mon steak. En secouant celle-ci, le couvercle tomba dans mon assiette. Maxim avait tout simplement dévissé le couvercle de la salière et l'avait replacé sur celle-ci. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne l'avais pas trouvé drôle sur le moment! Mais enfin, nous pouvons bien en rire maintenant, à condition de prendre la précaution de toujours vérifier les couvercles de salière et de garder une bonne provision de sel! Un autre jour, alors qu'il nous rendait visite et qu'il avait cinq ou six ans, je l'amenai au centre commercial à Gaspé. C'était l'hiver, en fin d'après-midi. Donc, quand nous sommes ressortis du centre commercial, il faisait nuit. Alors, Maxim, en apercevant les lumières de la ville de l'autre côté de la baie, s'écria, en me montrant du doigt : "*Regarde, grand-père, c'est Hollywood!*" Enfin, tout cela pour vous dire

que Maxim nous apporte beaucoup de distractions et de plaisir quand il vient nous rendre visite l'été, pendant les vacances scolaires. Souvent, il a de longues conversations avec moi. Je me rends compte qu'il a gagné beaucoup de maturité et de sagesse depuis un an.

À l'été 2001, Maxim dut subir une intervention chirurgicale au cerveau. On lui enleva une petite tumeur qui n'était pas maligne, mais qui aurait pu lui causer des problèmes plus tard. Nous avons eu très peur pour lui. Mais heureusement, tout s'est bien passé. Le lendemain de l'opération, il était sur pied, tout ragaillardi, comme s'il n'avait rien eu.



*Marianne et Denis savourant leur bonheur.*



*Liliane et Lorraine, la plus vieille de nos deux filles.*



*Lorraine, lors du passage du général Charles de Gaulle à Pointe-aux-Trembles le 24 juillet 1967.*



*Mon mariage avec Liliane Samson, le 11 octobre 1952 à Valleyfield.*



*Liliane et la deuxième de nos deux filles, Marianne.*



*Maxin, 13 ans, lorsqu'il était étudiant au Collège de Montréal en septembre 1997.*



## *Mes activités syndicales*

**U**n bon jour de 1963 je crois, la compagnie nous annonça une mise à pied de plus de 600 hommes. Je fus de ceux-là. Encore une fois, je me suis retrouvé sans emploi après onze ans de services. Plusieurs de mes compagnons, soudeurs comme moi, durent déménager ailleurs pour se trouver du travail, car il n'y avait pas assez d'emplois disponibles pour embaucher tous ces chômeurs. Ce fut un dur coup pour la région. Certains de ces travailleurs étaient à l'emploi de la compagnie depuis plus de vingt ans. J'ai vu des gars, au bord du désespoir, se cacher pour pleurer. Pour ma part, j'ai décidé de me perfectionner en suivant des cours de soudage à l'argon et à haute pression. Après avoir passé mes examens avec succès, je fus dans l'obligation de partir à l'extérieur pour travailler sur des chantiers de construction.

Comme soudeur à haute pression et à l'argon, j'ajoutai deux cordes à mon arc, mais je dus quand même aller travailler sur des chantiers, loin de chez moi. Je travaillai pour diverses compagnies pétrolières comme Shell, Pétro-Fina et Badgers, une compagnie américaine, ainsi que sur des chantiers de plusieurs autres compagnies de construction, tels l'Institut Pinel, prison à sécurité maximale, l'Hôpital Reine-Marie et d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Sur plusieurs de ces chantiers, il y avait des syndicats, ce qui me permit de m'impliquer souvent comme représentant syndical. Sur ces chantiers, ce ne fut pas toujours le paradis! En certains endroits non syndiqués, les conditions de travail étaient exécrables. Par exemple, nous n'avions que vingt minutes pour dîner et nous devions manger sur le tas. Nous n'avions aucune sécurité au travail, subissions beaucoup de blessures, ne bénéficions d'aucune pause-café, étions l'objet de congédiements sans préavis, etc. Pour tous ces motifs, je décidai d'être à nouveau actif sur le plan syndical. À certains endroits, j'ai réussi, mais à d'autres, j'ai échoué. Évidemment, dans ces années-là, c'était difficile et risqué de s'occuper des affaires syndicales. Plus d'une fois, je l'ai expérimenté à mes dépens.

Un jour, je fus engagé par la compagnie Chromium Mining de Beauharnois. Mon travail consistait à souder les tuyaux de refroidissement au-dessus des fourneaux. Il fallait travailler sous la pression constante des contremaîtres, dans des conditions dangereuses et épouvantables. La chaleur dégagée sous nos pieds par le métal en fusion, était insupportable. Parfois, nos chaussures et nos vêtements prenaient feu.

Les gens qui travaillaient à cet endroit avaient presque tous des liens de parenté ou d'amitié. C'est donc dire que la compagnie embauchait sur recommandation d'un parent ou d'un ami, à condition que le nouvel employé ait un comportement docile, pour ne pas dire servile et surtout, à condition qu'il ne se syndique jamais. Si l'on contrevenait à ces conditions d'embauche, le prix à payer était le congédiement immédiat. Dans ces conditions, vous comprendrez que les employés vivaient dans un climat d'insécurité et de peur.

Encore une fois, j'entrepris de faire signer des cartes d'adhésion syndicale. La loi des relations de travail du Québec d'alors stipulait que, si nous réussissions à faire signer plus de 50 pour cent des travailleurs, c'est-à-dire la majorité des employés d'une usine ou d'un chantier donné, le processus de syndicalisation était automatiquement enclenché et l'employeur ne pouvait plus s'opposer à la reconnaissance d'un syndicat pour représenter ses employés. Cependant, la difficulté était de recueillir ces 51 pour cent de signatures sans que l'employeur le sache. Il fallait donc faire vite, dans le plus grand secret possible. Après avoir déniché quelques hommes de confiance, il fallait faire signer des cartes. Pour chacune d'elle, il fallait aussi recueillir 2 dollars par membre. Cela se faisait en cachette, derrière les hauts fourneaux, dans des toilettes et autres endroits où nous pouvions être seuls avec le futur membre. Des fois, nous allions rencontrer le travailleur chez lui en soirée. Même si cette démarche peut vous sembler la plus logique, elle avait le désavantage, dans plusieurs cas, d'avoir à convaincre deux personnes au lieu d'une. Ce n'était pas nécessairement que les femmes fussent plus difficiles à convaincre que leur mari, mais plutôt parce qu'elles ne connaissaient pas le mouvement syndical, ni les conditions de travail sur le chantier.

Après six mois de travail, de cabales et de recrutements, il ne me manquait que quelques adhésions ou cartes pour déposer ma demande d'accréditation devant la Commission des relations de travail (CRT). Mais quelqu'un me dénonça à l'employeur. Après mon quart de travail, un commis vint me dire de passer immédiatement au bureau. Je savais ce que cela voulait dire : j'étais congédié. Effectivement, le gérant me signifia que j'étais congédié "pour cause", ce qui voulait dire pour activités syndicales. En apprenant la nouvelle de mon congédiement, les travailleurs voulurent faire la grève sur le champ. J'eus beaucoup de difficulté à les en dissuader.

Ces gens étaient pour la plupart de braves types qui avaient appris à me connaître et auxquels j'avais enseigné les avantages de la solidarité par la syndicalisation. Je leur expliquai que j'avais manqué mon coup, qu'il n'y avait rien à changer, que la compagnie avait le droit de faire des congédiements en masse s'ils faisaient un arrêt de travail qui, selon la loi, était illégal. Encore une fois, une multinationale venait d'empêcher un groupe de travailleurs de s'unir pour la défense de leurs droits et, par le fait même, elle pouvait continuer à les exploiter.

Après mon congédiement de chez Chromium Mining & Smelting Limited, je travaillai pour plusieurs compagnies comme CIL, St. Lawrence Mechanical et d'autres que j'ai énumérées précédemment. Pendant ce temps, une filiale de Noranda Mines Limited vint s'installer à Valleyfield. Son nom était Canadian Electrolytic Zinc Limited. Cette filiale de Noranda vint à Valleyfield pour la simple raison que le procédé d'affinage du zinc est très énergivore. Donc, la proximité de la centrale hydroélectrique de Beauharnois faisait son affaire. Le marché américain, tout près, était un autre avantage, tout comme un réservoir de main-d'œuvre abondant.

La Zinc, comme on la nommait, ouvrit ses portes en 1963. Elle embaucha ses employés par groupes de dix ou douze par semaine. Elle détecta ensuite ceux qui entraient dans ses créneaux. Puis, sur recommandation de ceux qu'elle avait déjà engagés, elle procéda à l'embauche d'une dizaine d'autres. Autrement dit, les pères recommandèrent leurs fils, les beaux-frères recommandèrent d'autres beaux-frères et ainsi de suite. De cette façon, la compagnie s'assurait d'avoir des employés serviles, puisqu'ils étaient redevables les uns envers les autres.

Je postulai pour l'emploi de soudeur à la Zinc. Ils hésitèrent beaucoup à m'embaucher, car je n'avais été parrainé par personne. Finalement, ils m'engagèrent au salaire général de 1,99 dollar l'heure, comme tout le monde. Comme presque tous les employés, je pensais que la compagnie réajusterait les salaires après le rodage de l'usine. Mais comme les autres, je m'étais trompé. Je ne savais pas non plus que l'aventure dans laquelle je venais de m'embarquer allait marquer ma vie. La compagnie Noranda avait un tout autre plan en tête : il consistait à empêcher ses employés de rejoindre les rangs d'un syndicat reconnu *bona fide*, comme disent les juristes. Alors, comment faire? Le truc était de contacter des employés qui étaient populaires et crédibles dans la région de Valleyfield et, mine de rien, de faire en sorte que ces gens fondent un syndicat qui serait indépendant des structures syndicales reconnues.

Cependant, un tel syndicat n'était d'ailleurs pas indépendant de la compagnie. En fait, il était l'enfant illégitime de la compagnie. Ses membres étaient complètement à la merci de la compagnie qui octroyait des privilèges et des faveurs à ses employés selon son bon vouloir. Déjà bien en place à mon arrivée dans la compagnie, ce syndicat répandait l'information parmi les employés que les autres syndicats, tels la Confédération des syndicats nationaux (CSN) et d'autres syndicats affiliés à la Fédération des travailleurs du Québec (FTQ), étaient d'allégeance communiste. Ce syndicat de boutique, qui avait pour nom le Syndicat des employés de Canadian Electrolytic Zinc, était très discret et ne faisait pas beaucoup de bruit. Nous avons tout de même réussi à apprendre qu'il y avait bien eu assemblée de formation. Ces quelques personnes qui composaient ce syndicat de boutique étaient pour la plupart de braves gens qui ne connaissaient pas le mouvement syndical et à qui la compagnie avait promis la paix industrielle, à l'abri des perturbations et des grèves causées par les syndicats communistes qui avaient mis les populations de Murdochville et de l'Amiante à feu et à sang. Nous avons fini par avoir la confirmation que ce syndicat et la compagnie couchaient dans le même lit. De plus, nous avons appris que l'assemblée de formation avait eu lieu dans un local fourni gratuitement par la compagnie.

Alertée par je ne sais qui qu'un syndicat de métallos était en formation dans l'usine et que des cartes d'adhésion se signaient, la compagnie Noranda se déchaîna. Ainsi, dans la plus pure tradition de Noranda Mines, Canadian Electrolytic Zinc décida de jouer la carte de la peur, du paternalisme et de l'ignorance auprès de certains de ses employés de bonne foi pour les embrigader dans un syndicat fantôme dont elle tirerait toutes les ficelles. Si je ne mentionne pas les noms de ceux qui avaient formé ce syndicat, c'est parce que je pense qu'ils ont été davantage des victimes de la compagnie qu'autre chose.

Alors commença pour moi une saga syndicale qui marqua ma vie pour longtemps. Pendant ce temps, je travaillais et réfléchissais. J'exécutais un travail insignifiant et routinier. De plus, les conditions de travail étaient insupportables. À mesure que la température refroidissait, les conditions empiraient. Les planchers de la fonderie étaient couverts de glace. La fumée et la vapeur dégagées par les fournaies devenaient très dangereuses. Les contremaîtres poussaient les hommes à la limite du possible.

Ceux qui travaillaient sur les cuves d'acide ne portaient pas de masque. Leurs yeux et leur nez devenaient enflés et rouges. Les hommes qui allaient se plaindre au représentant du syndicat de boutique se faisaient répondre qu'ils ne pouvaient rien y faire. C'était vrai, car disaient-ils, la compagnie avait une liste de noms de travailleurs qui étaient prêts à prendre leur place.

Un bon soir, quelques travailleurs et moi avons décidé de nous réunir pour discuter de la situation. À ma suggestion, nous avons décidé de contacter un agent du Syndicat des métallurgistes unis d'Amérique affilié à la FTQ. Le lendemain, tel que nous en avons convenu entre nous, je pris contact avec un agent organisateur. Son nom était Louis-Philippe Brousseau. Deux jours plus tard, je le rencontrai avec mon groupe en terrain neutre, dans une auberge de Saint-Thimotée, non loin de Valleyfield. Brousseau nous donna ses directives et un paquet de cartes d'adhésion que nous devons faire signer par les travailleurs. Chacun d'eux, après avoir signé sa carte, devait payer 2 dollars pour prouver son libre consentement; la Loi du Code du travail l'exigeait.

Comme responsable du recrutement, il fallut que je sois extrêmement prudent et rusé. Le Code du travail du Québec de l'époque ne nous permettait pas de faire des activités syndicales pendant les heures de travail. De plus, la compagnie Noranda, qui ne tolérait pas d'activités syndicales dans son usine, faisait elle-même de l'activité antisyndicale, ce qui était aussi défendu par le Code du travail. Donc, nous étions tous dans l'illégalité, mais il s'agissait de ne pas nous faire prendre! Si je me faisais prendre ou dénoncer, c'était pour moi la porte, comme cela m'était arrivé à la compagnie Chromasco. Comme il m'était pratiquement impossible de contacter tous les travailleurs, il fallut m'adjoindre de lieutenants, « des poteaux ». Cette première opération fut difficile et risquée. Il faut beaucoup de psychologie pour flairer ceux qui ont des principes de solidarité sociale. Il faut aussi s'assurer que ce ou ces lieutenants aient de bonnes notions de psychologie des personnes et des foules. Donc, il s'agissait pour moi de faire signer le plus grand nombre de cartes possible, dans le plus court délai possible. De plus, pour aucune considération, il ne fallait éveiller les soupçons de la compagnie, ni du syndicat de boutique. Pour y arriver, il fallait faire vite et discrètement. Vous vous souvenez que pour déposer une demande devant la Commission des relations de travail, il me fallait avoir fait signer plus de 50 pour cent des travailleurs.

Pendant la première semaine, tout sembla assez bien aller. Nous pensions que la compagnie et le syndicat de boutique dormaient et qu'ils ignoraient complètement nos activités à l'intérieur des murs. Plus nous approchions du pourcentage à atteindre, plus il fallut redoubler de prudence. Je donnai la consigne à mes lieutenants de ne pas parler de syndicat pendant les heures de travail, voire même, à la rigueur, de se montrer antisyndicaux. De plus, nous disions à chaque nouvel adhérent de ne pas dévoiler son allégeance à qui que ce soit et que, s'il le faisait, il risquait le congédiement. Cette tactique avait l'avantage de clouer le bec des bavards, mais il y avait un inconvénient : elle empêchait l'information de circuler. La situation ne devait donc pas durer.

Bientôt, on commença à sentir un drôle de climat au travail fait de méfiance et de suspicion. Des rumeurs commencèrent à circuler. Certains disaient qu'un syndicat international allait s'implanter dans l'usine. D'autres affirmaient que le syndicat de boutique avait commencé à négocier avec la compagnie. Certaines de ces rumeurs étaient entretenues par les contremaîtres et des membres du syndicat de la compagnie. Alors, arriva ce qui devait immanquablement

arriver. Avec consternation, les contremaîtres annoncèrent qu'un nouveau syndicat était à l'œuvre dans l'usine. On disait que son nom était Les Métallos. Ce fut la panique chez les membres du syndicat de la compagnie et la rage chez les dirigeants de Canadian Electrolytic Zinc. Sans tarder, les menaces commencèrent à pleuvoir. Le harcèlement des contremaîtres se fit vite sentir. Quant aux travailleurs, ils se divisèrent en deux clans. On s'engueula au travail, certains se tabassèrent dans les tavernes de la ville. Après un mois de recrutement, c'est dans ce climat de méfiance et de turbulence extrême que nous nous retrouvions. Bientôt, je fus identifié comme étant la tête dirigeante du nouveau syndicat. Mais ce qui embêta la compagnie, c'est qu'elle ne savait pas si j'avais eu le temps de demander l'accréditation auprès de la Commission des relations de travail. Si la compagnie avait su que je n'avais pas la majorité des adhésions pour demander l'accréditation, elle m'aurait congédié sur le champ!

Vous pouvez vous imaginer que, dans un tel climat, le recrutement de nouveaux membres tomba au point mort. Nous étions bloqués à environ 45 pour cent de membres qui avaient signé. Évidemment, la compagnie ignorait cela, car si elle l'avait su, cela aurait été notre fin. Un article du Code du travail stipulait qu'un employeur n'avait pas le droit de congédier un employé pour activités syndicales après le dépôt majoritaire d'un groupe de travailleurs pour demander l'accréditation auprès de la Commission. Alors, je décidai de dire à qui voulait l'entendre que nous avions dépassé notre demande majoritaire pour accréditation. L'effet fut immédiat. Les travailleurs signèrent des adhésions, surtout chez eux ou ailleurs, le soir.

Sous l'effet du choc et de la surprise, la compagnie ne fut pas lente à réagir. Fidèle à elle-même, la compagnie Noranda sortit son arsenal habituel : menaces de renvois, intimidations, travail sous pression. Autrement dit, on utilisa le bâton et la carotte. Un contremaître fut chargé de me suivre et de me surveiller constamment. Pendant ce temps, je fus élu président du Syndicat local 6486 des métallurgistes unis d'Amérique. Je pouvais maintenant parler comme président du nouveau syndicat, mais je n'étais pas encore autorisé à négocier. De plus, quand les dirigeants de Noranda et de sa filiale Canadian Electrolytic Zinc Limited de Valleyfield apprirent l'existence d'un syndicat de la FTQ dans l'usine, ils virent rouge. Maintenant, commençait pour moi un long calvaire. Entre-temps, nous avons reçu notre charte. Comme je le soulignais précédemment, c'était bien beau d'avoir été élu président du syndicat et d'avoir une charte suspendue au mur,

mais la Commission des relations de travail n'avait pas encore rendu sa décision, à savoir si c'était le syndicat que je représentais ou celui de la compagnie qui allait négocier au nom des travailleurs.

Des jours et des mois s'écoulèrent avant que la Commission des relations de travail ordonne le vote pour savoir si nous allions ou non représenter les travailleurs. Ce vote secret eut lieu sous la surveillance des commissaires de la Commission des relations de travail. Ce ne fut pas une majorité écrasante en notre faveur, mais un pourcentage de 68 pour cent nous donnait une victoire confortable. Ce qui était important pour nous, c'est que nous venions d'infliger une cuisante défaite à la compagnie Noranda! Le Syndicat des employés de Canadian Electrolytic Zinc Limited obtint 32 pour cent des voix. Mais en réalité, ce fut moins que cela, car plusieurs avaient eu peur des représailles de la compagnie. Après que les résultats furent connus, plus de la moitié des membres de ce syndicat de boutique se rallia à notre syndicat.

D'après les lois du travail du Québec, la compagnie était tenue d'entreprendre des négociations de bonne foi avec notre syndicat. Mais la compagnie Noranda, qui avait défié les lois du Québec à Murdochville, n'entendait pas céder. Même si elle s'était fait battre sur le plan syndical et que les lois lui ordonnaient d'entreprendre des négociations de bonne foi, elle se pensa, comme d'habitude, au-dessus de ces lois. À Murdochville, je le répète, elle avait entrepris de détruire le syndicat par tous les moyens légaux et illégaux. Elle fit intervenir son tristement célèbre détective privé ou espion J. Arthur Donald pour certains et Jean Robert pour d'autres. Pour les circonstances, c'était un ancien policier de Toronto à la retraite, bilingue et de stature imposante. Le sinistre personnage se rendait le soir chez nos membres. Devant l'épouse du syndiqué et avec un ton de confiance, il lui tenait un discours à peu près comme ceci : *"Je suis Jean Robert, des relations publiques de Canadian Electrolytic Zinc Limited. Monsieur Jefson, de la compagnie, m'a beaucoup parlé de toi, Raynald. Tu sais, des hommes comme toi, Raynald, sont précieux pour notre compagnie. Nous avons plusieurs mines et usines au Québec et nous avons besoin d'hommes comme toi pour remplir des fonctions de contremaître. La compagnie avait pensé à toi."* L'épouse de Raynald d'intervenir : *"Vous voulez dire... que Raynald pourrait devenir contremaître, Monsieur Robert?"* Lui, de répondre : *"Certainement, Madame, si... si Raynald n'était pas membre du syndicat."* La femme de Raynald de rétorquer : *"Comment?... Tu ne*

*m'avais pas dit que tu étais membre d'un syndicat! Bien ça, c'est fort!"* Jean Robert de reprendre: *"Cependant, il y a un moyen, si votre mari le veut... J'ai des cartes, ici. Si Raynald le veut, il n'a qu'à signer une carte et c'est tout! C'est parfaitement légal."* C'était des cartes de résiliation. En effet, c'était légal. Mais pour le reste, ce n'était que mensonge et intimidation!

Monsieur Donald avait réussi à faire élire un pion qui était dans les faits un espion sur l'exécutif de notre syndicat. Après un interrogatoire serré, ce pion finit par avouer et nous l'avons remplacé. La compagnie fut obligée de le congédier, car il n'était plus en sécurité dans l'usine. La compagnie exerça des pressions, en particulier sur moi. On me fit travailler à la fournaise dans des conditions misérables et dangereuses. La nuit, des fiers-à-bras se stationnèrent devant ma résidence.

Lentement mais sûrement, la grogne s'amplifia chez les travailleurs. Les griefs s'accumulèrent. Les tâches augmentèrent sans cesse et le temps pour les exécuter diminua. Bref, l'atmosphère devint de plus en plus irrespirable. La tactique de la compagnie était simple : faire en sorte que de plus en plus de travailleurs quittent leur emploi. C'est dans ce climat tendu à l'extrême que s'amorcèrent les négociations. L'atmosphère autour de la table de négociation fut à l'image des tensions qui régnaient dans l'usine. Pour toutes les demandes syndicales, la compagnie accusait une fin de non-recevoir. Pour la partie patronale, le comité de négociations était composé des personnages suivants : A.Y. Bethune, gérant de l'usine, R.C. Kelahan, surintendant, C.L. Bailey, assistant-gérant, A.B. Courtney, directeur de l'usine, R.H. Perrier, interprète, H.V. Thomson, chef du personnel et Pierre Paquin, métallurgiste. Pour la partie syndicale, le comité était formé de: moi à titre de président, Donald Pepin, vice-président, J. Claude Socqué, secrétaire, Laurent Blanchette, membre de l'exécutif et Denis Vallière, également membre de l'exécutif. Le chef négociateur pour la compagnie était Pete Regan, avocat de Toronto. Le négociateur pour le syndicat était Jean Gérin-Lajoie.

Le négociateur Regan se montra d'une arrogance digne des patrons de la compagnie Noranda. Il avait un parfait dédain de la langue française et demanda un interprète. Bien que Jean Gérin-Lajoie et moi parlions l'anglais, nous avons aussi demandé un interprète. Ce qui enrageait Pete Regan, c'est que Gérin-Lajoie et moi comprenions ce qu'ils disaient entre eux, mais qu'eux ne comprenaient pas ce que nous disions entre nous. Cela vous donne une petite idée de l'ambiance qui régnait autour de la table de négociations!

La campagne de recrutement dura plus de douze mois. Ce Pete Regan était venu expressément de Toronto pour négocier avec nous. Pour vous donner une idée de l'arrogance de ce négociateur, lisez bien ceci. Un jour, alors que nous négocions une clause d'ancienneté, il nous demanda comment nous ferions pour déterminer l'ancienneté de deux employés engagés le même jour et à la même heure. Nous avons suggéré de se servir du certificat de baptême. Pete Regan n'était pas d'accord, prétextant que l'on ne pouvait se fier aux certificats de baptême des Canadiens-Français, parce que ces registres étaient tenus par des curés et que ces derniers manquaient de crédibilité et de professionnalisme. Quand nous lui avons demandé s'il avait une alternative à nous proposer, il répondit : « *Pourquoi ne pas tirer à pile ou face?* » En guise de réponse à certaines de nos questions, il lui arrivait de cogner sa pipe contre le cendrier et de répondre : « *Horse shit!* »

Nous avons négocié pendant des mois sans avancer du tout sur certaines clauses. Certains jours, nous avons négocié pendant douze à dix-huit heures. L'atmosphère autour de la table devenait irrespirable. Les délais légaux pour la négociation étant expirés, nous avons proposé à la compagnie d'avoir recours à l'arbitrage. Elle refusa. Nous avons alors proposé la conciliation pour dénouer l'impasse. La compagnie accepta sans s'engager à accepter les recommandations du conciliateur. Fidèle à elle-même, la compagnie Noranda refusa les recommandations du conciliateur. L'une des clauses majeures que la compagnie ne voulut pas reconnaître fut que le texte français ait préséance sur le texte en anglais dans la convention collective.

Nous n'avions d'autre choix que d'aller en grève, ce que nous avons fait. Cette grève ne fut pas de très longue durée. Devant la pression exercée par l'opinion publique sur les travailleurs à l'intérieur de l'usine, nous avons été contraints de faire des concessions sur les salaires et sur certaines clauses normatives. Mais nous avons tenu bon sur la prédominance du texte français devant la Loi.

Nous avons finalement signé une première convention collective de travail où le texte français avait prédominance devant la Loi du travail du Québec. C'était une première au Québec. Nous étions conscients que ce texte ferait jurisprudence dans d'autres conventions collectives de Noranda au Québec. Pour les travailleurs de Valleyfield, ce fut une grande victoire morale et un sentiment de fierté collective. D'un seul coup, nous faisons partie de la mouvance de la Révolution tranquille. Nous avons perdu plusieurs petits combats, mais nous avons gagné le plus grand et le plus important : celui de la dignité.

Après la signature de la convention de travail, les gars rentrèrent au travail à reculons. Les contremaîtres, les agents doubles, les briseurs de grève et les provocateurs furent plus actifs que jamais. L'intimidation, les menaces, les fausses promesses et le harcèlement s'érigèrent en système. En ce qui me concerne, j'étais l'homme à abattre. On changea mes tâches constamment.

Plusieurs fois pendant un même quart de travail, on me fit nettoyer la fournaise à une température très élevée pour ensuite me faire travailler dehors par des températures très basses. Certains soirs, deux contremaîtres et un gérant me surveillèrent, chronomètre en mains et montre au bras, afin de mesurer la cadence de mes déplacements vers le monte-charges. Ces tactiques étaient de la provocation et du harcèlement visant à me faire quitter le travail et la compagnie. C'était une façon bien connue de démembrer un syndicat!

Un soir, une explosion se produisit dans la fournaise à laquelle je travaillais, ce qui arrivait de temps à autre. Je fus brûlé au visage et au dos par le zinc en fusion. Mon linge prit feu. Des travailleurs me déshabillèrent sur le plancher avant que je ne sois conduit à l'hôpital. Un travailleur électricien perdit un pied quand du métal en fusion coula dans sa botte. Quand il retira son pied de la botte, il n'y avait plus de chair... Ceux qui travaillaient sur les cuves d'acide n'avaient pas d'habits de caoutchouc. Ainsi, à la fin de leur quart de travail, ils se retrouvaient presque nus!

Vous comprendrez que dû à ces mauvaises conditions de travail et à l'attitude provocatrice des contremaîtres, les griefs contre Canadian Electrolytic Zinc Limited, filiale de Noranda, s'accumulèrent à un rythme effarant. La compagnie refusa systématiquement de régler les griefs. Une fois toutes les étapes de la procédure de règlement des griefs épuisées, nous n'avions plus le choix : il fallut aller en arbitrage.

Selon la convention collective, les deux parties devaient s'entendre sur le choix d'un juge. Pour vous donner une idée de la mauvaise foi de la compagnie, il fallut parfois des mois avant d'en venir à une entente sur le choix d'un juge. D'une liste de dix noms de juges que nous lui soumettions, il arriva souvent que la compagnie n'en accepte aucun. Selon toutes apparences, elle n'avait pas confiance aux juges canadiens-français. Un jour, elle accepta le juge A.B. Gold, mais elle a vite déchanté, car il nous a donné raison dans son jugement. Ce juge nous apparut comme un homme juste et impartial. Par la suite, la compagnie ne voulut jamais l'accepter pour arbitrer un litige entre les deux parties. C'est pour cette raison qu'il fallait des mois avant que la cause d'un travailleur soit entendue.

Un jour, Normand Chénier eut un litige de taille avec la compagnie. Le dénouement de ce différend fit jurisprudence dans les relations ouvrières. La compagnie le savait et c'est pourquoi elle engagea l'un des meilleurs avocats en droit du travail de l'époque. Le différend portait sur la date d'engagement du plaignant qui remontait à deux ans. Il devait commencer à travailler le lundi 6 septembre. À cette date, Chénier était apte à se présenter au travail. Entre-temps, son père décéda. Normand Chénier demanda et obtint la permission de ne se représenter au travail que le mercredi suivant, soit le 11 septembre. Après deux ans, la compagnie prétendit que

l'ancienneté de Normand Chénier commençait le 11 septembre. Le syndicat qui le défendait prétendait que son ancienneté débutait le 6 septembre, date de la signature de son contrat d'engagement et de la réception de son insigne d'employé.

La date d'ancienneté était importante pour l'employé Chénier, car entre le 6 et le 11 septembre, la compagnie avait engagé une douzaine de travailleurs. Cela voulait dire qu'advenant une mise à pied ou une promotion basée sur l'ancienneté, une douzaine d'autres travailleurs auraient éventuellement passé devant lui.

Au matin du 23 septembre 1965, date à laquelle devait avoir lieu l'audition des parties au palais de justice de Valleyfield, après de longs mois d'attente, notre procureur, Maître Trudel, me téléphona de Montréal pour m'apprendre qu'il ne pouvait pas plaider ce matin-là. Il ajouta : « *Nous pourrions reporter l'audition à une date ultérieure!* » Alors, je me précipitai au téléphone pour informer le principal intéressé, Normand Chénier. Celui-ci fut abasourdi. Cela faisait des mois qu'il attendait cette audition! Alors, il me demanda de remplacer Maître Trudel. J'objectai, prétextant que je n'étais pas avocat et évoquai d'autres raisons. Mais Chénier me répondit que je connaissais le litige entre lui et la compagnie, puisque c'était moi qui avais mené son dossier jusqu'à l'arbitrage. De plus, il ajouta : « *Tu sais, Charles, Trudel ne se sent pas capable de plaider ma cause devant Maître Marin Dion, le procureur de la compagnie.* » C'était aussi mon opinion, car Maître Trudel m'avait dit que nos chances de gagner cette cause devant Maître Marin Dion, qui était un formidable plaideur en droit du travail, étaient très minces.

Enfin, ce matin-là, je pris la décision de défendre la cause de Normand Chénier au palais de justice de Valleyfield. Aussitôt, je rappelai Maître Trudel pour l'informer de ma décision et pour lui dire de ne pas reporter l'audition. Celui-ci s'excusa. Comme Chénier, j'avais compris qu'il ne voulait pas perdre une cause au palais de justice de Valleyfield!

Nous nous sommes donc présentés au palais de justice de Valleyfield vers 10 heures. Le procureur et les dirigeants de la compagnie, M.R.C. Kelahan et d'autres, étaient déjà rendus. Un peu plus tard, pendant que nous attendions devant le palais de justice, le Juge Armand Sylvestre, des Sessions de la paix de Montréal, arriva. L'un de nos membres du syndicat, trouvant que le juge ressemblait au Général de Gaulle, est allé le lui dire. Cela eut l'air de lui plaire, d'autant plus que ce n'était pas la première fois qu'on lui faisait cette observation.

Dès l'ouverture de la cour, Maître Marin Dion s'employa à démontrer au juge qu'il n'était même pas nécessaire d'entendre des témoignages, ni même de poursuivre les plaidoyers plus longtemps, puisque la coutume voulait que, dans les industries de la région, dont il produisit une liste, l'ancienneté d'un travailleur débutait dès l'instant qu'il avait effectivement commencé à travailler. Évidemment, il souligna avec insistance que ce n'était pas du tout le cas de Normand Chénier. De plus, Maître Dion s'employa à tenter d'abaisser dans l'esprit du juge le plaignant et les membres du syndicat, dont moi-même. Chaque fois qu'il eut à mentionner le nom de Normand Chénier en s'adressant au juge, il disait « *l'individu Chénier* ». Quand il s'agissait de moi, il disait « *Bouchard ou Monsieur Bouchard* ». J'observai le juge pour voir s'il se rendait compte de la manœuvre de l'avocat de la compagnie, mais je ne décelai aucun signe évident qui m'aurait permis de croire que oui.

À quelques reprises, je répliquai au procureur de la compagnie en nommant les gens de la compagnie par leur titre ou en les appelant « *Monsieur* ». Quand je m'adressais au procureur de la compagnie, je l'appelais Maître Dion. J'expliquai au juge que le grief de Normand Chénier ne pouvait se comparer à certaines pratiques et coutumes des industries de la région sans tenir compte de l'existence de conventions collectives et contrats qui réglementent l'ancienneté. J'invoquai donc le fait que l'on ne pouvait pas s'en remettre aux coutumes établies, puisque dans le présent grief, tout était prévu dans notre convention collective.

À un moment donné, comme l'argumentation devint de plus en plus agressive de part et d'autre, je me demandai comment faire prendre conscience au juge de la tactique de Maître Dion. Alors, dans ma réplique, m'adressant au juge, je me permis d'appeler le procureur de la compagnie « *le père Dion* ». La réaction de l'avocat fut immédiate. Tout en ramassant ses papiers, il fit semblant de vouloir quitter l'audition si le Juge Sylvestre ne me rappelait pas à l'ordre. Alors, le juge lui ordonna de s'asseoir et à moi, de retirer mes paroles. Le juge continua en lui disant qu'il avait noté, à quelques reprises, son manque de respect pour les personnes représentant le syndicat et surtout pour le plaignant, Normand Chénier. De plus, il ajouta : « *Le plaignant, c'est Monsieur Chénier.* » En me désignant, il dit : « *Celui-ci, c'est le président du syndicat. Moi, je suis le Juge Armand Sylvestre et non Armand Sylvestre. Vous, vous êtes Maître Marin Dion et, depuis le début des audiences, le président du syndicat s'est toujours adressé à vous en déclinant votre titre. Ce ne fut pas votre cas, Maître Dion. J'ai noté votre comportement depuis le début des audiences. Si vous avez pensé abaisser dans mon esprit le syndicat, son représentant et le plaignant, vous vous êtes trompé! J'ai demandé au président de retirer ses paroles et à vous, de faire de même et de continuer à plaider.* » Ma tactique avait obtenu les réactions désirées de la part du juge. J'en fus content. Maître Dion perdit la belle assurance qu'il affichait depuis le début. Ce fut merveilleux! Je venais d'obtenir un *knock out* technique contre la compagnie Noranda!

Un mois plus tard, soit le 6 octobre 1965, le jugement en six pages du Juge Sylvestre tomba et fut comme un baume pour Normand Chénier et moi. Il avait attendu cette décision pendant des mois. Cette dernière corrigerait une grande injustice envers lui. Pour moi qui n'étais pas avocat, je venais de remporter une double victoire : la première contre Noranda, la deuxième contre un éminent juriste en droit du travail, à l'emploi de la compagnie Canadian Electrolytic Zinc Limited.

Ce que voulait la compagnie, ce n'était pas compliqué : c'était de démembrer le syndicat par les départs volontaires de ses membres fondateurs, dont moi, le président. Les moyens employés par la compagnie furent multiples : des départs et des congédiements pour indiscipline ou gestes posés contre des contremaîtres ou des cadres, y compris des arrêts de travail illégaux. Les moyens pour y parvenir furent le harcèlement ainsi que la fatigue physique et morale.

J'étais totalement conscient des tactiques de la compagnie. C'est pourquoi je m'efforçai de demeurer sur place le plus longtemps possible! Je ne voulais pas laisser tomber les travailleurs et le syndicat que j'avais fondé au prix de tant de sacrifices! Évidemment, j'en payai le prix sur les plans physique, moral et familial...

Les griefs s'accumulèrent à un rythme constant, sans que la compagnie ne pose de gestes de bonne foi pour les régler. Des mois s'écoulèrent dans l'attente d'arbitrages devant des juges. Avec toutes ces manœuvres orchestrées par la compagnie, la table était mise pour une épreuve de force majeure. Dans le fond, on pouvait croire que c'est ce que voulait la compagnie! L'étincelle qui mit le feu aux poudres fut déclenchée par le contremaître Anderson. Un jour, celui-ci se permit de jurer en anglais contre certains travailleurs. Ceux-ci allèrent se plaindre au syndicat, qui déposa aussitôt une plainte à la compagnie. Celle-ci, au lieu de réprimander son contremaître, ne répondit pas au grief.

Comme une traînée de poudre, la nouvelle se répandit à la grandeur de l'usine. Des travailleurs furent suspendus et réprimandés. La colère atteignit son comble quand Anderson récidiva. Il s'en suivit des escarmouches et bientôt, ce fut un mouvement général de débrayage. Ce débrayage ou cette grève spontanée était illégal, selon le Code du travail, puisqu'il survenait pendant que la convention collective était en cours. En très peu de temps, les travailleurs vidèrent l'usine et se retrouvèrent de l'autre côté de la barrière. Celle-ci fut cadenassée et des piquets de grève furent érigés.

Ce fut le début d'un conflit du genre de celui de Murdochville et de celui de l'amiante qui avaient si bien marqué le règne de Noranda au Québec. Cela se passa le mardi 14 juillet 1965. À partir de ce moment, Noranda montra de plus en plus son vrai visage. Immédiatement, la police provinciale arriva. Les policiers se contentèrent de rester à une certaine distance de nous. Ils demandèrent à me parler pour leur expliquer ce qui se passait et pourquoi cette grève avait été déclenchée. Aussitôt, des hélicoptères survolèrent au-dessus de nous à basse altitude, soufflant de la poussière et du gravier pour nous intimider.

Le lendemain, un huissier se présenta chez moi pour me signifier un bref d'assignation de 15 000 dollars et une demande d'injonction permanente et absolue. Il m'était interdit de m'approcher à moins de cinq kilomètres de l'affinerie de zinc de Valleyfield.

Quelques jours après, la tension fut à son comble parmi les travailleurs. La compagnie en profita pour répandre sa propagande haineuse dans les médias et la ville de Valleyfield. Des tracts circulèrent, portant les messages suivants : « *Valleyfield, deuxième Murdochville!* », « *Le sang va couler à Valleyfield!* ».

Bientôt, le ministre du Travail fut saisi de la question. Il essaya d'intervenir par une médiation, mais la compagnie ne voulut rien savoir. Le député Cadieux essaya timidement à son tour, sans plus de succès. René Lévesque, alors ministre des Ressources naturelles, fit de virulentes sorties contre Noranda, lui demandant de se civiliser ou de laisser à d'autres le soin d'exploiter nos ressources naturelles. Noranda agissait comme si elle était elle-même la loi!

Comme nos grévistes étaient en plein champ et devant la barrière, sur la ligne de piquetage, il leur fallait des abris quelconques pour se protéger des intempéries. Je me rendis rencontrer Monseigneur Caza pour emprunter des tentes de scouts. Celui-ci refusa. Alors, les hommes transportèrent des roulottes et de petites tentes.

Dans la ville, la plupart des marchands dénonçaient le syndicat, qu'ils disaient être des agents provocateurs communistes et socialistes. Dans les lieux publics et les tavernes, il y eut plusieurs règlements de comptes entre grévistes et briseurs de grève, communément appelés des « *scabs* ».

Bientôt, le conflit dégénéra et devint incontrôlable. La compagnie fit venir des agents provocateurs. Je fus poursuivi presque jour et nuit par des individus à la solde de la compagnie. Des automobiles se stationnaient autour de ma résidence et me suivaient aussitôt que je quittais la maison. En très peu de temps, le conflit se transporta sur le plan politique. Des groupes indépendantistes, avec à leur tête Pierre Bourgault, plantèrent leurs tentes dans un champ, face à l'usine de la compagnie. La route menant à l'usine fut pavée de drapeaux du Québec. Des haut-parleurs furent installés sur chaque poteau de téléphone.

Jour et nuit, ces derniers diffusaient des chants et des slogans patriotiques et révolutionnaires, tels « *Ça ira, ça ira, les aristocrates, on les pendra!* », sans compter les injures contre la compagnie Noranda. À tout cela s'ajoutaient les hélicoptères de la compagnie qui survolaient la scène à basse altitude, déposant à l'intérieur de l'usine des briseurs de grève et des armes, tels des carabines 303 ainsi que des réfrigérateurs et des sacs de couchage. Ce pont aérien rendit nos grévistes nerveux et agressifs.

À un moment donné, les Chevaliers de l'indépendance de Reggie Chartrand arrivèrent de Montréal à motocyclette. On lança des cocktails Molotov. Un travailleur du nom de Chevrier, qui était demeuré à l'intérieur pour des raisons inconnues, ne put se rendre auprès de sa femme qui accouchait. Nous nous sommes toujours posé des questions à ce sujet, car on aurait pu facilement faire évacuer ce travailleur, à moins que Noranda avait décidé de s'en servir comme propagande antisyndicale. Ajoutez à cela la police provinciale, stationnée sur les grands artères aux différentes sorties de la ville et vous aurez le portrait d'une ville assiégée. Ajoutez aussi à tout ce cirque les médias qui s'en donnaient à cœur joie et qui ne cessaient de me poursuivre. Vous aurez deviné que toute cette pression et ces nuits sans sommeil ont tôt fait d'ébranler ma santé physique et mentale.

Sans entrer dans tous les détails des événements qui marquèrent cette lutte des travailleurs de Valleyfield, comme ceux de Murdochville, de l'amiante et d'ailleurs au Québec, je vais quand même vous énumérer quelques incidents qui, je l'espère, serviront à jeter un peu la lumière sur des luttes pas très lointaines qui ont jalonné l'histoire de ceux qui se sont battus contre l'asservissement des Québécois par des compagnies multinationales. Ces détails sont peut-être nécessaires pour rappeler aux générations qui n'ont pas eu à mener ces combats qu'ils doivent demeurer vigilants pour ne pas perdre leurs acquis. Je crois qu'il est important de rappeler aux Québécois d'aujourd'hui que ce qui leur semble aller de soi n'était pas du tout évident, il y a 40 ou 50 ans. Il fallut se battre pour obtenir la dignité au travail, le droit de parler français et de recevoir des directives dans cette même langue au sein de l'industrie et des services. Il ne faudrait pas, pendant que nous dormons, perdre ces droits!

Revenons maintenant à notre grève illégale à la compagnie Canadian Electrolytic Zinc de Valleyfield et aux événements qui marquèrent celle-ci, tout autant que moi. Les élus, comme le ministre des Richesses naturelles, Monsieur René Lévesque, le député du comté de Beauharnois, Monsieur Cadieux, et le maire de Valleyfield, Monsieur Cauchon, furent appelés à intervenir dans le conflit. C'est à cette occasion que René Lévesque somma Noranda de se civiliser ou de quitter. C'est aussi à cette occasion que le Rassemblement pour l'indépendance nationale, soit le RIN de Pierre Bourgault, et les Chevaliers de l'indépendance du Québec de Reggie Chartrand intervinrent. Tout en voulant nous aider, ils nous nuisaient. Je tentai d'expliquer à Pierre Bourgault qu'il me mettait dans une mauvaise situation en me demandant de l'appuyer en ma qualité de président du syndicat, puisque je représentais des travailleurs de toutes allégeances politiques. C'est alors que les choses se gâtèrent entre Bourgault et moi. Il m'annonça qu'il allait prononcer un discours le soir, au Parc Sauvé, et qu'il allait pourfendre les élus et les autorités religieuses de Valleyfield. Je n'étais pas d'accord avec lui. Je savais que les membres de mon syndicat étaient divisés sur le plan politique et que même s'ils appréciaient l'appui des mouvements indépendantistes à notre cause, ils n'étaient pas encore gagnés à l'indépendance du Québec. Je savais aussi que la population de Valleyfield ne verrait pas d'un très bon œil que l'on insulte son clergé et ses élus municipaux. Donc, je n'étais pas d'accord avec la démarche et les moyens préconisés par Pierre Bourgault et je le lui fis savoir. Alors, une discussion très virile s'en suivit entre Pierre et moi. Je lui prédis qu'il n'aurait pas la chance de terminer son discours, puisque la ville était entourée de policiers provinciaux. Il me répondit qu'il s'en foutait, que cela faisait du bien de manger des coups de matraques de temps en temps et que c'était cela qui nous manquait. J'objectai, en disant que l'on n'aurait même pas besoin de la police provinciale, puisque la quarantaine de policiers municipaux allaient suffire pour son arrestation. Il ne fut pas de mon avis. Comme la discussion dégénérait, des membres de mon syndicat s'interposèrent pour mettre fin aux tergiversations qui, tôt ou tard, allaient tourner au vinaigre.

Après avoir annoncé l'événement dans les haut-parleurs en après-midi, nous nous rendîmes au Parc Sauvé en début de soirée. La grosse foule attendue ne se montra pas. La population appréhendait la violence. Les gens passèrent, mais ne s'arrêtèrent pas. Cependant, les policiers municipaux se tenaient un peu à l'écart, prêts à intervenir.

Comme il l'avait promis, Pierre Bourgault monta sur l'estrade et commença son discours, avec le talent d'orateur et l'attitude de tribun qu'on lui connaissait. En introduction, il traça un bref parcours du comportement antisyndical de la compagnie Noranda et du conflit des travailleurs de la Canadian Electrolytic Zinc de Valleyfield et du mépris de la multinationale pour les Canadiens-Français. Comme d'habitude, il entra rapidement dans le vif du sujet. Après avoir dénoncé le Code du travail du Québec qui permettait aux grosses compagnies anglophones de profiter de nos richesses naturelles et d'exploiter les francophones du Québec, il tomba à bras raccourcis sur les autorités municipales et son maire, Robert Cauchon, sans oublier les députés provincial et fédéral. Le clergé aussi en prit pour son rhume! Tous furent accusés, en des termes pas toujours catholiques, de prendre partie pour le capitalisme au détriment de la classe ouvrière.

La foule n'était pas très nombreuse. Les gens se tenaient à distance. Des jeunes et des badauds écoutaient de loin, sans trop s'approcher. Mais quand Pierre Bourgault lança ses jurons et ses dénonciations virulentes contre tous ces serviteurs du pouvoir étranger qui colonisaient le Québec, les policiers encerclèrent l'estrade et l'amènèrent. Il y eut bien des manifestations de la part des Chevaliers de l'indépendance et de certains membres de notre syndicat, mais la foule n'eut pas de réactions de fond et ne fit pas montre de trop d'hostilité.

Nous étions au début de la Révolution tranquille. La population n'était pas encore prête à entreprendre des actions violentes pour se libérer de ses exploiteurs. Malgré cela, il y eut quelques échauffourées au cours de la nuit dans Valleyfield. Un cocktail Molotov fut lancé dans la porte de la prison de Valleyfield où était détenu Pierre Bourgault.

De mon côté, je suivis la situation de près. Je me rendis chez un avocat pour lui demander d'entreprendre des démarches en vue de la remise en liberté de Pierre Bourgault. Après consultation auprès des autorités judiciaires, je me résignai à tenir en pleine nuit une réunion d'urgence du conseil exécutif du syndicat afin de décider si l'on pouvait sortir une petite somme d'argent pour la caution de remise en liberté de Pierre Bourgault. Un peu plus tard dans la nuit, fort de l'accord unanime de l'exécutif, je me rendis au palais de justice. Pierre Bourgault fut remis en liberté provisoire en attendant de comparaître.

Quelques jours plus tard, je reçus un coup de téléphone en provenance de Montréal. C'était Pierre Bourgault. Il s'excusa de ne pas avoir tenu compte de mes objections. J'admirai sa franchise et sa sincérité. L'incident causé par notre dispute fut clos. J'ai toujours admiré cet homme qui avait tant à cœur l'affranchissement dans tous les domaines du peuple québécois.

La grève se poursuivait, toujours accompagnée de ses conséquences prévisibles et imprévisibles. Les injonctions et les brefs d'assignments pleuvaient dru. Souvenez-vous qu'une injonction de la Cour supérieure m'interdisait de m'approcher à moins de cinq kilomètres de l'usine Noranda de Valleyfield. C'était donc embêtant pour moi comme président, de ne pouvoir me rendre sur la ligne de piquetage pour informer les grévistes des derniers développements!

Or, par une nuit pluvieuse, je décidai de passer outre à l'injonction pour me rendre sur la ligne de piquetage, en face du bureau de la compagnie Noranda. Après avoir distribué des sandwiches et du café aux grévistes, je montai sur un petit camion pour adresser la parole aux piqueteurs, histoire de les encourager et de les informer un peu de la marche à suivre pour les prochains jours. Les hommes avaient besoin d'encouragements et de connaître les derniers développements. De plus, près de la barrière, ils étaient sans abri. Ce que je ne savais pas, c'est que la compagnie avait installé un appareil photo à infrarouge, muni d'un téléobjectif, dans une fenêtre du deuxième étage du bureau, face à la barrière. Vous pensez bien que la compagnie, qui ne lésinait pas sur les moyens, venait d'obtenir la preuve que je n'avais pas respecté l'injonction! De plus, la compagnie Noranda, par l'intermédiaire de son espion, avait visité les restaurants en se faisant passer pour un membre du syndicat envoyé par moi afin de se faire remettre une copie de la facture des sandwiches et du café que j'avais achetés. Le lendemain, je reçus un avis de comparaître en cour pour non-respect de l'injonction. Je peux vous dire qu'à ma comparution, je constatai que la compagnie avait un très bon appareil, car les photos, même prises de nuit, étaient impeccables!

Vous pensez bien qu'après tous ces événements et après consultation auprès des procureurs du syndicat, nos chances de nous en sortir en cour étaient plutôt nulles! Entre-temps, une lettre recommandée de la compagnie m'annonça que j'étais congédié ainsi que onze membres du syndicat. Parmi les douze travailleurs congédiés, il y avait tous les membres de l'exécutif syndical, dont moi-même. La compagnie venait de démembrer le syndicat!

Que faire, dans pareil cas?... Continuer la lutte et s'enfoncer davantage dans l'illégalité face à la compagnie, mais aussi face à la loi? Nous avons donc passé des nuits entières à chercher un moyen de nous en sortir. Le syndicat était tenu responsable, lui aussi, de la grève illégale de ses membres et avait écopé d'injonctions pour des montants atteignant des centaines de milliers de dollars! Alors, le syndicat, lui aussi, intenta des poursuites contre la compagnie. Mais même en présumant que nous allions gagner ces poursuites en cour, nous ne faisons pas le poids face aux accusations de grève illégale et de non-respect d'injonctions.

Après consultation auprès des procureurs de la firme d'avocats Guy, Merrill, Desaulniers et après avoir mandaté Maître Desaulniers d'entreprendre des discussions avec les procureurs de la compagnie, celle-ci consentit finalement à laisser tomber les poursuites contre le syndicat, mais elle maintenait les douze congédiements ainsi que les poursuites contre moi et les onze autres membres de l'exécutif syndical. Ce fut un moindre mal... Nos procureurs nous conseillèrent d'accepter ce compromis. Même congédié, je demeurais toujours président du syndicat, mais je n'étais plus avec les travailleurs dans l'usine.

Vous comprendrez que ce ne fut pas chose facile de faire accepter ce compromis aux membres. Certains se révoltèrent encore plus contre la compagnie et d'autres contre le syndicat, qu'ils accusaient de s'être mis à genoux devant la compagnie. Ce fut une période très dure et très marquante de ma vie syndicale...

Une assemblée fut convoquée pour expliquer la situation de compromis qui était intervenue entre nos procureurs et ceux de la compagnie. Cette assemblée fut des plus houleuses. Certains voulaient poser des gestes graves contre la compagnie, d'autres contre nous, les membres de leur syndicat. La situation fut des plus confuses. Cela faisait l'affaire de Noranda. Certains représentants syndicaux de Montréal, qui avaient été acclamés au début de la grève, ne purent plus mettre les pieds dans la ville de Valleyfield. Seul Jean Gérin-Lajoie osa y venir pour m'aider à reprendre le contrôle de la situation, qui était très explosive. C'est ce qu'il fit à quelques reprises. Jean Gérin-Lajoie était le directeur des Métallos pour le Québec et les Maritimes.

Un jour, alors que Jean et moi circulions dans la ville, nous avons remarqué une voiture dans laquelle prenaient place quatre individus aux verres fumés. En certains endroits, ils tentèrent toutes sortes de manœuvres pour nous coincer. Nous avons réussi à leur faire faire certains détours pour finalement arriver au poste de police. De là, ils furent rattrapés et fouillés par celle-ci, qui découvrit un fusil et des bâtons de base-ball. Ces individus étaient de l'extérieur et, de toute évidence, ne connaissaient pas la ville. C'est cela qui nous permit de les semer pendant un certain temps pour arriver jusqu'au poste de police. Par qui ces hommes de main de l'extérieur de Valleyfield avaient-ils été engagés? Nous ne l'avons jamais su, mais nous avons de sérieux doutes au sujet de J. Arthur Donald.

Un soir, après une assemblée, Jean Gérin-Lajoie et moi allâmes souper au Manoir de l'Île, à l'extérieur de la ville pour faire le point sur la situation. À un certain moment, dans la soirée, le propriétaire vint vers nous, tout apeuré, en nous disant que son auberge était cernée d'automobiles et de gens sous l'effet de l'alcool qui réclamaient notre présence. Certains arrivèrent à toute vitesse en klaxonnant. D'autres crièrent : « *On veut voir le président!* » Le président, c'était moi. Des travailleurs, la bouteille à la main et sous l'influence de l'alcool, hurlèrent des injures et des jurons contre les dirigeants syndicaux et la compagnie qu'ils mettaient dans le même sac. À un certain moment, ils crièrent qu'ils allaient entrer nous chercher si nous ne sortions pas. Certains crièrent : « *Lajoie, on sait que tu es là. Tu es mieux de sortir, car on va te mettre dans ton cercueil!* » D'autres crièrent : « *C'est Bouchard, le président, qu'on veut voir.* » Le propriétaire de l'auberge vint nous dire qu'il avait verrouillé les

portes, mais qu'il craignait qu'on les enfonce! En plus de Jean Gérin-Lajoie et moi, il y avait quatre ou cinq membres de l'exécutif de notre syndicat. Ils ne savaient pas quoi faire. De toutes façons, ce n'était pas tellement eux que les gars voulaient voir. Alors, je dis à Jean que c'était à moi, comme président, qu'il convenait d'aller les rencontrer. Lajoie hésita et, ensuite, me dit que s'ils s'en prenaient à moi, qu'il sortirait à son tour.

Je me levai et sortit. Je m'attendais au pire, mais je savais aussi que j'avais toujours eu la confiance des membres du syndicat. Ce que je craignais le plus, c'était l'état d'ébriété de plusieurs d'entre eux et de certains agents provocateurs qui auraient pu s'infiltrer parmi nos membres. Aussitôt qu'ils m'aperçurent, il y eut des réactions confuses et certains applaudissements. Je marchai directement au milieu d'eux. Cela eut un effet de surprise et l'agitation commença à s'apaiser. Je leur demandai de m'écouter, s'ils voulaient des explications et des renseignements. La plupart se calmèrent, mais certains lancèrent des jurons et levèrent les poings. Alors, je leur répliquai que ce ne serait pas tellement glorieux de s'en prendre à leur président, seul au milieu d'eux! De nouveau, ce fut le calme et plusieurs approuvèrent ce que je venais de dire.

Je leur expliquai la situation, tout en les assurant que j'étais toujours leur président, même si je n'étais plus dans l'usine. J'ajoutai que j'allais continuer à m'occuper des griefs et que le syndicat me payait mon salaire jusqu'à ce qu'ils élisent un nouveau président. Il y eut plusieurs questions de leur part auxquelles je répondis franchement. Ils crièrent qu'ils allaient quitter leur emploi si la compagnie ne me rengageait pas. Je leur répondis que la compagnie ne le ferait jamais et que, de toutes façons, notre grève était illégale au sens de la loi, puisque nous avions débrayé spontanément, sans en aviser la compagnie. Cela les calma et, tout en vociférant contre la compagnie, ils demandèrent à Jean Gérin-Lajoie de venir leur parler.

Jean apparut aussitôt dans la porte en chemise blanche, ce qui le rendait très visible à la lumière des phares d'automobiles. Jean, qui avait l'habitude des foules et des rassemblements houleux, leur parla sans ménagements, mettant cartes sur table. Il leur demanda s'ils croyaient que leur syndicat était utile à l'intérieur de l'usine et s'ils voulaient le garder. Ils répondirent que oui, mais qu'ils ne voulaient pas que les dirigeants de Montréal se mêlent des affaires de la filiale de

Valleyfield. Jean leur répondit que leur syndicat local faisait partie de la Fédération des travailleurs du Québec (FTQ) et qu'ils devaient être solidaires des syndicats de Murdochville, de Noranda ainsi que de tous les autres syndicats des mines et de la métallurgie du Québec. De plus, il leur expliqua que seul le Syndicat des métallurgistes unis d'Amérique, les Métallos, pouvait les sortir du pétrin dans lequel se retrouvait le local de Valleyfield.

Il leur demanda de retourner au travail et de demeurer unis à l'intérieur de leur syndicat local, autour de leur président et de l'exécutif qui demeuraient en fonction dans un local à l'extérieur de l'usine. De plus, il leur promit de payer des salaires aux membres du syndicat congédiés, dont moi, le président. Finalement, il leur promit aussi d'épauler le syndicat de Valleyfield et les travailleurs jusqu'au jour de l'élection d'un nouveau président et d'un nouvel exécutif. Alors, certains protestèrent qu'ils ne voulaient pas un autre président que moi. Je leur répondis qu'ils n'avaient pas à s'en faire, que j'étais remplaçable!

Après ces explications, les esprits se calmèrent. Certains commencèrent à quitter les lieux, d'autres se rassemblèrent par petits groupes autour de nous pour discuter. D'autres encore me serrèrent la main, quelques-uns pleurant parce que j'avais été congédié. Ensuite, les autres membres de l'exécutif se joignirent à nous. Tout se termina par des bons vœux et une bière. Si je vous donne ces détails, c'est pour vous décrire l'état de confusion et de frustrations qui régnait vers la fin de ce combat syndical de la fin de juillet 1965 à Valleyfield.

Je continuai à administrer le syndicat d'un petit bureau de la rue Sainte-Anne à Valleyfield. Ce ne devait être que temporaire. Comme je n'étais pas à l'intérieur de l'usine, je ne pouvais plus rencontrer les travailleurs dans l'usine.

Après un certain temps, nous avons décidé de tenir une assemblée extraordinaire pour élire un nouveau président et un nouvel exécutif parmi les travailleurs de l'usine, ceci afin de normaliser la situation. La vie reprit lentement son cours.

En ce qui me concerne, je n'étais pas sorti de l'auberge! En effet, nous avons levé douze griefs au sujet des douze congédiements. Nous avons décidé que le mien serait le premier à être entendu, afin de tester nos chances de gagner les onze autres. L'audience devant le juge ne devait pas durer longtemps. D'entrée de jeu, la compagnie déposa ses preuves contre moi et elles étaient accablantes. Aussitôt, nos procureurs demandèrent à délibérer entre nous, ce qui fut accordé immédiatement par le juge.

Devant ce qui s'annonçait comme un désastre pour moi et le syndicat, nos procureurs nous suggérèrent de tenter une démarche d'entente à l'amiable avec les procureurs de la compagnie. Cela fut immédiatement entendu. La compagnie laissa tomber les actions contre le syndicat, mais elle maintint les amendes contre son président et certains membres de l'exécutif. De plus, le syndicat dut s'engager à ne pas intenter de poursuites contre la compagnie pour les douze congédiements.

Dans les circonstances, ce ne fut pas une grande victoire, ni une grande défaite pour le syndicat, comme pour la compagnie. Pour nous et le syndicat, cela évita une défaite certaine devant les tribunaux et, pour la compagnie, des coûts exorbitants et des pourparlers devant les tribunaux qui auraient duré des années.

Une fois cette étape franchie, le syndicat réunit les douze travailleurs congédiés, incluant moi-même, pour nous proposer une certaine compensation pour la perte de notre emploi. À part le président et le secrétaire, les dix travailleurs reçurent un certain montant forfaitaire pour les quelques mois nécessaires pour se trouver un emploi. Le syndicat n'était pas obligé d'offrir ces compensations, puisque la grève n'avait pas été ordonnée par les hautes instances syndicales. Mais comme ces dix travailleurs étaient de bons syndicalistes, les hautes instances syndicales les récompensèrent. Quant à moi, le président, le syndicat m'engagea un an à titre de représentant syndical. Je dus faire du recrutement en province et aider à la formation de syndicats locaux dans les usines de Montréal. Le secrétaire, Jos Patafie, accepta aussi de travailler pendant un an à l'organisation syndicale. Ainsi prit fin un dur conflit patronal-syndical qui allait marquer pour longtemps la population et les travailleurs, en particulier ceux qui y furent directement impliqués, dont moi-même.

Ce conflit s'inscrivit dans la foulée des fameuses grèves de l'amiante, de Murdochville, d'Arvida et bien d'autres qui ont jalonné le début et le cours de la Révolution tranquille qui ne fut pas si tranquille par moments! Il faut dire que les vrais débuts de la Révolution tranquille se firent au lendemain de la Guerre de 1939 à 1945. Pour pouvoir changer des choses, j'avais choisi le syndicalisme et la lutte aux côtés de mon ami Théo Gagné, tout comme des Chartrand, Bourgault, Chaput et autres.

La compagnie Noranda, qui s'était débarrassée de moi à Valleyfield, ne pensait certainement pas me revoir de sitôt rôder et organiser des syndicats près de ses usines et de ses mines! C'était sans compter sur ma détermination à rassembler les travailleurs du Québec en associations pour mieux défendre leurs droits.

Pendant l'année où je fus à l'emploi des Métallurgistes ou, si vous préférez, des Métallos, je participai avec succès à l'implantation de syndicats aux mines et usines suivantes du Groupe Noranda : Murdochville dans sa phase finale, Noranda Copper & Brass, Canada Wires & Cables, Matagami Lake Mines, Canadian Steel Wheel et plusieurs autres fonderies et mines de l'Abitibi.

À part ces grosses filiales de Noranda Mines, je participai à la syndicalisation de plusieurs usines et chantiers moins importants sur le plan industriel, mais importants pour leurs travailleurs. Parmi ces compagnies, il y eut la compagnie Dufresne de Rivière-des-Prairies, qui engageait des travailleurs immigrants portugais qu'elle sous-payait; il y eut aussi B.K. Jold de Ville Saint-Laurent et G.F. Godsall de Saint-Thimothée. Je travaillai en Abitibi, jusqu'à Normétal.

Parlant de Normétal, il faut que je vous raconte un fait. Pendant la période d'organisation syndicale à Valleyfield, Jean Gérin-Lajoie fit venir, précisément de Normétal, un jeune mineur du nom de Clément Godbout, pour me donner un coup de main dans la mise sur pied du local des Métallos. J'ai bien aimé travailler avec ce jeune homme de Normétal. Clément Godbout était un syndicaliste convaincu et un travailleur infatigable. Après avoir travaillé à Valleyfield, il oeuvra à différents endroits du Québec, pour finalement entrer au siège social des Métallos et devenir plus tard le directeur des métallurgistes du Québec.

Au cours de l'année passée comme représentant syndical pour les Métallos, je travaillai presque jour et nuit, tantôt au bureau à composer des tracts, tantôt aux barrières des usines pour distribuer ces mêmes tracts aux travailleurs. Toujours sur les routes ainsi que dans des salles surchauffées et enfumées, dormant trois ou quatre heures par nuit, j'ai épuisé ma santé qui, un jour, flancha.

Après un an au service du Syndicat des métallurgistes d'Amérique, je retournai à Valleyfield. J'aurais aimé travailler à l'organisation syndicale de façon permanente, mais je dois le dire, il y avait, à l'intérieur du syndicat, des représentants sans scrupule, pour ne pas dire certaines crapules. Comme je ne pouvais partager les idées et les façons de faire de quelques-uns de ces individus, il fallut que quelqu'un parte. Je suis donc parti.

Quelquefois, pour quelqu'un ou quelque chose, le malheur est bon... Ce fut peut-être une bonne chose pour moi de quitter l'organisation syndicale : je commençais à avoir des vertiges. Je ne m'en apercevais pas, mais j'avais accumulé une grande fatigue accumulée. J'y reviendrai d'ailleurs.

Il y eut un prix à payer d'avoir voulu prendre tous les problèmes des travailleurs sur mes épaules. Je le payai. Mais il y eut aussi des récompenses. Pour moi, la récompense fut d'avoir fait avancer le mouvement syndical, d'avoir instruit et réveiller des travailleurs. Je suis aussi content d'avoir contribué un peu à changer les choses pour laisser entrer un vent nouveau dans nos mentalités. Enfin, à ma façon, j'ai posé une pierre dans l'édifice de la Révolution tranquille au Québec.

Trente ans plus tard, je retournai au bureau des Métallos à Valleyfield. Évidemment, personne ne me reconnut lorsque j'entrai dans ce bureau où j'avais tant de fois siégé comme président du local 6486 des Métallurgistes unis d'Amérique. Cependant, il me fit chaud au cœur de constater que la même charte était toujours accrochée au mur. Sur cette charte apparaît toujours, en grosses lettres gothiques, le nom de Charles Bouchard, président fondateur du local 6486 du syndicat des Métallurgistes unis d'Amérique.

Je fus heureux d'apprendre que ce même syndicat était toujours existant et actif au sein de l'usine de Noranda. Les dirigeants n'étaient plus les mêmes; ils étaient tous jeunes, y compris le président. Quand ils apprirent que j'étais celui qui apparaissait sur la charte comme président fondateur, ils furent heureux de me connaître.

  
PAT BURKE  
DIRECTEUR - DIRECTOR

UNITED STEELWORKERS OF AMERICA  
AU CANADA: AFFILIÉS AU CONGRÈS DU TRAVAIL DU CANADA - AFL-CIO - IN CANADA: AFFILIATED TO THE CANADIAN LABOUR CONGRESS  
6725 DARLINGTON AVENUE, SUITE 300 - MONTREAL 26, P.Q. - CANADA - TELEPHONE: 731-6881

Montréal, P.Q.  
Le 15 octobre, 1964.

LETTRE OUVVERTE

Monsieur Charles Bouchard, président,  
Local 6486,  
Métallurgistes-unis d'Amérique,  
29 rue Montcalm,  
Valleyfield, P.Q.

Cher confrère Bouchard,

Je vous écris des quelques lignes pour, en premier lieu, vous féliciter pour votre élection, par acclamation, au poste de président du local 6486, et au même moment vous remercier ainsi que tous les membres de l'Exécutif et du local 6486 pour le magnifique travail qui a été fait lors de la campagne d'organisation et du vote.

J'espère que dans un avenir très rapproché vous pourrez vous et vos compagnons de travail signer une convention collective de travail qui sera digne de vous.

En terminant je dois vous admettre qu'il fut un plaisir pour moi de travailler avec un groupe de gens aussi formidables et aussi combattifs que tous les travailleurs du local 6486.

Encore une fois, je vous dis merci et je souhaite avoir l'occasion de vous revoir, ainsi que tous les travailleurs de Canadian Electrolytic Zinc Ltd.

Salutations fraternelles;

  
Louis-Philippe Brousseau, représentant  
Service de l'organisation.

/mc  
c.c. A tous les travailleurs  
de Canadian Electrolytic Zinc Ltd.

P.S.: Ci-joint, liste complète des  
officiers et membres du comité de  
négociation.

7



le 27 juillet 1965,

Monsieur Charles Bouchard,  
29 Montcalm,  
Valleyfield, P.Q.

Cher Monsieur Bouchard,

Par ces présentes, Canadian Electrolytic Zinc Limited vous informe de votre congédiement pour cause, lequel prend effet immédiatement.

Des arrangements peuvent être pris avec le Bureau du Personnel pour obtenir toute paye à laquelle vous avez droit, votre livre d'assurance chômage et vos effets personnels.

Bien à vous,

A handwritten signature in dark ink that reads 'H.V. Thomson'. The letters are cursive and somewhat slanted.

H.V. Thomson  
Gérant du Personnel

HVT/lp

*Avis de congédiement pour activités syndicales (« pour cause »).*

A la Compagnie:

Canadian Electrolytic Zinc Limited,  
Valleyfield, Qué.

A l'Union:

Le secrétaire, Local 6486  
Métallurgistes-Unis d'Amérique,  
133, rue Victoria,  
Valleyfield, Qué.

15.02 Tout avis ainsi expédié par la poste sera considéré comme ayant été signifié le jour d'affaires suivant la date de telle expédition. Le reçu d'enregistrement établira la date d'expédition.

**ARTICLE 16  
TERME DU CONTRAT**

16.01 Cette Convention deviendra en vigueur le 17<sup>ième</sup> jour du mois de mars, 1965 et se terminera dans trois (3) ans, i. e., le 16<sup>ième</sup> jour du mois de mars, 1968.

Signée à Valleyfield, Québec.

CANADIAN ELECTRO- LYTIC ZINC LTD.	METALLURGISTES- UNIS D'AMERIQUE, LOCAL 6486
A. Y. Bethune	Charles Bouchard
R. C. Kelahan	Donald Pépin
C. L. Bailey	Jean-Claude Socqué
A. B. Courtney	Laurent Blanchette
R. H. Perrier	Denis Vallières
H. V. Thomson	Jean Gérin-Lajoie
Pierre Paquin	Représentant International.

— 52 —

To The Company:

Canadian Electrolytic Zinc Limited,  
VALLEYFIELD, Quebec.

To the Union:

The Secretary, Local 6486  
United Steelworkers of America,  
133 Victoria Street,  
VALLEYFIELD, Quebec.

15.02 Any notice so mailed shall be deemed given as of the next business day after date of mailing. The registration receipt shall establish the date of mailing.

**ARTICLE 16  
TERMINATION**

16.01 This Agreement shall become effective as of the ~~seventeenth~~ day of March 1965 and shall terminate at the end of three (3) years, i. e. on the ~~sixteenth~~ day of March, 1968.

Signed at Valleyfield, Quebec.

CANADIAN ELECTRO- LYTIC ZINC LTD.	UNITED STEEL- WORKERS OF AME- RICA, LOCAL 6486
A. Y. Bethune	Charles Bouchard
R. C. Kelahan	Donald Pépin
C. L. Bailey	Jean-Claude Socqué
A. B. Courtney	Laurent Blanchette
R. H. Perrier	Denis Vallières
H. V. Thomson	Jean Gérin-Lajoie
Pierre Paquin	International Representative

— 53 —

*Copie de la dernière page de la convention collective signée à Valleyfield le 17 mars 1965 entre Canadian Electrolytic Zinc et le Syndicat des métallurgistes, dont j'étais le président.*



*La rançon de mon zèle :*  
*la maladie et l'expatriation*

**C**omme je l'ai dit précédemment, le prix à payer pour mon militantisme syndical poussé à la limite de mon endurance fut de deux ordres. À toute action, il y a une réaction. Par conséquent, la première réaction au manque de sommeil et de repos fut un genre de *burn out*. La deuxième réaction fut une grande fatigue physique. Je n'avais plus d'énergie. Je voulais tout simplement m'écraser quelque part et ne plus bouger. Je me sentais complètement vidé et épuisé...

J'avais eu quelques signes avant-coureurs de mes défaillances physiques et cérébrales : étourdissements, insomnie, difficulté de concentration ainsi que perte de la notion du temps et de l'espace. Je me disais que ce devait être passager et que bientôt, tout rentrerait dans l'ordre. Je me trompais.

Un soir, alors que je m'apprêtais à aller au lit, je fus plongé dans le noir. J'ai cru que l'électricité avait été coupée, jusqu'à ce que je me rende compte que j'entendais la radio. Donc, l'électricité n'était pas en cause. Après quelques secondes, la lumière revint. Je n'avais pas perdu conscience, mais une sorte de *black out* m'avait complètement plongé dans le noir.

Cela m'arriva à nouveau quelques jours plus tard en écrivant une lettre et ensuite sur la route, à quelques reprises. Cela devint dangereux et inquiétant. Sur la route, je fus chanceux de pressentir ce qui allait m'arriver et d'avoir le temps de me ranger sur le côté.

Un jour, alors que je revenais de Montréal, sur une route que je connaissais par cœur et sur laquelle j'avais conduit des centaines de fois, je perdis mon orientation. J'étais complètement égaré, perdu. Je ne savais plus du tout où j'étais. Alors, je sortis de mon auto et, après avoir marché pendant une dizaine de minutes, je me rendis compte, en lisant les panneaux routiers, que j'étais dans une campagne, à proximité de Saint-Rémi-de-Napierville. Je vous assure que, quand cela m'arrivait, c'était inquiétant et paniquant! Avant de perdre conscience, j'avais des sueurs froides et j'avais chaud. Il m'arriva aussi d'avoir des étourdissements.

De plus en plus, au lieu de s'améliorer, mon état empirait. Prendre la route avec mon automobile devint un cauchemar. À certains moments, des chaleurs m'envahirent. Il me semblait ne plus avoir le contact avec la route et que j'allais perdre le contrôle de mon véhicule. Je voulais n'en parler à personne, de peur de passer pour fou. Je me rendis tout de même compte que, de plus en plus, je devenais un danger pour moi et les autres.

Il me fallut faire quelque chose. Je pris l'habitude de boire de l'alcool pour relaxer et me détendre, mais c'était un cercle vicieux. Plus j'en prenais, moins je dormais et, moins je dormais, plus j'en prenais. Alors, je décidai d'en parler à ma femme Liliane. Celle-ci me conseilla d'aller consulter un médecin. Mais comme j'avais besoin de travailler, je remis cela à plus tard.

Ce fut la première réaction de mon corps aux activités de surmenage auxquelles je m'étais livré pour l'avancement du syndicalisme, tout en travaillant pour gagner ma vie. Je parle des conséquences de mes activités syndicales sur ma santé, mais je dois vous dire que ma femme et mes enfants en payèrent aussi le prix. On ne se rend compte qu'après coup des douleurs et des peines que l'on inflige aux autres par un comportement irascible causé par une tension extrême.

Je ne le dirai jamais assez : je dois une fière chandelle à Liliane d'avoir eu la patience d'endurer cela et d'être intervenue presque malgré moi afin que je me fasse soigner. Évidemment, mes services dans l'armée en temps de guerre m'avaient rendu vulnérable et avaient marqué mon état physique et mental à cause des chocs répétés que j'ai dû subir.

En un mot, pour pouvoir survivre, je fus contraint à me battre et à lutter constamment, moi qui, de nature, n'aimais pas la bagarre. À vouloir combattre l'injustice, il est dangereux, si on n'y prend garde, de causer des préjudices aux autres.

Mes activités syndicales m'avaient marqué comme indésirable dans toute la région de Beauharnois et bien au-delà. Par exemple, un jour, alors que je m'apprêtais à descendre dans une mine de l'Abitibi pour une visite en compagnie du président du syndicat local, un certain Monsieur Côté, un contremaître, arriva en trombe pour me demander si j'étais bien Charles Bouchard de Valleyfield. Après lui avoir répondu que oui, il m'informa que ma visite était annulée par le gérant pour des raisons de sécurité. « *Quelle sécurité?* », lui ai-je demandé. Il me répondit qu'il ne le savait pas, ce qui fit dire au président que j'étais peut-être un espion russe.

Partout où je me présentais, on me répondait que ma candidature était intéressante et que l'on communiquerait avec moi si un jour on avait besoin de mes services. Évidemment, je n'en entendais plus jamais parler. Je reçus des appels à la maison parce que l'on cherchait un soudeur à haute pression. Mais quand je me présentais sur les lieux, on me répondait, après interrogations et vérifications, qu'il y avait eu erreur d'identité et qu'un autre soudeur avait été engagé. Évidemment, c'était faux.

Un bon jour, Monsieur Degré, échevin de la ville, vint me dire que mon nom était sur une liste noire qui circulait dans toutes les usines de la région. Le conseil municipal et son maire, Monsieur Cauchon, avaient dressé cette liste à l'intention des compagnies et industries de Valleyfield. Monsieur Degré, qui était un homme honnête et intègre, fut tellement dégoûté de cette discrimination, qu'il démissionna sur le champ.

Dans tout cela, le pire est qu'il y avait une demande pour des soudeurs à haute pression dans la région, car nous n'étions pas nombreux. Alors, certains de mes amis disaient : « *C'est dommage qu'il ne puisse se trouver un emploi!* » D'autres répondaient : « *C'est un peu de sa faute! S'il n'avait pas travaillé pour des syndicats...* » J'étais devenu un paria pour les industries à cause des procédés de Noranda et de ses valets.

Entre-temps, je me construisis une maison sur la rue Grande Île à Valleyfield. À un moment donné, je risquai de la perdre, faute de ne pouvoir payer les taxes municipales. N'eût été d'un prêt d'argent de mon frère Ralph et de ma belle-mère, c'en était fait!

Pendant un certain temps, je fus contraint de faire la récolte des pommes et des tomates dans les environs d'Ormstown et de Saint-Antoine-Abbé, près de la frontière américaine. Ainsi, pendant tout l'automne, Liliane et moi partions de Valleyfield tôt le matin afin d'aller travailler chez différents pomiculteurs jusqu'à 18 heures.

Ce travail dur pour le dos nous permettait de gagner environ 100 dollars par jour. Il y avait un gros roulement de personnel, surtout parmi les jeunes. À notre grande surprise, nous avons été parmi les meilleurs cueilleurs, à tel point que plusieurs pomiculteurs nous téléphonèrent année après année.

Pendant ces années de vaches maigres, je m'inscrivis à des cours de radio et de télévision à l'Institut Teccart. Après avoir reçu mes diplômes, je travaillai avec Monsieur Mario Beraldin à l'installation et à la réparation d'appareils. Nous avons ouvert un petit commerce à Lachine. Nous avons fait la navette matin et soir entre Lachine et Valleyfield. Mais lorsque les transistors ont fait leur apparition et que de nouveaux appareils sortirent sur le marché, le commerce ne fut plus rentable. Nous avons donc abandonné.

Pour la deuxième fois en quinze ans, je dus m'expatrier pour travailler. Je fus soudeur pour plusieurs compagnies, dont Shell, Pétro-Fina, Canadian Badgers et plusieurs autres. J'ai ainsi travaillé pour différents chantiers comme ceux de l'Hôpital St-Mary, l'Institut Pinel, CIL et d'autres. L'argent entrait, mais je n'étais jamais à la maison.

Enfin, un bon jour, je partis travailler en Ontario, là où les soudeurs à haute pression étaient en demande et où les salaires étaient bons. De plus, tous ces travailleurs de métier faisaient partie d'un syndicat. Le temps avait passé et ma santé semblait revenir un peu.

Un soir, à Brockville, je reçus un appel de Liliane qui m'apprenait qu'elle m'avait inscrit à l'Hôpital Lasalle. La nouvelle de mon admission à l'hôpital me dérangerait un peu. Je travaillais dans une usine de produits chimiques. Mon patron, un ingénieur d'Angleterre du nom de Jones, était très satisfait de mon travail et me le disait. Je dormais mieux, n'ayant plus de soucis

syndicaux. Bien sûr, j'avais encore des symptômes, mais avec des nuits entières de sommeil, cela allait assez bien. De plus, comme j'avais un bon travail et un bon patron, cela me répugnait de leur annoncer mon départ, même pour des raisons de santé.

Il a bien fallu me résoudre à retourner au Québec pour me présenter à l'Hôpital de Lasalle. J'en étais venu à penser que j'avais une tumeur au cerveau. Le pire, dans tout cela, c'est que Liliane le croyait aussi et qu'elle se faisait du souci.

Le lendemain de mon arrivée à l'hôpital, j'ai subi une batterie de tests. Un spécialiste en neurologie me prit en main et m'envoya, accompagné d'une infirmière, à l'Institut neurologique Douglas de Verdun. Je ne sais pas si c'était le stress, mais le lendemain, je me sentis plus malade que jamais, au point d'être obligé de me tenir contre les murs pour marcher dans les corridors. J'étais vraiment découragé. Je me demandai comment Liliane avait bien pu savoir que j'étais si malade, alors que je pensais aller mieux.

Après une semaine et de multiples tests plus tard, le Docteur Robin me convoqua pour m'annoncer qu'il me donnerait mon congé le lendemain. Tout en me disant cela, il me fit asseoir devant lui et me demanda d'être bien attentif à ce qu'il allait me dire. Il commença par me dire que je n'avais rien de grave, mais que cela pourrait le devenir si je ne suivais pas ses conseils. Je me demandais bien ce qu'il allait ajouter... Alors, il ajouta : *« Tu as un moteur de Cadillac et tu es en train de le bousiller! Si tu continues à vivre comme tu le fais, c'est une grave maladie nerveuse qui te guette. Vas-t-en chez toi, mène une vie normale et repose-toi. Si tu ne fais pas cela, attends-toi à une rechute. Bonsoir et bonne chance! »* Le diagnostic du Docteur Robin fut clair et précis. Ses conseils le furent tout autant.

Au début, ce ne fut pas facile de suivre ces conseils. Mais avec le temps, j'y arrivai assez bien. Je travaillais huit heures par jour et me reposais les fins de semaine. Je n'avais plus de soucis syndicaux. Mes symptômes s'espacèrent de plus en plus. Ce fut comme si je recommençais à vivre. Cependant, si mes malaises étaient moins fréquents, j'étais encore fragile. Si je me

concentrais ou si je conduisais la voiture un peu plus longtemps que d'habitude, mes malaises avaient tendance à revenir. Ce qui ne m'aidait pas, c'est que j'étais toujours obligé de voyager à l'extérieur de la région pour trouver du travail.

Un jour, Liliane me demanda pourquoi je ne postulerais pas pour enseigner le métier de soudeur au secondaire. Je n'y avais jamais pensé. De plus, je ne croyais pas qu'il puisse être possible d'être engagé pour enseigner, alors que je ne détenais qu'un niveau primaire!

Après avoir communiqué avec le ministère de l'Éducation et des directeurs d'écoles secondaires, j'appris qu'en effet, il était possible de faire évaluer mes acquis en éducation et mes compétences professionnelles. C'était encourageant, mais ce n'était pas fait! Quoiqu'il en soit, après avoir trouvé l'adresse du comité d'évaluation, je leur envoyai mon curriculum vitae. Après certains tests et des entrevues, de même qu'après avoir fourni tous les documents et cartes de compétences requis, on m'informa que j'étais qualifié pour enseigner le métier de soudeur dans les écoles secondaires du Québec. Tout en m'accordant plusieurs crédits, le comité avait ses exigences : on m'obligeait à suivre des cours universitaires en vue de l'obtention d'un Certificat d'études pédagogiques (CEP).

J'étais heureux, mais j'étais conscient que j'avais 45 ans. Pendant mes études de soir, je dus travailler le jour pour faire vivre ma famille. Mon problème était que je ne pouvais plus m'éloigner, car j'étudiais à Montréal. Avec la récolte des pommes, du travail temporaire et le travail de Liliane, nous avons réussi à passer à travers.



*Mon retour aux études  
et mes débuts  
dans l'enseignement à 45 ans*

**J**e me voyais mal retourner sur les bancs de l'école le soir, tout en travaillant le jour. Peut-être que je manquais de confiance en moi, mais quand même, mettez-vous à ma place! À 45 ans, ayant un niveau primaire non terminé au sein de deux écoles de campagne, je crois que j'avais un peu raison d'être pessimiste! Mais Liliane m'encouragea tellement que j'entrepris ce que je croyais impossible et j'ai réussi l'impossible!

Il me fallut donc commencer par faire une partie de mon secondaire. Je m'inscrivis alors aux cours du soir pour adultes à la polyvalente Sainte-Cécile de Valleyfield. Le jour, je vaquais à toutes sortes de travaux temporaires. Avec Liliane, nous avons ramassé des tomates, des concombres et des pommes l'automne. Les fins de semaine, je travaillais ou j'étudiais. À ma grande surprise, je constatai que je réussissais très bien. Je m'étonnais moi-même de ma réussite! Je dois encore répéter que Liliane fut un professeur très patient et encourageant. Je me rendais aussi compte que mes lectures incessantes depuis mon jeune âge avaient porté fruit.

Après la fin de mon cours secondaire à l'école Sainte-Cécile, on m'annonça que si je voulais poursuivre au niveau collégial, je devais aller à Châteauguay. Alors là, je fus vraiment déçu. Mais encore une fois, avec l'encouragement de Liliane qui me disait que c'était peut-être un mal pour un bien, je décidai de poursuivre et je m'inscrivis.

Ce fut alors un grand tournant dans ma vie. C'était encore plus intéressant. J'avais des cours de sociologie, de biologie, de chimie et d'anglais, à part tous les autres cours. J'obtins mon diplôme avec la mention « très grande distinction ». J'étais le deuxième de ma classe, après un certain Dumont, qui était très fort. En anglais, je fus le premier, loin devant les autres de la classe. Certains soirs, mon professeur d'anglais, Madame McDougal, m'envoya étudier dans une salle de cours vide, car j'étais trop avancé pour la classe. Après les examens, plusieurs cours me furent crédités.

En arrivant à la polyvalente D'Youville de Châteauguay, la réceptionniste de l'école me fit asseoir dans la salle d'attente en me disant que le directeur allait me rencontrer dans peu de temps. En attendant, pendant que je fumais une cigarette, un homme s'avança tout à coup vers moi pour me dire assez sèchement que c'était interdit de fumer dans cette salle.

Il se retourna et sortit aussitôt.. J'ai cru que c'était le concierge de l'école, mais je me rendis compte que c'était le directeur quand il fut en face de moi dans son bureau. Ce directeur me laissa une assez mauvaise impression, même si l'entrevue initiale se déroula bien. J'ai gardé cette impression jusqu'à la fin des cours.

Une fois mon cours terminé, avant de quitter la polyvalente L.P. Paré, je dus passer en entrevue dans le bureau du directeur. Je fus reçu chaleureusement par le directeur qui commença par me féliciter de la réussite de mes examens. Il me demanda ce que j'avais l'intention de faire à partir de ce moment. Je lui répondis que j'aimerais postuler pour enseigner mon métier dans une polyvalente. Le directeur me répondit : « *J'allais vous le proposer!* » De plus, il me conseilla sur la démarche à entreprendre et il m'informa sur les possibilités qui s'offraient à moi. Par ailleurs, il ajouta qu'il me donnerait une lettre de recommandation pour remettre au ministère de l'Éducation en vue de l'obtention d'un permis d'enseignement temporaire, pendant que je serais inscrit à l'Université du Québec afin de poursuivre des études pour obtenir un Certificat d'études pédagogiques (CEP). Il m'assura de sa disponibilité si j'avais besoin de ses services professionnels. C'était plus que ce que j'aurais pu imaginer dans mes rêves les plus fous! L'entrevue et les conseils du directeur vinrent confirmer la justesse des opinions de Liliane. Le nom de ce directeur était Louis Ricard. Ce n'était décidément pas un concierge; il venait de m'orienter vers de nouveaux horizons!

Ma candidature à l'Université du Québec fut acceptée en vue de l'obtention de ce fameux CEP. La formation devait durer deux ans. Entre-temps, j'obtenais mon permis pour enseigner temporairement mon métier dans les écoles du Québec.



*L'un de mes groupes d'élèves de l'école Monseigneur A.M. Parent devant une grille-barrière en fer forgé que nous avons fabriquée pour les corridors de l'école.*

À l'automne 1969, je fis une demande pour enseigner au secteur professionnel de l'école Vaudreuil-Soulanges. Je fus accepté. Je commençai donc à enseigner la soudure, plus précisément l'hydrothermie, aux élèves de troisième, quatrième et cinquième secondaires de cette école. J'ai bien aimé enseigner à cet endroit, même si je devais parcourir une vingtaine de kilomètres pour y aller et autant pour en revenir. J'enseignais le jour et, après le souper, je sautais dans mon automobile pour parcourir 150 kilomètres aller et retour pour me rendre à l'Université du Québec, qui est située dans l'est de Montréal.

Malgré tout, je réussissais très bien, mais je vous assure que certains soirs et les fins de semaine, j'aurais plutôt aimé me reposer à la maison ou me distraire un peu... Je dois avouer que tous ces déplacements après mes heures de travail et toutes ces études après avoir enseigné toute la journée me préparaient à une rechute à plus ou moins long terme, me retrouvant encore une fois dans le cercle vicieux de l'épuisement physique et psychologique. Le stress de la conduite de nuit sur des routes achalandées après une journée de travail ainsi que l'étude de fin de semaine à la maison et à l'université peuvent finir par ébranler la santé des plus robustes! Tout cela, c'était à part des multiples accidents dont je fus témoin, le mauvais temps et les tempêtes de neige l'hiver... Quelquefois, je fus contraint de coucher à Montréal. D'autres fois, je dus prendre trois à quatre heures pour me rendre à la maison, ce qui ne me laissait pas beaucoup de temps pour dormir!

Un soir après le souper, alors que je me dirigeais vers Montréal, je m'aperçus que l'auto qui me précédait roulait de plus en plus lentement. Nous étions sur le pont Monseigneur Langlois, qui doit bien avoir près d'un kilomètre de longueur. Tout à coup, l'automobile obliqua vers sa droite, enfonça le garde-fou et demeura suspendue en équilibre instable au-dessus du torrent qui coule à cet endroit. Je stoppai derrière l'auto, je sortis le conducteur de l'auto, l'étendis sur le tablier du pont, pendant que sa compagne criait et pleurait. Avec l'aide d'un automobiliste, je tentai de ranimer le pauvre homme, mais sans succès.

Les deux premières années se passèrent très bien à Soulanges. Nous avons de bons directeurs à la polyvalente et au secteur professionnel. J'aimais l'enseignement. Les élèves réussissaient bien et mon salaire était satisfaisant.

Même si c'était très exigeant et fatiguant de mener de front des études et d'enseigner, je le faisais avec enthousiasme. Je me disais que je pouvais encore en prendre... et c'était vrai! Je ne me doutais plus que le même piège de surmenage était toujours devant moi. Mon enthousiasme me rendit aveugle. Je dus en payer le prix plus tard, encore une fois. Pour l'instant, la vie me souriait!

Vers la fin de ma deuxième année à Soulanges, je fus mêlé, bien malgré moi, à une affaire de racisme et de jalousie de la part d'un groupe d'enseignants et de délégués syndicaux. Ce groupe d'enseignants voulut avoir les têtes du directeur de l'école, Monsieur DeWatterlot, et de Monsieur André Robin, directeur du secteur professionnel.

Le directeur, Monsieur Paul DeWatterlot, était un ancien major de l'Armée française. André Robin, le directeur du secteur professionnel dont je faisais partie, était un Algérien français, un Pied noir. Des enseignants et quelques membres du syndicat avaient des amis qu'ils auraient voulu voir à leur place.

Pour arriver à leurs fins, ils firent circuler une pétition secrète demandant à la Commission scolaire régionale de remplacer les deux hommes. Les raisons invoquées : Monsieur DeWatterlot ne « mixait » (sic) pas assez avec les enseignants, n'allait jamais jouer au golf avec eux et n'allait pas aux réunions des professeurs, se contentant de venir les saluer pour ensuite s'en aller. On lui reprochait également d'imposer trop de discipline dans l'école, de gouverner l'établissement comme un camp militaire. Quant à André Robin, on l'accusait de toutes sortes de choses plus ou moins farfelues qu'il serait trop long d'énumérer.

La directrice du syndicat, qui se disait amoral, mais qui ne se vantait pas d'être raciste et niaiseuse, vint me voir pour me demander de signer une pétition. Elle me disait que Monsieur DeWatterlot ne pouvait pas avoir été un ancien militaire et être intelligent en même temps! Elle ne savait pas que j'étais un ancien militaire!

En réalité, les faits étaient tout autres. Monsieur DeWatterlot était un homme juste et expéditif. Les dossiers et les règlements administratifs ne traînaient pas sur son bureau. Il n'écoutait pas les commérages des uns contre les autres. Il gardait une certaine distance vis-à-vis le corps enseignant. Finalement, il exerçait une discipline appropriée envers les élèves et les professeurs. Dans cette école, il y avait des gangs et des revendeurs de drogue qui, n'eût été de la surveillance et de la discipline du directeur, auraient vite tourné l'établissement sans dessus dessous.

Toute cette affaire prit une tournure démesurée. Les commissaires de la régionale de Soulanges furent alertés et les parents des élèves furent informés par ceux qui dénonçaient le directeur. Les journaux et la radio s'emparèrent de l'affaire. En un mot, rien n'allait plus.

C'est alors que, devant tant de mesquineries, je décidai de mettre les pendules à l'heure. Je me rendis à la station de radio en soirée et fis une déclaration sur les ondes de CFLV, dénonçant ce que j'ai appelé « *le panier de crabes de l'école de Soulanges* ». Pas besoin de vous dire que mon entrée en classe le lendemain fut des plus remarquées. Nous avons un nouveau directeur : Monsieur DeWatterlot avait été remplacé par Monsieur Marcoux, un ami des pétitionnaires. Ce matin-là, il n'y eut pas de classe. Tous les élèves étaient sous surveillance à la cafétéria et nous, les professeurs, étions convoqués à l'auditorium.

À quelques exceptions près, personne ne me parla. La plupart me regardèrent avec des mitraillettes dans les yeux. Le nouveau directeur mit les enseignants en garde contre les propos alarmistes d'un certain professeur qui avait osé s'adresser à la population sur les ondes de la radio CFLV dans la soirée précédente. Comme je m'attendais à cette charge du nouveau directeur contre moi, je m'étais assis au centre de la première rangée de sièges, face au podium. Ce geste inattendu de ma part eut pour effet de déstabiliser le nouveau directeur et de le rendre mal à l'aise.

Après avoir bafouillé quelques minutes au micro, le nouveau directeur convia tous les professeurs au grand salon pour leur faire entendre l'enregistrement de mes propos qui, selon lui, étaient alarmistes. Comme il parlait droit devant moi, à environ cinq mètres, son discours ne dura que deux ou trois minutes.

Il promet de prendre les choses en main et de rétablir l'harmonie dans l'école. Dans le groupe assis derrière moi, j'entendais toutes sortes de murmures, des chuchotements et des remarques à mon sujet. Certains disaient que je devrais être renvoyé sur le champ par le nouveau directeur.

C'est dans cette atmosphère chargée d'émotions et de colère contenue que nous nous sommes rendus au salon pour écouter l'enregistrement de mes propos séditieux de la veille. Pendant tout ce temps, je ne dis pas un mot et cela pour une bonne raison : on n'avait pas osé m'adresser la parole directement. Je me frayai un chemin parmi ces gens pour aller encore une fois m'asseoir près du magnétophone installé sur une petite table. C'en était assez et la colère éclata.

Ils commencèrent à m'accuser de provocateur parce que j'avais osé m'avancer près de la table du magnétophone, donc en avant du salon. Je répondis qu'il valait mieux d'être devant ou derrière une meute de loups qu'au milieu. Alors, les insultes volèrent de tous côtés. Certains m'accusèrent d'être anti-syndicaliste, d'autres d'être pro-patronal. Leurs discours étaient tellement échevelés qu'il n'y avait rien à comprendre!

Parmi eux, il y avait une femme qui me criait des injures et qui se démenait d'une façon hystérique. Tout à coup, elle s'affaissa par terre. Pendant que l'on s'affairait autour d'elle, la salle se vida et je me retrouvai seul avec le magnétophone qui continuait de débiter mon message de la veille à la population de Soulanges. Le nouveau directeur aux habits multicolores se fit voir au milieu de ses admirateurs et admiratrices. Personne, sauf quelques amis comme Louis Canaff et Jean-Luc Roy, m'adressèrent la parole.

L'ancien directeur de l'école de Soulanges n'avait pas été congédié, mais avait plutôt été promu au poste de directeur du personnel de la commission scolaire, à la Cité des jeunes de Vaudreuil. C'était maintenant lui qui engageait le personnel enseignant et qui émettait les renouvellements de permis d'enseignement aux enseignants en probation. Il y en avait beaucoup dans notre école. C'était vraiment triste et pitoyable de voir bon nombre de ceux qui avaient signé la pétition pour sa destitution lorsqu'il était directeur de l'école, faire la queue devant son bureau pour le supplier de renouveler leur contrat pour l'année suivante.

Dans l'école, la discipline fut relâchée : il y avait des tables de ping-pong dans les corridors et des pièces de tôle de toutes sortes suspendues par des ficelles au plafond de la cafétéria. Les élèves et leurs copains entraient et sortaient de l'école avec leur bicyclette. Certains *pushers* en firent autant avec des motocyclettes. Le directeur des études, Monsieur Lefebvre, fut battu dans l'école par un gang de jeunes voyous. Ce n'était plus un camp militaire comme l'avait décrit la représentante syndicale, mais le bordel!

Pendant ce temps, le nouveau directeur jouait au golf avec ses supporteurs et se pavanait au milieu de ses admiratrices. Cependant, ce n'était pas une victoire complète pour « *le panier de crabes* », car André Robin, le directeur du secteur professionnel, ne fut pas congédié, mais plutôt rétrogradé au rang de professeur d'aéronautique, discipline qu'il n'avait cessé d'enseigner, tout en cumulant ses fonctions de directeur. Le temps passa et la fin des classes arriva.

Trois semaines avant la fin des classes, en arrivant à la maison, je reçus une lettre recommandée de l'école de Soulanges. C'était un avis de congédiement, dû à un surplus de personnel. Autrement dit, c'était le remerciement de mes services pour ma prise de position envers l'ancien directeur. Je savais fort bien qu'il n'y avait pas de surplus de personnel, car j'avais une longue liste de noms d'élèves inscrits au cours de soudure. Je pris la lettre et la mis dans ma poche. Le nouveau directeur pensait sûrement que je me présenterais à son bureau pour avoir des explications, mais je n'en fis rien.

Quant à André Robin, le professeur d'aéronautique, on lui annonça que son cours était discontinué. On lui offrit dorénavant de construire des chaloupes d'aluminium. Ce fut un coup dur pour lui qui était un ancien pilote d'avion français, également expert en construction aéronautique. Il avait monté un atelier qui était, en réalité, une petite avionnerie. Lui et ses élèves avaient fabriqué un petit monoplace selon les normes du ministère des Transports du Canada. Les inspecteurs de ce ministère suivaient l'évolution du projet et apposaient leur sceau d'approbation étape par étape.

Ce petit avion fut transporté à l'aéroport de Saint-Hubert pour un test en vol par un pilote d'essai qui fut enchanté de l'appareil. Ce dernier était propulsé par un moteur Volkswagen. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette nouvelle orientation de carrière pour André Robin fut reçue comme un affront, voire une catastrophe, tant pour lui que pour ses élèves! En voulant punir André, on pénalisa aussi ses élèves. On se justifia en disant que la région de Vaudreuil-Soulanges n'avait pas de vocation aéronautique, mais plutôt agricole. Pourtant, on n'expliqua jamais en quoi construire des chaloupes correspondait à une vocation agricole plutôt que navale! À partir de ce moment, André Robin ne fut plus le même. Il en fit une dépression.

Ceci vous démontre comment un petit groupe d'individus mesquins peut faire dérailler les plus beaux projets et chambarder la vie de plusieurs individus. De plus, cet incident, à première vue banal, eut des conséquences néfastes sur des jeunes qui nourrissaient des rêves bien légitimes. Je ne sais pas ce qu'est devenu le professeur André Robin... Quant à moi, vous verrez ce qu'il m'est arrivé en lisant la suite de ce récit.

Les jours suivants la réception de ma lettre, lorsque je rencontrais le nouveau directeur, il me saluait, sans toutefois m'adresser la parole. Après quelques jours, il vint vers moi et me demanda de passer à son bureau quand mon horaire me le permettrait. Je sentais qu'il voulait me voir le plus tôt possible. Quelques jours plus tard, je me présentai à son bureau. En me tendant la main, Jean-Raymond Marcoux me demanda si j'avais reçu mon avis de congédiement. Je lui répondis que oui. Aussitôt, il se dit peiné d'avoir à me congédier, qu'il lui fallait couper dans le personnel à cause de la diminution de la clientèle étudiante. Je savais que c'était tout le contraire et qu'après mon départ, il serait obligé d'engager un nouveau professeur. Je lui répondis qu'il savait ce qu'il avait à faire.

Comme je n'avais que deux ans de services à la Commission scolaire régionale de Soulanges et que la convention collective stipulait qu'il fallait compter trois ans d'ancienneté pour bénéficier d'une sécurité d'emploi, c'est-à-dire pour obtenir sa permanence, je n'ai pu porter plainte pour congédiement injustifié. L'employeur avait le droit de me congédier pour des raisons que lui seul jugeait suffisantes.

L'entrevue était sur le point de prendre fin quand, tout à coup, le directeur me fit l'observation suivante : « *J'ai su que tu avais beaucoup d'expérience en syndicalisme et dans la rédaction de griefs?* » Je lui répondis que c'était son opinion. Il enchaîna aussitôt : « *Tu sais, Charles, les syndicats sont un paquet de troubles!* » Il venait, sans doute par ignorance, de me fournir une occasion inespérée de pouvoir porter plainte, non pas en vertu de notre convention collective, mais plutôt du Code du travail du Québec, selon les articles 13 et 14. Je pris aussitôt à témoin un autre professeur qui se tenait près de la porte et qui avait entendu la conversation. Je l'informai tout de suite qu'il allait probablement être tenu de témoigner sous serment des propos antisyndicaux que le directeur venait de prononcer. Immédiatement, il tenta de s'excuser, mais les paroles étaient dites.

Après ce bref entretien avec le nouveau directeur, je sortis de son bureau pour rédiger sur le champ une plainte au ministère du Travail du Québec. Cette plainte se lisait à peu près comme suit : « *Au cours d'une entrevue dans son bureau, mon employeur a tenu des propos antisyndicaux et intimidants à mon endroit, en invoquant mon passé de syndicaliste. Il a dit que les syndicats étaient un paquet de troubles.* » Je poursuivis la lettre en alléguant qu'il m'avait congédié pour activités syndicales, violant ainsi les articles 13 et 14 du Code du travail.

Par expérience, je savais que mes chances de gagner ma cause étaient minces et qu'il faudrait du temps avant de connaître la décision. Mais je n'avais rien à perdre. Cette fois-ci dans mon cas, ce qui était paradoxal, c'était le fait d'avoir dénoncé l'injustice d'employés envers deux patrons!

Cependant, je dois avouer que perdre un emploi que j'aimais après seulement deux ans d'exercice me démoralisa un peu. Mais je me consolai en pensant que j'avais maintenant deux ans d'expérience en enseignement et autant en études universitaires dans le cadre de mon Certificat d'études pédagogiques (CEP).

Après avoir reçu mon congé de la Commission scolaire de Soulanges, je partis en vacances pour la Gaspésie. Avant de partir, je lus dans un journal que la Commission scolaire régionale de Chambly cherchait un professeur de soudure, soit en hydrothermie, pour le mois de septembre.

En route vers Gaspé, je décidai de m'arrêter au bureau de Longueuil, puisque je passais par là. Je fus engagé immédiatement pour commencer à enseigner à la rentrée des classes au mois de septembre. On me laissa le choix entre deux écoles : celle de De Mortagne à Longueuil ou l'école Monseigneur-Parent de Saint-Hubert. Je choisis la dernière. Je partis donc pour la Gaspésie avec un nouvel emploi en poche. Une fois de plus, j'étais heureux.

Le premier hiver, je voyageai entre Saint-Hubert et Valleyfield. Après un an, nous avons décidé de vendre notre maison à Valleyfield pour déménager à Brossard. Nous y avons demeuré onze ans et demi. J'ai bien aimé enseigner à Saint-Hubert et Liliane appréciait la ville de Brossard.

À mon retour de vacances en Gaspésie, comme c'était la coutume à cette école, je fus reçu et initié par la Commission scolaire régionale de Chambly. Mon insertion et mes débuts furent sans anicroches. Le directeur de ma nouvelle école, Monsieur Jules Montreuil, était un peu à l'image de Monsieur Paul DeWatterlot, l'ex-directeur de mon ancienne école. Les relations avec ce directeur furent immédiatement cordiales. Pendant les premiers mois, nous nous sommes rencontrés environ deux fois. Il me laissa savoir qu'il était content de mes services. Mon appréciation pour lui était réciproque.

Vous vous souvenez que j'avais porté plainte, plus précisément déposé un grief auprès du ministère du Travail contre mon ancien employeur et son directeur Jean-Raymond Marcoux? Et bien, environ deux mois après mes débuts à l'école Monseigneur Parent, je reçus un avis de comparaître pour défendre ma cause devant le Tribunal du travail, sur le boulevard Décarries Ouest, à Montréal. Je m'y rendis.

Le Syndicat des enseignants des Mille-Îles assigna un certain Maître Gagnon de l'étude de Lucien Bouchard de Québec pour défendre ma cause devant le tribunal. Dès le début de notre rencontre, je remerciai Maître Gagnon de s'être déplacé pour assurer ma défense, mais je lui dis en même temps que je préférais assumer seul ma défense. Maître Gagnon demeura tout de même près de moi pour me conseiller sur certains points juridiques.

Je défendis ma cause avec tellement de succès que le juge rendit sa décision sur le banc : il condamna la Commission scolaire régionale de Vaudreuil-Soulanges à me réintégrer immédiatement à mon poste avec pleine compensation. De plus, il me donna quinze jours pour décider si j'acceptais de reprendre mon poste d'enseignant au sein de cette commission scolaire. Comme je n'avais plus l'intention de retourner à mon ancien emploi, je demandai au juge de pouvoir délibérer en l'absence des représentants de la Commission scolaire, ce qui me fut accordé sur le champ. Une fois seul avec le juge, je lui dis que j'avais déjà un autre emploi et que je ne désirais pas retourner chez mon ancien employeur. Le juge fit revenir la partie patronale à la table et les mit au courant de ma décision. Devant mes anciens patrons, il me félicita d'avoir défendu ma cause, simplement par principe.

Quand je débutai à l'école polyvalente Monseigneur-Parent de Saint-Hubert, je fus le premier professeur d'hydrothermie de cette école, puisque celle-ci ouvrait ses portes. Mon atelier était tout neuf et bien équipé. On m'offrit le poste de chef de groupe pour le secteur professionnel, mais je refusai, compte tenu de mes études à l'université. Un peu plus tard, fidèle à moi-même, j'acceptai le poste de délégué syndical pour le secteur professionnel.

Mes premières années à l'école Monseigneur-Parent se déroulèrent à ma plus grande satisfaction. J'avais beaucoup de travail, mais du matériel en quantité suffisante. J'avais aussi de bons élèves, de même que de bons directeurs, tant pour l'école que pour le secteur professionnel. L'école Monseigneur-Parent était l'une des plus grosses polyvalentes du Québec. À mon arrivée, il y avait plus de 3 000 élèves et environ 300 professeurs. Le directeur y maintenait une assez bonne discipline, tant chez les élèves que chez les professeurs.

Pendant ce temps, je poursuivis mes cours à l'Université du Québec à Montréal. Finalement, j'obtins mon Certificat d'études pédagogiques (CEP). Comme j'avais bien réussi, je décidai de m'inscrire à l'Université de Montréal en relations publiques. Cela voulait dire aussi d'autres études le soir et les fins de semaine. Les années passèrent et j'obtins mon Certificat en relations publiques.

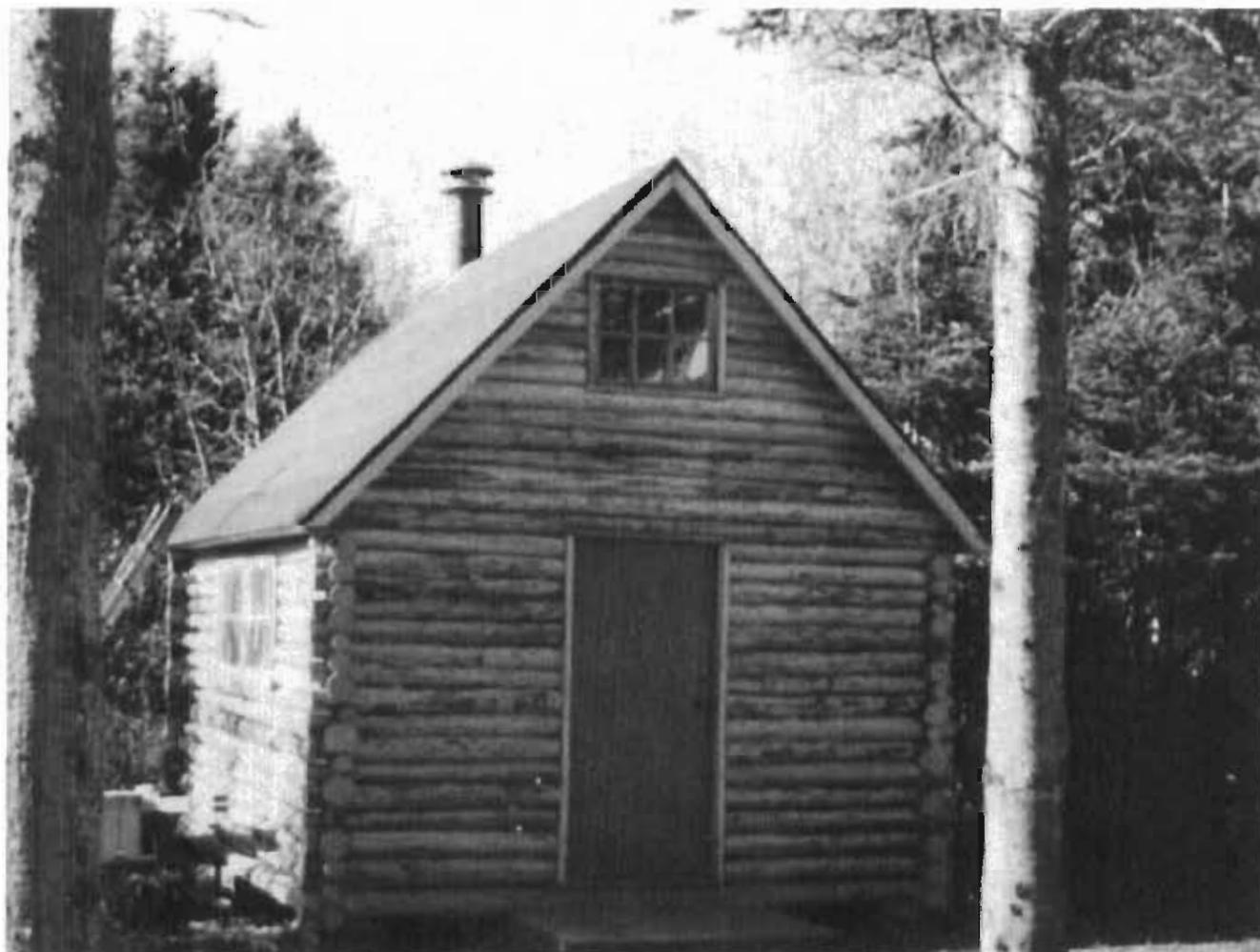
Beau temps mauvais temps, après quatre ou cinq ans de déplacement les soirs et fins de semaine, j'en eus assez. J'avais réalisé que le temps avait passé et que j'avais maintenant plus de 50 ans et que huit heures de travail par jour, c'était bien suffisant pour moi.

Après sept ou huit ans, les choses changèrent à mon école, et pas nécessairement pour le mieux. Les directeurs se succédèrent et de nouvelles structures pédagogiques apparurent, dont les résultats ne s'avéraient pas nécessairement bons pour les élèves et l'harmonie entre les professeurs.

Pour conclure sur mes années d'enseignement et d'activités syndicales réduites, je dois dire que ce fut des années enrichissantes. En plus de l'enseignement, des études à l'université et des activités syndicales, je trouvais le temps de m'adonner à la politique. En effet, depuis l'achat de ma première carte de membre du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) de Barbeau et D'Allemagne jusqu'à René Lévesque, en passant par Chaput, Bourgault et le Parti Québécois, je n'ai jamais manqué une occasion de militer pour l'indépendance et la souveraineté de mon pays, le Québec.

Sur le plan politique, comme sur le plan syndical, j'ai vécu des victoires et des défaites. J'y ai mis beaucoup d'énergie et de travail, sans compter de ma santé, qui en est encore affectée. Sur le plan pédagogique, j'ai essayé de donner à mes élèves le meilleur de moi-même et de mes compétences professionnelles. Peut-être que là aussi, je n'ai pas toujours réussi, mais je suis satisfait si quelques-uns ont pu réussir dans la vie grâce à ce que j'ai pu leur transmettre de mon savoir et de mon expérience.

# *La retraite*



*Une cabane que j'ai construite et baptisée « Sans bruit ».*



*Maxim et moi, appuyés sur du solide, le dos à la baie de Gaspé.*



*À bord de mon bateau Le Maxim, je m'apprête à prendre la mer.*

**A**près un long voyage qui avait duré 41 ans, soit de 1942 à 1983, je revins sur les lieux de mon enfance. Cet endroit se nomme aujourd'hui le parc national Forillon. Pour situer plus précisément l'endroit où j'ai grandi, il faut dire que c'est sur le chemin du Portage, à environ trois kilomètres de Penouille vers le sud-ouest et à sept kilomètres de l'Anse-au-Griffon au nord-est. Ce chemin, qui était connu depuis toujours sous le nom de Portage de l'Anse-au-Griffon ou tout simplement de chemin du Portage, a changé de nom depuis la venue du parc Forillon pour s'appeler le chemin de la Vallée. Pourquoi ce changement de nom, qui a échappé à la Société de toponymie?... Je n'ai pas de preuve, mais c'est comme si l'on avait voulu effacer toute trace des pionniers. Le Portage est le seul endroit où il n'y a pas de plaque-souvenir.

Après tant d'années, je fus en mesure d'évaluer l'ampleur des changements survenus. Quand je parle de changements, je veux parler de bouleversements de la population et du tissu social. Il y a 35 à 40 ans, 200 à 300 personnes habitèrent là. Maintenant, il n'y a plus rien, ni personne. Toute trace d'occupation humaine a disparu. Les maisons, la petite école que j'avais fréquentée, les bâtiments de ferme et les animaux domestiques, on n'y trouve plus rien de cela. La maison de mon père où j'ai grandi n'y a pas échappé. Les béliers mécaniques et le feu des expropriateurs du gouvernement fédéral ont tout rasé.

Depuis que j'avais quitté la Gaspésie, j'avais rêvé d'y revenir un jour, pas seulement pour les quelques parents et amis qui y habitent encore, mais pour habiter cette Gaspésie si belle dans sa parure maritime et sauvage, cette Gaspésie moins polluée et où l'on prend encore le temps de se parler dans les endroits publics, sans se faire bousculer. Enfin, j'avais envie d'habiter cette Gaspésie sauvage et calme. J'ai retrouvé une grande partie de ce que je viens de mentionner, mais comme le dit Alain Grandbois dans *Avant le chaos* : « *Parmi les plus dangereuses illusions que nous laissent les voyages et les absences prolongées, la plus grave est le sentiment que nous retrouverons les êtres et les choses tels que nous les avons laissés* ».

Les êtres et les choses avaient changé, mais pas le terroir et l'éternel paysage de la Gaspésie. Il était encore possible d'aller à la pêche et dans les bois ainsi que de cultiver son potager sans pesticides. C'est ce que je fis et que je fais encore.

Après un certain temps, je me rendis compte que j'avais vécu presque deux générations à l'extérieur de la Gaspésie. Néanmoins, la Gaspésie avait vécu sans moi. D'abord, il y eut l'expropriation et la disparition de villages entiers pour faire place au Parc. Donc, la plupart des gens des générations que j'avais connus étaient partis pour les grandes villes ou étaient décédés. Certains s'étaient éparpillés dans des paroisses du territoire gaspésien.

Ensuite, dans les rassemblements et les réunions de familles ou autres, je m'aperçus vite que les gens en général préféraient se parler entre eux plutôt qu'à moi. Ces gens avaient un discours gaspésien et moi, un discours d'étranger. Par conséquent, il était évident qu'ils préféraient parler entre eux! Ce n'était pas du rejet, ni du ressentiment de leur part; c'était tout simplement parce qu'ils avaient vécu des événements autres que les miens et qu'ils discutaient de projets qui avaient façonné leur vie et auxquels je n'avais pas participé. On ne peut pas s'exclure d'un milieu social pendant 40 ans et prétendre en faire encore partie!

Encore une fois, je faisais face au problème de ne pas avoir demeuré assez longtemps à cet endroit pour m'intégrer complètement. Le fait d'avoir vécu dans différents pays et en plusieurs endroits avait fait de moi un individu universel, sans racines suffisamment profondes pour m'identifier à un milieu social précis. Donc, je dus constater que, en Gaspésie, le temps ne s'était pas arrêté et que, comme partout ailleurs, il avait poursuivi sa route inexorablement. Je ne pouvais rien y changer.

Pour Liliane, le déménagement et le changement de vie furent un peu plus pénibles que pour moi qui avais déjà connu ce rythme de vie. Elle laissait derrière elle sa mère ainsi que ses frères et sœurs de la région de Montréal. Pour elle et moi, nous nous éloignions de nos deux filles et de notre petit-fils, Maxim. Cependant, tous les deux, nous avons des parents et quelques amis en Gaspésie ainsi que des projets plein la tête.

Finalement, nous avons construit une nouvelle maison, très bien située sur un grand terrain orienté vers le sud. Nous avons beaucoup travaillé à faire du terrassement, à planter des arbres fruitiers et des conifères. Nous faisons un potager qui nous fournit à l'année des légumes biologiques : des pommes de terre, des choux, des navets, des carottes, de la laitue, des haricots et autres. Je n'ai jamais utilisé d'engrais chimiques, ni aucun pesticide non plus. À chaque automne, je cueille du varech sur le rivage. C'est cela, mon engrais!

À part les activités décrites précédemment, je coupe du bois de chauffage. Je me suis construit un petit chalet dans le bois derrière ma propriété et que j'ai nommé « Sans bruit ». Je continue à m'adonner un peu à la politique, surtout provinciale. En 1995, je reçus la Médaille de l'Assemblée nationale. Je suis aussi actif au sein de la Légion canadienne. Je gère présentement un petit musée militaire que j'ai mis sur pied avec d'autres membres de la Légion. Je me suis également occupé des funérailles de plusieurs camarades, anciens combattants comme moi, qui sont décédés au cours des ans. Certains camarades, notamment Émile LeScelleur et Albert Synnott qui viennent de nous quitter, ont laissé un grand vide parmi nous. Émile avait rédigé ses mémoires militaires qui racontent beaucoup de nos expériences de la guerre de 1939 à 1945.

Je ne peux non plus passer sous silence le décès de l'un de mes grands amis, Albert Synnott. Il avait fait la guerre avec les Fusiliers du Mont-Royal. Albert et moi avons plusieurs points en commun. Albert aimait l'histoire et moi aussi. Albert avait des origines irlandaises et canadiennes-françaises. Quant à moi, je suis d'origine française, mais j'ai des ancêtres irlandais. Bien qu'Albert parlait le français, il parlait mieux l'anglais. Moi aussi, je parle ces deux langues, mais mieux le français. Albert avait l'esprit ouvert. Nous pouvions discuter de sujets à propos desquels nous ne partagions pas toujours les mêmes opinions. Nous passions des heures à philosopher sur la politique et la généalogie. Mais notre sujet préféré était l'histoire. Nous pouvions faire abstraction de nos différences et nous enrichir mutuellement de nos connaissances et de nos expériences individuelles.

Depuis mon retour en Gaspésie, j'ai eu la douleur de perdre deux beaux-frères : Yvon et Henri. Yvon Synnott, époux de ma sœur Pearl, est mort d'une façon atroce : il fut écrasé sous son bateau dans sa cour. Yvon était le bout en train dans les soirées. Il nous a beaucoup manqué. Quant à Henri Dunn, époux de ma sœur Gerty, il est mort du cancer. Nous avons eu le bonheur de faire un voyage en Europe ensemble en 1979. Henri avait ceci de particulier : il aimait bien les excursions de chasse et de pêche, mais il ne s'en faisait pas si le poisson ou le gibier n'était pas au rendez-vous. Pour Henri, tout ce qui comptait, c'était de faire la popote et de nous servir un verre de gin. Pour lui, c'était bien comme cela! Pour moi, Henri était non seulement le compagnon de chasse et de pêche, mais aussi le cuisinier et le bon vivant.

Deux autres beaux-frères nous ont ensuite quittés depuis mon retour en Gaspésie : Georges et Pierre. Georges Fournier, le mari de ma sœur Cora, est décédé subitement. Il avait toujours brassé des affaires et avait excellé dans le domaine de l'hôtellerie. Mon autre beau-frère, Pierre Lebel, était le mari de ma sœur Yolande. En Pierre, nous avons perdu le conteur d'histoires. Ces pertes furent des peines énormes pour leur femme et leurs enfants ainsi que des coups durs pour nous tous.

Quelquefois, je retourne encore dans le parc Forillon pour marcher dans les lieux de mon enfance. Maintenant, tout ce que j'y vois m'attriste : toutes les activités humaines d'autrefois disparues, aucune habitation nulle part, aucun champ labouré, aucune prairie, aucune senteur de foin coupé. Nous n'entendons plus de rires et d'éclats de voix d'enfants comme autrefois. Les champs ont fait place à la forêt. Les oiseaux ont aussi déserté les lieux. Les ruisseaux presque taris ne laissent plus couler qu'un mince filet d'eau. Puisqu'il n'y a presque plus d'eau, on n'y retrouve plus de truites non plus.

Comment expliquer ces renversements? Et bien, quant aux oiseaux, la raison est facile à trouver : comme il n'y a plus de prairies, il n'y a plus de petits fruits sauvages, tels des sorbiers, de la salsepareille, des pimbinas et autres qui bordaient les champs, puisqu'il n'y a plus de champs. Quant aux plus gros oiseaux comme la gélinotte, connue sous le nom de perdrix, et d'autres gibiers à plumes, ils ne peuvent plus se nourrir de gravier le long des petites routes, car il n'y en a plus comme autrefois quand elles bordaient les terres et serpentaient à travers les

forêts pour le halage du bois. Il faut aussi dire qu'il n'y a plus de fumier de cheval et de vache qui constituait une source d'alimentation de prédilection pour une grande quantité d'oiseaux. Tout comme les anciens habitants de Forillon, ils ont fui pour subsister et peut-être aussi pour mourir. Quand on pense que la devise du parc national Forillon est « *L'harmonie entre l'Homme, la terre et la mer* »... Qu'en pensez-vous?...

Les dirigeants de Parcs Canada ont sciemment et volontairement oublié l'élément principal et le premier de leur devise : l'Homme. Il y a bien à Grande-Grave quelques petites plaques qui rappellent aux visiteurs qu'à cet endroit, il y eut un jour des humains qui ont vécu complètement en harmonie avec la terre et la mer, mais...

Pour ce qui est du centre de Forillon, le long de la route du Portage, on n'y retrouve rien. Pourtant, le long de cette route, il y eut plus de 200 personnes avant 1970. À chaque fois que Parc Canada décida de tenir des audiences bidons sur l'aménagement du Parc, il y eut les mêmes promesses non tenues d'ériger des stèles ou plaques commémorant l'existence de pionniers le long de cette route depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il n'y eut pas que les pionniers canadiens-français et d'origine irlandaise qui furent volontairement oubliés. Ceux qui connaissent un peu l'histoire de Forillon savent que le nom de Portage vient du fait que les Indiens, plus précisément les Micmacs, portageaient leur canot et leurs bagages entre Penouille et l'Anse-au-Griffon pour ne pas faire le tour de la pointe escarpée du littoral. Le patrimoine et l'histoire semblent bien être les dernières préoccupations de Parcs Canada!

Ce portage, le long duquel coule la rivière de l'Anse-au-Griffon, s'étire sur environ neuf kilomètres. Cette route est entrecoupée de gorges profondes nommées des cavées, d'où la Petite et la Grande Cavées. Au creux de ces cavées coulent des ruisseaux où abondait, quand j'étais jeune, la truite ou, plus précisément, l'omble de fontaine. C'est exactement le long de ces ruisseaux que, solitairement très souvent, mais aussi avec Nelson Philip, j'ai pêché des milliers de petites truites pour aider à nourrir ma famille.

Maintenant, on ne parle plus du portage. On a rebaptisé cette route du nom de la Vallée. En effaçant le nom du lieu, on efface, en même temps, le souvenir de tous ces pionniers qui ont peiné et défriché ces terres et cette route. On a volontairement relégué dans l'oubli la nation micmaque qui, par leurs activités de portage, a laissé le nom à ce lieu.

Assis sur ce qu'il reste des ruines de la maison de mon père, je revois cette ferme et l'ancienne maison de mon enfance. Je revois le grand mât, que l'on appelait « *le mai* », près de la maison. Je revois aussi la grande plate-forme sur laquelle il y avait un grand crucifix. Je revois également ces grands champs d'avoine et de blé sur lesquels le vent faisait des vagues dorées au coucher du soleil. Je m'imagine encore courir dans ces champs parmi les marguerites et la moutarde sauvage. Je me revois aussi couché dans la vieille maison, regardant la lune à travers la fenêtre ouverte de ma chambre. Dans mon imagination d'enfant, elle me semblait sympathique, cette lune qui me souriait et qui semblait me dire : « *Dors, je suis là et je veille sur toi* ».

En faisant un autre saut dans le temps, je me remémorai ces autres jours heureux et malheureux. Parmi les jours heureux, il y eut des jours froids et blancs du temps des Fêtes, ces jours de bonheur insouciant quand, avec mes frères et sœurs, nous regardions, en soufflant sur la vitre givrée, pour voir si nous ne pourrions apercevoir le Père Noël sortir de la forêt avec son traîneau et ses rennes! Notre imagination d'enfant était tellement active qu'en effet, nous entendions les clochettes et les grelots de son attelage. Son traîneau sortait des bois pour passer par dessus les montagnes. Non seulement nous étions certains de l'avoir entendu, mais nous étions sûrs de l'avoir vu avec son attelage rouge et blanc.

Avec un recul de plus de 70 ans, d'autres souvenirs un peu moins bucoliques me remontèrent à la mémoire et ils ne sont pas moins nostalgiques. Je nous revois, mon père et moi, alors que certains soirs, par des froids de moins 30 degrés, la poudrerie m'étouffait et m'empêchait de voir mon père à un mètre devant moi. Une petite anecdote me revient en mémoire; je vous la raconte. Ce petit incident démontre, d'une façon assez éloquente, la confiance d'un enfant de neuf ans envers son père. Nous étions allés chercher de l'eau au puits, qui était en plein champ, à 300 mètres de la maison. Nous descendions un sceau au bout d'une corde dans un trou de trois

mètres de profondeur. Or, pendant cette opération, la corde cassa et le sceau tomba au fond du puits. Alors, mon père, me tenant par les chevilles, me laissa glisser au fond du puits, tête première, pour attraper le sceau, ce que je fis en toute confiance.

Mon père m'avait assuré qu'il me tiendrait fermement par les chevilles et qu'il n'y avait aucun danger. Mais il ne voulut en aucun moment me forcer à me laisser glisser dans ce trou de glace. Ce trou s'était formé de lui-même, à mesure que la neige s'accumulait sur le dessus du puits. À chaque fois que nous descendions et que nous remontions le sceau rempli d'eau, le trou se formait par le durcissement de la neige mouillée et cela faisait un genre de cylindre glacé d'environ 40 centimètres de diamètre et d'environ trois mètres de profondeur.

Vous m'excuserez si, pour un moment, j'ai délaissé mon propos. Je voulais simplement vous démontrer, par cette petite anecdote, ce qui se passe dans son esprit et ce qui remonte dans ses pensées quand on retourne sur les lieux de son enfance après cinquante ans. Les moments de joie comme ceux de misère et de tristesse restent gravés au tréfonds de l'être humain pour ressurgir et remonter de façon impromptue à la surface.

Retiré de la vie professionnelle, je demeure maintenant à Fontenelle, qui fait partie de la Ville de Gaspé. Depuis au moins une quinzaine d'années, des parents, mais aussi des gens des médias, me suggéraient d'écrire mes souvenirs d'enfance, mes expériences comme soldat pendant la guerre de 1939 à 1945 et aussi mes luttes syndicales aux côtés de syndicalistes, tels Jean Gérin-Lajoie, Théo Gagné, Clément Godbout et Émile Boudreau. Seul mon petit-fils a réussi à me convaincre.

J'ai donc entrepris d'écrire ce qui est tantôt pénible, tantôt plaisant. Refaire à l'envers le chemin de toute une vie n'est pas chose facile. D'abord, la mémoire n'est plus aussi fidèle et les souvenirs pas toujours au rendez-vous. Ensuite, il y a certains souvenirs qui refont surface et qui retournent le poignard dans de vieilles blessures qui ne seront jamais cicatrisées. Il y a aussi les souvenirs nostalgiques des êtres et des jours heureux à jamais en allés. J'essaie de ne pas tomber dans les pièges et les miroirs déformants du temps qui nous portent à embellir ou à enlaidir le passé.

J'ai déjà dit que Liliane et moi avons eu notre part de maladie et de deuils. Quant à moi, la maladie était chose du passé. Cependant, l'an 2 000 me réservait une surprise. Le 25 juillet de cette année, je me couchai en toussant. J'avais pêché le maquereau toute la journée avec mon petit-fils Maxim. J'ai cru que c'était un refroidissement. Je me réveillai vers 4 heures du matin pour constater que du sang sortait de ma bouche. En me rendant à la toilette, je me rendis compte de l'ampleur du saignement : c'était une hémorragie pulmonaire.

Liliane appela l'ambulance qui me conduisit à l'hôpital de Gaspé. Devant la gravité de mon état, on entra en communication avec l'hôpital Laval de Québec. L'avion-ambulance partit aussitôt de Québec. De Gaspé, on me conduisit en ambulance à l'aéroport de Pabos, car celui de Gaspé était en réparation. Arrivé à l'hôpital Laval, on me transféra, devant l'ampleur du saignement, à l'hôpital Saint-François-d'Assise, où j'ai dû subir une intervention chirurgicale qui dura plus de quatre heures. L'opération fut un succès. Mais je suis demeuré faible pendant quelques mois. J'ai récupéré et, maintenant, je suis bien. Je remercie tous ceux qui m'ont soigné, tant à Gaspé qu'à Québec. Je remercie également Liliane pour ses prières.

Malgré les épreuves que je viens d'énumérer, je crois avoir été chanceux et que, d'une façon ou d'une autre, tous les membres de ma famille ont également été chanceux. Ce fut des avertissements qui viennent nous dire que la vie et la santé sont les plus beaux cadeaux et que nous devons en prendre le plus grand soin, car rien d'autre ne les égale en valeur.

Après la vie et la santé qui doivent aller de pair, je dirais que la liberté doit absolument compléter le trio. Sinon, les deux autres ne servent plus à nous rendre heureux et cela, même si le concept de liberté sera toujours relatif. Tout au long de mon existence, je crois avoir été chanceux d'avoir pu cheminer avec ces trois compagnes. C'est pour cela que je peux affirmer que, malgré tous les déboires et toutes les épreuves, je suis heureux, puisque avec les trois dons que je viens d'énumérer, tout s'ouvre devant moi.

J'ai utilisé le mot « retraite » pour désigner mes activités actuelles, mais ce n'est peut-être pas le mot approprié pour décrire mes occupations. D'abord, plus le temps avance, plus je trouve qu'il passe trop vite. Ensuite, il me semble que 24 heures ne sont pas suffisantes pour faire toutes les choses que j'ai envie de réaliser.

L'hiver, Liliane et moi marchons en raquettes sur notre terrain boisé, long de plus d'un kilomètre. Je fais un peu de sculpture sur bois et de la lecture. Dans les premiers temps de la retraite, nous avons acheté un petit bateau, mais nous avons dû le vendre après cinq ou six ans, la morue étant devenue plus rare. De plus, comme nous avons beaucoup d'autres activités, nous avons dû faire des choix. La distance y fut pour beaucoup dans notre décision de vendre le bateau. Sur celui-ci, nous avons passé de très bons moments en mer. En plus de la pêche à la morue, à la plie, au hareng et au maquereau, nous avons pu observer de très près des baleines, ce qui est toujours impressionnant! Par manque d'expérience et aussi un peu par témérité, nous avons essuyé quelques tempêtes, ce qui a eu pour conséquence, il faut bien le dire, de refroidir un peu nos ardeurs!

En plus des activités que j'ai mentionnées précédemment, nous voyageons un peu. À tous les automnes, Liliane retourne visiter nos enfants à Montréal ainsi que sa mère et ses sœurs à Valleyfield. Elle part pendant environ un mois à chaque année et souvent, je vais la rejoindre. L'été, nous recevons certains parents et amis de l'extérieur, ce qui nous fait toujours plaisir.

En 1995, il y eut la célébration du 50<sup>e</sup> anniversaire de la libération de la Hollande par les soldats canadiens. Liliane et moi avons décidé d'y assister. Il y avait plusieurs voyages de groupes organisés pour les vétérans comme moi. Mais après réflexion, cela ne nous convenait pas. Comme nous avons plusieurs amis en différents endroits de l'Europe, nous avons décidé d'y aller par nous-mêmes et de faire notre propre itinéraire.

Nous sommes donc partis le 1<sup>er</sup> ou 2 mai afin d'être à Apeldoorn pour la Fête du 8 mai pour y célébrer la fin de la guerre. Comme je l'ai déjà mentionné, le 8 mai est aussi mon anniversaire de naissance. J'ajoute que j'étais précisément à Wageningen le jour où l'armistice fut signée en 1945. J'avais alors 21 ans. En 1995, j'en avais cinquante de plus! Nous avons fait une très belle traversée sur KLM. Nous sommes demeurés quelques jours à Amsterdam et ensuite à Apeldoorn pour la fête en présence de la princesse de Hollande et d'autres dignitaires. Ce fut une fête magnifique. Comme vous pouvez le constater par les photos, nous ne savions plus où mettre les fleurs que l'on nous remettait au hasard des rencontres sur la rue et pendant les cérémonies. Cette joie partagée par les Hollandais fut aussi des remémorations de moments douloureux, surtout aux cimetières de guerre canadiens.

Nous en avons profité pour visiter quelques villes et endroits typiques de la Hollande, dont entre autres le palais des souverains hollandais, soit le palais Het Loo. Nous avons également fait des rencontres et avons été invités dans une famille. Je serais allé à La Haye voir mon ancienne copine Johanna, mais elle avait émigré en Australie avec son mari.

Après les fêtes de commémoration de la libération de la Hollande, nous avons continué notre périple à travers la Belgique, la France, l'Italie, l'Angleterre et l'île Jersey. Nos amis, les Garroni, nous attendaient à Ravenne en Italie. Nous avons passé cinq ou six jours dans l'atmosphère paisible de cette ville merveilleuse. J'ai bien aimé revoir le mausolée du poète Dante et l'église Saint-Vital construite au VI<sup>e</sup> siècle. Monsieur Elmore Garroni et son frère, qui est un industriel de Ravenne, nous ont reçus avec les plus grands égards et dans les plus beaux restaurants de la ville. Je ne me fatiguais pas d'entendre cette si belle musique italienne. Comme Ravenne est au cœur de la province de la Romagne, il faut entendre chanter « *Romagna Mia* », qui est presque un hymne national pour les gens de Ravenne et les Romagnoles en général.

J'ai oublié de dire qu'avant l'Italie, nous avons été reçus par des amis du Pas-de-Calais, Christian et Christiane Demougin. Avec eux, nous avons visité certaines villes de Belgique comme Gant, Bruxelles et Anvers. Nous nous sommes ensuite rendus à Nivelles pour voir deux jeunes personnes rencontrées vers 1945. Malheureusement, elles étaient déménagées à l'extérieur de la ville et, faute de temps, nous n'avons pu les rencontrer.

Après Nivelles, nous nous sommes rendus au cimetière de guerre canadien d'Adégem. Émilien Huet, de mon village natal de Cloridorme, repose dans ce cimetière. Émilien était un compagnon de jeux quand j'allais rendre visite à mes oncles et tantes de Cloridorme. Émilien avait environ le même âge que moi. Il s'est fait tuer au début de l'automne 1945, pendant la grande bataille sur l'Escaut, dans le port d'Anvers. Son frère Édouard s'est fait tuer moins d'un mois plus tard, de l'autre côté de l'Escaut. Il est dans le cimetière de Bergen-Op-Zoom en Hollande. Émilien était dans le Régiment de la Chaudière et son frère Édouard était dans les Fusiliers du Mont-Royal. J'ai pris quelques photos que j'ai remises à leur seul frère à Cloridorme.

Après ce parcours en Belgique et en Hollande, nous nous sommes rendus en Normandie, où nous attendaient des amis à Saint-Paul-du-Vernay, près de Bayeux. Les grandes fêtes du 8 mai et de l'armistice venaient d'avoir lieu pendant que nous étions en Hollande. Nous avons tout de même visité Bayeux, Caen, la ville martyre, les plages du débarquement et plusieurs cimetières canadiens. La raison qui me poussait à visiter tous ces cimetières en était une de sentiments. D'abord, ce long voyage en Hollande, en Belgique, en Italie et en Normandie était avant tout un pèlerinage. Ensuite, dans ces cimetières, je retrouvais la tombe d'un camarade et, des fois, un ami, comme ce fut le cas de Jean-Roch Bédard qui repose dans le cimetière de Reviers, près de Falaise. Bédard et moi avons été dans le même régiment et le même peloton. Il s'est fait tuer peu après le débarquement (voir photo).

En revenant d'Italie, nous sommes remontés prendre le bateau à Calais, le Sea Links, pour traverser à Folkstone, ensuite longer la côte anglaise vers le sud jusqu'à Worthing on Sea. Pour moi, la raison de ce trajet était de revoir le fameux château du XVII<sup>e</sup> siècle, Goring Castle. J'avais habité ce château avec mon régiment en 1943. Même si c'était un château, il ne faut pas s'imaginer qu'en 1943, c'était un hôtel cinq étoiles!

Il n'y avait pas de chauffage, ni d'eau courante. En cet hiver 1943, c'était plutôt froid et humide, mais c'était féerique. La forêt tout autour était magnifique. À notre retour, le chef de gare remit une chaîne en or à Liliane et à moi, une épingle.

Nous sommes revenus par Jersey et Saint-Malo. Nous avons bien aimé notre séjour sur la rue de l'Esplanade à Saint-Hélier. Notre séjour de quelques jours à Saint-Malo fut trop court. Nous nous proposons d'y retourner. Nous sommes retournés en Normandie, où une association d'anciens combattants français nous a fait une fête mémorable. À mon retour, je reçus une médaille de la Hollande et une autre de Normandie. Nous projetons de faire encore d'autres voyages. Ainsi va la retraite! Je n'ai jamais eu le temps de m'ennuyer. Je ne demande que deux choses : une bonne santé et un peu plus d'heures dans une journée!



*Lors des cérémonies du 50<sup>e</sup> anniversaire de la libération de la Hollande par les Canadiens, le 8 mai 1995, un petit garçon me remet un bouquet de fleurs sur la rue, pendant qu'une petite fille applaudit. C'était dans la ville d'Apeldoorn.*



*Liliane et le paon font la parade devant le palais royal Het Loo de Hollande en 1995.*



*Je suis ici à Revières, près de Falaise, où repose mon camarade de régiment, Jean-Roch Bédard. Drôle de coïncidence, Bédard était natif de Bernières au Québec et il a été inhumé près de Bernières en Normandie.*



*Sur une rue d'Apeldoorn en Hollande, je signe des autographes pour les enfants.*



# *Épilogue*

**E**n écrivant ces témoignages et les souvenirs de ma vie, je n'ai pas voulu rédiger un essai de généalogie, ni un roman, mais simplement l'histoire de ma vie. Comme je ne suis pas arrivé en ce monde sans la participation de mes ancêtres, j'ai tenté de vous en présenter quelques-uns parmi les principaux, c'est-à-dire mes grands-parents. J'ai fait de même concernant mes parents, en décrivant avec le plus de détails possible leur vie et leurs occupations. Ainsi, en racontant des épisodes de ma vie, j'ai décrit les joies, les peines et les deuils de ma famille. Si j'ai parlé plus abondamment de mon père, ce n'est pas par hasard ou parti pris, mais tout simplement parce qu'il est celui, parmi mes parents, qui a vécu le plus longtemps auprès de ses enfants. De plus, par ses actions, son courage et sa personnalité, il a réussi des choses étonnantes.

Il m'aurait également été impossible de raconter ma vie parfois chaotique sans parler de certains personnages qui ont marqué mon enfance et leur époque. Humblement, j'ai essayé de décrire mon enfance et mon adolescence à la ferme Morin, dans le Portage de l'Anse-au-Griffon. J'ai également voulu expliquer comment ces Gaspésiens ont réussi à survivre sans autre moyen de communication que leurs jambes et celles de leur cheval, sans hôpitaux et souvent sans médecins, sans aide des gouvernements, alors que les mots « assurance-emploi » et « bien-être social » ne faisaient pas partie de leur vocabulaire. Ils ont survécu par eux-mêmes.

C'est dans ces conditions que j'ai grandi. De ma naissance à Cloridorme, en passant par mon enfance et mon adolescence au centre de Forillon, à la ferme Morin, jusqu'à mon enrôlement volontaire, c'est précisément cette vie que j'ai partagée avec ma famille. J'ai essayé de revivre avec vous ce qu'étaient les camps de bûcherons et la drave. J'ai tenté de brosser un petit tableau de la guerre en Europe et d'expliquer ce que fut ma participation à cette guerre de 1939 à 1945.

Par l'étalement de mon passé devant vous, j'espère que ceux qui prendront ma place sur cette terre et dans ce pays se souviendront. Pour qu'ils se souviennent, je veux qu'ils sachent. Maintenant qu'ils en savent un peu plus, ils ne devront rien prendre pour acquis. Des générations, dont la mienne, ont dû lutter pour plus de justice et de dignité. Certains en portent encore les cicatrices. Dans tous les sens du mot, il a fallu se battre pour avoir le droit de parler notre langue.

À ceux qui ne voient pas la nécessité d'enseigner l'Histoire, je dis : « *Attention!* ». Si nous oublions le passé, nous serons probablement condamnés à revivre des horreurs pires que les précédentes.

Je termine en citant Saint-Exupéry, dans *Terre des Hommes* : « *Il en est trop qu'on laisse dormir* ». J'ajouterais : « *Il faut absolument réveiller ceux qui dorment pendant que l'on attache leurs poignets!* »

Enfin, j'ai voulu écrire ce manuscrit pour mon petit-fils Maxim et pour tous ceux qui veulent savoir comment c'était avant eux. Je l'ai aussi écrit pour que l'on se souvienne de mes camarades vivants ou morts qui ont vécu les horreurs de la Guerre de 1939 à 1945. Je m'excuse sincèrement si j'ai pu blesser des personnes en les nommant ou d'autres en ne les nommant pas.



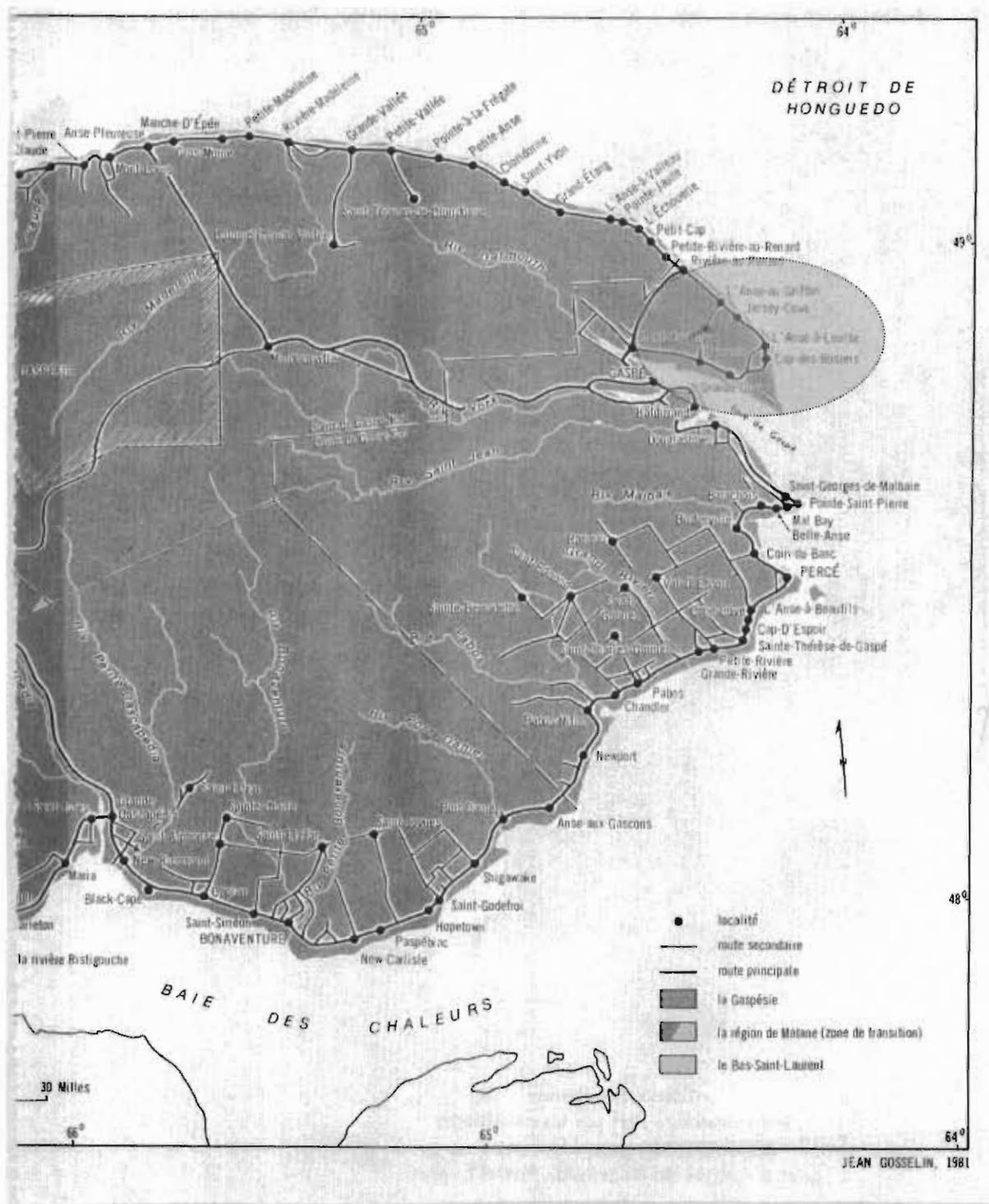


## *Les annexes*

**E**n annexes à mon récit, vous trouverez plusieurs documents se rapportant tantôt à mon père, tantôt à d'autres personnes et événements. Vous y trouverez certains documents qui me concernent, des copies de lettres d'organismes juridiques, des lettres de mon père qui datent d'une époque ancienne et des extraits du journal intime de mon père qui relatent quand et comment il a trouvé deux jeunes chasseurs américains assassinés en 1953 dans la forêt gaspésienne.

Vous y verrez aussi une carte d'une partie de la Gaspésie et du parc national Forillon. De plus, vous y trouverez la photocopie de l'attestation d'une décoration reçue de la France pour ma participation à la libération de ce pays.

Pour ne pas ennuyer ceux qui m'ont demandé d'écrire ces souvenirs, je me suis limité à un petit nombre de documents. Ce fut très difficile de faire un choix parmi des centaines de lettres officielles et de documents de cour ainsi que parmi une dizaine de lettres et de photos de famille et de moi. J'ai resté estomaqué de constater le nombre impressionnant de lettres, copies de lettres et articles de journaux que j'avais accumulés depuis plus d'un demi-siècle! Ce fut très difficile de relire des extraits du journal de mon père dans lequel il dit, par exemple, ce qui suit : *« Vendredi 8 mars 1954, jour de mon anniversaire (mon père était né le 8 mars 1893). J'ai fini de travailler ce matin à 7 heures. Ça faisait deux nuits et une journée sans dormir. »* En voici un autre extrait : *« Mercredi 6 mars 1954. Il fait très froid, mais beau. J'ai travaillé 32 heures tout d'un bout. »* C'était la vie de mon père, alors âgé de 61 ans. Malgré tout, il m'a dit qu'il avait aimé sa vie et les longues nuits polaires. Il déplorait n'être plus assez jeune pour y retourner. Voilà le témoignage que nous a laissé un homme que la vie n'avait pas gâté, mais qui regrettait de ne pouvoir la recommencer.



Carte de la péninsule gaspésienne. Le parc national Forillon est encerclé en vert.

Juillet 20 53  
je suis parti ce jour  
là pour chercher  
les trois chasseurs  
Amérindiens perdus dans  
un bois sur la rivière  
St Jean Gaspi  
je suis revenu le  
28 juillet  
J'ai trouvé le premier  
à dix le second  
L'indien s'en est allé  
Mardi 23 juillet  
environ 8 heures et 15  
du matin et le deuxi-  
ème Frédéric C. Lacroix  
le même jour environ  
2 heures et demi de l'après-midi

Juillet 1954  
je suis parti le 19  
pour Pont au fort de  
Wilbert Coffin je suis  
chez nous le 24 le samedi

Janvier 1953  
Samedi le 24 Jan 1953  
à cinq heures et demi  
du matin il a eu  
un tremblement de terre  
alors que j'étais chez  
mon oncle au  
bassin comme je char-  
geais de huit heures du  
soir à huit heures du  
matin est à dix 12 heures

Caddy Bourbon  
Mort Perennular Oil  
Jed

Ces trois pages proviennent d'un petit calepin dont mon père se servait pour tenir son journal. Cela se lit comme suit :

*« 20 juillet 1953. Je suis parti, ce jour-là, pour chercher trois chasseurs américains perdus dans les bois, sur la rivière Saint-Jean à Gaspé. Je suis revenu le 28 juillet. J'ai trouvé le premier, c'est-à-dire le jeune Lyndsay, jeudi avant-midi, le 23 juillet, environ vers 8 heures 15 du matin et le deuxième, Frederik Claar, le même jour, environ à 2 heures de l'après-midi. »*

*« Juillet 1954. Je suis parti le 19 pour Percé, au procès de Wilbert Coffin. Je suis revenu chez nous le 24, le samedi. »*

*« Samedi, le 24 janvier 1953. À 5 heures et demie du matin, il y a eu un tremblement de terre, alors que j'étais chauffeur de nuit au baller room. Je chauffais de 8 heures du soir à 8 heures du matin. »*

Peninsular Oil Well  
Mars 15 / 1951

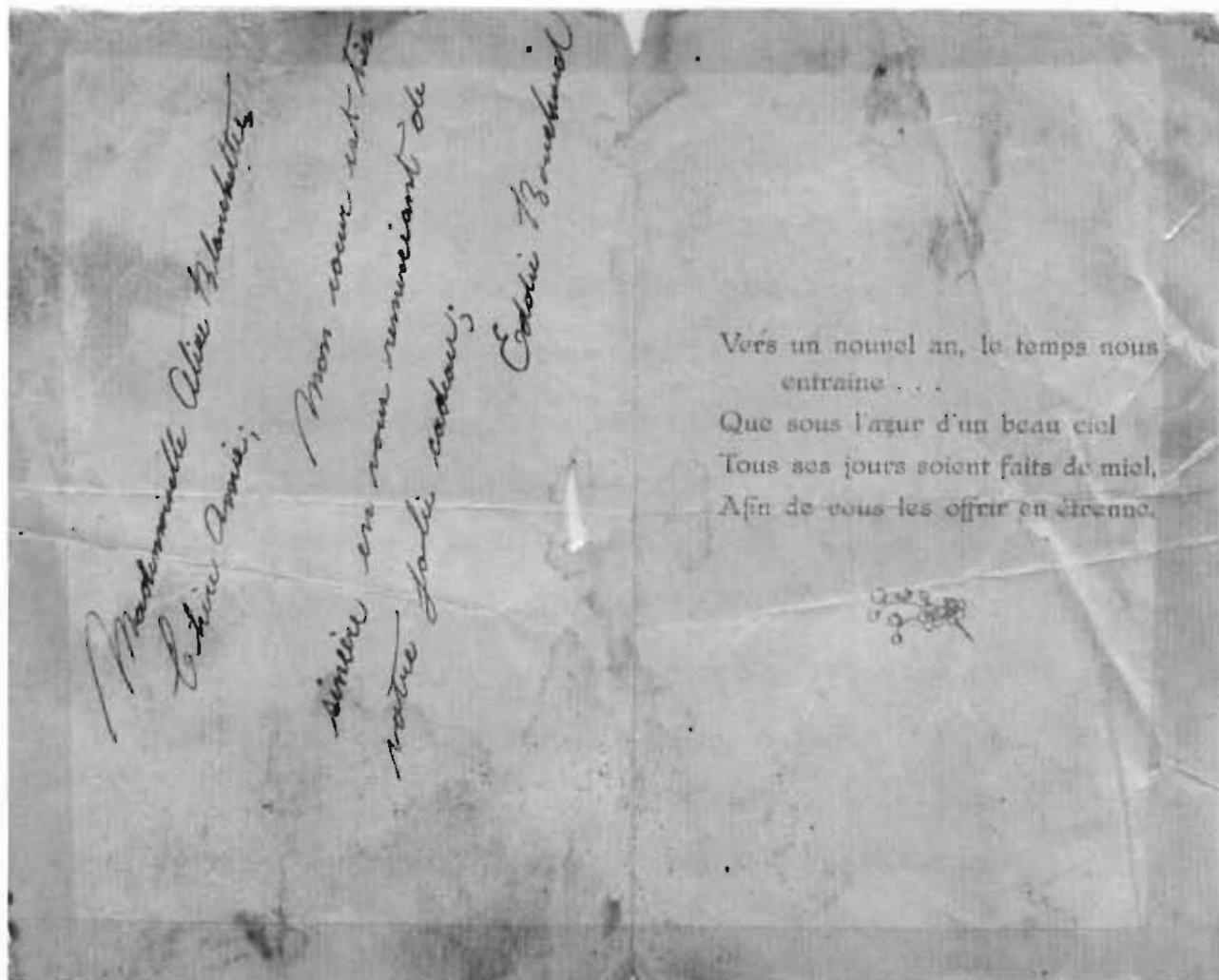
M Mauril Bouchard  
(Charles) 2012 St Denis (Martinique)

Mon cher enfant  
en réponse à ta  
lettre reçue il y a quelques jours  
je suis toujours content de savoir  
de vos nouvelles et surtout de vous  
savoir tous en bonne santé  
pour moi je suis toujours assez  
bien mais le temps est très ennuyeux  
et surtout avec toute sorte de con-  
traintes de la vie et tout sorte  
d'épreuve il faut avoir une bonne  
tête pour passer à travers de  
cela j'ai reçu une lettre de  
enfants à Carleton au même temps

Lettre de mon père quand il était seul au puits d'huile de Peninsular Oil Well Drilling.  
Cette lettre m'est adressée, mes prénoms étant Charles Mauril.

de la terre ils sont très  
 bien Dieu merci Mais de mon  
 côté dit ils y a une bonne se-  
 - conne que je n'ai pas eut de  
 en nouvelles et cela me fait  
 ennier le garçon Ralph. Couv  
 Prody sont a la maison ils  
 coupe du bois de Pulp ils est  
 un bon prix ils est vendu  
 a 1200<sup>2</sup> la corde rufe donc pour  
 moi je ~~suis~~ bien que Paque sera  
 pas plus jeune que les fiter  
 ont été car je doit rester  
 gardien toute la autre sorte  
 pour leur conge de Paque  
 je va rester seul donc si  
 vous avez qu'dque chose a  
 m'envoyer il faudrait par-  
 retarder de sorte que Dufour  
 va venir chercher la gogne

Suite de la lettre dont la première page précède celle-ci, datée du 15 mars 1951.  
 Il dit s'inquiéter beaucoup de son petit Pite.



*Une carte du Nouvel An et un message de remerciement pour cadeau reçu. Comme vous le voyez, les cartes du Nouvel An ont bien changé, comme bien d'autres choses, d'ailleurs. Cette carte fut envoyée à ma mère par mon père pour le Jour de l'an 1923.*

Les pages suivantes sont des textes de chansons que chantait mon père.

### La chanson des mensonges

J'ai vu passer trois corbeaux  
Qui chantaient des airs nouveaux,  
Qui chantaient toute la nuit  
Sur le mât d'un navire,  
Qui chantaient toute la nuit,  
Sans pouvoir s'étourdir.

Une sauterelle bien *greyée*,  
Qui les regardait danser,  
Est tombée de haut en bas,  
S'est cassé la cervelle.  
Elle est morte depuis ce temps-là,  
J'en ai eu des nouvelles.

Un carrosse bien *greyé*,  
Quatre crapauds pour le mener.  
Un ouaouaron frisé poudré  
Qui est dans ce carrosse,  
Une fourmi à ses côtés.  
Je crois qu'ils vont aux noces.

Il avait, pour son laquais,  
Un gros taon qui marmottait.  
Il avait, pour son cocher,  
Un maringouin d'automne

Qui sacrait comme un charretier,  
Encore faisait-il, l'homme.

J'ai vu, au pied d'un sapin,  
Une carpe et un lapin  
Qui se tenaient par la main.  
C'est pour montrer, sans doute,  
Je crois qu'ils vont dénicher  
Un gros nid de grenouilles.

J'ai vu passer la rivière,  
Par dessus trois grands clochers,  
Trois bateaux en quantité,  
Tous chargés de citrouilles.  
Je crois qu'ils vont mener ça  
Aux gens de Vire-L'Andouille.

J'ai vu, le 25 de mai,  
Sous la glace, un gros béliet  
Qui fricassait des oignons  
Dans l'oreille d'un pigeon,  
Avec des boules de neige,  
Dans l'oreille d'un pigeon  
Ou sur le dos d'un lièvre.

### Chanson sans titre

Au bout d'un long sentier, au fond d'un cimetière,  
Un soir avec mon père, je plantais une croix.  
J'étais vêtu de noir, je n'avais plus de mère  
Et j'ai pleuré pour la première fois.

Un jour, nous nous battions déjà depuis l'aurore.  
Mon régiment meurtri défendait son drapeau.  
Autour des plis sacrés du drapeau tricolore,  
La mort avait déjà creusé plus d'un tombeau  
Et j'ai pleuré pour la seconde fois.

Lorsque j'étais enfant, je croyais que la vie  
Était un long sentier tout parsemé de fleurs,  
Mais mon rêve fut court et la route fleurie,  
Ce fut un long chemin tout parsemé de pleurs.

### La belle tête frisée

On parle d'une belle chevelure, de beaux cheveux frisés,  
Toujours bien arrangés, c'est d'une grande beauté.  
Mais moi, je vous l'assure, je vous le dis en vérité,  
C'est pas drôle, pour un homme, d'avoir les cheveux frisés.

On verra très souvent des gens de nos métiers  
Faire suivre, dans leurs poches, un petit fer à friser.  
Mais moi, je vous l'assure, je vous le dis en vérité,  
On n'a pas besoin de fer pour avoir les cheveux frisés.

Pour avoir les cheveux frisés, il faut les laisser pousser,  
Ce qui donne à la femme la chance d'une bonne poignée.  
La moindre petite chose qui arrive, comme vous le savez,  
Le pauvre sera bien sûr de s'en faire arracher.

La mère ou bien la fille, ça arrive, comme vous le savez,  
Si elle trouve un cheveu dans la soupe, c'est la belle tête frisée.  
Il a beau tout faire, mais rien ne peut leur plaire.  
Ils ont toujours quelque chose à lui reprocher.  
Quand même il se mettrait la tête dans un sac de papier,  
S'ils trouvent un peigne de cassé, c'est la belle tête frisée.

Je leur donnerais pour conseil, s'ils voulaient m'écouter,  
De s'acheter une bouteille de bon vin de Marseille ou  
du whisky au brandy,  
D'en prendre trois ou quatre bonnes doses, le soir avant de se coucher.  
Le lendemain, ils seraient sûrs d'avoir les cheveux frisés.

## J'ai tout vu ça dans mon verre

Un soir, en rentrant au cabaret,  
Après une rude semaine,  
J'ai pris un verre de vin clairet,  
Soutien de la faiblesse humaine.

En me penchant timidement,  
Le front courbé dessus mon verre,  
J'entendais dire, à chaque instant :  
« *Que regarde-t-il dans son verre?* »

C'est le présent, c'est le passé.  
Je vois d'abord une chaumière.  
Dans un berceau, je fus bercé,  
Aux doux refrains d'une voix si chère.

Par un matin, m'ouvrant les yeux,  
Je soupire et j'appelle ma mère.  
On m'a dit qu'elle était aux cieux.  
C'est ce que je vois dans mon verre.

Parvenu à l'âge de vingt ans,  
C'est là que l'amour vous domine.  
Par un beau matin de printemps,  
J'épousais Jeannette, ma voisine.

Le ciel a béni notre union.  
Ma compagne m'a rendu père.  
La joie habitait ma maison.  
C'est ce que je vois dans mon verre.

Par un matin, venant des champs,  
Avec fracas, la foudre tombe.  
Le lendemain, sous un drap blanc,  
On portait Jeannette dans sa tombe.

Ce jour-là fut triste pour moi.  
Mon pauvre enfant restait sans mère.  
J'avais le cœur rempli d'effroi.  
C'est ce que je vois dans mon verre.

Mon fils grandît, ce fut ma joie.  
Un des plus fiers gars du village.  
Il avait le maintien d'un roi,  
Tant il avait un beau visage.

Mais le pays eut besoin de lui.  
Il s'est fait tuer à la guerre.  
Je reste seul et sans appui.  
J'ai vu tout ça dans mon verre.

### Le baiser promis

Dans un petit village de Lorraine,  
Un bataillon s'avance à grand pas.  
Une jeune fille de vingt ans à peine,  
De ses doux yeux, regarde les soldats.  
Un beau sergent s'approchant de la belle,  
Lui demanda un baiser gentiment.  
Ami, sois brave et tu l'auras, dit-elle,  
Quand reviendra, ce soir, ton régiment. (bis)

Le beau sergent part et rejoint l'armée  
Qui se battait tout à côté d'un bois.  
Il disparaît bientôt dans la fumée  
Et des canons seuls, on entend la voix.  
La nuit tomba sur le champ de bataille.  
La jeune fille attendit, vains espoirs.  
Le bataillon fauché par la mitraille  
Ne revint pas au village le soir. (bis)

Le lendemain, quand l'aube épanouie  
Vint éclairer la place du combat,  
La jeune fille s'en fut dans la prairie  
Chercher celui qui ne revenait pas.  
Elle aperçoit, au bord de la Moselle,  
Le sergent mort, les traits déjà pâlis.  
Tiens, beau sergent, je t'apporte, dit-elle,  
Le doux baiser que je t'avais promis. (bis)

## ***Insulte de VIA Rail***

J'aimerais savoir si VIA Rail considère que le fait de demander le menu en français dans un de ses wagons-restaurants constitue un crime ou un privilège, si non, pourquoi nous refuse-t-on ce droit qui est reconnu aux anglophones ici au Québec?...

Le 27 novembre 1988 lorsque nous avons demandé le menu en français à un des garçons de table, unilingue anglophone (je présume), il nous répondit: « What are you saying? » et après avoir répété notre demande, il nous envoya promener par un geste non équivoque de la main en disant: « I don't understand what you're saying » et il s'en alla sans nous servir.

Si comme l'affirment d'Iberville Fortier et Alliance-Québec, certains anglophones se sentent humiliés au Québec, qu'en est-il des Canadiens français au Québec même, qui ne peuvent se faire servir s'ils s'expriment dans leur langue et qui se font insulter publiquement sur un transporteur public?...

Pour ma part, ce comportement raciste de la part d'un employé que nous payons de notre argent, m'inspira un sentiment non seulement d'humiliation mais aussi de colère et de rage.(...)

Charles Bouchard  
Fontenelle

16/12/88

*L'une des nombreuses lettres de protestation contre le non-respect de la langue française dans les services publics. Dans le présent cas, c'était sur les trains de Via Rail.*

4. — Nom et adresse de l'hôpital, de l'infirmier (ou de celui) qui a donné les premiers soins : **Médard Demers a/s Canadian Electrolytic Zinc Limited, Valleyfield, P.Q.**
5. — Le réclamant a-t-il repris le travail ? **Oui** Depuis quand ? **Le 19 mai 1964**
6. — Le réclamant a-t-il travaillé entre la date de l'abandon du travail et la date de la reprise ? **Non**  
 Dans l'affirmative, donnez les dates. Du ..... au ..... 19..... inclusivement
17. — Combien de temps le réclamant avait-il travaillé pour cet employeur avant son accident ? **Le 7 octobre 1963**
18. — Quelles sont les heures de la semaine normale de travail de vos employés ? **40 heures**
19. — Salaire du réclamant au moment de l'accident (suivant le cas) :—

IMPORTANT  
(voir au verso)

\$ <b>1.05</b>	\$ .....	\$ .....	\$ .....	\$ .....
à l'heure	par jour	par semaine	par mois	à la pièce (forfait)



20. — Salaire gagné durant les cinq semaines qui ont précédé l'accident.

Période finissant	13/4/64	19/4/64	20/4/64	3/5/64	4/5/64 ou 17/5/64	TOTAL
Salaire gagné	\$ .....	\$ <b>74.00</b>	\$ .....	\$ <b>197.84</b>	\$ <b>135.76</b>	\$ <b>507.60</b>
Temps perdu	- jrs.	- jrs.	- jrs.	- jrs.	- jrs.	- jrs.

21. — Indiquer le salaire gagné à votre emploi par l'accidenté durant les 12 mois précédant l'accident \$ **596.70**  
 du **7 octobre 1963** au **17 mai 1964**
22. — Le réclamant a-t-il reçu repas et logement gratuits, en plus de son salaire ? **Non** Combien par mois ? .....
23. — Si le réclamant travaille avec cheval ou camion qui en est le propriétaire ? **Néant**
24. — Le réclamant a-t-il reçu compensation de son employeur en raison de son incapacité ? **Néant**
25. — Le réclamant a-t-il subi des accidents antérieurs ? **Oui** Date et montants reçus ? **24/12/63 Dr. Bourbonnais \$11**
26. — Si oui, quelle était la nature des blessures ? **Brûlures multiples au visage et au cou. Réclamant \$2.00**
27. — Le réclamant est-il parent de l'employeur ? **Non** A quel degré ? ..... Est-il associé de l'employeur ? **Non** ou, si l'employeur est une compagnie, est-il directeur de cette compagnie ? **Non**

Je, soussigné, déclare que ce rapport est exact et je réclame compensation en raison de cet accident.

Signé ce **19** jour de **mai** 19**64** **Charles Bouchard**  
 à **Valleyfield,** province de Québec. (Signature du réclamant)

DECLARATION DE L'EMPLOYEUR (1)

Le réclamant était, à la date et à l'heure de l'accident ci-dessus décrit, au service de l'employeur plus haut désigné. J'ai lu la déclaration ci-dessus, elle est autant que je sache, exacte et véritable et je suis spécialement autorisé à signer la présente déclaration au nom de l'employeur.

A L'USAGE DE LA COMMISSION
E .....
DATE .....
INITIALES .....

**CANADIAN ELECTROLYTIC ZINC LIMITED - VALLEYFIELD, P.Q.**

(Nom de l'employeur)  
 Signé par **Charles Bouchard**  
**H.V. Thomson - Gérant du Personnel.**

Fonction .....  
 (1) Si l'employeur ne croit pas devoir signer le présent certificat, il doit en donner les raisons au verso ou par lettre.  
 (Voir au verso)

Réclamation pour brûlures graves au visage et au cou par l'explosion d'une fournaise chez Canadian Electrolytic Zinc Limited.





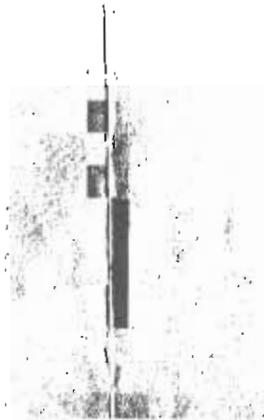
# MÉDAILLE DU JUBILÉ

René GARREC, Président du Conseil Régional de Basse-Normandie

décerne à **CHARLES M. BOUCHARD**

La Médaille Commémorative du Cinquantième Anniversaire du débarquement et de la bataille de Normandie, en reconnaissance de la part qu'il a prise à la libération de la Région, de la France et de l'Europe.

Abbaye aux Dames, ce 6 juin 1994



Le Président du Conseil Régional

René GARREC

*Certificat décerné en 1995 attestant que j'ai reçu une médaille pour ma participation à la libération de la France.*

## *Hommage à Charles Bouchard*

*Celui dont on veut souligner le dévouement aujourd'hui a un long passé de militant.*

*Nous le retrouvons tout d'abord engagé volontaire à 17 ans au sein des Forces Armées lors du deuxième conflit mondial. De cette expérience de la deuxième grande guerre, il en gardera toujours ce besoin de justice et d'équité.*

*Au cours des années cinquante, comme syndicaliste, il fera partie de ceux qui se donneront pour mission de se battre afin de faire reconnaître les droits des travailleurs.*

*Le militantisme syndical lui apportera de grandes joies, comme celle d'obtenir de la compagnie où il travaille une première convention collective rédigée en français. En contrepartie, il lui occasionnera aussi de nombreuses difficultés et lui coûtera même son emploi.*

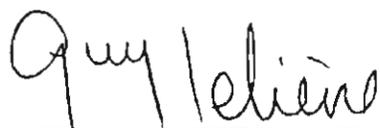
*Qu'importe, là ne s'arrête pas son combat puisque parallèlement à son action syndicale, il épousera la cause indépendantiste. C'est ainsi qu'il fera partie du ralliement national avec les Barbeau et d'Allemagne et du ralliement pour l'Indépendance nationale avec les Bourgault et Chaput.*

Par la suite, il se joindra au mouvement «Souveraineté Association» de René Lévesque. La naissance du Parti Québécois sera pour lui l'occasion de poursuivre son action politique en tant que militant, organisateur, membre d'exécutif du comté, etc.

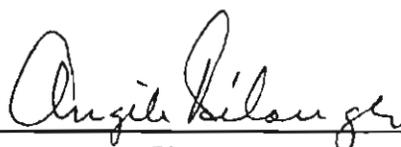
Pendant cette période, une autre cause égalera en importance son militantisme politique et c'est celle des expropriés de Forillon. Avec les siens, il ne cessera de multiplier les démarches afin d'obtenir justice et équité de nos gouvernements.

Aujourd'hui, notre militant, même s'il est retraité depuis une dizaine d'années, demeure fort actif au sein du Parti Québécois.

J'invite donc M. Charles Bouchard à venir recevoir la médaille «Jean-Antoine Panet de 1792».



Guy Lelièvre  
Député de Gaspé et Secrétaire  
régional de la Gaspésie et des  
Îles-de-la-Madeleine



Angèle Bélanger  
Présidente du Parti Québécois  
du comté de Gaspé et de la région  
Gaspésie - Îles-de-la-Madeleine

Gaspé, le 15 juin 1996



**Charles Bouchard** nous invite à le suivre **Sur la route de ses souvenirs.**

Une invitation qu'il ne faut surtout pas récuser. Le livre captive dès les premières pages.

Bien qu'il s'agisse de l'autobiographie de son auteur, on se croirait en plein roman. Fin conteur, doué d'une mémoire vraiment prodigieuse, Charles Bouchard a vite fait, d'un trait de plume, de camper ses personnages et de nous situer au cœur de l'action. Le livre foisonne de faits vécus, de rappels historiques, d'anecdotes, le tout assorti de courtes mais combien justes réflexions, qui en disent long sur la riche personnalité de l'auteur.

Fils de pionniers en terre gaspésienne, né à Cloridorme le 8 mai 1924, Charles Bouchard a la stature et l'âme des bâtisseurs. Comme ses parents, dont il est extrêmement fier, il a été et demeure de toutes les luttes pour revendiquer la liberté, la justice et le droit à la dignité pour ses compatriotes.

S'il a longtemps connu la **misère misérable**, il a réellement fait tous les métiers pour s'en sortir : *bûcheron, trappeur, service militaire à la guerre de 39-45, soudeur, enseignant, représentant syndical, etc.*

Et pour ce faire, il n'a pas craint de s'arracher à sa terre natale, d'entreprendre et de compléter des études jusqu'au niveau universitaire à un âge relativement avancé et dans des conditions souvent exécrables.

*Quelles leçons de vie !*

**Charles Bouchard** a écrit **Sur la route de mes souvenirs** pour qu'on se souvienne de ceux et celles qui, dans l'ombre, ont bâti notre coin de pays et ont lutté jusqu'à verser leur sang pour que nous puissions vivre dans la dignité, dans un monde juste et libre.

*Élie Lavoie*